THE GETTY CENTER LIBRARY

Why ask for the moon
when we have the stars?

AS

LA BELGIQUE
ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

TOME SEIZIÈME

Juillet — Août — Septembre 1909

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/labelgiqueartist16unse

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

TOME SEIZIÈME

JUILLET — AOUT — SEPTEMBRE

1909

BRUXELLES

26-28, Rue des Minimes, 26-28

THE GETTY CENTER
LIBRARY

LES ORIGINES ESTUDIANTINES DE LA « JEUNE BELGIQUE » A L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN (1)

C'est à l'Université de Louvain que se sont rencontrés et groupés les poètes de la *Jeune Belgique* et qu'ils se sont associés avec Max Waller, le futur directeur de l'alerte et ardente revue littéraire qui devait provoquer la renaissance des Lettres dans notre pays.

Désireux de commémorer ces origines estudiantines de la *Jeune Belgique*, le comité des Etudiants de l'Université de Louvain a fait appel à mes souvenirs. Ces souvenirs, je les apporte ici, tout simplement. On me pardonnera leur forme un peu personnelle, en considérant qu'elle facilite ma tâche et qu'elle me permet de crayonner des croquis familiers, qu'une étude plus objective me forcerait d'écarter.

Je vais donc prendre le lecteur par la main, le conduire dans mon passé et parcourir avec lui une partie de ma vie d'étudiant.

Quand j'arrivai à Louvain, en octobre 1878, pour m'inscrire à la faculté de droit, je sortais d'un collège épiscopal, l'Institut Saint-Louis, de Bruxelles, où j'avais fait, comme élève externe, de bonnes études d'humanités et de philosophie. J'avais le cœur très tendre et l'esprit très curieux. Comme j'étais un enfant bien sage, n'ayant jamais hanté que d'autres enfants bien sages, mes parents m'avaient élevé dans une très grande liberté. J'en avais profité pour me meubler l'esprit à ma façon. J'avais lu pêle-mêle des livres de vulgarisation scientifique et les chefs-d'œuvre de presque toutes les littératures. Dès mon enfance, je m'étais passionné pour la poésie et pour la

(1) Conférence lue au théâtre de Louvain, le 4 mai 1909, à l'occasion des fêtes jubilaires de l'Université.

musique, que j'aimais d'un amour égal; à douze ans, je composais de petites romances, en me fiant à mon oreille parce que j'ignorais les règles de l'harmonie, que leur aspect rébarbatif me dégoûtait d'étudier, et j'écrivais des élégies sentimentales, d'un style bien vague, après avoir étudié tout seul, dans un manuel, les règles de la versification. Les deux grandes émotions de mon adolescence furent l'audition du *Tannhaüser* et la lecture des grands drames de Shakespeare, qui me remuèrent jusqu'aux moelles et qui ouvrirent à ma sensibilité et à mon imagination un monde nouveau. Cependant, vers ma quinzième année un incident me força de choisir entre la musique et la poésie, entre l'Institut Saint-Louis et le Conservatoire, où le violoniste Vieuxtemps conseillait à mes parents de me faire entrer. En soupirant, je me décidai pour les études littéraires, mais je l'ai souvent regretté et je me suis demandé plus d'une fois si je ne me suis pas trompé touchant ma vocation. En revanche, si je m'orientais vers la carrière d'avocat par déférence pour mes parents, j'étais, à part moi, fermement résolu à devenir un poète et à rechercher des compagnons désireux, comme moi, de donner à la Belgique une génération d'écrivains.

Je devais les trouver à l'Université de Louvain. Quand j'y arrivai, je m'installai dans un petit appartement, rue Vleminckx, en face du parc Saint-Donat. Je prenais mes repas dans une pension de famille avec quelques étudiants belges et étrangers et un vieux prêtre français, ancien curé de Grenoble, légitimiste fanatique et grand ennemi de Notre-Dame de la Salette, dont on ne pouvait lui parler sans le mettre en colère. Quelqu'un lui en parlait tous les jours, c'était un abbé allemand, qui le taquinait pour faciliter sa digestion. Cet abbé, porteur d'une énorme tête asymétrique, était, nous disait-on, très fort en mathématiques, ce qui m'était bien indifférent.

Je m'ennuyais fort dans cette pension, où les conversations manquaient d'intérêt. Et dans mon petit appartement, d'où je regardais, par les fenêtres, l'automne jaunir les gazons et dépouiller les arbres du parc, je me sentais bien isolé et bien mélanco-

lique. Cependant, je me fis recevoir à la société d'Émulation, où les étudiants des facultés de philosophie et de droit présentaient des thèses et les discutaient sous la présidence cordiale et stimulante du professeur Léon Mabille. J'y lus une étude sur Octave Feuillet.

Elle fut honorablement accueillie et l'on me conseilla de solliciter mon admission à la Société littéraire, sorte de petite académie estudiantine, que présidait le professeur Léon de Monge. J'allai faire à celui-ci ma visite académique. J'étais affreusement timide, il fut très réservé et rien ne nous rapprocha. Je me sentais, je l'avoue, médiocrement à l'aise lorsque, un soir, après le ballotage, je fus introduit dans la salle vaste, sévère, glaciale, où la docte compagnie tenait séance autour d'une longue table couverte d'un grave tapis vert. L'unique lampe à pétrole, pendue au plafond et coiffée d'un gigantesque abat-jour administratif, me permettait à peine de distinguer dans la pénombre quelques têtes, qui m'étaient parfaitement inconnues. L'une d'elles, volumineuse, couverte d'une véhémente chevelure noire, se souleva, et je subis la lecture d'un procès-verbal, clamé d'une voix sonore. La voix et la tête appartenaient au poète Van Arenbergh, mais en ce moment cela m'était bien égal. Puis se leva un étudiant, porteur d'un lorgnon, d'une grande tignasse blonde et d'une paire de longues moustaches, qui se mit à lire des vers. Des vers! Oui, ma foi, de fort jolis vers, comme aucun de mes compagnons n'eût été capable d'en composer. J'en fus tout remué. Cet étudiant s'appelait Emile Verhaeren. J'aurais voulu lui exprimer mon admiration et ma sympathie; ma timidité m'en empêcha et je me contentai de lui serrer énergiquement la main. Mais je rentrai chez moi en toute hâte et m'appliquai à mettre tant bien que mal en vers ce que je n'avais pas su dire en prose. Je composai un mauvais sonnet, et j'allai incontinent le déposer dans la boîte aux lettres de Verhaeren. Le lendemain, je reçus, de la même façon, un sonnet, aussi cordial et aussi mauvais que le mien. En quatorze vers très entortillés, j'avais dit : Vous êtes un poète. Verhaeren me répondit de

même : Vous en êtes un autre. Là-dessus, nous devînmes amis.

Verhaeren habitait rue de la Station, à deux pas de la Grand'Place, chez un coutelier nommé Joris. Il y occupait le troisième étage. La mère de M. Joris faisait le ménage. C'était une excellente vieille, portant gaillardement ses soixante dix ans. Quand Verhaeren recevait un ami, il s'élançait sur le palier, se penchait sur la rampe de l'escalier et criait à tue-tête : « Madame Joris ! Madame Joris ! Une tasse de thé, s'il vous plaît. » Dix minutes plus tard, Mme Joris montait en clopinant les trois étages, déposait solennellement la tasse de thé devant le visiteur et se retirait après avoir prononcé quelques paroles aimables. Arrivait-il un autre visiteur, ou deux, ou trois, ou dix ? Chaque fois Verhaeren, du haut de l'escalier, appelait Mme Joris, qui, toujours souriante, apportait une à une les tasses de thé demandées. Jamais il ne vint à l'esprit de Verhaeren ni de Mme Joris qu'il fût plus aisé de monter dès le début une théière. Les amis de Verhaeren s'inclinaient devant ce rite immuable, qui donnait à son logis quelque chose de comiquement sacré.

Verhaeren est né dans un village au bord de l'Escaut, Saint-Amand lez-Puers. Il avait passé son enfance à jouer au bord du fleuve. Puis ses parents l'avaient mis en pension à Gand, chez les jésuites. A l'étude, il griffonnait des vers en cachette, avec son ami Georges Rodenbach. Et tous deux faisaient le même vœu que moi : être poètes ! A Louvain, Verhaeren étudiait ses cours tout juste autant qu'il le fallait pour passer ses examens : pour le reste, il ne songeait qu'à la poésie. Il ne connaissait guère les littératures étrangères, mais il lisait passionnément les auteurs français les plus récents, les poètes parnassiens et les romanciers naturalistes.

Nous nous prêtâmes des livres, pas beaucoup, parce que les enthousiasmes sauvages de Verhaeren me faisaient trembler pour les volumes de ma petite bibliothèque. Quand il lisait à ses amis des vers de Hugo ou de Leconte de Lisle, que de fois il lui arriva de crier avec un grand geste : « Nom de Dieu... que

c'est beau! » et l'infortuné volume, lancé comme par une catapulte, s'en allait heurter le plafond, pour retomber piteusement sur le plancher. Pauvres livres! Leur sort me chagrinait, d'autant plus que je m'étais lié avec un autre étudiant, qui m'avait communiqué ses passions de bibliophile. Il recherchait les belles éditions et les livres rares. On le voyait parfois quitter Louvain avec de grandes valises vides et rentrer, le soir ou le lendemain, traînant, tout essoufflé, ces mêmes valises remplies de livres achetés à Bruxelles ou à Gand, aux ventes de Veydt ou de Bluff. Ce jeune homme au sourire toujours ironique, aux propos mordants, a continué de vivre au milieu des livres; il est devenu le libraire Edmond Deman. Deman ne touchait les livres que d'une main pieuse et caressante. Vous pensez si les façons de Verhaeren le scandalisaient : « C'est un Peau-Rouge », me disait-il souvent. Au demeurant, ils étaient les meilleurs amis du monde.

Chez Verhaeren, je rencontrai Emile Van Arenbergh. Comme Verhaeren, il était mon aîné de quelques années. C'était un excellent jeune homme, à la voix lente et grave, aux gestes solennels. Son âme était candide et sereine. Nous le considérions comme le meilleur de nous tous. Il écrivait des vers magnifiques, car il possédait à fond déjà la technique du vers et l'art poétique n'avait pour lui plus aucun secret. C'était un maître. Il fût le nôtre. Tous trois, Van Arenbergh, Verhaeren et moi, nous nous lisions les vers que nous venions d'écrire et nous les discutions ensemble. Les vers de Van Arenbergh n'avaient jamais besoin d'une retouche, et lui, tout en causant, avec une simplicité douce et charmante, retouchait les nôtres d'une manière si juste et si parfaite que nous en demeurions surpris. Qui donc lui avait enseigné ce tour de main et ces secrets du métier qu'on n'apprend point dans les livres, qu'il faut, ou recevoir d'un maître ou acquérir lentement au prix d'une longue et laborieuse expérience? Il s'était formé, nous disait-il lui-même, dans la compagnie d'un autre jeune homme, mort à la fleur de l'âge, qui était, à l'en croire, doué d'un véritable génie. Il

s'appelait Paul Siret. C'était le fils d'Adolphe Siret, l'auteur de la Biographie des Peintres belges. Van Arenbergh et Paul Siret s'étaient aimés comme deux frères. Les vers qu'ils écrivaient avaient la même inspiration et la même forme. Mais le survivant avait affermi peu à peu son art. Quand je relus plus tard quelques poèmes de Paul Siret, je n'y trouvai que de très bons vers de l'école romantique, assez semblables à ceux d'André Van Hasselt, mais sans originalité. Le poète était mort trop jeune. Cependant c'est à lui, peut-être, que Van Arenbergh, et, par Van Arenbergh, Emile Verhaeren et moi, puis Albert Giraud, qui vint se joindre à nous l'année suivante, nous dûmes l'achèvement de notre apprentissage.

Je poursuivais le mien. Dans le dernier numéro de la *Semaine des Etudiants* je publiai, pour éprouver mon travail, le petit poème que voici :

FEU D'ARTIFICE.

Va ! que dans le salon, pour te faire leur cour,
O Reine de beauté, ces sots, ces fats, ces drôles,
Et ces hommes d'esprit se croyant pris d'amour,
Et ces hommes d'argent massifs comme des môles,

Qu'ils lancent, comme un feu d'artifice en la nuit,
Un jet étincelant de paroles flatteuses,
Qui fuse en l'air, éclate, et déploie à grand bruit
Un bouquet de couleurs fait de fleurs lumineuses ;

Bientôt le feu s'éteint, le ciel redevient noir ;
De l'éblouissement superbe des fusées
Rien ne reste, sinon que par terre on peut voir
Des papiers calcinés, des baguettes brisées.

Lève les yeux, regarde alors au firmament,
Regarde scintiller sur ta chaste paupière
L'étoile, dont l'ardeur calme, éternellement,
Te caresse de son amoureuse lumière.

Mon cœur est cette étoile. Et quand tous ces bavards,
Remplissent l'air des cris de leurs poitrines vides,
Il se tait, il attend, sachant que tes regards
Iront chercher au ciel l'étoile aux feux limpides.

Nous nous réunissions souvent chez l'un ou l'autre d'entre nous pour lire ensemble quelques belles pages des auteurs contemporains les plus notoires, les comparer et les discuter. Nous examinions aussi diverses théories d'art et les idées des critiques célèbres. Mais ces réunions n'avaient rien d'austère. Nous les entrecoupions de plaisanteries parfois énormes et, de peur qu'elles ne nous desséchassent le gosier, nous les arrosions copieusement de bière, de café, de punch ou de vin chaud. Notre vie était follement joyeuse. Pour en jouir tout à l'aise, nous n'étudiions nos cours que pendant les vacances et nous passions nos examens à la rentrée d'octobre. Aussi ne donnions-nous pas aux chiens notre part de la bohême estudiantine, de ses folies, de ses farces et de ses bruyantes gaîtés. Un groupe de nos amis, auquel se trouvaient mêlés Verhaeren et Van Arenbergh, avait remarqué un soir, après boire, un des poteaux indicateurs, qui, plantés au boulevard, près de la place de la Station, s'inclinait mélancoliquement à demi déchaussé, comme un vieillard au déclin de sa vie. « Ce pauvre vieux poteau, s'écrièrent-ils ! Faisons-lui des funérailles dignes de nous ! » Belle occasion de taquiner la poliee, ce qui, de notre temps, passait pour le devoir essentiel d'un bon étudiant. Aussitôt dit, aussitôt fait. On va, dans une rue voisine, réveiller un épicier, à qui l'on achète quelques paquets de bougies; on retourne au poteau, on le déplante, quatre étudiants le portent horizontal comme un cercueil; tous les autres, découverts, une bougie allumée à la main, suivent ce cadavre d'un nouveau genre et entonnent à pleins poumons des marches funèbres alternant avec le *de profundis* et le *dies iræ*. Le cortège suit le boulevard jusqu'au pont de la Dyle. Là, l'un des assistants, c'était, je crois, Verhaeren, monté sur une grosse pierre, prononce avec une éloquence émue l'éloge du bon vieux poteau, un poteau qui a toujours fait son devoir, mais que l'ingratitude des pouvoirs publics a laissé choir dans la misère et dans la mort. Après des adieux pathétiques, accompagnés des sanglots et des calembours de toute la compagnie, l'infortuné poteau fut lancé dans

la rivière; puis, comme après l'enterrement de Malbrouck, chacun s'en fut chez soi. Malheureusement, Van Arenbergh ne rentra pas directement au logis. Il s'attarda dans un petit cabaret, à siroter un dernier verre de bière brune. Il ne tarda pas à le regretter. Une querelle éclata entre consommateurs et la police, attirée par le bruit, fit irruption dans la salle. Notre poète s'était tenu bien tranquille dans un coin, mais il ne put retenir sa langue. Et le lendemain matin, il reçut un petit papier officiel le convoquant au commissariat de police. Il nous en fit part après le dîner, à la taverne où nous prenions le café suivi de quelques pousse-cafés à la file indienne. Très mortifié de la mésaventure, il nous disait lamentablement : « C'est ennuyeux ! c'est très ennuyeux !... Vous comprenez, un futur avocat, un futur magistrat, peut-être, avoir des démêlés avec la police... Assurément, je n'ai commis aucun délit, mais comment persuader le commissaire... les étudiants sont si mal vus !... Je voudrais paraître à mon avantage, avoir l'air honorable... Si je mettais ma pelisse pour aller chez le commissaire ?... »

Van Arenbergh possédait en effet une superbe pelisse, avec un large col d'astrakan. Mais nous étions alors en plein été, au mois de juillet, je crois. L'idée nous parut follement comique, mais nous n'eûmes garde de nous priver d'un spectacle réjouissant. « Mets ta pelisse », nous écriâmes-nous en chœur. Et nous accompagnâmes Van Arenbergh chez lui, pour la lui endosser, la lui boutonner jusqu'au menton, et le voir se rendre, rouge, et suant à grosses gouttes, chez le commissaire qu'il voulait éblouir par la richesse de sa mise.

Nous avions de nombreux amis. L'un d'eux, Joseph Nève, qui, au sortir de l'université, entra à la Bibliothèque royale, devint ensuite directeur des Beaux-Arts, et finalement se lança dans la finance, appartenait à une famille louvaniste, qui donna plusieurs professeurs à l'université. Il était ferré sur l'ancienne littérature française et il écrivait de temps en temps des fantaisies savoureuses en vieux français, à l'instar des contes drôlatiques de Balzac. Un autre,

Edmond Vollen, venu d'Anvers, s'est marié et fixé à Louvain. C'était alors un étudiant très remuant, grand amateur de livres : il possédait une bibliothèque bien fournie, à laquelle nous faisions de fréquents emprunts. Georges Kaïser, aujourd'hui professeur à l'université, nous amusait par les saillies de son esprit humoristique. Il tournait facilement le vers et ses petites pièces satiriques obtenaient un invariable succès. Alfred Orban de Xivry, aujourd'hui sénateur, très populaire parmi les étudiants, inclinait déjà vers la politique. Nous comptions beaucoup d'autres amis parmi les étudiants. Mais je dois une mention particulière à Alfred De Smedt, ami personnel de Verhaeren, jeune bourgeois qui se mêlait souvent à nous. C'était un anticlérical ardent, mais cela nous était égal, parce que nous avions convenu qu'en sa présence jamais on ne parlerait de politique. C'était aussi un flamingant fanatique, très épris des littératures néerlandaise et anglaise. Il prétendait même être poète flamand, mais personne ne le croyait, parce qu'il était un mystificateur incorrigible et un inventeur de cocasseries si incohérentes qu'on l'avait surnommé le « grand prêtre de l'insenséisme. » Ce ne fut qu'une quinzaine d'années plus tard qu'il publia un volume de poésies flamandes, dont on a dit beaucoup de bien. Deux autres étudiants flamands étaient des nôtres, Florimond Heuvelmans et ce charmant et infortuné Albrecht Rodenbach, que la mort devait enlever à la fleur de l'âge, mais dont les admirables poèmes ont exercé l'influence la plus profonde sur la renaissance de la littérature flamande. On vient de lui élever une statue à Roulers.

Enfin, nous étions liés aussi avec un beau garçon aux regards conquérants, qui écrivait de temps en temps des vers déplorables, mais qui était excellent musicien et qui possédait une voix de baryton superbe. Combien de fois l'ai-je accompagné au piano, chez des amis ou dans des concerts d'étudians, alors qu'il chantait *la romance de l'Etoile* du *Tannhaüser!* J'eus la surprise, quelques années plus tard, de le retrouver changé en ténor et la joie d'apprendre ses succès rapides à Bayreuth, à Vienne, dans le monde

entier : c'est le célèbre Ernest Van Dyck. Il composa ici une tragédie en prose, *le Roi aveugle*, qui devait être jouée par ses amis. Il s'y trouvait des passages extraordinaires. Tel celui-ci, où le *roi*, — personnage que l'auteur incarnait lui-même, s'écriait pathétiquement : « Je deviens aveugle! Je n'en vois que mieux l'étendue de mon malheur! » Quelques autres traits, non moins sublimes, donnèrent aux acteurs et à l'auteur lui-même un tel fou rire que la répétition fut interrompue. D'un commun accord on déclara la pièce trop belle pour être représentée devant un vil public, et il n'en fut jamais plus question que dans les soirées où nous commémorions nos exploits et nos fastes.

Ainsi s'écoula ma première année universitaire. L'année suivante, à la rentrée d'octobre, un événement sensationnel agitait la jeunesse estudiantine. On criait dans les rues un journal, la *Semaine des Etudiants*, et tout le monde s'empressait de l'acheter. Les samedis suivants, le journal parut avec régularité. Le premier numéro, qui porte la date du samedi 18 octobre (1879) débutait par les *rimes d'avant-poste*, que voici :

Pauvre petit Journal, qui prends vie en automne,
Naître à pareille époque est, je crois, un méfait;
Car le vent vient du Nord et le temps monotone
Rend monotone aussi l'article le mieux fait.

La verdure est flétrie et la rose est fanée
Toi, tu nais, cependant, comme aux jours du printemps.
Ne sais-tu pas qu'on est au moment de l'année
Où la... feuille *se perd et roule aux quatre vents?*

Mais tu crois qu'en tout temps on aime à faire un somme;
Et puisqu'il est certain qu'un journal fait bâiller,
Tu reprends confiance en te disant qu'en somme
On ne peut à la fois... bâiller et te siffler.

Ces vers étaient signés : Rodolphe. Quel était ce Rodolphe, si convenable, si gentil, si doux, si précieusement alambiqué? C'était, l'eussiez-vous deviné?

— le futur auteur des *Débâcles* et des *Forces tumultueuses*, Emile Verhaeren !

Les articles et les poèmes des premiers numéros étaient signés Rodolphe, Harold, Pamphile, Montaigle, Ch. Arade, etc. Charade, c'était Ernest Van Dyck ; Montaigle traduisait littéralement le nom de Van Arenbergh ; Harold était le pseudonyme du poète Albert Rodenbach. En se démasquant, mes amis m'invitèrent à collaborer ; je le fis, signant tantôt Bock, tantôt Fox. La *Semaine des Etudiants*, après avoir erré d'une imprimerie à l'autre, s'était fixée chez Peeters-Ruelens, rue de Namur, en face de la grande droguerie, tenue alors par la mère de Van Arenbergh, car ce poète, nourri des pensées les plus hautes, tout vibrant des sentiments les plus nobles, avait grandi dans l'arrière-magasin d'une maison de commerce, derrière les barils de savon noir, les pots de miel et les bidons de térébenthine. La Muse ne connaît ni palais ni chaumière ; elle descend du ciel où il lui plaît, prend par la main un humble jeune homme et le conduit sur la cime sacrée, au milieu des princes de l'art et de l'intelligence, qui font la gloire du monde. Chez Van Arenbergh, derrière la droguerie, dans un salon obscur, qui prenait jour sur une cour étroite, nous nous réunissions souvent pour rassembler nos articles, et quand la copie manquait au journal, le bon poète, toujours complaisant, nous aidait à remplir les vides par des facéties d'étudiant ou des découpures prises dans un livre peu connu. Notre journal s'occupait très peu de politique, mais, en feuille estudiantine qui se respecte et reste fidèle aux traditions, il plaisantait abondamment le philistin, ou le bourgeois, et l'autorité communale, qui en est ici, à Louvain, pour la jeunesse, l'incarnation suprême, et qui, je le suppose, ne se formalise point de ces exercices traditionnels inhérents à la vie universitaire. Nous rendions compte aussi des séances des sociétés d'étudiants. Nous publiions des articles de critique sur les représentations théâtrales et sur les livres nouveaux. Enfin, nous donnions au public nos premiers essais littéraires en vers ou en prose. A l'âge que nous avions alors, la personnalité

de plusieurs d'entre nous n'était pas encore dégagée. D'habitude, le jeune artiste apprend son métier avant d'être conscient des qualités et des défauts qui feront plus tard son caractère. Quelques-uns pourtant sont plus précoces. Van Arenbergh, je l'ai dit tout à l'heure, possédait déjà un talent complètement et magnifiquement mûr. Il a donné à la *Semaine des Etudiants* plusieurs poèmes d'un art achevé. J'extrais, du numéro du 15 décembre 1880, ce sonnet où il peint l'humanité, embarrassée de ses faiblesses, de ses erreurs et de ses vices, s'efforçant en vain de s'élever jusqu'à l'idéal chrétien.

De Profundis.

Au fond de l'abîme, où, dans la nuit éternelle
Monte au travers des temps l'éternelle clameur,
L'océan des vivants se tord, bondit, chancelle,
Et le vent dans le vide emporte la clameur.

Sans cesse, sous les flots qui retombent en elle,
Cette marée humaine atteint plus de hauteur;
De la vague écroulée une vague nouvelle
Surgit, fouillant plus haut la noire profondeur.

Et tandis qu'aux parois du gouffre empli de brume
Les races vont roulant leur râle et leur écume,
Et s'élèvent toujours comme le flux des mers,

Là haut, aux bords croulants, dans une aube vermeille
Sur sa croix, où le cri des ténèbres l'éveille,
Le Christ, penché sur l'homme, attend, les bras ouverts.

Albrecht Rodenbach aussi possédait déjà un art personnel et complet, comme s'il s'était hâté d'accomplir son devoir de poète avant l'heure prochaine où la Mort allait briser sa voix. Par contre, rien encore ne permettait de prévoir le génie tumultueux et farouche du grand poète que devait devenir Emile Verhaeren. En ce temps-là, il imitait l'art bourgeois et intime de François Coppée. Dans une épître en vers, adressée à son ami Georges Rodenbach, il for-

mule son idéal de la vie : Vivre paisiblement dans son village,

Près du fleuve où se berce en chantant la marée,

avoir une épouse qui l'aime, un enfant qu'il adore, recevoir d'année en année la visite d'un vieil ami :

C'est là que tu viendrais, loin de la politique,
Charmant, heureux, rieur, t'installer un matin.
Je me ferais gaîment ton premier domestique
Pour te servir à table et te verser mon vin.
On serait si joyeux pendant une quinzaine !
Le jour, on s'en irait en chasse allègrement,
Puiser dans le grand air la bonne vigueur saine !...
Puis, oh ! bien en secret, vois-tu, bien en cachette,
Dans une chambre intime et close à tous tes yeux,
Prudents comme une femme ôtant sa colerette,
Nous irions, vers la brume, à pas mystérieux,
Et nous, les bons bourgeois, les pères de famille,
Qui tenons des enfants bercés sur nos genoux,
Moi, rentier campagnard, toi, magistrat en ville,
Nous lirions des vers, des vers qui sont de nous !
On se ferait, l'un l'autre (1) un compliment frivole ;
On examinerait l'œuvre avec soin, longtemps,
Et ces vers, quoique vieux et de l'ancienne école,
Nous paraîtraient plus frais qu'une aube de printemps.

Tandis que Verhaeren, obéissant à la fois aux souvenirs de son foyer familial et à son admiration pour l'art intime et bourgeois de Coppée, composait bien sagement ces petits tableaux de genre, jolis et sincères, assurément, mais sans force et sans originalité, au fond de son âme commençaient à fermenter les éléments puissants qui devaient bientôt faire éclater à tous les yeux sa personnalité fougueuse et primesautière. Il allait secouer toutes les idées apprises et tous les sentiments conventionnels pour se tourner vers la nature de son pays, vers ces rives sauvages de l'Escaut où il avait grandi au milieu des enfants des campagnards, en se roulant dans l'herbe grasse des

(1) *Sic !*

prairies, en courant sur les digues du fleuve, les yeux remplis tour à tour de paysages grandioses et de scènes vigoureusement réalistes des mœurs villageoises. Dans les musées, il avait admiré et compris l'art des maîtres flamands, les gestes épiques et truculents des personnages de Rubens et de Jordaens. La lecture d'un volume de poésies réalistes, les *Vers* de Maupassant, fut pour lui l'éclair soudain qui lui fit entrevoir les trésors ensevelis au fond de son propre esprit. C'est à Louvain, avant de quitter l'université, qu'il écrivit *la Vachère,* la première en date des pièces qui composent son livre : *les Flamandes.*

Pas plus que Verhaeren, je ne m'étais encore trouvé moi-même. J'écrivais toujours des vers d'écolier, d'une sentimentalité toute superficielle, sans apercevoir, au firmament encore lumineux de mon âme, le point noir qui grandissait à l'horizon, la sombre, l'opaque nuée de pessimisme qui devait durant dix-sept années enténébrer toute ma vie intérieure et me faire écrire les noirs poèmes de ma *Nuit.*

En ce temps-là, je traversais une crise profonde. Ma voix poétique allait muer, mais je ne m'en rendais point compte encore. J'en devais avoir bientôt la révélation soudaine. Comme Verhaeren se découvrit lui-même à la lecture des vers de Maupassant, je devais faire une semblable découverte, foudroyante et tragique, au contact du génie satanique de Baudelaire. Un nouvel ami, Albert Giraud, à qui je confiais mes troubles intérieurs, me fit relire les *Fleurs du Mal,* que j'avais lues à dix-sept ans sans les comprendre. Ce fut le coup de foudre, éclairant d'une lumière aveuglante et lugubre le sombre abîme, qui, à mon insu, sous le travail quotidien de ma pensée, s'était lentement creusé dans mon cœur. Mais j'anticipe sur événements, car cela ne m'arriva que dans les derniers mois de mon séjour à l'université.

En attendant, je lisais beaucoup, je méditais, je tâchais de débrouiller mes idées. Dans le treizième numéro de la *Semaine des Etudiants* je publiai un article-programme qui produisit une sensation profonde dans les groupes littéraires de l'université et pour lequel je fus paternellement admonesté par des personnes graves.

LA POÉSIE EN BELGIQUE

La Belgique se trouve dans une situation très défavorable au développement des talents poétiques : les génies de large envergure s'élèvent assez haut pour trouver de l'air partout ; mais les génies nous manquent ; nous ne parlons donc que des talents, et nous disons que chez nous ils sont à la gêne. Ils meurent dans l'œuf ou s'envolent à l'étranger. D'où vient ce malheur ?

La cause première réside en la langue. Nous n'avons point de langue à nous ; au lieu d'être grands propriétaires et de vivre sur nos biens, nous louons modestement un cinquième. Tandis que le poète anglais n'a de concurrence à craindre que d'un confrère anglais, l'Allemand d'un autre Allemand, nous avons à lutter contre toute la France. Et quel français parlons-nous ! A Paris, il passe pour une sorte d'argot comique ; assaisonné d'innombrables « savez-vous », d'intonations nasales et de flandricismes à faire dresser les cheveux sur tout crâne honnête. C'est un peu mieux que le siamois. Nous ne possédons pas le français : il est pour nous une langue étrangère, mal apprise, altérée encore par un usage négligé. Si du moins c'était tout, si dans cette langue écorchée nous nous étions avisés de peindre avec crânerie des mœurs originales. Mais non ; en provinciaux de banale allure, nous copions maladroitement Paris, ses mœurs, ses habitudes, ses modes. Nous sommes gauches, empruntés, compassés comme un paysan qui a endossé un habit à queue et chaussé des souliers de bal.

La belle figure que nous faisons là !

Puis le romantisme a broché sur le tout. En ouvrant, comme il disait, de vastes horizons, il en a restreint nécessairement le nombre. Pas moyen de vivre côte à côte, paisiblement, en petites gens de la campagne, chacun sur son lopin de terre ; il n'y a que des empires, il n'y a que deux ou trois Césars qui se partagent la domination du monde. On abordait donc les grands sujets, les sujets philosophiques, plus ou moins chrétiens ; bref, une certaine catégorie d'idées élevées sur lesquelles chacun s'escrimait à sa manière. Le Romantisme soufflant dans les voiles de notre nef poétique, la voilà qui met le cap sur le même port que sa sœur, la « grande nau française ». Vous voyez le tableau : tandis que l'une traverse majestueusement les tourmentes de l'Océan, l'autre, pauvre barquette de canal ou de rivière, incapable d'affronter la haute mer, sombre sous la première vague.

En résumé, avec une langue mal connue, avec des mœurs et

des idées mal copiées, nous avons abordé les mêmes sujets que nos maîtres : il eût été fort étonnant que nous ne fussions pas battus. La poésie belge a été jusqu'à présent un domestique, bien rustaud, bien pataud, qui a voulu entrer dans le salon derrière son maître, et serrer la main aux ducs et aux princesses. Car il faut ajouter ceci : nous n'avons point de public, notre public est à Paris.

Cela est si vrai que nos jeunes écrivains y émigrent ou tout au moins s'y font imprimer. Et c'est seulement quand Paris a bien voulu distinguer l'un d'entre eux que nos bons compatriotes daignent se douter de son existence et l'applaudir par ricochet.

Mais à Paris il y a eu encore une révolution. Le Romantisme est détrôné ; place à la littérature républicaine ! place au Naturalisme ! M. Zola est monté sur la locomotive et conduit le train de plaisir de l'art français. A ses coups de sifflet stridents, les aiguilleurs manœuvrent avec ordre ; on vient d'inaugurer une voie nouvelle, celle qui va des salons de lecture aux réalités modernes, quelles qu'elles soient.

Cela nous intéresse-t-il ? Oui certes, et vivement.

Le Naturalisme a délaissé les grandes idées. Il ne chante plus, il peint. Il est observateur, un peu commissaire-priseur. Il est tout œil, et tout ce qu'il voit il le décrit, pêle-mêle, sans faire de choix. Seuls les vrais maîtres choisissent sans en avoir l'air. Le détail est poussé à l'extrême. On ne généralise plus, on spécialise. Au fond, c'est la revanche de l'école analytique et pittoresque sur l'école synthétique et musicale, de l'objective sur la subjective.

On est donc avide de couleur locale, non pas de son ombre qu'avaient adorée les Romantiques, mais de la couleur locale réelle, telle qu'elle se trouve dans telle province, dans tel village. Après tout, c'est le meilleur moyen d'avoir du neuf.

Pour la langue, plus n'est besoin qu'elle soit correcte, lyrique, gothique, ou même parisienne. Pourvu qu'elle ait une saine odeur de terroir, il lui est permis d'être sauvage, échevelée, voire assassine à l'égard de la syntaxe ; qu'elle se torde dans des orgies de solécismes, qu'elle se débauche avec les plus vulgaires expressions de province, qu'importe, si elle est énergique, vivante, si elle saute à la gorge de la réalité et la jette d'un bloc sur sa toile. On aime les pâtés de couleur. Le beau malheur si les bourgeois crient, si les professeurs s'accrochent les cheveux ! N'ont-ils pas salué de même *Hernani* et la *Ballade à la lune?* En 1830, l'idée avait fait une trouée énorme dans la forme.

Maintenaint la plaie se cicatrise ; tandis que l'idée dort un peu, il pousse une chair nouvelle, voilà tout.

Et voici comment cela nous touche. Nos poètes, dis-je, vont pouvoir, non sans éclat, trouver place au soleil de Paris. Qu'ils travaillent, une mine inépuisable est ouverte : les Flandres (comme aussi les provinces wallonnes) offrent leurs flancs gonflés de coutumes curieuses et charmantes, d'intérieurs à part ; et quelle poésie intime dans tout cela ! Comme elle est ravissante cette fraîche petite paysanne qui sent le blé et la luzerne !

Et plus tard quand, — le premier feu calmé, — on voudra des compositions plus suivies, recueillons les légendes dorées que nos grand'mères déroulent avec le fil de l'antique quenouille ; qu'elles forment la trame de brocart où l'artiste pourra broder en soies variées les mille tableaux de notre vie intime, de nos mœurs journalières. Il faut fonder dans la Poésie une école flamande, digne de sa sœur aînée, la fille des peintres : nos Teniers, nos Ruysdael, nos Brauwer, nos Van Ostade d'abord puis nous aurons Rembrandt et Rubens. N'est-ce pas splendide?

Jetons-nous donc dans le courant. Soyons naturalistes. Qu'importe quelque excès dans la lutte ? Les vrais poètes sauront bien garder la mesure.

En avant donc, poètes ! Dites-moi dans une langue jeune et ardente ce que le Maître appelle :

Les rêves d'art intime et de modernité.

Ce manifeste, qui formulait d'avance les idées que devaient professer ou appliquer plus tard quelques écrivains de la *Jeune Belgique* et de l'*Art moderne*, Edmond Picard, Georges Eekhoud, Louis Delattre, Eugène Demolder, Maurice des Ombiaux et Emile Verhaeren, ne semble-t-il pas être le programme même de la carrière poétique de celui-ci ? Cependant, quinze jours plus tard, il écrivait lui-même, dans notre journal, un article qui était une sorte de réponse au mien, — article dans lequel il exposait des idées beaucoup plus timides.

Je crains qu'après avoir eu la convention dans ce qu'on est convenu d'appeler le beau, nous n'ayons la convention dans le laid. M. Zola me plaît comme individualité littéraire et je ne m'amuserai point à le couvrir de boue en lui jetant ses propres ordures à la tête ; c'est devenu besogne banale.

Ce que je redoute, ce sont ses imitateurs et compères. Jadis on

parlait beaucoup des amis de rouge apparence, que M. Gambetta traînait à sa suite. Aujourd'hui M. Gambetta est devenu opportuniste; je souhaite que M. Zola le devienne également.

Sinon, il nous faudra passer par un quatre-vingt-treize naturaliste, nous mettre à la discrétion des iconoclastes du Dieu romantique et de ses saints; nous aurons la Commune littéraire défendue par des sans-culottes de plume...

Alors, quoi qu'on en ait, on est tenté de préférer encore la situation présente, si terne, si vulgaire soit-elle, aux excès cramoisis de la nouvelle doctrine rompant les digues.

Il en est du naturalisme comme des chemins de fer, ce sont les déraillements qui en dégoûtent.

Le plaisant de l'aventure, c'est que dans la suite il se produisit entre Verhaeren et moi une sorte de chassez-croisez. Il devint naturaliste et zoliste, tandis que moi-même, peu de mois après avoir écrit mon article, j'abaissais de plusieurs degrés mes sympathies pour Zola et pour son école, — sans d'ailleurs en renier le principe : ce n'était qu'une mise au point.

Entre nous, dans nos conversations amicales, nous entrechoquions fougueusement les systèmes de critique et d'esthétique. Nous élaborions ainsi les idées qui allaient servir de base à la campagne littéraire de la *Jeune Belgique* et à toute notre renaissance littéraire. Il fallait avant tout émanciper les jeunes écrivains du joug des conventions régnantes. Un travail, lu à la société d'Emulation, par M. Alphonse Verhaeghe, sur Rodogune, de Corneille, nous donna l'occasion de manifester nos sentiments. Sur ce travail une discussion s'ouvrit. Le plus jeune d'entre nous, un nouveau venu, s'y révéla orateur et apôtre. C'était M. Albert Giraud. Il avait environ dix-huit ans. C'était un jeune homme, à l'allure timide et nonchalente, un peu féline, mais quand il s'animait, sa voix éclatait soudain, stridente et impérative, et les phrases, brusques, farouches et sonores s'élançaient de sa bouche comme des lions rugissants. Son âme était pleine de tempêtes et d'orages. Mais après la foudre et la grêle, il y avait, pour ses amis, et j'étais, je crois, le plus intime et le plus aimé, des accalmies délicieuses, — toute la douceur d'un pay-

sage mouillé, rafraîchi par l'ondée, que caresse un magique rayon de soleil. L'infortuné M. Verhaeghe reçut l'orage. Ce furent de prodigieux coups de tonnerre; jamais la société d'Emulation n'avait entendu pareil fracas. Il avait jugé *Rodogune* selon les règles de la littérature classique. Son travail fut pulvérisé; pas d'autorités, des raisons! s'écriait M. Giraud, après l'avoir réduit en poudre.

Une autre tempête, beaucoup plus violente et plus prolongée, fut soulevée par un travail de M. Ernest Verlant, aujourd'hui directeur général des Beaux-Arts. M. Verlant avait cherché à démontrer que l'Art a pour but la réalisation d'un Idéal moral et religieux. — Entre l'art et la morale il n'y a pas de lien, nous écriâmes-nous; la beauté d'une œuvre d'art est complètement indépendante de sa moralité; ne voit-on pas de véritables chefs-d'œuvre de l'art pécher gravement contre la morale? Comment donc pourrait-on faire de la moralité un critérium de l'Art? Et aux formules l'*Art pour le Bien ou pour le Vrai*, l'*Art pour l'Idéal*, nous opposâmes avec une intransigeante obstination la formule qui devait rester l'article fondamental du programme de la *Jeune Belgique* : l'*Art pour l'Art!* Mais nous avions soin d'en préciser le sens. Nous n'entendions aucunement libérer l'artiste de ses devoirs moraux, non plus de l'absoudre de ses fautes; nous disions seulement qu'en travaillant à son œuvre, il ne devait songer qu'à son art, n'avoir pour but que la création de la Beauté.

Lorsqu'on veut tirer une alouette, on ne vise pas un lièvre; quand c'est la beauté qu'on veut atteindre, on ne poursuit pas la moralité. On le voit, notre formule l'*art pour l'art* n'était pas un mot d'ordre philosophique : c'était une règle pratique, rien de plus.

Néanmoins on ne voulut pas l'admettre. Elle excita une vive indignation chez nos adversaires et une tempête agita l'université. Nous commençâmes à prendre aux yeux des étudiants plus sages ou plus timorés l'aspect de véritables suppôts de Satan. On nous lança à la tête des tonnes d'eau bénite pour chasser les démons qui nous inspiraient ces horreurs. Mais les autorités académiques, prenant les exagérations des uns et des autres pour ce qu'elles valaient,

se contentaient de sourire. Le vice-recteur, Mgr Cartuyvels, riait même aux éclats quand je lui faisais, en buvant son excellent café, le récit de ces combats homériques.

Au contraire, une approbation unanime et enthousiaste salua l'un de nos amis, Georges Rodenbach, lorsqu'il vint lire des vers à la tribune de la société d'Emulation. Les vers étaient charmants, leur auteur aussi. Ce fut un délire. Un jeune professeur de droit improvisa en l'honneur de Rodenbach un quatrain, que je regrette de ne pas trouver dans la *Semaine des Etudiants :* c'était M. Edouard Descamps, qui porte dignement l'honneur d'être le premier ministre des Arts et des Sciences de notre pays.

Ma troisième année d'université s'ouvrit sur un drame. A peine étions-nous rentrés de vacances, que nous entendîmes crier dans les rues un nouveau journal estudiantin. *Le Type!* Achetez *le Type*, hurlaient les crieurs. Nous nous empressâmes de l'acheter. Horreur! Il avait notre format! Il était imprimé avec les mêmes caractères que la *Semaine*. Il avait, des pieds à la tête, le même aspect. Il avait même nos annonces... Il était imprimé chez notre imprimeur. La chose était trop claire : le traître, profitant de notre retard, avait pris notre place, notre papier, notre encre, nos abonnés, nos acheteurs, tout, enfin, tout ce qui nous appartenait, tout ce que nous avions créé à la sueur de notre plume! Furieux, nous nous précipitâmes chez l'imprimeur, le sommant d'expulser les brigands et de nous livrer leurs noms. L'imprimeur nous éconduisit, ce qui redoubla notre rage.

Le rédacteur en chef de ce sale *Type* était un certain Olivier. Quel était cet écrivain calabrais? Il se cachait si bien que durant plusieurs semaines nous ne pûmes découvrir sa personnalité véritable. Quelques-uns d'entre nous soupçonnaient M. Verlant, qui niait avec énergie. Sans attendre la solution de l'énigme, nous nous mîmes en quête d'une autre imprimerie et notre *Semaine* reparut. Le premier numéro débordait de notre juste colère. Reproches, menaces, insultes, quolibets et sarcasmes, tout était bon pour écraser l'infâme Olivier. Celui-ci riposta de

bonne encre. Voilà la guerre allumée. Elle dura plusieurs mois, divisant la jeunesse en camps ennemis, suscitant la publication d'autres journaux universitaires, le *Polichinelle* et le *Balai*, qui se précipitèrent dans la mêlée. Les articles étaient composés non plus à coups de plume mais à coups de massue. Olivier nous attaquait en prose et en vers. Nous ripostions de même. Dans une diatribe écrite par Emile Verhaeren on trouve cette strophe :

Son vol dans le ciel éployé
Se mesure sans astrolabes :
C'est en comptant ses doigts de pieds
Qu'il attrappe ses dix syllabes !

Puis les attaques devinrent plus personnelles, plus aigres, plus véhémentes, si bien que l'autorité académique s'émut et... supprima tous les journaux universitaires. En vain j'allai trouver Mgr Cartuyvels, le suppliant de rapporter son ukase : « Allons, allons, me répondit-il, c'est pour votre bien, vous me remercierez plus tard. » Il avait raison... Sa décision mettait fin à la lutte avant que nos colères ne nous eussent entraînés trop loin... Or, savez-vous qui était notre adversaire, l'abominable Olivier? Nous le découvrîmes enfin. C'était un tout jeune homme, presque un enfant encore, idéalement beau, charmant, spirituel, exquis d'espièglerie et de grâce : il s'appelait Maurice Warlomont; il allait devenir, sous le nom de Max Waller, le chef de la *Jeune Belgique* et notre ami à tous.

La *Semaine des Etudiants* mourut en février 1881. Notre dernier numéro annonçait ce malheur en termes émus.

Quelques mois plus tard, comme j'allais prendre le train pour Bruxelles, Albert Giraud me remit quelques numéros d'une revue littéraire qui paraissait à Bruxelles; Max Waller en était le secrétaire et Giraud venait d'y publier des vers. C'était la *Jeune Belgique*. Tandis que le train roulait vers Bruxelles, j'en parcourais les pages avec une émotion croissante. La revue rêvée était là ! Il n'y avait plus qu'à y écrire ! Elle devait devenir nôtre, nous appartenir et servir nos desseins !

Ce vœu se réalisa sans retard. *La Jeune Belgique*, intitulée d'abord la *Jeune Revue*, avait été fondée par quelques étudiants de l'Université de Bruxelles. Elle était la propriété de l'un d'eux, M. Albert Bauwens, aujourd'hui notaire et conseiller communal de la capitale. Max Waller, qui en partageait avec lui la direction, nous y fit entrer et bientôt nous en fûmes les maîtres. Avec Georges Eekhoud, Maurice Sulzberger. Franz Mahutte et Henri Maubel, devenus nos amis, nous lui donnâmes sa physionomie définitive; nous en fîmes la revue littéraire de combat et de propagande que l'on sait.

Nous voici arrivés au terme du voyage rétrospectif que nous avons entrepris ensemble. Je vous ai narré la rencontre des premiers poètes de la *Jeune Belgique* à l'Université de Louvain, je vous ai décrit leur vie d'étudiants; je vous ai montré la formation de leur programme. Avant de vous quitter, je vais vous dire en deux mots le secret de leur force. Tous ceux d'entre nous qui sont devenus de vrais poètes, avaient la pleine conscience de leur vocation. Leurs yeux étaient fixés sur l'idéal qu'ils avaient imposé à leur vie : devenir de véritables, et, s'il se pouvait, de grands artistes. A cet idéal tout le reste était sacrifié. Il était l'objet d'un désir sans repos, d'un amour sans mélange, d'une volonté sans défaillance. C'était le phare vers lequel se dirigeaient toutes nos pensées. Dans notre jeunesse, aucun de nous n'a recherché ni la richesse, ni les honneurs, ni les hommages du monde. Nous ne songions qu'à satisfaire notre conscience d'artistes. Mais au fond de tout cela, tout au fond de notre être, il y avait l'irrésistible instinct qui nous faisait en toute chose chercher la beauté, qui la poursuivait à travers nos sensations et nos rêves, et qui nous contraignait à essayer sans cesse de fixer les unes et les autres dans une forme plus parfaite. La vocation, c'est cela. Elle est un don de la nature. Notre seul mérite fut d'y obéir avec courage et persévérance, avec l'espoir de tresser, pour notre patrie, la couronne littéraire qui manquait à sa parure. C'est à d'autres qu'il appartient de dire si nous avons réussi.

IWAN GILKIN.

LE CARNET D'UN MÉDECIN DE VILLAGE

L'HOMME JUSTE

J'ai reçu ici-même, un jour, dans mon cabinet, la visite d'un capitaine de navire, d'un vrai capitaine au long cours ! Certainement, il était le premier que le village eût jamais vu aller et venir sur nos routes.

C'était un Allemand, haut de six pieds, à la peau d'un rose uni, rouge de poils et qui marchait en souriant, et se dandinant comme une grosse femme.

Il était logé chez un de nos fabricants de clous à la mécanique, à qui il était lié par une longue suite d'affaires commerciales. Le capitaine assurait avoir porté au Japon plus de caissettes de « pointes de Paris » fabriquées par M. Rotelet, que M. Rotelet n'avait bu de verres de bourgogne !...

Ainsi, il achevait parmi nos masures et nos sites modestes et frais, les vacances que lui avaient octroyées entre deux voyages ses armateurs anversois. Je le voyais au petit café devant l'église d'en-bas, où il venait prendre l'apéritif en compagnie de son hôte, sur l'heure du midi.

Sa conversation m'intéressait. Il n'y a rien qui m'excite la pensée autant que les choses de la mer. Ce monde nouveau de l'eau, que j'ai à peine entrevu, durant quelques heures, du haut des sables de nos dunes ; cette forme de vie dont toutes les nécessités de la pratique médicale me tiennent éloigné, me semble extraordinaire, me passionne.

Au surplus, par la façon nette et sincère qu'il avait de nous conter les événements de son existence, le capitaine Recht m'avait plu dès l'abord. Sa présence, à la petite table du cabaret devant le préau, suffisait à éclairer ma journée de radieuse allégresse. Il parlait assez correctement un français, ma foi, très suffisant. Un reste d'accent natal, qui scandait et rythmait

étrangement sa parole, n'était pas sans augmenter sa saveur et individualisait plus fermement encore chacun de ses propos, au milieu des vieilles banalités sans surprise de mes amis du village.

Ce bel Allemand paraissait sobre et d'une constitution saine et vigoureuse. J'avais été surpris en le dévisageant la première fois, de ne point trouver, au creux de ses tempes, ces sinuosités de l'artère dont le relief, nous indique, avec tant d'exactitude, le degré d'usure de nos patients.

Cependant de brusques silences, des accès de mutisme qu'on voyait qu'il faisait effort pour rendre plus courts, venaient parfois couper ses plus gais épanchements. Au cours d'une de ces longues conversations où il me décrivait l'océan ; où il me faisait voir l'Inde et le Japon ; où il me peignait le monde des vertigineuses affaires commerciales d'outre-mer, tout à coup, il haussait brusquement les épaules, et murmurait :

« Bast ! Que vous importe ! »

Dès l'instant, c'en était fini, de mon plaisir de courir les mers avec le capitaine Recht. Plus rien à tirer de lui ! Je n'avais proprement qu'à m'en retourner vers ma soupe ou mon jardin, en rêvassant sur l'étrangeté de ce désenchantement mélancolique tapi sous cette charpente de colosse.

Or, une après-midi, sans qu'il se fût annoncé, je reçus la visite du capitaine Recht.

Il s'assit. Tout de suite, sans le coup d'œil ordinaire des nouveaux-venus sur mon misérable mobilier; sans une de ces paroles filandreuses qui, à l'ordinaire, vantent « l'exquise simplicité » de mon installation pour en excuser la pauvreté, il commença :

« Docteur, vous êtes mon ami !... Si !...Je le dis !... Je vous estime très sincèrement. Vous êtes un brave homme, je m'y connais. Dans ce petit village de mauvaises langues et de têtes chaudes, j'ai trouvé quelques très bonnes gens comme vous. Mais, pardonnez-moi, elles sont rares... C'est comme partout, allez ! ..

Alors, j'ai décidé de venir vous trouver... Voilà

longtemps que je remets de le faire faute d'y être encouragé par la sympathie d'un confesseur... Aujourd'hui, je veux tirer de ma pensée, un souvenir qui me fait mal là (et le capitaine Recht frappait sur son front) et là... (il frappait sur son cœur). Oui! il y a dans ma vie, quelque chose qui m'attriste depuis trente ans, comme un regret; me ronge, comme un remords; et contre quoi je ne sais que faire...

— Hé! Hé! capitaine, la maladie qui vous mine depuis si longtemps s'y est donc bien mal prise, en vérité!... Vous êtes resplendissant de santé!...

— Oui, l'apparence est assez bonne! Dans mon uniforme, sur la dunette de la *Rita*, je suis le plus beau capitaine de la « Brema Lina ». Mais... mais... croyez-moi... je ne suis pas tranquille...

— Bast? me demandais-je à part moi, est-ce que mon géant est en réalité vermoulu? La grosse noisette est-elle creuse? Diable!...

— Cher docteur, avez-vous une heure?

— Deux, capitaine! Si je puis vous être utile, tout mon temps est à vous.

— Il faut que vous entendiez une bonne fois mon histoire depuis le commencement, voyez-vous! Il faut que vous me laissiez prendre le récit que j'ai à vous faire, par le plus long!

— Allez, capitaine! C'est souvent le plus court pour le médecin. Je vous écoute...

*
* *

Récit du capitaine Recht du s/s « Rita »

J'avais quatorze ans. C'était en 1875. Nous habitions près de Hohebach, toute petite ville de Bavière, mon père Julius Recht, ma mère, mes trois frères et moi, un beau chalet de sapin rouge, bien verni, tourné vers la rivière et surmonté d'un immense grenier plein de provisions de toutes sortes pour l'hiver. Nous y jouissions de la vie comme dans un paradis.

Mon père, en sa première jeunesse, avait été

apprenti charpentier. Il avait travaillé jusqu'au delà du Danube. En 1870, il avait fait la guerre de France. A son retour, excité par tout ce qu'il avait vu, durant la Campagne triomphale, de ce côté-ci des Vosges, il s'était mis à étudier avec passion. Sans maître, à trente-cinq ans, il avait, en quelques mois, appris à lire, à écrire, à calculer. Dans un petit traité de géométrie d'école primaire, il avait surpris les secrets du cubage des arbres, de la triangulation et de l'arpentage.

Avec quelle fierté, à nous, ses fils, il montrait les cahiers couverts de ses premiers essais; les brouillons de problèmes, de constructions géométriques et des plans, où il avait peiné durant tant de ces heures prises sur ses nuits d'ouvrier harassé!

Mais enfin, un beau jour, sans prévenir ni parents ni amis, il s'était présenté devant une commission officielle qui siégeait au chef-lieu du district. Et le voilà rentré chez nous avec un grand diplôme de géomètre roulé dans un tuyau de carton... Cela avait révolutionné le village.

En ces années grandioses qui suivirent la Victoire, l'Allemagne se reconstituait sur les bases qu'elle venait de jeter à sa taille dans le monde. L'Allemagne était comme une belle et riche maison de moellons qui s'élève là où il n'y avait, hier encore, qu'une misérable baraque de planches.

De fait, tous les corps de métiers étaient sur les dents. Les industries commençaient une ère de prospérité inouïe. On bâtissait partout. Aussi mon père, le nouveau géomètre, travailleur exact et ponctuel, eut tôt fait de s'attirer la meilleure clientèle du canton.

Je pense souvent à mon père. Certainement, certainement, je l'ai aimé, le pauvre homme. Mais je crois qu'à cette époque je l'admirais et le craignais plus que je ne l'affectionnais réellement.

Il n'était pas méchant pour nous. Il était même bon, à sa manière.

« Mes garçons, nous disait-il, vous pouvez compter sur mon indulgence, du moment que j'ai la preuve de votre sincère volonté de bien faire! »

Mais, à la vérité, sa bonté nous paraissait parfois

terrible... Ses yeux calmes et si bleus; son large front carré; ses lunettes serrées aux tempes; sa barbe divisée en deux flots par une raie au milieu; hélas! je ne les revois jamais en rêve sans un frisson glacial.

Pour nous corriger, cependant même que nous l'eussions justement mérité, il ne nous battait point. Oh! non! Mais après quelque gaminerie de notre part, un accès de paresse à l'école, une imprudence, une dispute dans la rue, il nous faisait dire, par Virginia la servante, que nous avions à nous présenter à son bureau. Là, sans cris, sans gestes de colère, il nous représentait longuement nos torts, leur déraison, leurs conséquences. Et cela avec une si stricte, fatale et régulière méthode, qu'une fois sortis du cabinet paternel, nous demeurions malades toute la journée de l'émotion surnaturelle éprouvée durant ces moments.

Un jour, mon frère aîné, en revenant de l'école, jette une pierre dans une lanterne et l'homme de police le saisit. A l'instant, nous vidons nos petites bourses pour trouver de quoi payer à l'homme le prix du carreau de vitre. Celui-ci prend les pfennigs et accepte nos excuses.

« Mais, dit-il, il faudra cependant que M. Julius Recht soit prévenu de la somme d'argent que la commune a perçue pour la réparation du dégât. »

A ces mots, voilà mon frère, le coupable, qui tombe sur la route et se met à crier en se roulant dans les convulsions de la peur :

« Non! pas à M. Recht!... Pas à mon père!... Ne le dites pas!... Il va me regarder!... Et cette fois-ci, je le sens, je mourrai! »

Tel était le genre de respect que nous portions à notre père.

De plus en plus brillante d'année en année, sa situation se trouva enfin couronnée par le poste qui lui échut de géomètre juré de l'Etat, au traitement de 6,000 marcs, tous ses déplacements payés. C'était superbe! Le pauvre charpentier de jadis pouvait estimer sa ténacité richement reconnue. Cependant mon père ne croyait pas devoir mesurer son zèle, parce qu'il se voyait récompensé de son activité.

A son bureau, il était le premier attablé. L'hiver, bien avant le jour, dans la chambre sans feu, on l'aurait vu penché sur ses plans, le compas ou le pinceau d'encre de Chine à la main. Le soir, il rentrait que nous étions déjà au lit, avec des rouleaux de papier qui sonnaient dans le corridor en tombant.

Aussi, beaucoup de ses compagnons le voyaient-ils sans plaisir. Sa ponctualité, son bonnêteté, avaient quelque chose de si absolu, de si agressif qu'elles devaient prendre, à leurs yeux, un air de reproche personnel.

Lui, n'avait cure de ces hostilités plus ou moins sourdes.

« Je ne fais rien de trop, en travaillant comme je travaille répétait-il. Tant pis pour ceux qui se contentent à moins. Je suis largement payé. Je dois à l'Etat, pour mériter mon traitement, l'exercice entier de toutes mes forces. En les lui donnant, je ne suis qu'honnête. »

Les dimanches, il prenait sur son repos le temps de s'occuper des affaires des villageois qui venaient le consulter.

C'est ainsi qu'il reçut, un de ces jours, la visite d'un groupe de sept paysans.

A la suite d'un héritage commun, ils s'étaient trouvés ensemble propriétaires d'un terrain. C'étaient M. Braumt, le tailleur; M. Schifflert, le charretier; M. Vinck, l'épicier; et M. Schnitzen, le marchand de farine et de houille. J'ai oublié le nom des trois autres. En dehors de ces sept personnes, il faut savoir aussi qu'il y avait, comme héritière du même bien, une vieille sœur de M. Vinck.

Ils vinrent donc, et collectivement prièrent M. Julius Recht, géomètre-arpenteur, de délimiter leur héritage suivant le cadastre; puis ensuite de le diviser selon les parts que le testament leur allouait.

Mon père se mit à l'œuvre. Il alla sur les champs avec mon frère aîné qui portait d'ordinaire ses chaînes, ses piquets et sa boîte à lunettes. Au bout du mois, il fit savoir aux paysans que le travail était exécuté. Rendez-vous fut pris à l'auberge : « Zum Schwarzen Heinrich ». Et un soir, avec ses rou-

leaux de papier, voilà mon père parti pour terminer l'affaire.

Les plans étalés, chacun fut satisfait de son lot. Les honoraires du géomètre, fixés à 400 marcs, furent jugés très modérés pour de si bonne besogne.

Alors mon père dit :

« Vous êtes à huit, propriétaires de ces huit lots. Cependant, je ne vous vois ici que sept ? »

— C'est que c'est ma sœur, répondit l'épicier Vinck, qui représente la huitième héritière. Elle est vieille fille, vous savez, et toujours malade. Je suis chargé de ses intérêts, et je prends sur moi le règlement de cette affaire.

— Parfait, dit mon père. Vous acceptez donc à votre charge les deux huitièmes des 400 marcs pour frais d'arpentage?

— Hé, naturellement! s'écria Vinck, en riant. C'est bien le moins que je puisse faire! Qui prend la maison, prend le cochon! Puisque j'aurai son bien, il n'est pas de trop que je paie pour ma sœur... »

Et toute la tablée de rire et de répéter en levant les verres :

« A lui la maison, à lui le cochon! Hoch! »

L'aubergiste, qui à son comptoir, de l'autre côté de la cloison, servait du schnaps à un marchand ambulant fit chorus joyeusement :

« A lui la maison, à lui le cochon! »

Et le colporteur qui rattachait la bretelle de son ballot à son épaule se mit à crier du pas de la porte, à ce groupe bruyant de l'auberge, qu'il ne voyait d'ailleurs pas :

« Bon, bon! Mais tout de même, qu'on n'oublie pas le cochon!... »

Ainsi Braumt, Schnitzen, Schifflert se déclarèrent débiteurs envers mon père chacun de 50 marcs; et Vinck de 100, soit 50 pour lui-même et 50 pour sa sœur. On vida une bouteille de vieux Rhin à la santé du géomètre de l'Etat, M. Julius Recht, si habile à terminer les affaires ; si juste, si ponctuel, si honnête. Et chacun s'en fut coucher.

Bon! A la date fixée pour le paiement de ses honoraires mon père envoie, à chacun des sept propriété-

taires, sa quittance. Tous paient, excepté Vinck, l'épicier, qui dit au receveur :

« Je dois 50 marcs à M. le géomètre de l'Etat, Julius Recht. Mais non pas 100. Je veux bien payer les 50 marcs que je dois à M. le géomètre de l'Etat, mais 100 marcs, non ! »

Mon père, en apprenant cette réponse, va lui-même chez l'épicier.

« Monsieur Vinck, dit-il, je ne comprends pas. Vous vous êtes engagé à payer les frais d'arpentage de deux huitièmes du terrain : pour votre part et celle de votre sœur.

Deux fois 50 marcs, font 100 marcs. Et aujourd'hui que dites-vous, s'il vous plaît ?

— Je dis, répond Vinck, que je n'ai à payer ni frais d'arpentage, ni aucune autre espèce de frais quelconques, pour une portion de terrain qui ne m'appartient pas. Vous connaissez la propriétaire de ce champ. Présentez-lui votre note, s'il vous plaît, M. le géomètre de l'Etat.

— Je n'ai pas à présenter de note à Mlle Vinck, votre sœur, n'ayant aucunement été prié par elle de me mêler de ses affaires.

C'est vous, Monsieur, qui m'avez chargé de cette besogne, guidé, disiez-vous, par le fait que, devant hériter plus tard de la totalité des biens de votre sœur, vous prétendiez assumer dès à présent les charges des opérations d'arpentage auxquelles je me suis livré.

— Je n'ai jamais rien dit de pareil, continue l'épicier. Pourquoi irais-je payer un seul pfennig pour une chose qui ne m'appartient pas ? Voici les 50 marcs que je vous dois. Prenez-les. Je ne puis vous donner rien de plus, parce que je ne vous dois rien de plus. Pour ce que vous réclamez de reste, je vous le répète, allez trouver ma sœur.

— J'irai donc vers votre sœur, répond mon père. Mais je doute qu'elle accepte de reconnaître une dette que vous avez contractée à son insu, Monsieur Vinck ! Vous vous êtes engagé en son nom. Elle-même n'a pas à intervenir dans notre affaire.

— Je vous dois tout juste 50 marcs. Voilà mon dernier mot, Monsieur le géomètre.

— Monsieur Vinck, votre conduite n'est pas honnête, crie mon père.

— Monsieur le géomètre, veuillez prendre garde que ma porte sur la rue est ouverte. S'il était venu à passer quelqu'un il y a un instant, je me serais vu dans l'obligation de vous appeler devant notre juge.

— Ah! Quelle audace! » répond mon père. Et il sort.

Il va chez Mlle Vinck. Il la trouve malade au lit. Elle écoute M. le géomètre jusqu'au bout, sans le regarder. Quand il a fini, elle lui répond :

« Je ne dois rien à personne ! »

Et elle tourne le dos à mon père qui s'en va, rouge de colère de s'être abaissé à cette démarche jugée à l'avance déraisonnable et qui vient, au surplus, de lui attirer cette nouvelle grossièreté.

Cependant, il était entré dans les idées de mon père d'être intégralement payé de son travail. Il voulait que chacun remplît ses promesses. Il fut donc expliquer le cas au juge de paix du canton.

Le magistrat appela M. Vinck en conciliation. Celui-ci déclara ne s'être jamais obligé à payer 50 marcs à M. Julius Recht pour compte de sa sœur.

« Comment ? s'écria mon père. Vous osez nier, devant M. le juge, vous être engagé pour la part de votre sœur ? Vous osez nier vous être engagé en ces termes mêmes : « Qui prend la maison, prend le cochon » ?... Vous le niez ?... Vous le niez quand toute l'auberge du « Schwarzen Heinrich » l'a entendu?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, avec une maison et un cochon de l'auberge du « Schwarzen Heinrich », répond froidement M. Vinck. Je vous dois 50 marcs, les voici à découvert. »

Le juge de paix regarda M. Vinck, et regarda mon père, puis haussa lentement les épaules comme pour demander :

« Que voulez-vous faire à cela, Monsieur Recht ? »

Et il déclara l'entrevue terminée.

Incontinent, mon père fit appeler Vinck en justice.

Avant l'audience, l'épicier avait eu le temps d'agir. Le jour fixé, il présenta pour sa décharge le témoignage de ses amis, les Braumt, les Schnitzen, les Schifflert et autres, l'aubergiste du « Schwarzen Heinrich » compris.

Le juge leur demanda :

« Vous souvenez-vous, dit-il, qu'à un moment de la soirée de tel jour, à l'auberge du « Schwarzen Heinrich », Vinck, ici présent, ait promis à Recht, ici présent, sous une forme ou sous une autre, de payer, pour sa sœur, le huitième des frais d'arpentage d'un terrain situé en tel endroit ? »

L'aubergiste, prudent comme un aubergiste, répondit :

« Je ne sais... Je ne sais plus... Je ne me souviens de rien... Il y a si longtemps !... J'étais sans doute occupé à mes brocs et à mes mesures ; ou bien à la cave à tirer de la bière... Je regrette, je regrette ! »

Mais Braumt, Schnitzen, Schifflert ayant prêté serment, déposèrent carrément que jamais, devant eux, Vinck n'avait pris, pour sa sœur, aucun engagement envers Recht, le géomètre.

Quand ils furent rassis à leur banc, mon père pria le juge de lui accorder la parole :

« Monsieur le juge de paix, dit mon père, veuillez donc demander aux témoins s'ils n'ont pas entendu M. Vinck me dire, très exactement ce soir-là, à l'auberge : « Qui prend la maison, prend le cochon » voulant ainsi exprimer, en la forme populaire d'un dicton, combien il acceptait volontiers de payer des opérations dont il devait se trouver bénéficiaire, étant l'unique héritier de sa sœur ? Veuillez leur demander, Monsieur le juge, si ensuite, eux-mêmes n'ont pas tous répété le dicton : « Oui, qui prend la maison, prend le cochon ! » Veuillez enfin, Monsieur le juge, continua mon père, les prier de vous dire encore si un homme dont nous n'avons pas reconnu la voix, mais qui nous parut un étranger du village et que nous prîmes pour un colporteur, n'a pas alors crié à son tour :

« Mais qu'on n'oublie pas le cochon ! »

Le juge rappela les témoins et leur posa les questions suggérées par mon père.

L'aubergiste persista à répondre qu'il avait régulièrement pris l'habitude d'oublier d'un jour à l'autre, ce que ses clients disaient en buvant dans la salle de son auberge. Il ne retenait que leur argent pour sa bière. Cette habitude lui avait toujours parfaitement réussi.

« C'est entendu ! rétorqua le juge. Dieu lui-même n'obtiendrait pas de la chèvre qu'elle avouât du mal des choux. Le cochon ne dit des navets qu'ils sont aigres que quand il est plein ! »

Tout l'auditoire se mit à rire, et l'aubergiste revint à sa place en rougissant. Cependant on voyait bien que l'affaire avait pris une nouvelle tournure. Quelque chose de grave, de triste, marquait les physionomies inquiètes de toutes ces gens. Le front seul de mon père était demeuré clair.

En Allemagne, le témoignage sous serment en justice est revêtu d'un caractère sacré. Non seulement un faux témoignage entraîne les plus dures pénalités légales, mais la voix publique est aussi sévère que la vindicte des lois dans la réprobation de ce crime contre l'honneur allemand.

Les trois paysans dont je ne sais plus les noms rappelés par le juge après l'aubergiste déclarèrent donc prudemment :

« Que si ce propos de la maison et du cochon avait été tenu par Vinck, ils ne s'en souvenaient point. Qu'ils ne niaient cependant pas qu'il eût pu être formulé... Qu'ils ne se le rappelaient point, voilà tout. »

Et ainsi s'en tirèrent-ils.

Mais Braumt, Schnitzen et Schifflert, emportés par le diable, jurèrent qu'en aucun moment de cette soirée à l'auberge, Vinck n'avait articulé ce propos, « Qui prend la maison, prend le cochon ! » Ni cette chose là, ni aucune autre du même sens.

Dès lors, au regard du juge, l'affirmation de mon père, seule contre sept serments, devenait sans valeur. Le tribunal rendit donc sa sentence en déboutant mon père et en le condamnant aux frais.

Malheureusement, le juge de paix ne s'en tint pas simplement à cet arrêt. Il était ému sans doute lui-même par l'effervescence qui avait gagné tout le canton au sujet de cette aventure d'auberge, enluminée d'une façon si vivante, dans l'imagination du populaire, par le proverbe de la *maison* et du *cochon*. Troublé par la fièvre qui échauffait le prétoire, il alla jusqu'à reprocher à mon père, en mots très durs, d'avoir occupé la justice du pays d'une instance qui ne pouvait aboutir.

« M. Julius Recht nous a fait perdre trop de temps, dit-il textuellement, pour une affaire qu'il savait, mieux que personne, ne pouvoir être tirée au clair. »

Ces paroles étaient inutiles. Elles étaient imprudentes. Non seulement elles étaient injustes pour mon père, mais elles excitèrent contre lui les railleries des paysans. Il sortit du tribunal abattu, humilié.

Pendant huit jours, à la maison, nous cessâmes positivement de vivre. Nous demeurions sans apercevoir notre père enfermé dans son cabinet de dessin. Il refusait de recevoir personne; ni visiteurs ni clients. Il renvoyait toute nourriture. Pour la première fois de sa vie, il déserta son bureau de l'Etat.

Son chef fit demander quels étaient les motifs de l'absence de M. Julius Recht. Mon père répondit que :

« Dans un empire où les intérêts et l'honneur des particuliers étaient exposés à subir telles avanies et telles injustices que venait de lui infliger la loi, lui, Julius Recht, refusait désormais de participer à la vie publique. »

Huit jours après, survint une admonestation en règle de la part du haut-chef, suivie immédiatement d'une sommation catégorique à M. Recht d'avoir à reprendre régulièrement ses fonctions.

Pour toute réponse à ces ordres, mon père envoya en dix mots sa démission de géomètre de l'Etat, sur un bout de papier qu'il nous glissa sous sa porte avec ordre de le porter à son bureau.

Dans son cabinet, il rêve, il rumine son affaire. Parmi ceux du village, il n'a plus d'espoir de trouver

jamais aucune aide. Mais en dehors du village, il existe quelque part un homme qui n'est peut-être pas un coquin comme les sept paysans et l'aubergiste!... Il existe un homme qui sait la vérité, et qui peut-être voudra la dire!... Où le trouver?

Mon père fait insérer, dans toutes les gazettes du canton, et dans quelques-uns des plus grands journaux de l'Allemagne, cette annonce :

« Le voyageur colporteur qui se trouvait tel jour, telle date, à Hohebach, en Bavière; qui a bu, vers 9 heures du soir, un verre de schnaps devant le comptoir de l'auberge « Zum Schwarzen Heinrich »; qui y a entendu prononcer, de l'autre côté de la cloison, les mots : « Wer das Hause nimt, nimt auch den Schwein » (Qui prend la maison, prend aussi le cochon); qui a ensuite crié lui-même en réponse, au moment de partir : « Bon, bon, mais n'oubliez pas le cochon! » — celui-là, au nom de la justice et de l'honneur, est très instamment prié de se faire connaître à Julius Recht, ancien géomètre de l'Etat bavarois, à Hohebach am Jagst. Bayern. »

Les jours passent sur les jours, les mois sur les mois. Les annonces se répètent sans obtenir de réponse. Elles coûtent cher. Mon père ne travaille pas et la maison se trouve bientôt sans revenu. Toute la famille est devenue un objet de dédain et de risée pour le village. Ma mère pleure dans sa cuisine. La bonne Virginia refuse de faire les commissions du ménage parce qu'on l'interpelle le long du chemin, et qu'on lui demande à chaque maison où elle pénétre :

« Si M. l'ex-géomètre de l'Etat a enfin tué le cochon de sa maison? »

A l'école, mes deux frères et moi nous nous battons avec nos condisciples durant toutes les récréations. L'instituteur n'intervient dans les brimades qu'on nous inflige, que quand par hasard nous sommes vainqueurs de nos ennemis. Alors il nous met en retenue et nous donne à conjuger, des dix fois, le verbe : « Prendre la maison et prendre le cochon », et sans abréviations!

Un matin, sans nous avoir vus, sans nous laisser un mot d'adieu, mon père jette sur son dos le sac de

ses tournées d'arpentage. Chaussé de ses grosses bottes de forêt, le voilà parti. Le colporteur de la fatale soirée, il veut le chercher. Il s'est juré de le trouver dans n'importe quel coin de l'empire qu'il soit.

Je vous dis que le pauvre homme n'avait plus en tête que l'idée de la revision de son procès et la proclamation de son droit !

Il parcourt à pied toute la Bavière. En chemin, il interroge les gens de chaque auberge.

« Un colporteur, qui aurait pu passer en ces derniers mois, mais dont il ne sait ni le nom, ni le commerce, ni aucun détail de signalement, n'a-t-il pas ici, cité le proverbe : « Qui prend la maison, prend » le cochon ? »

Les aubergistes rient de sa question. Les buveurs, près du comptoir, le prennent pour un fou. Et lui, sans se désespérer, confiant dans son droit, il boit son petit verre, sourit tristement aux étrangers, secoue la tête, et va plus loin, de village en village. Il est presque sans argent. Il se nourrit de pain noir et se réchauffe à la rage de son cœur. Plus d'un mois, quarante jours, il chemine ! Oui, cela dura quarante jours !... A peine recevions-nous de lui, par la main d'un voiturier, de temps en temps un bout de papier, où il nous disait en trois mots : qu'il vivait, qu'il cherchait, qu'il espérait...

O pauvre, pauvre père ! Pourquoi ne l'ai-je pu aimer un peu plus, quand il dut tant souffrir ?...

J'en rêve souvent encore. Je le vois marchant, le sac au dos, accablé sous son cœur trop juste comme sous le fardeau d'un diamant trop lourd. Un cœur, c'est petit !... On ne le voit jamais des yeux !... Et ça vous accable un homme jusqu'à le faire mourir !

Il avait dépassé Munich. Il avait déjà tourné vers le Danube. Un soir, dans un petit village des environs d'Ulm, à l'auberge, il pose son éternelle question, comme un pauvre demande du pain : « Qui prend la maison, prend le cochon ? »

Tout à coup, derrière lui, une voix s'écrie :

« Eh ! eh ! C'est comme à Hohebach, alors ! Mais vous savez, attention au cochon ! »

Mon père se retourne. Ses yeux sont fermés, sa nuque raidie tire sa tête en arrière. Un froid terrible glace son corps et fait trembler ses membres. Il marche les deux bras levés vers l'homme qui vient de parler. Et tel est son air effrayant, que l'homme, comme pétrifié, demeure immobile, et le regarde s'approcher...

Mon père saisit l'homme, mais doucement, ô doucement, tendrement par le cou. Il laisse tomber sa tête sur l'épaule de l'inconnu, et un immense sanglot sort de sa gorge.

De toutes parts, dans le cabaret, on se précipite vers eux. On croit à une rixe. Mais non!... Voyez, cet homme pleure et serre l'autre dans ses bras. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Enfin, mon père s'explique.

« Oui, répond l'inconnu, je suis colporteur, et voici ma balle! Oui, j'ai entendu, à Hohebach, la plaisanterie que vous dites, d'un homme qui riait de l'autre côté de la cloison! Oui, je suis prêt, pourvu que le voyage ne me coûte pas trop, à retourner là bas en témoigner! »

Les buveurs qui les entourent et qui entendent tout cela, crient qu'ils veulent, eux aussi, en faire autant, tellement leur semble merveilleuse cette histoire à laquelle ils ne comprennent d'abord rien, sinon qu'il y a ici un pauvre qui souffre de l'injustice et du mensonge.

Le lendemain matin, mon père va chez le juge de la ville, avec le colporteur. Il raconte son aventure, et le magistrat, sous leurs signatures, reçoit la déposition du marchand et de trois notables du village qui se trouvaient attablés au cabaret quand mon père faisait sa miraculeuse rencontre.

Il prend le chemin du retour, non sans les précautions nécessaires pour retrouver plus tard, au besoin, le précieux coureur de route.

Il arrive au village. Le soir même, il revêt sa redingote des jours de grandes fêtes. Il y attache sa médaille militaire de la campagne de France. Fièrement, en frappant du talon, il traverse tout le village.

Il nous avait en détails raconté sa trouvaille ines-

pérée. Nous ressentions sa joie profonde quoique muette. Mais en secret, nous demeurions épouvantés. Car il nous semblait bien que c'était quelque chose comme une épée traversant son cœur, qui devait le tenir debout. Tant il marchait durement roidi sur lui-même, la tête fixée droit devant lui, les yeux immensément clairs et ouverts, la bouche serrée, nous voyions bien que cette épée, il allait la tirer bientôt de sa gaîne sanglante.

L'entrevision de son triomphe le dévorait. Une fièvre ardente brûlait ses lèvres noircies. Je me souviens que quelques jours après son retour, comme nous nous présentions, mes frères et moi pour l'embrasser, il se leva debout sur ses pieds, d'un bond, étendit ses bras vers nous, et nous cria :

« Non, sortez, sortez ! Attendez encore ! »

Puis il fondit en larmes. Nous l'entendions sangloter très haut dans son cabinet, derrière la porte close, où ma mère pâle, demi-morte, reposait sa tête, la joue sur le bois... O pauvre femme, aussi !

Le retour inattendu de mon père ; son maintien solennel ; et surtout le feu de colère et de haine qui brûlait dans ses yeux avaient fait dans le village l'effet d'un de ces craquements de tonnerre qui vous déchire les oreilles en même temps que l'éclair vous éblouit les yeux.

Ceux qui nous avaient trompés, ridiculisés, bafoués étaient dans la stupeur. Ils ne comprenaient pas encore ce qui leur arrivait. Mais instinctivement ils sentaient l'épouvante d'une chose nouvelle qui allait se mettre en marche vers eux.

L'instituteur, par une ignoble expression de la lâcheté publique, ne nous rassit-il pas, dès le matin, mes frères et moi, sur les premiers bancs, à ces places dont il nous tenait injustement privés depuis six semaines ?... Nous le trouvions plus dégoûtant, quand il nous lèchait ainsi les pieds, que quand il nous martyrisait.

C'est égal ! Ce jour-là, pour rentrer manger la soupe, mes frères et moi, quoique hâves et déguenillés, nous traversâmes le village, en nous tenant par la main, avec une dignité qui me paraît encore sublime aujourd'hui.

Cependant, en possession du fait nouveau de son témoin retrouvé, mon père, en moins d'une semaine de pourparlers, obtint des magistrats l'assurance formelle de la revision du jugement qui avait innocenté Vinck. Nos paysans furent bientôt mis au courant des nouvelles instances qui se préparaient.

Un lundi soir, comme nous soupions, on frappe à la porte du chalet La bonne fait entrer, et nous entendons qu'elle va prévenir mon père, dans son cabinet de dessin, que M. Schnitzen, le marchand de farine et de houille, demandait à lui parler.

M. Schnitzen, l'ami de ce voleur de Vinck, était un haut vieillard, à grosse tête ruisselante d'abondants cheveux blancs. Mon père, du seuil qu'il vient d'ouvrir, le reconnaît. Il fait un pas en arrière pour rentrer dans sa chambre. Mais le vieillard qui est assis sur le banc du vestibule se lève, et se met à crier, en levant les mains :

« Monsieur Julius Recht, prenez pitié! Pitié pour moi, Monsieur Julius Recht, au nom du Très-Haut! Voilà six mois que la paix a quitté mon cœur! Je ne puis plus trouver le sommeil! Ma vie est celle d'un damné! Je viens vous faire l'aveu de ma faute... Pour complaire à mon ami Vinck, j'ai menti devant le tribunal. J'ai prononcé un faux serment...

— Sortez! répond mon père. Comment un Schnitzen ose-t-il paraître devant moi, quand il n'a pas reculé devant un faux serment pour me déshonorer?

— Ecoutez-moi!... Ecoutez-moi ! » continue le vieillard.

Il criait d'une voix si caverneuse et émouvante, que nous l'entendions, de la cuisine où nous nous trouvions, retentir comme du fond d'un tombeau.

« Rien! répond, éclatante, celle de mon père. Si vous avez à vous rétracter, par Dieu Tout-Puissant qui vous a entendu, que ce soit devant le juge à qui vous avez menti, canaille! »

Et plantant là le vieux marchand, il lui claque la porte au nez.

Le lendemain au matin, on trouva M. Schnitzen, dans son grenier à farines, pendu à la corde du tire-sacs.

Est-ce croyable? Cependant, je puis vous assurer que j'entends encore, Docteur, en vous parlant, la clameur qui passa dans le village, à un certain moment de la matinée, tandis que la nouvelle de cette mort se répandait. Tous les écoliers l'écoutaient en tremblant, du fond des chambres de l'école. L'instituteur courut sur le perron pour se rendre compte de ce qui arrivait. Je le vis se pencher vers le coin de la balustrade d'où il pouvait apercevoir jusqu'à la Grand'Place, entre les enseignes de fer pendues aux devantures.

Il était pâle en rentrant. Sa voix se faussait dans sa gorge quand il nous dit, comme pour excuser son émotion à nos yeux :

« N'est-ce pas ? On aurait dit que la troupe prenait le village ! »

Mais une fois Schnitzen retrouvé pendu, on sut, à l'instant, par toutes les ruelles, qu'il était venu, la veille au soir, chez mon père. On sut pourquoi il s'y était présenté et comment mon père l'avait accueilli. Que se passait-il dans les âmes des villageois? Quel obscur combat s'y livrait — il entre des sentiments qu'ils n'auraient pu formuler? Je ne sais. Mais la foule bramait littéralement, assemblée au coin de la place qui est dégarnie de maisons et qui a vue sur la pente de la rivière Jagst où se dressait notre chalet. Oui, c'était une sorte de long, aigre et plaintif mugissement que toutes ces gens poussaient, semblable au cri du cerf que j'avais entendu aux bois. Ils avaient l'air accablé, mais non colère, je m'en souviens bien. Je ne distinguai pas un geste brutal à notre adresse quand, mes frères et moi, nous passâmes par les chemins de la maison.

Le soir du mardi, un coup de marteau retentit à notre porte, exactement comme la veille, tandis que nous étions à table. Notre père s'y trouvait avec nous.

Il se lève, s'essuie la bouche, jette sa serviette à travers les couverts. Ses mâchoires sont serrées, ses yeux étincelants. Etait-ce une illusion? Mais on ne m'ôtera pas de l'idée que je voyais ses cheveux se dresser sur le devant de sa tête en une houppe brillante.

Il quitte la chambre et bientôt, dans le cabinet contigu, s'élève le bruit de deux voix.

« Pitié, Monsieur le géomètre! crie l'étranger.

— Arrière! répond mon père.

— Je suis Braumt, votre ancien ami! Reconnaissez-moi!

— Retirez-vous!

— Monsieur Recht, écoutez-moi!

— Je n'entends plus rien! »

Avec ces paroles, la porte de la rue se referme fracassante sur le tailleur. C'était un petit homme grêle et jaune. Mon père l'avait saisi par les deux épaules et jeté dehors, en le faisant pirouetter sur ses pieds.

Le lendemain matin, par le Tonnerre de Dieu! le tailleur était trouvé pendu à la petite fenêtre de son atelier!

De l'école, un peu après la récréation, nous entendîmes les gens crier par toutes les rues, tout à coup juste ainsi que la nuit quand un incendie éclate... C'étaient des cris terribles, des cris affolants, et qui brisaient les os. Les écoliers s'étant tous mis à pleurer, le maître suspendit la leçon.

Brusquement mes frères et moi, sans nous être concertés, nous courons vers le porte-manteau. Nous coiffons nos bonnets, et nous voilà au galop courant vers la maison.

Quelques secondes après, poussés par l'instituteur ou par leur propre instinct, je ne sais, les autres gamins se mettent à nos trousses en criant : « Recht! Recht! » et nous jetant des pierres, de la boue et du crottin.

Aussitôt que nous fûmes rentrés, mon père barricada les portes et les fenêtres du chalet. Une foule toujours grossissante s'était arrêtée devant et pressait la barrière qui craquait parfois sous les épaules, comme si elle allait sauter. Des fenêtres, nous voyions les visages blêmes et grimaçants de ceux qui criaient :

« A bas Recht! Recht, à bas! »

Parfois, un poing se lève vers nous, avec une

injure. Je vois aussi un homme qui se démène dans un groupe, en répétant :

« Il a raison ! Recht a raison ! La justice, la justice, la justice !... » d'une voix aiguë...

Puis une femme le saisit à la gorge... Et l'homme hurle encore plus haut, plus aigu :

« La justice ! La justice ! »

Voilà ce qui passe dans mon souvenir.

Mon père est dans son cabinet pendant ces terribles heures. Les feuilles de la *Gazette de Frankfort* sont collées aux carreaux de ses fenêtres. Il règne autour de lui un jour livide. Il est assis devant sa table, ses coudes enfoncés dans ses paperasses, la tête entre ses mains. Il regarde fixement un Christ de bois brun sculpté de la Forêt-Noire ; et son œil ne s'abaisse pas.

La foule s'est écoulée. Les clameurs se sont tues. Voici le soir qui tombe. Nous sommes à table, et nous avons peur. Personne ne pense à manger. Ma mère qui n'ose pleurer, qui n'ose parler, qui n'ose lever les yeux vers mon père ; tout à coup ma mère se met à trembler de tout son corps. Nous entendons ses dents claquer avec le bruit clair de billes d'agate tombant sur une assiette. Elle étend les deux bras vers nous. A-t-elle entendu quelque chose que nos sens moins excités n'ont point perçu ?

Oui !... On frappe à la porte du chalet.

Ma mère tombe à genoux sur le plancher. Mes frères et moi, à ses côtés, nous nous jetons à terre.

« Julius Recht, crie ma mère, ô Julius Recht ! Au nom du Dieu des morts et des vivants, ayez pitié ! »

On dirait qu'elle va chanter. Nous ne connaissons à notre mère cette voix suave que quand elle redit à la fenêtre ses vieux lieds de la forêt. Et cependant, à ce moment, sa voix nous plonge dans l'épouvante...

Mes frères et moi, nous hurlons :

« Père ! Père ! »

Lui de notre cercle qui l'enserre, se dégage en nous repoussant des genoux. Il sort de la chambre et la ferme à clef sur nous. Il ouvre la porte sur la rue, au large.

Schifflert, le voiturier, est agenouillé sur le seuil.

Derrière, dans les ténèbres on entend grouiller des hommes et des femmes venus avec le paysan.

« Je suis Schifflert! crie l'homme. J'ai menti au juge pour sauver Vinck !... Oui, j'ai entendu Vinck vous faire sa promesse...

— Je ne vous connais pas! interrompt mon père.

— Je suis Schifflert, Schifflert le voiturier », crie l'homme abasourdi par cette réponse.

Il frappe sur sa poitrine, de ses deux poings fermés, des coups qui résonnent comme sur un tambour. Un murmure s'élève des gens groupés derrière la barrière du chalet.

« Silence! crie Schifflert en se tournant sur ses deux genoux et sur ses mains vers la foule. Silence, vous autres! Ne savez-vous pas que c'est son droit? »

Mais déjà mon père a fermé la porte.

Le lendemain matin, non!... Schifflert n'était pas mort. On le vit passer menant ses chevaux par la route. On crut que mon père avait pardonné. De la journée, les manifestations devant le chalet ne se reproduisirent point. Et ce fut comme un grand silence qui plana...

Mais le soir, une nouvelle se répandit. Une nouvelle d'autant plus terrible que, dans toute son horreur, on la pressentait, on l'attendait; et que son appréhension tenait les nerfs tendus depuis des heures...

Les deux chevaux du voiturier venaient de rentrer sans leur maître, à l'écurie. Avec des torches, on courut à la carrière où Schifflert avait dû travailler. On trouva son corps précipité au fond, déchiré en lambeaux, noir de sang figé, mort et déjà glacé.

Et tout à coup, sous nos fenêtres, retentissent des cris arrivés à leur paroxysme aussi subitement que la détonation d'un coup de canon.

« A mort, les loups! A mort, les Recht! A mort, les Recht! »

Nous sautons de nos chaises. Mais déjà haches, bâtons, fourches brisent les carreaux de nos fenêtres, arrachent les volets, sonnent sur les pierres. Par les baies ouvertes, en sifflant, des gerbes de paille toutes allumées tombent sur le plancher. Immobile contre un mur, retenu par la terreur, il me semble que je

contemplai ce spectacle horrible durant un immense instant, avant d'oser crier avec mes frères.

Mon père saute vers son fusil pendu à la cheminée. Que va-t-il se passer? Nous redoublons nos cris. Quand la porte s'ouvre. Le chef de la police avec ses deux adjoints nous prend par la main.

« Vite, suivez-moi! Venez par ici! »

Nous fuyons par le bas du jardin, vers la rivière. Encore quelques pas. Nous faisons un brusque détour. Nous sommes sauvés... Derrière nous, au haut de la colline, nous voyons, en nous retournant, le chalet qui flambe tout entier. Nous entendons les hurlements de la multitude, qui semblent, en se tordant avec les flammes, faire pâlir le ciel...

Nous passâmes la nuit au poste de police. Nous étions ruinés, sans asile. Le lendemain, nous partions pour le village de ma mère. Mon père, pendant cette nuit terrible, n'avait pas dit un mot.

Ma mère s'alita. Elle mourut en quelques jours, dans le délire d'une fièvre cérébrale. Elle répétait constamment :

« Pardon! Pardon! »

Mon père lui survécut à peine trois mois. Il était devenu maigre comme un squelette. Sa tête, sur son corps chétif, demeurait énorme dans ses cheveux et sa barbe grise qui avaient démesurément grandi. Le feu de ses yeux nous épouvantait encore, tandis que nous le veillions, mes frères et moi.

A toutes les supplications qui lui étaient adressées de nous dire quelques mots, il ne répondit jamais rien. Mais au suprême moment, tandis que je caressais entre mes deux mains, ses poings convulsivement fermés, il se dressa sur son séant. Il cria d'une voix haute et dure, et aussi terrible que si elle eût répondu à une question faite de l'autre côté du seuil de la Mort :

« Moi! Julius Recht! »

Et il passa. Et quoique nous ne fussions guère encore que des enfants, cependant, en notre cœur, très pieusement il nous sembla que le pauvre homme devait être plus heureux mort que vivant. »

*
* *

« Docteur, acheva le capitaine Recht, depuis que je suis dans ce village, ces souvenirs atroces m'accablent. A bord, il m'avait semblé, un certain temps, les oublier. Voici qu'ils revivent et me rongent. Que faut-il faire? Faut-il m'en retourner au village natal et confondre ces spectres tête à tête?... Faut-il combattre?... Faut-il?... Quoi, quoi, que faut-il?... Dites-le-moi, si vous le savez, parce que, comme je vis à présent, je n'ai plus de plaisir à vivre.

— Capitaine, répondis-je, je crois que vous ferez bien de reprendre au plus tôt la mer. Ici, vous vous anémiez dans l'inactivité. Partez demain! L'air du large, de bon vin rouge et du bœuf rôti, pris sur votre bateau, dans votre entourage accoutumé, auront vite remonté votre courage.

— Mais ma conscience me harcèle sans relâche, docteur! Suis-je donc coupable? Suis-je responsable de la dette de mon père?...

— En mer, vous dis-je! En mer, capitaine! Votre conscience n'est malade que parce que vos nerfs ont faim!

Le capitaine Recht partit; et je ne l'ai plus revu.

LOUIS DELATTRE.

(Reproduction interdite.)

SONNETS

A Émile Sigogne.

L'INITIATION

Viens. Franchis le seuil. Sois prudent et sois fort.
Laisse après toi tomber les lambeaux de la crainte.
Ici, l'Ombre est vivante, et dans la flamme éteinte
se meuvent les lueurs suaves de la Mort.

Tu trembles et fléchis, ô pâle néophyte!
Fixe dans ton cerveau toute ta volonté.
Tu trouveras bientôt la secrète Beauté
à travers les horreurs illusoires du rite.

Va. L'Epreuve t'attend. Mais si tu veux savoir
ce que ne savent pas ceux qui ne peuvent voir
ce qui fut, le présent, et la splendeur future,

n'espère point trouver la gloire sans combat,
tandis que la douleur humaine se débat
sous les flancs indomptés de la vaste Nature.

GÉNÉRATION

Toi que l'homme a pétri de son désir puissant,
toi dont le sein reçut le poids de sa pensée,
tu fais germer l'espoir des races dans ton sang,
Femme, ô toi, Mère auguste, éternelle blessée!

Dès l'antique printemps où la sêve fleurit,
depuis que ta beauté rayonne sur le monde,
les enfants de la chair et les fils de l'esprit
savent l'ardent baiser qui t'a faite féconde.

Car sous leur feu viril ton flanc mystérieux,
dans un tressaillement maternel, prolifique,
reçoit le germe égal des êtres et des dieux.

Et la terre et le ciel, pleins du souffle érotique,
mêlent, ô Femme, à leur immense volupté
ton corps procréateur d'où sort l'humanité.

CLAIRVOYANCE

Les énormes soleils, les tourbillons de feu,
les mondes gravitant dans l'abîme cosmique,
suivent tous un chemin qu'une raison indique :
vers le cœur absorbant et fécondant d'un Dieu.

Le même fluide saint circule dans les choses.
Et de la terre au ciel, de la vie à la mort,
c'est la même clarté merveilleuse qui sort
de l'immonde charogne ou de l'âme des roses.

Heureux celui qui peut voir partout resplendir
le pur rayon divin qui vibre en chaque atome :
Il voit dans l'univers l'omniprésent Fantôme

dont la lumière d'or est l'immense respir
et que n'atteindront point, dans leur orgueil baroque,
ni le scalpel brutal, ni le vain microscope!

SURVIVANCE

Tu peux venir, ô Mort ! Je t'attends. Je suis prêt.
Depuis longtemps déjà j'ai sondé ton mystère.
Je ne suis point de ceux pour qui la vaine terre
est la seule espérance ou l'unique regret.

Car pour moi tu n'es plus le fantôme au front pâle
Qui sème dans la nuit la détresse et l'horreur.
Tu parais à mes yeux, à mon âme sans peur,
la vie encor vivante après le dernier râle.

Toujours, j'ai vu revivre au delà des Tombeaux
l'idéal entrevu par les héros du Rêve
dans les vastes splendeurs de tes mondes nouveaux.

Et je sais que par toi le pur désir s'achève
dans l'immortel éclat d'une réalité,
où tout se renouvelle en Sagesse et Beauté.

JEAN DELVILLE.

ESSAI
DE SYNTHÈSE PICTURALE

Je ne suis pas peintre. La chose est utile à dire par ces temps heureux où tout le monde, plus ou moins, l'est ou prétend l'être. Je ne fais pas davantage profession de juger les peintres. J'ignore tout de leurs œuvres... Et cependant, je vais vous en parler. Je vais vous en parler non en passif et respectueux admirateur, mais en appréciateur hautain, intransigeant, peut-être injuste, mais en tout cas souverain, pnisque je suis le public.

Et je veux être ce public soumis depuis si longtemps à l'influence des peintres, parce que j'espère surprendre ainsi chez les peintres des propriétés que l'examen direct de leur œuvre mettrait peut-être moins bien en lumière.

Je ne veux envisager ici que les peintres dont l'œuvre me paraît exercer une influence heureuse, et, pour y arriver, je les classerai suivant la nature des sensations que je m'imagine qu'ils font naître.

On voit combien cette classification est arbitraire. Fausse peut-être aux yeux des artistes, elle ne l'est pas pour moi, public, puisque, étranger à l'art pictural, je ne puis me rendre compte de sa puissance, bonne ou mauvaise, que par la somme des sensations, également bonnes ou mauvaises, que ses produits éveillent en moi.

Je me bornerai à évoquer les grandes figures de l'histoire picturale, ceux que j'oserai appeler les peintres-étendards, ceux qui résument une époque, personnifient une tradition, traduisent un idéal, intensifient une aspiration, ceux qui jalonnent la route de l'humanité de leurs silhouettes glorieusement dominatrices.

Ces peintres-étendards, je les envisagerai tels que je me figure avoir ressenti leur influence.

Chose curieuse, tous les peintres flamands font aimer la chair. Cette sensation, nous la retrouvons un peu partout chez eux, chez les gothiques comme chez les romanisants. Même, les nudités religieuses des gothiques, si précises, si vivantes, donnent cette

impression avec une netteté tout à fait caractéristique. La peinture religieuse de Rubens est essentiellement sensuelle. Et ce n'est pas seulement par le culte de la splendeur féminine que s'atteste cette triomphale sensualité; elle s'affirme encore, avec non moins d'éclat, de pureté et de sincérité, dans la glorification des étoffes chatoyantes, des pierreries éblouissantes qui sont, du reste, le prolongement de la chair, la pénombre à cette lumière qu'est la chair, donc un peu de chair aussi. N'est-ce point là, au surplus, chose tout à fait naturelle? Et n'est-il pas permis de dire que toute belle matière est une chair plus ou moins vivante dans la vibration même de sa beauté?

Ces qualités impérissables nous émeuvent jusqu'au fond de l'âme chez les Van Eyck. Témoin le polyptique de Gand — La Vierge du chanoine Van der Paele — chef-d'œuvre de luminosité charnelle, si j'ose accoupler cette épithète avec ce mot.

Nos peintres modernes visent à nous faire *voir*, par l'éblouissement de la lumière, par l'éclat de la couleur; les gothiques, eux, veulent que nous *touchions* par nos yeux. Positivement, ils nous font toucher des yeux les étoffes des vêtements et des tapisseries, l'or et les pierreries des joyaux. Ils arrivent à ce résultat merveilleux par une facture qui, pour tant de grand style, descend au trompe-l'œil à force de perfection technique.

Des primitifs, eux? Jamais terme ne fut plus mal appliqué : ils sont définitifs, oui, dans toute la force de l'expression.

A l'exposition dite « des primitifs », qui eut lieu à Bruges, voici quelques années, on put étudier ce chef-d'œuvre des Van Eyck, qui s'appelle le *Sortilège d'amour*, admirable spécimen de nu gothique.

Il faut rapprocher de cette composition les volets *Eve et Adam*, du polyptique de Gand, où la chair est rendue de façon si curieusement méticuleuse qu'on y peut compter les poils et qui, cependant, malgré cela ou peut-être par cela, reste grande de style, belle de forme, réelle de matière.

Extrêmement tangible déjà chez les grands gothiques, la chair s'anime, se passionne à mesure que les renaissants accusent leur influence. Chez ceux-ci, la

chair, dirais-je presque, est présentée en action : dans leurs compositions, les enfants, sans la moindre fausse pudeur, satisfont leurs besoins naturels, les femmes allaitent, les ivrognes se soulagent! Les femmes allaitant en jets d'eau ne se rencontrent pas seulement à l'hôtel de ville de Bruxelles et dans la « Fontaine des trois pucelles », mais dans les plus belles scènes orgiaques que Rubens nous ait données, et où la piété et la sensualité se fondent pour une religion de vie et d'amour.

C'est ainsi que nous nous acheminons vers ce géant, non sans passer d'abord par l'intermédiaire de Quentin Metsys, à la facture gothique, à la séduction saine mais insistante à l'excès.

En Van Dyck encore, se retrouve la célébration de la gloire charnelle, et ici la chair, opalie en quelque sorte, n'en est que mieux pénétrée, plus délicatement, donc plus perversement sensuelle.

Chez Jordaens, le culte de la chair s'exaspère jusqu'au rouge du sang.

Particularité à noter, les peintres de Venise, cette Bruges méridionale, ont aussi le don de la chair : Véronèse, Le Titien...

Mais je m'arrête ici pour clôturer cette première catégorie de peintres bénéfiques : ceux qui font aimer la vie dans sa manifestation la plus palpable, la plus humaine, la plus belle aussi, parce que vraie comme l'éternité même : la chair.

De l'œuvre de tous ces maîtres, je ne retiens que cette seule mais formidable impression : c'est qu'ils savent comprendre et faire aimer la vie. Et voilà pourquoi, sans en demander davantage, sans vouloir pénétrer le secret de leur bienfaisante puissance, je m'incline devant celle-ci et me borne à l'adorer.

Je disais tantôt que le don de rendre la chair se trouve aussi chez certains peintres de Venise.

Il n'en faut pas chercher d'autres en Italie, car, ici, dans l'ensemble, c'est, malgré tout, la ligne qui est la caractéristique dominante : grave et puissante chez Giotto, elle devient savante chez Botticelli, où elle marque un curieux acheminement vers ce spiritualisme à rebours dont se dégage une intense impression de perversité dans la séduction. Il est piquant,

à ce propos, d'entendre parfois traiter Botticelli de pur, alors qu'aucun peintre au monde, peut-être, ne fut plus étrangement troublant que lui.

La pureté de lignes se fait admirer chez Fra Giovanni de Fiesole, surnommé Beato Angelico. Ici, encore, la ligne est aussi simple, donc pure, qu'elle est fouillée, donc perverse, chez Botticelli.

Toute cette catégorie de peintres laisse en moi le respect de la ligne, c'est-à-dire de la mystérieuse harmonie des choses ébauchées. Je les aime pour la sensation d'inconnu, d'intangible qu'ils éveillent en moi, parce que leur œuvre appelle la pensée et suscite la crainte ; je les aime pour le sens de la beauté pure, présentée sous son aspect le plus simple, qu'ils me font concevoir. Peu m'importe, après cela, quelles furent leurs intentions spéciales : je ne sais et ne retiens qu'une chose, c'est qu'ils surent concrétiser aux yeux de mon âme une sensation jusque-là obscure et indécise : celle de l'harmonie réalisée dans la perfection de la ligne.

Sans transition aucune, je m'arrête, pour finir cette classification très spéciale, aux peintres de l'horreur, dont, en raison d'une propension personnelle ou, peut-être, tout simplement par atavisme de race, j'aime par-dessus tout l'œuvre symbolique et singulière.

Par atavisme de race, dis-je, car les peintres horrifiques se trouvent surtout chez les peuples germaniques.

Tous les Allemands sont, à un degré différent sans doute, horrifiques.

Et la forme horrifique que les plus grands d'entre eux affectionnent consiste à composer du fantastique à base de réel. L'exemple le plus impressionnant de ce genre se trouve peut-être dans le groupe du « Saint-Michel » de Martin Schongauer, où, par une fantaisie génialement symbolique, le diable est fait d'une sorte d'araignée ou de crabe grossi.

Les peintres horrifiques flamands ne visent pas, comme les Allemands, à donner la sensation de l'épouvante. Ceux-là furent, eux aussi, admirables dans ce que j'appellerai leurs diableries, mais ils ne laissent pas cette impression de hantise inquiétante

qui est la caractéristique de ces derniers. Breughel, par exemple, veut seulement dégoûter des démons, qu'il compose ironiquement d'avortement et de multiplicité, alors que les Allemands les font d'exagération.

Cette hantise se retrouve chez les Allemands modernes, qui ne sont, du reste, pas autrement comparables à leurs immortels aînés, sauf, peut-être, Sattler, un des plus curieux de la jeune école allemande dont naguère, récemment, une danse des morts bellement horrifique attesta la pureté de ses liens de parenté d'art avec les plus sincères de jadis.

Il suffira, enfin, de citer le seul nom de Holbein, ce maître incontesté, au coloris dur, au dessin menu et multiple, pour clôturer la liste des peintres horrifiques de Germanie.

Mais des peintres dont l'œuvre, dans l'ensemble, laisse une impression synthétique analogue ou tout au moins comparable, se trouvent aussi chez les Espagnols, sauf que, pour ceux-ci, ce n'est pas le côté fantastique mais bien le côté terrible qui est visé, car, dans leurs conceptions, les monstruosités font place aux supplices. Voyez tous les moines suppliciés volontaires et les martyrs des Zurbaran et des Ribera; voyez Goya et ses « Garrottés » et ses sorciers, ses « Caprices », ses vieilles et ses jeunes tentatrices parmi un sabbat. Toute l'horreur terrible de l'Espagne se trouve réfugiée dans ces œuvres de composition superbement infernale que l'on ne saurait contempler sans en garder la vision énorme et troublante.

Chez nos peintres modernes, aussi, nous retrouvons cette hantise de l'horreur. Faut-il rappeler Félicien Rops, ce Goya flamand, et, plus près de nous, en nous-mêmes, James Ensor, Ensor qui, comme peintre, n'est pas un homme, un vivant, mais qui est de la mort retournée, qui prend la matière des coquillages, lesquels sont des ossements tout comme des squelettes, qui s'est emparé du masque, cette mort recommençant à vivre, qui partage l'âme des choses inertes pour leur rendre une âme et une chair, Ensor, enfin, qui est la mort à rebours, l'horreur pour captiver la vie.

Car il ne faut point s'y tromper; si nous aimons les peintres horrifiques, c'est parce qu'ils laissent en nous une saisissante impression de vie exaspérée.

Leurs outrances voulues, leurs violences de formes et de conception sont comme des protestations contre les forces grouillantes dans le mystère dont l'humanité se meurt pour ressusciter sans cesse. Leur œuvre est une insurrection contre la puissance dissolvante des éléments hostiles. Elle est l'affirmation formidable et effrayante du vouloir de vivre.

Et voilà pourquoi je les aime, les peintres de l'horreur, parce que je sens en eux des défenseurs inconscients peut-être, mais réels à coup sûr.

J'ai donc classé, de la manière que je viens d'exposer, en trois groupes différents, suivant la nature de l'influence déterminée par leur art, les peintres dont les œuvres me paraissent exercer une constante action bénéfique.

J'ai écrit, plus haut, que ma classification était arbitraire.

Peut-être bien ne l'est-elle seulement qu'en apparence.

A y regarder de près, en effet, les trois classes auxquelles je me suis arrêté, pour être essentiellement différentes, n'en sont pas moins cependant tout aussi essentiellement harmoniques.

La suprématie de la chair n'exclut pas la ligne, qu'elle envahit, qu'elle domine, qu'elle déborde simplement.

De même, du reste, que la ligne triomphante laisse à peine deviner la chair, sans toutefois l'ignorer.

Et l'horreur, en se soumettant l'une et l'autre dans une pensée de symbole, les réunit en une synthèse complète dont les formes tangibles révèlent à nos yeux la vie passée et laissent entrevoir la vie à venir.

Car si tous les peintres qui m'ont permis le groupement que je viens d'esquisser ont su réaliser une œuvre profitable à l'humanité, c'est en raison de la qualité qui les unit dans une même communion d'art: la sincérité, la vie acceptée en eux et qu'ils font passer en moi, eux, les peintres-étendards jalonnant la route de l'humanité.

J. VERBEECK.

LE DANGER DES ÉTOILES

Il importe de commencer par quelques conjectures l'histoire d'un pauvre amour, que je n'ai pas encore oublié, malgré tant de banalité. Il me semble que toute ma vie intime se concentre encore dans cette aventure, qui m'a du moins montré que le bonheur réside peut-être dans la simplicité la plus quotidienne, et dont le constant souvenir me donne le sentiment d'une satisfaction complète et d'une mélancolie profonde. Je me dis, en effet, que le principal est de ne regretter rien, et que quelque chose d'infini se dégage de cette histoire naïve qu'il m'aurait plu d'appeler *Traité de la possession de Jeanne.*

L'humanité profonde dont vivent ces notes légères et subtiles, leur attribue peut-être l'importance qu'elles devraient avoir. Ne sourions pas d'ailleurs de cette simplicité. Je serais un snob si je ne me moquais pas un peu de moi-même.

***

Un peu d'âme nous échappe toujours dans la fumée d'une cigarette. Nous le regardons, pensifs ou sourieurs, monter avec les lentes volutes bleuâtres vers le plafond rose du salon ou le ciel d'azur du jardin printanier, sans nous douter qu'une parcelle de ce que nous avons de meilleur en nous-mêmes vient de nous quitter à tout jamais. Il en fut toujours un peu de même à la fin de mes multiples aventures. Celles à qui je donnai l'illusion de quelques instants de bonheur, s'en sont d'habitude allées comme elles étaient venues, satisfaites, avec le même pas d'une quiétude frisant l'indifférence, emportant, sans s'en douter, un peu de ma jeunesse et de ma ferveur. Je les regardais qui s'en allaient, du reste, avec le sourire de ma sentimentalité sceptique. De tant de femmes, si chères quoique oubliées, il en est pourtant

une dont le nom banal et doux a laissé en mon cœur l'inaltérable écho de sa chanson. Tout me parle d'elle, tant son amour m'a fait aimer la vie, et jusqu'à son abandon m'a initié au charme infini du regret.

Vous auriez deviné qu'elle se nommait Jeanne.

***

— Ma chère amie, permettez-moi de vous présenter l'un de nos meilleurs poètes.

Je rougis, tandis que Georges Dammien me faisait faire, en ces termes flatteurs, la connaissance de sa femme. Mme Dammien m'éclaira l'âme d'un sourire de sympathie, je m'inclinai, puis, sans hésitation, elle me tendit sa petite main cordiale. Ce fut le shake-hand délicieux qui scelle le pacte des amitiés soudaines. Elle me proposa d'achever la promenade balnéaire avec elle et son mari. J'y consentis avec empressement, et tandis que la brise fraîche, qui vient de la mer, nous baignait le visage, nous nous mîmes à parler d'énormément de choses, sur lesquelles nous ne fûmes nullement d'accord.

Mme Dammien évita de faire la moindre allusion à mes livres ou à ma personne — circonstance à laquelle je fus particulièrement sensible.

***

« Bonjour poète ! »

Pour la première fois, Mme Dammien me donnait ce nom. Cette initiative ne me fut pas désagréable, parce qu'elle venait d'elle...

« J'allais envoyer quelqu'un à votre hôtel avec un mot pour vous. Je vous en transmets moi-même le texte : « Venez dîner intimement ce soir avec nous. » Je vous dicte la réponse : « Avec le plus grand plaisir. »

Je m'inclinai.

« Et tout intimement n'est-ce pas, poursuivit-elle. Pas même en smoking. Le vieux veston.

Pardon de vous inviter ainsi pour la première fois. Mais nous sommes à la mer... et puis nous sommes déjà une paire d'amis, n'est-ce pas? C'est entendu, à tantôt? »

— « A tantôt, Madame! »

Et je m'éloignai joyeux, bien qu'il me vint à l'esprit que je n'avais pas de vieux veston.

*
* *

J'aime l'indolent confort des fauteuils paillassons sur la terrasse des hôtels. Café, liqueurs, cigares... Je regarde la mer, dans la béatidude rêveuse qui suit un bon déjeuner, si chère à mon ami Giraud qui se définit lui-même un jour : un être de dessert. Je le comprends aujourd'hui, puisque les vagues meurent avec monotonie sur la plage, puisque la mer bouge jusqu'à l'horizon.

Je songe à Mme Dammien, chez qui je dînerai ce soir...

Elle est vraiment la seule femme rencontrée jusqu'ici qui pourrait m'inspirer de l'amitié, et qui d'ailleurs m'en inspire de délicieuse. J'éprouve la sérénité du silence intérieur, où l'âme s'ouvre toute...

Elle est charmante, Mme Dammien.

*
* *

Nous venons d'achever le dîner. Service simple, repas frugal, comme il sied presque au bord de la mer. Dix convives. Une femme de lettres et son troisième mari, de huit ans, paraît-il, plus jeune qu'elle. Un sportsmen d'attitude énergique et, pour le reste, des gens impersonnels, C'est de Mme Dammien que rayonne l'animation de la gaîté. Sa personne est faite d'une ivresse qui gagne les êtres — depuis son chien, un petit griffon blond aux yeux d'or, jusqu'au baron de Laveaux — et les choses dès qu'elle leur apparaît.

Au café je m'approche d'elle et nous causons.

« Lourde est cette soirée de juin, me dit-elle... On

étouffe dans le salon de cette villa... Menez-moi donc sur la terrasse. »

Toute une nuit d'amour, lourde de désirs et de baisers qui passent, se confronte avec nous... Son ivresse nous gagne. Un long silence...

« Regardez les étoiles, me dit-elle. »

Je les regarde, sans répondre un instant, puis j'abaisse les yeux. « Non, dis-je, je ne les regarderai plus. Il faut avoir peur d'elles comme des opales qui attirent sur vous les rigueurs du sort ou des chrysoprazes qui donnent la folie. Les étoiles exercent sur nous une influence inexplicable et mystérieuse. Il faut les craindre... beaucoup les craindre... »

— « Mais elles sont si belles et elles ont l'air si douces. Chacune d'elles me parle comme une amie... J'y suis très attachée... »

— « Prenez garde, dis-je, elles nous joueront plus d'un mauvais tour, ces innocentes étoiles. Méfiez-vous. »

— « Vous êtes superstitieux comme un enfant ou une vieille femme, me dit-elle. Je ne vous en veux pas. Au contraire, vous me plaisez ainsi. »

Et sa petite main subtile s'insinua dans la mienne.

— « Bons amis », me dit-elle en la pressant...

— « Bons amis », dis-je à mon tour, un peu troublé, car je sentais quelque chose d'excessif dans cette subite tendresse.

***

J'écris parfois mes impressions. Ce matin l'idée m'en vient.

Mon carnet, mon crayon, une cigarette. Je commence à écrire.

— « Jeanne Dammien croit-elle m'aimer ?

» Tant de ferveur n'est-elle qu'une manifestation de sa sensibilité extrême, ou résulte-t-elle d'un véritable caprice pour mon humble personne. Je suis, dans ce cas, un muffle de le méconnaître.

» Il est délicieux de se trouver entre deux courants de la vie, hésitant, indifférent, et de s'abandonner

au hasard sans savoir de quel côté la fortune vous entraînera. »

***

C'est le crépuscule, qui cet après-midi nous confronte.

Nous nous asseyons sur un banc et regardons la mer.

Il est vraiment grossier ce soleil couchant. Aucune de ces subtilités qui auraient séduit un Van Gogh, un Césanne, un Claude Monet. Aucune de ces valses de lumière que seul peut rendre le pinceau subtil de Pissaro.

Ici les teintes sont crues, ardentes, brutales. C'est un coucher de soleil pour M. Emile Verhaeren, ou pour son confrère, M. Franz Courtens.

Je fais part de mon impression à Mme Dammien, ses yeux sont pleins du sang du crépuscule...

Elle est pensive, et depuis dix minutes a abdiqué son habituel sourire. Elle le fait refleurir tout à coup.

— « Je ne sais, me dit-elle ; d'abord, je ne suis pas, moi, une femme à m'épater devant des couchers de soleil... J'aime bien trop la vie et la joie...

A propos, ajoute-t-elle, à brûle-pourpoint, vous vous souvenez des étoiles de l'autre soir ! Elles me sont restées dans les yeux. Tâchons de retourner les revoir, l'un de ces jours. Voulez-vous ? Au revoir, mon grand ami. »

***

J'écris sur mon carnet deux observations assez banales :

La première : Jeanne Dammien est une petite écervelée qui ne sait pas ce qu'elle veut.

La seconde : Les femmes sont des êtres très sensibles à toutes les choses d'ordre naturel, telles que le changement de température, la pluie, le vent, la musique, l'amour, mais elles n'aiment pas le spectacle de ce qui les influence.

***

J'ai beaucoup parlé du caprice de Jeanne Dommien pour moi. J'ai dit qu'il me laissait indifférent et j'ai menti, je ne sais pourquoi, peut-être par vanité.

La vérité est que je m'étais bientôt senti pour elle une de ces sympathies amoureuses qui naissent à la première rencontre de ces êtres dont le charme s'unit à la beauté.

Etait-elle jolie? Je ne sais. Elle semblait faite d'un sourire et d'un regard.

C'était l'un de ces frêles visages, aux traits définitifs dès l'enfance et qui semblent, suprême expression d'une race, pastellisés à l'ombre de vastes chapeaux et qu'abritent de grands voiles transparents. Au moral, une de ces petites âmes de fantaisie paradoxale et de douceur extrême que Dieu, certes, réalisa pour occuper ma sentimentalité désœuvrée. Je la sentis qui entrait dans ma vie; je me sentis poussé vers elle et bientôt m'angoissèrent les vicissitudes de cette petite âme fantasque, qui mêlait je ne sais quelle insouciance de scepticisme à la chaste obscurité des lys.

* * *

Un soir, après une éclatante journée, la mer devint phosphorescente. Elle se stria de millions de petites lueurs comme le ciel était strié d'étoiles. Je profitai de l'affolement passager des premiers effluves du printemps et de la langueur d'une vague migraine pour amener Mme Dammien à longer la mer.

La digue était à peu près déserte. La lointaine rumeur d'un orchestre de bal arrivait jusqu'à nous, du côté des lumières.

— « Qu'il fait bon, ce soir! » me dit mon amie.

Nous nous livrâmes à la contemplation d'un beau ciel étoilé. Plus que jamais je me sentis au cœur l'angoisse du doute. Le spectacle de la nuit allait-il absorber toute l'attention de mon amie; n'allait-il que susciter en elle le désir fervent d'aimer et d'être aimée? Il me sembla que ma vie allait s'orienter à nouveau en ce moment.

Jeanne *(c'est dès lors que je l'appelai par son petit*

nom) se sentit attirée par les étoiles. Etait-ce qu'elle craignait vaguement le mystère amoureux que lui révélaient leurs petites clartés ? Etait-ce le désir ou la fascination de l'infini? Je ne l'ai jamais su. Je crus bien faire toutefois en initiant son ignorance à la connaissance de quelques étoiles — celles des Ourses, Sirius, dont la lumière est rouge, Vénus, qui la première apparaît sur l'horizon, les cinq diamants du baudrier d'Orion.

— « Les voyez-vous, petite amie, les voyez-vous toutes nous sourire... Il n'y a que les amoureux et les enfants qui se troublent à les contempler. Je ne sais s'il nous faut les aimer ou les craindre. Elles sont plus fortes que nous. Leur influence sur nous est mystérieuse. Nos âmes communiquent avec elles par des voies trop simples pour que nous parvenions à les définir, et cependant nous les considérons comme des étrangères... Il est ainsi des êtres parmi nous, Jeanne, dont les âmes sont reliées par de secrètes affinités et qui pourtant se connaissent à peine. Dès qu'ils se sont rencontrés, il leur a semblé se reconnaître, et s'être cependant cherchés l'un l'autre depuis toujours. »

— « C'est vrai », balbutia-t-elle.

— « Mais plus rien ne peut alors les séparer. Un lien, d'autant plus sûr qu'il est mystérieux et plus fort que la mort, les unit à jamais... et voilà, Jeanne, ce que nous appelons l'amour... »

Je pus à peine achever ma phrase, elle s'était blottie tout contre moi... l'un de ses bras enlaçait mon cou, et son front s'appuyait sur mon épaule forte... J'encadrai délicatement de mes mains son doux visage, presque pâmé. Mes lèvres y posèrent l'un de ces baisers qui engagent une vie entière.

* * *

« Je t'aime! » Combien ces mots m'attristent d'habitude! Je n'y ai jamais trouvé qu'une réponse : « Encore une fois! »

Ils m'ont ému pourtant venant de Jeanne. Pourquoi? Je ne puis le dire. Mon cœur trouve en elle

l'écho de la tendresse que tant d'amours diverses lui ont fait désirer.

Jeanne est sourire, elle est aussi silence et sérénité.

« Je t'aime! » m'a-t-elle dit. J'entrevois le bonheur avec une certitude plus grande que les autres fois. Jeanne est de ces natures chez qui toute clarté semble s'être concentrée dans les yeux. Ils sont immenses les yeux de Jeanne. Plus grands que des yeux d'enfant, semblables à des fleurs étranges et sombres que nul n'oserait cueillir à cause de leur mystère.

« Je t'aime! » m'a-t-elle dit, et j'ai vu ses grands yeux tout brillants de désir.

Et je pense pourtant que depuis toujours, à part ces deux mots : « Je t'aime », les amants n'ont pas trouvé grand chose...

***

— « Bonjour Jeanne! Mon Dieu que vous êtes belle! Vous partez donc pour la conquête du monde! »

— « Peut-être », me dit-elle en son sourire.

Elle est vraiment charmante sous ce simple panama et sous le grand voile qui l'abrite, et dans sa robe claire et frémissante.

— « Même quand elle marche on dirait qu'elle danse. »

Nous nous rencontrons dans les jardins en fleur! Et sous le soleil Jeanne est elle-même fleur, une belle fleur vivante.

— « Hé bien, Jeanne, vous souvenez-vous d'hier soir... »

— « Oh oui! »

— « Les étoiles? »

— « J'en ai encore plein les yeux, malgré le glorieux soleil de ce matin. »

— « Je vous avais bien dit qu'il fallait se méfier d'elles. Elles vous ont joué un tour fatal... »

— « Un heureux tour puisque je leur dois peut-être le bonheur de ma vie! »

Et Jeanne me tend ses frêles mains que je prends dans les miennes. Un instant pensifs nous nous regardons, les yeux dans les yeux.

— « Mon ami! Mon grand ami! Il faut beaucoup m'aimer, me dit-elle. Il faut beaucoup m'aimer, car je souffre de ne point être aimée. Mon cœur est vierge encore... »

— « Jeanne, ma petite Jeanne, il ne faut pas jouer avec le feu. Vous ne savez pas ce que vous dites, Jeanne, en me parlant d'aimer. Vous me dites n'avoir jamais aimé! Moi, j'ai beaucoup connu l'amour. J'en reste triste et abattu.

» Pour aimer Jeanne, ce n'est rien de vaincre les obstacles qui vous séparent, ce n'est rien de s'épuiser dans des instants de folie, de laisser se mourir lentement un peu de sa vie au cœur de vaines étreintes, il est une chose qu'il faut parvenir à surmonter, une chose terrible : la lassitude! C'est la lassitude qui tue l'amour qui n'est pas assez fort pour la vaincre, et nos pauvres cœurs ne peuvent comprendre que de pauvres amours débiles... »

— « Mais je vous aime, mon ami, je vous aime! »

Jeanne fond en sanglots :

— « Oh pourquoi fallait-il que je vous rencontrasse! »

Lentement je la relève et sèche ses beaux yeux... Ils sont si doux ses yeux, et si tristes que mon cœur s'attendrit.

— « Moi aussi, Jeanne, je vous aime... Mais je vous aime parce que vous êtes triste et parce que vous avez pleuré pour moi. De tant de femmes vous êtes la première qui ayez vraiment versé une larme pour obtenir ma tendresse et la seule peut-être qui pourriez me faire pleurer moi-même. »

Et Jeanne s'en va, heureuse, les yeux encore humides, dans l'éblouissement des fleurs et la lumière de la Saint-Jean-de-Dieu.

* * *

Je pense à Jeanne ce soir. Je pense à moi. Je pense à nous...

Cet amour que je viens de lui offrir ce matin comme une aumône, m'enchante et m'angoisse à la fois. Je comprends que Jeanne ne soit pas heureuse.

Son mari est un être froid, sec, morne. Il s'occupe d'affaires. C'est, de plus, un parfait honnête homme. Et je me dis à moi-même : « Jeanne, vous avez en vous des trésors de tendresse incomprise qui vous rendent plus belle. Je veux vous aimer, vous aimer beaucoup puisque vous croyez être heureuse en étant beaucoup, aimée. Je veux vous initier à toutes les surprises d'un l'amour immense et délicieux. Je vous ferai vibrer, râler de plaisir et dans la langueur qui suivra nos étreintes vous croirez mourir sous l'ivresse des caresses et des baisers... »

Et je pense à elle presque par désir...

***

« Jeanne, je vous aime. Je vous aime, c'est-à-dire que je mets en vous les espérances que je crois encore pouvoir me permettre d'avoir, mon désir toujours ardent de vivre, ce qui me reste de jeunesse et de force.

Je vous aime ! Je crois en vous, en votre âme, en votre cœur, et je me sens attiré vers eux par une puissance mystérieuse.

Vous êtes douce, pleine de grâce, et j'ai soif de vos baisers.

SYLVAIN. »

« Cher monsieur,

Je t'adore et t'attends pour que tu viennes étancher ta soif.

JEANNE.

P. S. — Georges part demain pour Londres où ses affaires l'appellent. »

***

Que faire ! J'agis selon mon cœur.

Du linge frais, un veston noir, une régate blanche ! je me rends ce soir chez Jeanne, où son mari m'assure lui-même de son prochain départ.

***

Voici Jeanne seule! Seule, c'est-à-dire sans son mari, mais entourée d'amis, de connaissances diverses, et surtout de ce monde assommant qui constitue des relations de plage. Potins de casinos, anecdotes louches, attitudes équivoques, tout cela se multiplie plus vite qu'une nichée de lapins. Jeanne n'aime guère tous ces gens. Pourquoi, dès lors, les voit-elle?

Sa manière d'être à mon égard a changé quelque peu d'ailleurs depuis le départ de Georges Dammien. On dirait qu'elle a peur de moi... Elle me fuit à mesure que mon désir s'exaspère...

Je parviens toutefois à me trouver dans sa villa, seul à seule avec elle.

— « Jeanne, vous me faites souffrir. »

Elle me répond, très douce :

— « Pourquoi donc? »

— « Vous me fuyez, Jeanne. Je ne parviens à vous voir qu'entourée de toutes sortes de gens, et vous savez que je vous aime... »

— « Patientez, mon ami, sachez attendre... »

— « Attendre, Jeanne... Attendre! Mais ne voyez-vous donc pas que j'en meurs?... »

Et mes bras entourent sa taille grêle, et je la prends, tremblante, tout contre moi...

Elle balbutie...

— « O mon Dieu, que vous êtes exigeant! que vous êtes nerveux! »

— « C'est que je vous aime, Jeanne. »

Et mes lèvres se posent sur ses grands yeux, son visage se pâme comme une fleur... Je tâche de l'attirer, doucement, sur un divan profond... Jeanne se débat comme un oiseau blessé.

— « Non, mon ami, non, pas cela... »

— « Jeanne, ma petite Jeanne, je vous aime. »

Mais Jeanne n'entend rien, elle se dérobe à mon étreinte... Je tombe à ses genoux.

— « Soyez à moi, Jeanne, soyez à moi... »

— « Non, mon ami... Je ne le puis pas encore... Soyez raisonnable. »

Mais je me refuse à rien entendre. Jeanne s'assied, et le front enseveli dans les plis de sa robe, je

pleure de désespoir, de rage, de désir, je pleure éperdument.

* * *

En rentrant chez moi, je trouve une lettre de Jeanne :

« Meilleur ami,

Je vous ai fait souffrir, n'est-ce pas? Pardonnez-moi.

Mille tendresses.

JEANNE. »

Je lui réponds :

« Chère petite,

Je vous demande pardon à mon tour de ce que vous m'ayez fait souffrir, car il est vrai que j'ai souffert, mais ce n'est au fond pas plus de votre faute que de la mienne...

Il y a une fatalité qui m'avait fait espérer je ne sais quoi de vous, mais, ô femmes! vous vous ressemblez toutes. Vous aimez à nous faire entrevoir le bonheur et à vous dérober au moment de nous l'offrir. Il y a là un jeu cruel qui plaît à votre fantaisie désœuvrée. C'est du sang de nos cœurs que votre sourire est vermeil...

Tout ceci, bien entendu, n'est pas même un reproche, ce sont des choses que je vous dis, parce qu'il me faut les dire : une vague force intérieure me le commande. Ne m'en veuillez pas, Jeanne.

A quand vous le voudrez, ma chère petite.

SYLVAIN. »

* * *

C'est Jeanne elle-même qui m'invita à revenir chez elle. Longtemps j'hésitai. Était-il utile de m'exposer encore à plus d'amertume et à de nouvelles tristesses?

J'y retournai toutefois.

Jeanne me reçut parfaitement sereine, sourieuse à jamais.

— « C'est bien d'être venu, me dit-elle. J'avais le

secret désir de vous revoir, bien que je craignisse un peu notre entrevue. »

Puis après un instant d'hésitation :

— « Vous m'avez pardonné, n'est-ce pas? »

— « Vous le voyez, puisque je suis revenu », lui répondis-je un peu froidement.

Cette froideur l'humilia.

Elle chercha comme à se justifier...

— « Vous comprenez, j'étais troublée... j'étais folle... Vous m'auriez méprisée, n'est-ce pas, d'ailleurs, si je m'étais donnée à vous aussi vite! »

Je tressaillis à cet aveu inattendu. Ainsi, c'était par simple crainte de me croire capable d'un préjugé ridicule, que Jeanne avait failli briser mon amour pour elle à jamais. Les larmes m'en montèrent aux yeux :

— « Et c'est pour cela, Jeanne, murmurais-je, que vous m'avez tant angoissé?

Elle sourit.

— » Voyons, Jeanne, lui dis-je; quelle est, des deux femmes dont je vais vous parler, celle que vous croyez devoir admirer le plus : celle qui se refuse au bonheur par crainte de l'opinion des autres, ou celle qui se donne parce qu'elle l'aime et qu'elle le veut? »

Jeanne se tut.

» On a des devoirs vis-à-vis de soi-même, Jeanne! Il ne faut jamais se refuser au bonheur, ce bonheur ne serait-il qu'une volupté. C'est un ensemble de petits bonheurs et de petites voluptés qui nous enrichit la sensibilité et le cœur. Les grandes passions sont trop rares vraiment pour que nous puissions y consacrer nos vies banales. On a aussi, Jeanne, des devoirs vis-à-vis d'autrui. Le premier de ces devoirs est d'avoir confiance en ceux qu'on aime et en ceux qui vous aiment. On ne joue pas, Jeanne, avec l'amour. Un rien le provoque, c'est vrai, mais un rien le tue. La défiance surtout... Pourquoi vous êtes-vous méfiée de moi?... »

J'ai dit cela sur un ton simple, si simple qu'il en avait une nuance extrêmement résignée. Jeanne en a pleuré à son tour, et nous nous sommes quittés après

un baiser où j'ai senti qu'elle s'abandonnait tout entière.

*
* *

Jeanne est muette depuis deux jours. Lorsqu'elle me voit, elle tremble et elle hésite...

Si c'est là tout ce qu'a produit mon raisonnement...

*
* *

La logique est une chose délicieuse après l'amour, surtout lorsqu'elle ne sert à ne rien démontrer du tout.

Aujourd'hui, pour la première fois de ma vie, elle va me servir à quelque chose. Je me rends chez Jeanne...

— « Jeanne, petite amie, je viens pour vous parler de choses sérieuses... »

— ...

— « Ne vous effarouchez pas... »

— « Du tout, parlez. »

— « Si vous croyez que c'est si simple ! »

— « Ne craignez rien. Je n'ai aucun préjugé. »

— « Oh, quant à cela ! »

— « Vous ne me croyez pas ? Parlez, je vous en prie. »

Et c'est heureux qu'après un moment d'alternative, je ne mette pas en exécution la résolution que je viens de prendre : celle de m'esquiver.

— « Hé bien, soit, dis-je. Parlons comme s'il s'agissait d'affaires... Il est visible, Jeanne, que vous n'êtes pas tout à fait bien. Vous me semblez pâlote, nerveuse, inquiéte. Ne niez pas... Et pourquoi ? Parce que vous m'aimez. Ne le niez pas non plus ; je ne le sais que trop. Moi-même je suis pâle, nerveux, inquiet... et pourquoi ? Parce que je vous aime... »

— « Et alors ?... »

— « Et alors, nous ne nous portons bien ni l'un ni l'autre, Jeanne, parce que nous nous aimons. Il faut que cela cesse. »

— « Je suis d'avis... »

— « Allons, ma petite, je vous aime... »
Et Jeanne tombe dans mes bras...

*
* *

Ça y est! Mme Georges Dammien, Jeanne, tant désirée, tant de fois perdue et reconquise est ma maîtresse. Et je l'aimerai longtemps... Un mois ou deux certes. Elle est d'ailleurs délicieuse en amour.

*
* *

Le premier soir de mon bonheur j'ai pris cette note : « Les femmes sont surtout intelligentes par leur sensibilité. »

*
* *

C'est ici que se terminent, au moment où elles commencent à proprement parler, mes amours avec Jeanne. Nos relations furent bientôt et restèrent longtemps quotidiennes. Nous connûmes tout ce qui peut émouvoir le cœur des amants, qui dorment beaucoup, nous commûnes toutes les petites méfiances, les craintes, les délices un peu amertumées de l'adultère. Notre vie fut, de plus, réglée comme celle d'un ménage en plein fonctionnement.

Je trouve inutile de m'étendre plus longuement sur cette histoire de nos amours. Elle fut d'une banalité navrante... et ce fut évidemment la lassitude qui nous sépara, l'abominable lassitude qui est en même temps le créancier, l'huissier, et le commissaire priseur du bonheur.

Je n'ai pas non plus parlé des circonstances dans lesquelles Jeanne s'est donnée à moi pour la première fois. D'abord j'évite ainsi la grande *scène à faire*, qui est toujours, dans un conte, une chose inutile et désagréable. Et puis qu'importent les circonstances? Ce qui intéresse, qu'il y ait eu quelque chose entre Jeanne et moi, quelque chose de troublant, de mystérieux et de terrible dans sa banalité.

*
* *

Nous nous sommes connus. Nous nous sommes aimés et nous nous sommes évidemment séparés un beau jour.

A l'époque où notre amour brillait de ses derniers feux et que nous sentions l'un et l'autre que tout allait finir, et que malgré tout se mourait en notre cœur un peu de notre jeunesse, je conduisis Jeanne dans le jardin de la maison où ce soir-là nous nous étions rencontrés.

Il faisait une lucide nuit d'automne. Les étoiles, chacune à leur place habituelle, paraissaient elles-mêmes briller avec une intensité un peu fictive.

Je m'absorbai à les contempler en silence, les douces et perfides étoiles qui m'avaient tant fait aimer ma petite amie.

Je remarquai que Jeanne mettait une sorte d'obstination à ne pas les regarder...

— « J'en ai peur, me disait elle, vous m'avez bien dit qu'elles me porteraient malheur... »

— « Hé quoi, Jeanne, n'avez-vous pas été heureuse avec moi ? »

— « Oh oui, Sylvain ! J'ai aimé, j'ai aimé, plus qu'aucune autre. Mais j'en suis d'autant plus malheureuse, puisque tout est fini. »

— « Fini, Jeanne ? »

— « Oh, oui, mon bon ami ; ne protestez pas. Tout est fini, parce que tout va finir, et tout va finir parce que tout doit finir. »

A ces paroles je me fis la réflexion que la logique avait joué un rôle considérable dans cette histoire.

« Rien n'est plus, Sylvain. Une fatalité nous sépare, et chose curieuse, il me semble que ce soit cette même fatalité qui, voici deux ans, nous a unis. Je vous aurai beaucoup aimé ! plus que jamais dans ma vie, mais cela ne peut durer toujours. »

J'étais de l'avis de Jeanne, et je me tus.

Après un long silence philosophique pendant lequel je ne pensai à rien, je levai machinalement les yeux au ciel.

Les étoiles nous souriaient cependant comme jadis avec la même sérénité mystérieuse.

***

Et voici terminée cette aventure où Jeanne et moi, avons tout de même un peu pleuré. Je m'étais habitué, à vrai dire, à cette maîtresse naïve et charmante, un peu comme on s'habitue à un certain luxe, et notre séparation fit un vide énorme dans ma vie.

J'en fus triste longtemps. Mais peut-être cette fois-là était-ce de m'apercevoir de l'importance qu'avait pris dans mon existence, une banale aventure un peu prolongée.

***

Je garde de ma maîtresse un souvenir frais et heureux, et souvent je relis ce proverbe arabe qui termine les notes que je pris au jour le jour pendant les deux ans que j'aimai Jeanne : « Il ne faut pas jeter de pierres dans la fontaine où l'on a bu. »

SYLVAIN BONMARIAGE.

IMAGES

A Madame la comtesse Régine Davidowsky.

I

Je me souviens qu'étant enfant,
un clair matin d'été j'allais,
par l'allée du jardin où les lilas neigeaient,
écouter les oiseaux dont s'élevait le chant.

Les panaches bleuis, dans la brume argentée,
tout baignés de clartés, paraissaient mille fées,
quand soudain, dans les fleurs et les feuilles mouillées,
ce fut un cri d'oiseau blessé
qui perça le silence émerveillé.

Et, comme je tournais les yeux vers les buissons
d'où, scandés et stridents, étaient venus les sons,
petit et nu, portant son carquois et ses flèches,
je vis l'Amour railleur qui fuyait dans l'allée.

II

Sur le plateau que couvre la bruyère
à fleurs d'argent,
j'ai promené mes pas errants
dès l'aube claire;

au m oindre bruit demes pas,
les lièvres roux,
qui sommeillaient dans leur tanière,
fuyaient vers la campagne nimbée d'or,
que l'on voyait, là-bas, briller,
encor trempée d'aurore;

et, dans le serpolet fleuri et la rosée,
les lapins gris faisaient leurs tours,
puis retournaient se gîter dans la brousse;
les cailles rousses
criaient sur le bord des sillons,
dont la mer onduleuse et brune à l'horizon
resplendissait comme une nappe de rayons.

Et c'était doucement, à cette heure où tout naît
à la vie dans un bruissement de chants
lointains, comme un léger matin d'été
qui s'éveillait dans la clarté,
et, dans l'air refleuri, semblait — page embaumée —
un grand jardin de fleurs ouvert à la lumière.

A Edgar Baes.

III

Le beau jardin
où je promène mes pensées
parmi le vent et la feuillée,
sous les rayons légers du ciel clair, ce matin,
semble une Fée
parée
de fleurs.

O! rose ardente — frêle amour! —
œillets musqués et lilas blancs,
et tout le mai tendre et fervent
qui fleurit l'aube des beaux jours!...

Voici la brise
mobile,
qui flotte et glisse
sur le thym clair
et la rosée,
et les calices des névés,
et les grands lys.

Et, là, brillant sur le jardin,
pareils aux étoiles des cieux,
les blancs magnolias merveilleux,
radieuses branches tombées,
une nuit claire et de rosée,
du haut du firmament en fleur !...

IV

Dans le matin des milliers d'ailes
scintillent, telles
que l'on dirait des Fées,
dont les bruissements, pareils
à la brise éveillée,
sont un harmonieux prélude aux chants du jour.

Pied-nue, toute riante, vois,
parmi l'air vaporeux encore, les ébats
scintillants de la Fée du Jour,
qui court aux prés, dont les contours
se voient en lignes incertaines.

C'est le rythme montant et doux
de la chanson de vie;
écoute : au loin, la joie s'éveille
de ces mots d'or
qu'elles disent
comme une naissante merveille.

O! leurs gestes bénis qui fuyent et qui s'effacent
et qui brillent encor lorsque tout est fini!. .
ô! leurs gestes voilés qui courent dans l'espace
quand tout s'éveille et rit!...

Mais voici que dans le matin bleu
la Fée du Jour, dans un éclair
merveilleux de rayons splendides,
s'élance en un chant de lumière
vermeille, et plane dans les cieux.

V

En ce jardin mystérieux de lauriers roses
tombe un silence de minuit :
dirais-tu pas qu'il vient de mourir une fleur
au souffle prochain de la nuit?...

Car parmi cette solitude
éperdue,
et le dernier éclat des heures sereines,
une voix s'éveille, si frêle,
on dirait recueillie, en rêve...

Ecoute... c'est si faible,
à peine perceptible
en sa divine homophonie
supersensible,
ce frisson délicieux qui tremble d'air
et de lumière,
et cette voix lointaine qui s'élève!...

Car il semble déjà
qu'au sein de l'azur immobile,
l'onde qui l'a révélée
à mon âme émerveillée,
comme une aile, s'en est allée...

DIMANCHE D'AVRIL

A Tancrède de Visan.

Avril; voici Pâques fleuries,
les bourgeons roux, la féerie
des fleurs écloses au soleil;
Avril, voici les fleurs vermeilles.

O! les chansons et les refrains,
et les rires dans les jardins
qui sentent bon la terre chaude!...
Voici passer les jeunes filles,
en jupes claires et rosées
et beaux corsages d'émeraude,
parmi le vent, parmi l'allée,
où l'aubépine blanche brille...

« Ah ! qu'il fait beau ! ah ! qu'il fait beau ! »
disent les gens, disent les drilles,
qui parlent déjà des amours
avec les filles.
C'est la saison du renouveau,
les bois s'emplissent de rameaux,
et les couples joyeux qui rient
dans la lumière refleurie,
respirent l'air plus chaud qui s'embaume de vie.

O ! les romances des clairières
où les amants boivent l'haleine
et l'odeur âpre des bruyères !...
C'est la saison du renouveau,
les bois s'emplissent de rameaux,
et il fait gai, et il fait beau,
dans les grands bois et sur les eaux,
où se mirent, à l'ombre bleue,
les martins-pêcheurs merveilleux.

Car partout la joie claire est née ;
le soleil verse sa lumière
dorée,
et sa chaleur première
fait s'embaumer la terre,
où glisse dans le vent, la brise et la clarté,
l'arôme léger des cépées.

Et l'on est ivre en regardant
passer les filles
et les beaux gars dans les prairies
et par les champs,

le rire aux lèvres à écouter
chanter la vie
par ses nombreuses voix unies,
et se montrer, grisés d'ivresse,
au souffle embaumé de la sève,
sur les toits rouges des hameaux,
les frivoles ébats joyeux
des beaux pigeons multicolores.

Et, pleins de feu,
les amoureux
passent et fuyent
vers le bois rajeuni qui sourit de bonheur;
car la lumière bruine entre les feuilles,
et sur le jupon clair des filles
on voit des taches de soleil.

ÉMILE CORNET.

LE FILS DE MA FEMME

ROMAN

CHAPITRE VI

Jimmy a fait son entrée dans le monde. Clarance l'a présenté à beaucoup de personnes âgées, attendries par son apparition. Il paraît qu'il ressemble étonnamment à son père, du moins à ce qu'elles m'ont dit. Cela m'a fait beaucoup de plaisir.

Les douairières étalent pour lui toutes leurs grâces, tant pour montrer qu'elles ont été jolies dans leur temps, ou qu'elles le sont encore, qu'en prévision d'un mariage possible avec leur fille. Jimmy sourit, ne dit rien et attend patiemment le moment de s'en aller.

Il en est des soirées comme des expositions ; il y en a de grandes et il y en a de petites. On range des chaises et des banquettes le long des murs, aux branches des lustres on enroule des guirlandes, dans un coin on dispose de vieilles dames en un harmonieux désordre. Au milieu on danse. Tout le monde regarde, et il ne se passe rien. C'est comme à la cage aux singes le dimanche. Beaucoup de spectateurs se pressent derrière les grillages, la face prête à rire, mais les singes ne veulent rien comprendre; parfois ils courent un peu l'un après l'autre, vite ils changent d'avis, regardent en l'air, s'asseyent sur leur train d'arrière, se grattent et croquent des noix.

Les jeunes gens se déplacent en bandes, les jeunes filles aussi. Il y a la bande d'un tel, la bande de tel autre. Chacune a ses plaisanteries, son code d'honneur particulier, ses animosités, ses rancunes. Ceux qui ne sont de la bande de personne sont considérés comme des êtres étranges, fantasques, inquiétants. Mais s'il arrive que l'un d'eux s'incorpore dans l'une ou l'autre association, vite on se rassure, on se sent les coudes, on fait ronron tous ensemble.

Jimmy danse correctement, avec un évident souci d'évoluer dans les règles et d'accomplir ainsi un certain nombre de tours de valse qui lui constituent un exercice supplémentaire, une sorte de sport nocturne.

Il préfère cela à déguster de gros cigares, les mains dans les poches, les pieds écartés, sans dire un mot, comme le font dans le fumoir un tas de jeunes gens qui se donnent des poignées de main en entrant, puis se tournent le dos. Jimmy m'affirme qu'ils n'ont rien à se dire, et je crois qu'il a raison. Les uns prennent l'aspect de gens très fatigués, d'autres font mine de songer à des choses importantes et tirent de temps en temps de leur poche un portefeuille pour y griffonner quelque note; ils croisent les jambes, montrent leurs chaussettes, rien qu'à leur air on voit que que ce ne sont pas celles qu'ils mettent tous les jours. Pour d'autres il est encore de bon ton de s'ennuyer; c'est un genre un peu démodé, mais qui a encore ses adeptes. Beaucoup s'ennuient vraiment, on dirait qu'on leur a joué un mauvais tour en les faisant venir là.

Les voyant si pressés de s'enfuir que parfois ils s'égarent dans les souterrains pour y trouver le chemin de la liberté, les jeunes filles soupirent et supposent qu'au dehors les attendent de succulentes débauches. Pas du tout. Ils se refusent à bâiller plus longtemps dans un salon pour pouvoir bâiller ailleurs, au café, dans la rue, n'importe où. Il y a aussi celui qui a sommeil, celui que ses bottines font souffrir. Ah! tout n'est pas rose dans la vie! Seigneur, ayez pitié des jeunes gens qui vont dans le monde.

Pour Jim, les meilleures heures sont celles qu'il passe avec Maggy, Maggy, sa grande amie et la mienne. C'est la fille de ma cousine Claire, la seule parente que je me sois jamais connue et qui fut une des passions de ma jeunesse, comme je vous l'ai déjà raconté. Passion malheureuse, hélas! Ma cousine Claire aimait l'uniforme et me préféra un brillant capitaine de cavalerie. Claire est morte et son brave homme de mari, maintenant colonel à la retraite,

impotent et vivant modestement de sa pension, me laisse le soin de conduire sa fille dans les sentiers enchevêtrés et aussi remplis de roses que d'épines que l'on nomme le monde.

Je retrouve en Maggy beaucoup de souvenirs, elle a presque tous les traits de sa mère, et j'éprouve à la regarder vivre, avec le même sentimental plaisir que l'on trouve à relire des pages anciennes, qui pendant un moment de notre vie ont été en parfaite concordance avec nos pensées. Elle, de son côté, se confie à moi pour toutes les choses importantes de son existence; c'est ainsi que je fus le confident de quatorze chagrins d'amour dont je la consolai de mon mieux.

Maggy court comme un chat, chante comme un piano mécanique; elle feuillette Paul Bourget et relit Henry Ardel. Elle est championne au tennis et à la natation, et se trouve absolument affolée lorsqu'elle doit faire des comptes de cuisine.

C'est une grande belle fille, avec des yeux très vifs, des cheveux noirs, des gestes de garçon. Elle a vingt-deux ans, et s'attriste de n'avoir ni les bras ronds et bien blancs, ni la grâce nonchalante qui pour elle constituent tout le charme de la femme. Sa bouche est exquise, petite, fine, avec des commissures bien marquées; ses cils sont longs et, lorsqu'elle le veut, ils donnent à son regard une expression d'infinie douceur. En un mot, c'est une enjoleuse et lorsqu'elle me demande quelque chose, je songe au passé, je vois ses yeux, le sourire de ses lèvres et je lui accorde tout ce qu'elle demande. Clarance a raison de le dire, je suis incorrigible.

Ma femme la déteste. Elle lui trouve des manières déplorables, et prétend qu'elle flirte audacieusement avec tout le monde, même avec moi. Aussi, lorsque dans l'une ou l'autre soirée, Maggy me fait l'honneur de m'accorder quelques instants de promenade, ce qui arrive chaque fois qu'elle a quelque renseignement à me demander, je m'arrange pour passer devant cette bonne Clarance, j'essuie un regard noir et ainsi tout le monde est content.

CHAPITRE VII

Hier matin j'avais le spleen, un de ces spleens légers qui n'ont d'autre raison que de sentir le vide se faire autour de soi. Au bout d'un certain temps aucun intérêt personnel ne nous rattache à la vie, les désillusions elles-mêmes sont mortes, et seuls les devoirs qui nous restent à remplir nous retiennent sur la pente qui conduit à l'oubli. La mélancolie qu'on éprouve alors n'a plus rien de commun avec la tristesse d'antan, faite du désespoir de sentir ses efforts se briser contre la vie mauvaise, c'est la sensation de voir le temps qui s'écoule, la nature qui refleurit puissante et nouvelle autour de notre vitalité diminuée.

Quand ces moments viennent pour moi il faut que je me distraye, que j'entende parler, que renaisse à mes oreilles le bruit des roues de l'existence qui grinçent et glissent rapidement. Rien n'est pénible comme le silence d'un train arrêté sans raison au milieu de la campagne.

J'allai chez Clarance. Elle était à sa toillette.

Haut corsetée, vêtue d'un jupon de soie pompadour, les jambes minces serrées dans d'élégantes bottines ajourées de dessins en cuir chamois, Clarance va et vient dans l'appartement. Tantôt elle s'arrête devant la psyché pour rajuster les plis de son jupon froufroutant et croquant sous les tapes amicales qu'elle lui donne; tantôt elle choisit avec un discernement qui m'étonne, un flacon ou un pot d'onguent parmi la foule de ceux qui s'étalent devant elle.

La voilà qui se couvre la figure de poudre de riz en faisant une moue comme un pierrot maussade, puis enlève le superflu avec un paquet d'ouate; un peu de rouge sur les lèvres, un trait sombre au coin des yeux, elle arrange, frotte, épluche, examine, jette en un mot le dernier regard à l'aspect savant de l'édifice de sa beauté.

Moi, assis dans un coin, sur un bras de fauteuil, je la regarde. Elle est étonnement conservée pour son âge, et sa chambre ornée avec goût, mais où se coudoient trop de bibelots, de draperies, de petits

rideaux, lui forme un décor un peu maniéré qui lui convient à merveille.

Je retrouve l'ovale pur de son visage d'antan, ses traits sont fripés mais non épaissis, et comme elle n'a pas ce quelque chose de brisé et de douloureux de ceux qui ont beaucoup vécu, les rides étonnent dans ce visage d'enfant, éclairé par des yeux d'un bleu turquoise.

— Hector, vous vous êtes conduit hier d'une façon stupide. Comme toujours d'ailleurs. Oui, souriez dans votre moustache grise, pas trop fort, comme cela, sinon l'on verra qu'il vous manque deux dents. Je ne comprends pas pourquoi vous vous obstinez à ne pas vous en faire mettre deux fausses. — C'était délicieux de vous voir vous promener au bras l'un de l'autre, vous et Maggy, comme deux amoureux. Vous la regardiez avec une admiration et une tendresse ! Sa robe blanche lui allait bien mal. Ah ! mon pauvre ami, ce que vous étiez ridicules ! — Ce à quoi vous ne songez jamais, par exemple, c'est à la position dans laquelle vous me mettez. Dites-moi, qu'est-ce que je fais, moi, dans toute cette aventure ?

— Vous me regardez d'un air fort désagréable au travers de votre face à main, ma chère Clarance.

— Oh ! ne plaisantez pas, mon cher, je vous en prie, vous ricanez d'une façon odieuse. D'ailleurs, si c'est pour me dire des choses désagréables que vous êtes venu ici, vous auriez mieux fait de rester chez vous.

Un brouhaha surgit dans les flacons remués ; ils s'entrechoquent avec des sons cristallins, un polissoir à ongles tombe bruyamment, puis le calme renaît, Clarance vient d'apercevoir une petite tache noire sur le bout de son nez.

Au dehors c'est la solitude de mon bureau, les livres rangés sur leur étagère et qui, maussades, tournent le dos, honteux de la science morte qu'ils portent dans leurs pages, livres qu'on ne lit pas, qu'on lit mal, ou qu'on oublie lorsqu'on les a lus, livres qui meurent tristes dans leur coin. Pauvres gens, ceux qui ont dépensé à les faire le temps d'aimer et de vivre ! Dans la rue les passants sont laids, et traînent sous la pluie fine leurs pas ennuyés.

Clarance manie maintenant délicatement un fer à friser, et ses cheveux blonds crient sous la caresse chaude. Dans la chambre à coucher la femme de chambre passe discrètement, rangeant avec des grâces menues les armoires en désordre.

Les bras de Clarance sont pareils à ceux qu'envie Maggy, ronds et très blancs, terminés par une petite main potelée, où les pierres des bagues apparaissent comme déposées sur le velours d'un écrin.

— Vous n'êtes pas assis sur ma robe, au moins, selon votre habitude?

Ce n'est pas mon habitude, mais Clarance se plaît à le dire. Pour lui faire plaisir, chaque fois je fais semblant de m'en assurer.

Après avoir dithyrambé sur le compte de cette pauvre Maggy, qui court au travers de la vie comme un grand chien distrait, et fait le plus invraisemblablement du monde beaucoup de maladresses en peu de temps, Clarance m'annonça avec un sourire ironique à mon égard, qu'elle avait remarqué que Maggy voyait Jimmy avec beaucoup de plaisir; mais il ne fallait pas se figurer surtout qu'il y ait possibilité d'un mariage avec lui.

— D'ailleurs, conclut-elle, j'ai l'intention de lui faire épouser la petite Emilienne de Gaillard Cheval.

C'est une petite que j'ai en horreur. Des yeux angéliques, des regards fuyants, un sourire forcé et des toilettes qui accentuent trop les futurs avantages de la femme pour lui laisser le charme de la jeunesse. Elle a lu tous les livres, vu toutes les pièces et n'en a retenu que l'opinion du petit Champoireau; pour tout dire c'est une abonnée de *Fémina*. Dans cet admirable recueil elle apprend à connaître la gloire par ses meilleurs côtés de vanité, elle peut de plus y étudier la manière dont s'habille, se coiffe, se lève, se mouche la Parisienne, et de la sorte ne faire que des choses de la dernière élégance. C'est la jeune fille parfaite en un mot.

Les coques et les boucles s'harmonisent peu à peu les unes avec les autres sur la tête de Clarance; les ondulations s'y dessinent comme des vagues au bord de l'eau. Et, suivant les hasards des poses que

nécessitent le souci de les rendre parfaites, Clarance lance vers moi des regards curieux.

Moi j'ouvre tout tranquillement la cuvette de ma montre. C'est qu'il est presque midi! Déjà! Il est temps que je m'en aille. Et, comme je me dirige vers la porte, j'entends une douce voix me dire :

— Il est inutile de prendre un air ironique et désapprobateur, vous comprendrez, mon cher, que pour des intérêts de cette importance je n'en veuille faire qu'à ma guise.

CHAPITRE VIII

Donc voici Jimmy en passe de se marier. Il ne s'en doute guère, le pauvre garçon. Il prépare pour le moment sa saison d'été, consulte le thermomètre, regarde le temps et échange une volumineuse correspondance avec l'Angleterre, pour en faire venir des balles et des raquettes.

Hier a eu lieu une des dernières soirées de l'année. La jeunesse avait exécuté quelques tours de valse et quelques imitations plus ou moins fidèles de danses américaines; celles-ci, mêlant harmonieusement le manque de grâce à l'inélégance, possèdent l'inestimable charme de porter des noms barbares sur lesquels chacun exerce son talent des prononciations exotiques. On ne pourrait croire combien ces consonances bizarres truffent plus facilement une conversation banale que ne pourraient le faire des jeux d'esprit. Pour ceux qui s'exercent dans l'art difficile de parler beaucoup pour ne rien dire, le mot à consonance singulière est une pierre précieuse. Les choses même banales exprimées en langues diverses paraissent nouvelles, et lorsqu'on a dit trois fois « je vous aime » à une femme, il convient de lui murmurer enfin « I love you ».

Le temps de développer ces pensées subtiles et de disperser quelques déclarations étrangères, le moment du repos était venu. Ce fut alors le souper par petites tables, repas tentateur, prémices de la vie commune et des futurs tête-à-tête. Sous les lustres ornés de fleurs blanches et de feuillages verts, la lumière crue

prenait des aspects de soleil traversant le dôme sombre d'une forêt. Les nappes claires s'étalaient, mêlant les ombres mauves ou jaunes des petits abats-jour. Des floraisons partout, des épaules nues, des chevelures blondes ou noires. Des éclairs passaient sur l'émail des dents nacrées à l'occasion de cascatelles de rires. Et les toilettes roses, bleues, blanches, les carnations fraîches, toutes ces couleurs savamment étudiées et mêlées en un arc-en-ciel discret de teintes en décadence, se répandaient au milieu des meubles graves et anciens, avec la grâce japonaise de fleurs épanouies sur les rameaux tordus d'une branche d'aubépine.

De même qu'un myope voit les paysages plus nimbés, plus fondus, il est des moments où l'on regarde autour de soi sans s'inquiéter des odieux détails, où l'on se laisse aller à la prenante impression qui se dégage toujours des choses vivantes.

— C'est parfois joli une soirée, dis-je à ma voisine.

— Cela sent le parvenu, me répondit une voix aiguë et confidentielle. Figurez-vous que j'ai connu Monsieur Durand petit employé d'agent de change; maintenant le voilà sur le point de devenir baron. Je vous laisse à penser comment.

Je regardai la dame, elle avait un teint jaune, une peau flasque sur laquelle s'étalait une rivière de brillants énormes. La jolie lumière se riait dans leurs milles facettes... *Memento quia pulvis es.*

CHAPITRE IX

Ah! ce ne sont ni Jimmy ni Maggy qui songent à la beauté ou à la laideur possible du décor qui les entoure. Tous les bruits s'élèvent et meurent autour d'eux sans qu'ils s'en aperçoivent. Jimmy n'écoute que la voix de Maggy. Maggy n'écoute que celle de Jimmy, et c'est pour leurs oreilles la plus douce des musiques, ce qui en eux est tellement plus joli et plus frais que toutes les fleurs ensemble!

Dès le souper fini ils se sont réfugiés sur l'escalier, oh! le plus loin possible du bruit des voix; les

accords des violons n'arrivent jusque-là que par bouffées lointaines, assourdies, comme un vent tiède égaré sur la haute mer, tout chargé des senteurs capiteuses de la rive.

— C'est dans quinze jours que l'on va commencer à jouer au tennis, dit Jimmy.

— Oui, répond-elle.

— Oh ! dites, Maggy, nous nous verrons souvent au club, n'est-ce pas? dit-il alors. Et elle répond : « oui », en le regardant dans les yeux. Puis elle détourne la tête, et il se fait un silence.

Elle, qui est assise contre la rampe, regarde au travers des barreaux, et Jimmy n'aperçoit plus qu'un de ses yeux aux paupières baissées; il voit aussi son nez fin dont les narines se soulèvent imperceptiblement, la ligne pure de sa joue et ses lèvres qui tantôt se contractent, tantôt sourient, mues par une émotion contenue. Sa tête penchée en avant fait ployer son cou très blanc, vers lui descendent les ondulations de ses cheveux noirs, sa peau est d'un grain étonnamment fin, comme nacrée. Les mains jointes sur les genoux, elle ouvre et referme son éventail d'un mouvement brusque, et c'est une chose délicieuse et angoissante que de sentir cette vie jeune et fraîche songer et vivre tout près de soi, tout contre soi.

— C'est la dernière soirée, dit Jimmy à voix presque basse.

— N'allez-vous pas chez notre cousine? Votre père me l'a dit, je pense.

— Oh ! ce n'est pas la même chose.

— Pourquoi n'est-ce pas la même chose?

— Vous n'y serez pas, Maggy.

Et elle se retourne brusquement vers lui, les lèvres entr'ouvertes, ses mains se dénouent, et Jimmy prend l'une d'elles, tiède et douce, et qui se laisse prendre, pendant qu'elle murmure tout bas : « Oh ! Jimmy, Jimmy, pourquoi faites-vous cela? » Et Jimmy ne répond rien, parce que ce qui étreint sa poitrine l'empêche de parler.

Maintenant ils se regardent sans rien dire, Jimmy a les cheveux mal plantés, son teint est abîmé par le froid et par le grand air, ses traits sont durs, mais

Jimmy est beau, beau, parce que c'est Maggy qui le regarde.

Et il serre la main dans les siennes, plus fort, dans ses bonnes mains sèches, la main douce qui se contracte et qui tremble.

CHAPITRE X

« Nous aussi, nous aurons un salon en faux Louis XVI. Nous aussi, nous aurons une chambre à coucher en noyer ciré, avec une lampe électrique en cristal de Daun sur la table de nuit. Des meubles « modern style » se tortilleront le long de nos murailles, des tentures Liberty tamiseront notre lumière. Le cabinet de toilette et la salle de bain se trouveront là tout près, on y accèdera par trois marches couvertes d'un pur linoléum aux fleurs multicolores. Nous aurons le téléphone et nous serons heureux. »

Ces paroles ne se trouvent ni dans Bossuet ni dans Voltaire, mais elles n'en constituent pas moins une remarquable citation.

CHAPITRE XI

— Vois-tu, me dit Jimmy, on a tort de se marier vieux ; la vie a laissé alors sur vous une empreinte trop forte, ou bien l'on a entassé dans ses souvenirs un tas de sottes histoires, ou, ce qui est pire, des ruines sentimentales, et lorsqu'on se trouve alors en face d'un être jeune et plein d'illusions, on ne peut plus le comprendre.

Je regardai Jimmy d'un air soupçonneux.

— Est-ce toi, lui demandai-je, qui a acquis cette haute dose de philosophie?

— « Non, c'est Torney, me répondit-il. Il m'a dit cela, et j'ai trouvé que c'était juste. Aussi, j'ai envie de suivre son conseil, je veux me marier.

— Et Torney, lui dis-je? Il va se marier aussi?

— Non, je ne crois pas, me répondit Jimmy d'un air embarrassé. C'est un garçon bizarre. Puis, je crois

que sa situation n'est pas encore assez établie, il m'a dit qu'il voulait être sûr de son avenir d'abord.

C'était vers l'heure de midi. Nous venions de finir de déjeuner, Clarance avait regagné déjà ses appartements, et Jimmy fumait une cigarette pendant que je sirotais mon café noir. Derrière les stores indous, on voyait les larges taches vertes des arbres du jardin au milieu des miroitements d'un soleil ardent.

J'ai rarement l'occasion de disserter avec Jimmy; c'est un gaillard trop terre à terre et qui ne comprend pas toujours les subtilités que je développe. Il prétend qu'il faut parler pour dire quelque chose, sans songer que de la sorte il rejette dans l'oubli tous les grands philosophes de la Grèce, et les politiciens de nos Chambres représentatives.

Mais ceci me parut une occasion propice. J'en profitai pour lui expliquer que les conseils sentencieux ont comme origine le bon côté des choses qu'on ne veut pas faire soi-même, et je me lançai à ce sujet dans une dissertation savante. La conversation ne s'amorçant pas au gré de ses désirs, Jimmy fronçait le sourcil, tirait de longues bouffées de sa cigarette; finalement il l'écrasa dans le fond du cendrier.

— Que penses-tu de mon mariage, me demanda-t-il enfin?

— Tu trouves donc ta situation assez assise, lui demandai-je alors?

Jimmy était très ennuyé, mes paroles jetaient le désordre dans les discours qu'il avait préparés et cela me faisait plaisir de le voir perdre la belle assurance qu'il a toujours. La grande difficulté de me remettre à ma place quand on parle de sport et que je confonds « l'association » avec le « rugby » ! Heureusement qu'il me reste l'aride terrain des affaires pour conquérir un léger avantage; j'en abusai lâchement.

— Vois-tu, continuai-je, ton bon ami Torney a raison, mieux vaut se marier selon ses goûts que de courir comme lui dans les chemins de traverse des sentiments, mais il a raison encore lorsqu'il attend une situation suffisante pour se fixer. Comme tou-

jours dans la vie te voilà pris entre deux alternatives : l'une mauvaise, l'autre aussi, le tout est de choisir la bonne.

Une troisième vérité s'impose, c'est que ton ami Torney ayant pas mal connu les aventures, celles-ci n'ont plus pour lui le même aspect, il t'en parle comme je pourrais le faire du mariage, nous sommes tous deux à un bout de la route, toi tu te trouves à l'autre et quand bien même nous te crierions que le chemin descend, tu nous affirmerais, au contraire, qu'il monte, et nous aurions de la sorte raison tous les trois.

Mon opinion personnelle? Je te dirai que pour ma part j'ai toujours arrangé ma vie d'une façon provisoire, ton père l'avait bâtie pour durer longtemps, le temps lui a donné tort. Il comptait même faire fortune, il est mort avant; ta mère appelle cela être mort ruiné, c'est plus chic. A ton point de vue le résultat est le même, et je te cite simplement ces deux versions divergentes pour t'éclairer d'une façon plus exacte sur ta situation pécuniaire.

— En un mot : je n'ai ni situation ni fortune. C'est bien cela le résumé de toute cette période, dit Jimmy.

— C'est le résumé.

— Je trouverai quelque chose.

— Soit, mon garçon, cherche.

Jimmy haussa les épaules et alla regarder par la fenêtre du jardin.

Quant à moi je sortis, content en tant que philosophe. N'avais-je pas un peu embrouillé les choses de telle façon que chaque avis que la question comportait avait été énoncé par moi, sans que je m'y fusse rattaché d'une façon certaine, de telle sorte que je pouvais les revendiquer tous, suivant l'occurence et la suite des événements.

Se créer un petit avantage et causer par le fait même quelque impression désagréable à son prochain est une des grandes jouissances de la vie. Les hommes la cachent sous ce qu'ils nomment leur modestie, les femmes l'étalent sans vergogne, ce qui est la cause de bien des attaques de nerf.

Je n'étais pas fâché non plus de voir Jimmy en passe de s'apercevoir un peu de l'aridité de la vie. Un mot de ma part aurait pu le tirer d'embarras? Certes; mais sa mère ne m'avait-elle pas expressément défendu de m'occuper de ses affaires, lui-même ne m'avait-il pas affirmé son mépris pour les entreprises commerciales. J'allais, souriant, le long du trottoir, faisant tournoyer ma canne avec la grâce d'un jeune homme. Du moins le pensais-je.

C'était le jour du « Longchamps fleuri ». Il faisait chaud, et les feuillages des arbres le long des avenues étaient couverts par la poussière blanche soulevée par les automobiles. Les rues avaient cette clarté crue sur laquelle l'ombre se marque en taches bleues. Tout annonçait un orage. Je glissai sur une tige perdue et ne repris mon équilibre qu'au prix de gestes assez ridicules; ils firent sourire une jolie femme, mais n'empêchèrent pas mon chapeau de rouler sur la chaussée. Là, un cycliste l'écrasa. Des voitures passaient couvertes de fleurs roses, œillets, pivoines blanches, encadrant de jolies toilettes ou alourdissant les roues de leurs bouquets; des fiacres avec deux pots de marguerites en équilibre dans le soufflet allaient cahin-caha promenant de grosses dames rouges et joyeuses; le cycliste même qui me rapportait mon couvre-chef avait orné sa machine d'un dôme en fil de fer, autour desquels s'enroulaient des capucines jaunes, asile folâtre d'un perroquet empaillé. Le brave garçon s'excusa beaucoup de n'avoir pu épargner ma coiffure, « j'étais lancé », me dit-il. Moi je ne l'étais plus. Je jugeai avec plus de justesse mes palmes oratoires; petit à petit j'attachai moins d'importance au mariage de mon pauvre Jimmy, puis à moi-même, et je disparus dans la foule bigarrée et grouillante.

CHAPITRE XII

Bruxelles, le ...

Ma chère Maggy,

Je n'ai pas le temps de t'envoyer une longue lettre; tu sais aussi que cela n'a jamais été beaucoup

mon genre, je le voudrais pourtant, mais l'obligation d'en rédiger un grand nombre d'ennuyeuses m'oblige à me priver du plaisir de m'attarder à celle-ci. Les nouvelles se résument en quelques mots : mes affaires ne marchent pas, et je t'aime ; et plus je t'aime, et plus cela me tourmente de voir tout aller au contraire de mes désirs. J'en perds le goût du tennis et de la natation, et pour un rien je rêverais, en regardant le ciel, aux nuages blancs et libres qui se dirigent vers toi. Celui qui ne désire rien n'a jamais été poète. Depuis quelques jours j'ai terriblement la nostalgie de la mer ; à chaque instant je revois dans mon imagination le golf club, ses links superbes, son sol élastique, et par dessus les dunes jaunes l'océan qui s'étend au loin en une plaine calme jusqu'à l'horizon ; et l'idée que tu vis à présent dans cette atmosphère reposante me rend plus pénible encore d'avoir rompu avec l'habitude que j'avais de la retrouver tous les étés. Je revois aussi le cottage, sa terrasse et la petite salle de lecture où nous prenions le thé l'an passé. Nous ne nous aimions pas encore, mais je me souviens pourtant de ta silhouette avec une absolue précision, tu étais assise dans un des grands fauteuils de paille, et tu riais en parlant, moi dans un coin je te regardais. Tu flirtais avec un Anglais, John Mackenzie je crois. Tout passe. Tout change aussi.

Depuis quelque temps je sors de la sérénité indifférente qui faisait le fond de mon caractère, j'en veux aux gens qui m'entourent, j'en veux à tout le monde. Quelqu'un que je prends en grippe, par exemple, c'est mon beau-père ; il a toujours l'air moqueur que tu lui connais, et il me demande des nouvelles de mes recherches avec une bienveillance exaspérante. En toutes choses il m'est d'ailleurs plus nuisible qu'utile, lorsque je m'introduis n'importe où, et que l'on apprend notre parenté, tout le monde s'étonne qu'il ne m'associe à ses affaires. Mais je mourrais de faim plutôt que de m'associer à la fortune d'un homme pareil qui a rendu ma mère malheureuse et me laisse me débattre dans les ennuis où je suis, je ne dirai pas sans m'aider à en sortir, car je ne veux pas qu'il

m'aide, mais sans m'épargner au moins son ironie et sa méchanceté.

Je m'ennuie loin de toi, ma chère Maggy, et dans mon isolement je viens de prendre une grave résolution : je vais écrire à ma mère au sujet de nos projets. Maintenant qu'elle est à Ostende aussi, je me sens plus audacieux pour lui tout avouer. Vous n'évoluez pas beaucoup dans la même orbite, me dis-tu, je compte sur cet événement pour vous rapprocher et pour avoir de la sorte plus de nouvelles de toi, par ses lettres alors tout autant que par les tiennes. En attendant le résultat de toutes ces démarches je t'embrasse sur le coin de ce papier, comme j'ai embrassé la carte postale illustrée que tu m'as envoyée ce matin, et te prie de ne pas rire de ces sentimentalités d'écolier.

JIMMY.

Bruxelles, le ...

Ma chère Maggy,

Non je ne savais pas que Jimmy et toi vous aviez la ferme intention de vous marier. Jimmy m'a bien parlé un jour de projets de mariage, mais sans me citer de noms. Je ne te dirai pas que je ne m'étais aperçu de rien, et que j'ai passé à côté de votre amourette sans la deviner, sans l'observer et sans y prendre intérêt. Mais, n'était-ce pas un grand secret? Il faut avoir la sereine innocence de la jeunesse pour croire que tout le monde doit ignorer les secrets, et tout en même temps les connaître.

Lorsqu'on a fait trop souvent de faux départs, que l'on s'est emballé pour des idées, pour des mots, pour des sympathies qui se sont dérobées au dernier moment, on ne se risque pas à faire une fois de plus un tour de piste tout seul, à bride abattue, devant un public ironique et rieur. La première chose qu'il vous eût fallu donc faire, c'eût été de me dire vos projets pour que je puisse vous aider. Songe aussi que c'est le premier mouvement de ton cœur que tu ne m'as confié, que Jimmy pouvait très bien avoir l'intention de t'épouser et toi ne pas l'avoir, qu'il

pouvait aussi de son côté désirer suivre les avis de Clarance qui veut le pousser dans les bras de la petite Gaillard Cheval.

Il en est de même pour la situation de Jimmy. Il ne m'a rien demandé, comme ce n'est pas mon fils, et que j'ai été expressément prié par sa mère de ne me mêler en rien de ce qui le concerne, je ne me suis pas permis de m'en occuper. La manière agressive dont il me répond lorsque je lui demande des nouvelles me dégoûterait du reste de toute avance à lui faire.

Mais tout cela ne sont que de mauvaises raisons. Il en est une autre.

Je t'avouerai, ma chère Maggy, que j'éprouve une certaine satisfaction à le voir courir les chemins et se frotter un peu à la réalité de l'existence, il deviendra de la sorte plus à même de protéger dans la vie quelqu'un que j'aime, et à qui je manquerai peut-être bientôt. La vie s'est toujours présentée devant lui comme une voie large et facile, il est bon qu'il découvre un peu les ronces qui la bordent. C'est cette sécurité qui lui a gardé ce caractère absolu et sans détours qui te plaît et que tu regrettes de ne pas trouver chez d'autres. Plus tard seulement tu apprendras à discerner le bon du mauvais dans les cœurs qui sont revenus de bien des luttes et de bien des naufrages.

Et maintenant, je termine cette longue épitre, en te souhaitant de t'amuser franchement, sans arrière-pensée, et sans surtout songer au méchant papier que tu m'as envoyé, il est brûlé, n'en parlons plus.

TON VIEUX PARRAIN.

CHAPITRE XIII

Bruxelles, le ...

Ma chère Maggy,

J'ai reçu hier deux lettres désagréables, la tienne d'abord, une autre de ma mère ensuite. Lorsque je ne m'occupais de rien, et que je ne voulais rien faire,

tout le monde était charmant et gracieux pour moi ; maintenant que je me décide à travailler, ce qui est bien pourtant, personne ne trouve suffisamment de reproches à me faire. Thorney m'écrit que je fais mes démarches en dépit du bon sens, et s'aperçoit maintenant seulement pour me le reprocher, que je n'ai aucun diplôme dont je puisse me targuer. Toi, tu m'agonis de sottises, en me disant que je juge mal mon beau-père, qui est un saint et un homme remarquable. Je savais que tu l'aimais beaucoup, mais la façon dont tu en parlais ces temps derniers, m'autorisait, je le pense, à lui adresser quelques reproches. Puisque c'est un monopole que tu conserves jalousement, je te l'abandonne volontiers, tout en t'avertissant que « Saint Hector » mène pour le moment une vie de bâton de chaise, qui, à en juger par son humeur, doit être tout à fait réjouissante. Ma mère, elle, me crie casse-cou ; elle dit qu'au lieu de perdre mon temps et ma santé à rester dans Bruxelles qui doit être une fournaise à cette saison, ce qui est vrai, je ferais mieux d'aller la retrouver ; elle m'avertit qu'Emilienne Gaillard Cheval est très entourée, et que si je continue à demeurer un exilé, les projets d'union qu'elle a formés pour nous se briseront d'eux mêmes. J'apprends donc en même temps mes fiançailles et les graves dangers qu'elles courent. Et sur tout ce désarroi, mon beau-père promène son monocle insolent et narquois, et malgré que je puisse te donner de l'humeur, je t'avouerai que cela ne me procure aucune sensation d'agrément.

Suivant ton conseil je lui ai annoncé officiellement nos intentions, et je l'ai prié par la même occasion de bien vouloir s'entendre avec ma mère pour couper court à ses projets. Je ne suis ni content ni heureux, et si je t'embrasse avec toute ma tendresse, je ne puis m'empêcher de songer que pendant que je me débats dans les ennuis de tous genres, tu joues éternellement au golf avec Thorney. J'en ai fait la remarque à ton parrain, qui s'est mis à rire et m'a dit qu'il en était toujours ainsi dans la vie ; que pour arranger les choses les femmes jouent toujours au golf avec le voisin. Il a, pour vous expliquer cela, une philo-

sophie superficielle et sceptique, qui est la chose que je commence à apprécier le plus en lui, et malheureusement c'est la seule qui te déplaise.

Et maintenant, pour tâcher d'effacer le ton de cette amère diatribe, je te dirai qu'au milieu de ces ennuis il est une chose délicieuse, c'est de songer que dimanche j'aurai le plaisir de t'embrasser.

Te rappelles-tu, la fois passée, nous deux, le long de l'eau, vers le soir, alors que le soleil rouge planait comme un énorme globe dans une atmosphère violette; au bord de l'eau ses reflets faisaient briller en taches claires les flaques et le sable humide. La mer d'un calme plat, presque sans vague, éternelle voyageuse qui vient se plaindre à la terre immobile, murmurait très doucement sa chanson mélancolique. T'en souviens-tu? nous allions, sans nous parler, l'un près de l'autre. Je voyais ton visage assombri par l'ombre de ton chapeau se profiler comme un camée sur le gris vert de l'eau. Au loin des mouettes blanches volaient, blanches comme ta robe, et la brise qui passait remplissait ma poitrine d'une volupté si profonde qu'elle faisait monter des larmes jusque sous mes paupières. Oh! dis, s'aimer est une chose délicieuse, et des heures comme celles que nous avons vécues ne valent-elle pas à elles seules de vivre toute une vie.

JIMMY.

Ostende, le ...

Mon ami,

Je reçois à l'instant une lettre ridicule de Jimmy, m'annonçant des projets de mariage insensés. Je devine fort bien comment les choses se sont passées; dans le désir de me déplaire, vous avez essayé de miner et de détruire tout l'édifice raisonnable que je construisais. Je découvre enfin l'aboutissement de toutes vos machinations, et les moyens ténébreux que vous avez employés pour arriver à vos fins. Je réponds à cette diplomatie de mauvais aloi par le mépris le plus absolu, et vous avertis que je m'opposerai formellement au mariage de mon fils avec une intrigante.

Je vous serais reconnaissant de téléphoner à la modiste pour lui demander ce qu'elle attend pour m'envoyer les chapeaux que j'ai essayés il y a au moins trois semaines. Vous pourriez peut-être vous en charger samedi. A bientôt donc, et soignez-les bien.

CLARANCE.

Bruxelles, le ...

Ma bien chère Clarance,

J'ai appris presque en même temps que vous la nouvelle dont votre lettre me parle, et soyez sûre que seules des occupations nombreuses m'ont empêché de vous en écrire plus tôt. Je le regrette, d'autant plus que quelques mots de ma part vous auraient épargné le chagrin de me faire d'aussi durs reproches. Je m'oppose également au mariage de ma protégée avec votre fils. Je trouve comme vous que c'est une combinaison folle que d'unir un garçon sans situation, ni avenir, ni fortune comme l'est Jimmy, avec quelqu'un qui, de son côté, ne peut lui apporter que le charme de sa beauté et de son caractère aimable et facile. J'ai en vue un jeune homme que j'espère intéresser à mes entreprises ; et puisque de votre côté vous songez à un riche mariage pour ce cher Jimmy, nos deux futurs couples seront au mieux faits pour s'entendre et se lier dans la suite, s'ils en ont l'envie. Je crois que cette manière éloignée est la seule façon logique d'unir nos deux familles, les tentatives faites en ce sens n'ayant pas toujours réussi jusqu'à présent. Et à ce sujet je suis heureux de me rencontrer une fois avec vous dans le même chemin, ce qui ne peut être que l'occasion d'un renforcement de notre amitié.

Il m'est revenu que M. Sainte-Avertance et le petit Champoireau faisaient leurs délices de vous tenir compagnie, et ceci me permet de ne pas regretter trop vivement que le soin de mes affaires me retienne loin de vous.

Je vous ai fait envoyer vos chapeaux, et vous baise la main.

HECTOR.

Bruxelles, le ...

Ma chère Maggy,

Il est des gens qu'on aime et dont on supporte les mauvaises humeurs et les reproches avec sérénité, se contentant de faire ce qui leur est utile, sans souci de leur jugement; mais il en est d'autres dont un reproche fait mal, et pour qui l'on agirait même au contraire de leurs intérêts s'ils vous en priaient, pour le seul plaisir de leur plaire. Pour éviter que tu m'envoies d'aussi méchants écrits que ceux que la mauvaise humeur te pousse parfois à m'adresser, je t'avertis que Clarance s'oppose à votre mariage, et moi aussi par la même occasion. Ne t'inquiètes pas surtout de cet état de choses, l'accord parfait qui règne à ce sujet entre ma femme et moi ne peut vous être en rien préjudiciable, car je pense qu'à lui seul il sera la cause de sa ruine.

Tout ceci te semblera embrouillé, ennuyeux, ou même déflorera pour toi le bonheur tranquille et en enlèvera la sensation d'absolu qui le fait paraître si délicieux, lorsqu'elle y est attachée. Il serait évidemment si simple de s'entendre, mais ce n'est pas l'habitude dans la vie. C'est vrai, la trame de l'existence est nue et peu variée, mais ce sont les mille circonstances qui l'entourent qui en font un tissu aux teintes et aux dessins les plus multiples.

Ce qui pour vous est la cause de complications nombreuses, c'est la situation qui existe entre Clarance et moi. Cette situation, ne la juge pas. La longue habitude de vie en commun crée dans bien des ménages un ensemble de faits, de pensées qui sont comme autant d'étrangers qu'il faut tenir à distance ; la moindre des choses les feraient surgir tristement, inutilement, comme des remords ou comme des regrets. Ce que l'on a pardonné ne meurt pas pour cela. Sur les événements graves le temps passe, il en efface les contours, on finit par en ignorer les causes, leur importance même diminue, on ne sait plus qui doit en porter la responsabilité, et au bout de quelques années il n'y a plus de coupables ni de victimes en présence, il n'y a plus que des caractères qui luttent et se contrecarrent.

Pour éviter ces misères, vous aurez toujours sur nous une grande supériorité, vous avez tous deux un passé très net, très simple; tout ce que vous y ajouterez ensemble y aura sa place marquée, ne dérangera aucun souvenir, n'éveillera aucune réminiscence que vous ne pourrez vous rappeler en commun. Tâchez qu'il en reste toujours ainsi.

TON PARRAIN.

Bruxelles, le ...

Ma chère Clarance,

Le jeune homme que je protège, et dont vous me permettrez de taire encore le nom, ne pouvant faire en Argentine un voyage qui me serait utile, j'ai parlé à Jimmy de l'effectuer à sa place. Je rencontre malheureusement une certaine résistance; vous devinez comme moi les liens qui le retiennent. Pourtant, je crois qu'il vaudrait mieux pour lui qu'il s'éloigne pendant quelque temps, et puisque nous voilà d'accord pour empêcher ce mariage, je vous engage à m'aider à l'y décider.

L'objection que vous pourriez me faire est, si je ne m'abuse, la suivante : les soins de son mariage avec Mademoiselle Gaillard Cheval nécessitent sa présence ici, je vous avertirai cependant d'une chose que vous ignorez : c'est que la bourse a été mauvaise ces derniers jours; le substitut se trouvait fortement engagé et a de la sorte perdu de très fortes sommes, il lui faudra au moins un an pour se remettre à flot, s'il y parvient. Voici donc Jimmy dans une situation épineuse; restant ici sans s'avancer, son attitude expectative pourrait paraître froissante et par trop intéressée, des avances trop directes pourraient de même le mener dans une impasse. Ne vaudrait-il pas mieux qu'il s'en aille. Je compte d'ailleurs que votre perspicacité et votre diplomatie, que je reconnais d'autant mieux que j'ai eu souvent à en souffrir, ne seront pas en défaut pendant tout ce temps, et que les intérêts de votre fils seront en bonnes mains durant son absence.

A bientôt, je l'espère, ma chère Clarance, et bien à vous.

HECTOR.

(*A suivre.*) MAX DEAUVILLE.

LES LIVRES BELGES

Hubert STIERNET : CONTES A LA NICHÉE. (Un vol. in-8°, dessins de Georges Lebacq. Bruxelles, Lebègue et Cie.) — Voici un livre incontestablement charmant, qui a le double parfum de la jeunesse, d'abord parce qu'il est écrit avec une simplicité pleine de nuance, ensuite parce qu'il évoque l'enfance avec une vérité à la fois naïve et poétique. Il n'est point douteux que tous ces courts récits champêtres que nous offre, comme un bouquet d'églantines, l'auteur des *Contes au Perron*, ont été vécus par lui ; ils ont la saveur des souvenirs qui viennent hanter délic eusement l'homme dont la vie est déjà longue alors que, dans sa songerie, il remonte le chemin du passé... C'est pourquoi les pages de Stiernet séduiront tout le monde ; chacun y retrouvera un peu de son enfance, un peu de sa candeur, puisque toutes les enfances se ressemblent tellement, un peu de l'ambiance de ces années heureuses et claires qui précèdent l'adolescence.

Ce livre a d'autres qualités, car s'il est joliment écrit, il contient aussi une leçon de choses et de gens... De façon nullement pédantesque, ce qui était, en somme, assez difficile, Hubert Stiernet, à la fin de la plupart de ses nouvelles, formule une moralité faisant un tout avec le récit et achevant naturellement le développement de ce que nous appellerons l'action, bien qu'il n'y en ait point à proprement parler dans ces brèves histoires. Toute la séduction réside dans le délicat réalisme des épisodes, dans la façon sereine et affectueuse de les présenter, et dans la fraîcheur de leur atmosphère morale. N'est-ce pas qu'elle est charmante la mésaventure du Poucet de *La Saint-Pierre* et touchante la destinée de *Jacques*, le bon corbeau?... Quant au *Renard* il n'est pas sans allier à l'humour certaine philosophie satirique. Dans la *Tache de Farine* on trouve une description de moulin qui suffirait à ranger Stiernet parmi les meilleurs peintres de la wallonie liégeoise.

Ce volume est écrit pour les enfants ; mais les grands enfants que sont les hommes mûrs ne dédaigneront pas le plaisir de sa lecture facile, car il leur permettra de revivre en songerie une existence où tout est insouciance, naïveté et irréflexion. Et ils se laisseront prendre à cette émotion parfois mélancolique qui émane de beaucoup de pages et qui est le fruit de l'expérience

même du conteur qui se confie et laisse deviner ses regrets... Ils aimeront comme nous la navrante aventure du nègre Djouma, laquelle apprend aux culottins de Blaret à ne pas s'imaginer qu'un homme est méchant parce qu'il a la peau noire et les lèvres épaisses; tout comme ils se laisseront ravir par l'ironie tout à fait drôle qui se dégage du conte : *Le Singe*, d'une tournure si amusante. Les nouvelles d'Hubert Stiernet sont d'une ligne précise, d'une couleur un peu pâle mais harmonieuse ; elles évitent constamment les détails superflus et les descriptions pesantes pour ne s'occuper que de l'essentiel. Ce livre d'un si placide sentiment ajoute à la réputation de l'écrivain wallon qui l'a signé, et confirme son probe talent.

SANDER PIERRON.

Herman BACCAERT : EMMANUEL HIEL. — **Herman TEIRLINCK** : JEF LAMBEAUX.— **Raphaël VERHULST** : TELAMON EN MYRTALEE. — **Huibrecht HAENEN** : GEDICHTEN EN SONNETTEN. — **Frans VAN CAUWELAERT** : VERHANDELINGEN EN VOORDRACHTEN.— **August VAN CAUWELAERT** : VERZEN. — **Gust. VAN ROOSBROECK** : SPROKEN VAN DROOM EN DOOD. — « Petit à petit, on a oublié ce que fut cet homme; ce qu'il a écrit est déjà à moitié enterré sous la poussière. Cette attitude dédaigneuse, Hiel ne l'a point méritée. Il a droit à l'estime des jeunes générations. »

Ces quelques mots de la préface font très nettement ressortir la portée de l'ouvrage réparateur que M. Herman Baccaert a consacré à Emmanuel Hiel. Hiel appartient à cette génération de poètes autour de laquelle le silence le plus absolu s'était fait, il y a quelques années, et que le succès d'œuvres comme celles de MM. Prosper van Langendonck, Karel van de Woestijne, Alfred Hegenscheidt, etc., avait laissé retomber dans l'oubli. Depuis le début du beau mouvement de *Van Nu en Straks* jusqu'à tout récemment, l'admiration enthousiaste pour l'œuvre des artistes vivants avait fait oublier l'œuvre des morts. C'était comme si la jeune critique avait perdu de mémoire l'existence même des volumes d'un Zettermann, d'un Sleeckx, d'un De Cort, d'un Dautzenberg, d'un Prudens van Duyse. Cette injustice de la génération de 1890, la génération nouvelle est en train de la réparer. L'œuvre des prédécesseurs est de nouveau lue et étudiée, commentée par la critique moderniste.

Peut-être que M. Herman Baccaert eût mieux adressé l'hom-

mage posthume que constitue son livre à quelque autre figure de notre mouvement littéraire et combattif flamand. Ce livre de piété filiale eût plus convenablement consacré le souvenir de prosateurs comme Snieders, Van Driessche, Sleeckx, Zettermann. Loveling, ou de poètes comme Van Beers, De Cort, Dautzenberg, que celui de l'écrivain désordonné que fut Hiel.

Hiel était un vrai romantique, fougueux d'inspiration, grandiloquent de verbe. Issu du peuple, ayant toujours vécu parmi le peuple, Hiel conserva de son origine une certaine rudesse, qu'il ne sut jamais vaincre. Il n'y avait rien d'aristocratique en lui. Son art s'en ressentit. Hiel ne put réfréner sa verve, guider sa main. Il fut toute sa vie un improvisateur et ne sut faire dans ses idées et dans ses sensations le triage inévitable, ni travailler son vers. De là une œuvre touffue, trop abondante, très inégale et très relâchée.

Mais c'est comme poète populaire que Hiel doit être jugé. Comme tel, il nous a donné une œuvre toute de simplicité émouvante, de bonhomie souriante, de passion sincère, une œuvre mâle et musclée. Il peut à bon droit être considéré comme notre lyrique le plus fort, le plus vigoureux de 1860 à 1875. Ses oratoires (*Lucifer*, *De Schelde*, *De Wind*, *Lentesymphonie*, etc.) témoignent d'une belle puissance épique. C'est dans la chanson que Hiel a trouvé le plein développement de son talent. Ses petites chansons d'amour, chansons d'ouvriers, de paysans, d'enfants, de soldats, de matelots sont très répandues. Il a été en quelque sorte le Botrel du peuple flamand et, de ce chef, il mérite toute notre reconnaissance.

Hiel est aussi, en somme, un de ces ecrivains dont la *signification* dépasse la véritable valeur d'art.

M. Baccaert a fait œuvre utile en rappelant son souvenir à notre mémoire oublieuse, en retraçant à nos yeux distraits les traits essentiels de sa figure de poète. Son livre est sérieusement documenté et écrit avec ferveur.

* * *

Signalons encore une étude de M. Herman Teirlinck, notre élégant romancier, sur Jef Lambeaux (numéro spécial de *Onze Kunst*). Cet essai, écrit dans la langue personnelle et si caractéristique de M. Teirlinck, donne une très pénétrante analyse psychologique de l'œuvre de notre admirable sculpteur national; elle projette sur sa multiplicité une lumière toute nouvelle. Suivant M. Teirlinck, l'existence de Lambeaux fut celle d'un admirable animal humain, qui s'est tué à force de vivre, de

vivre intensément, frénétiquement, follement, et de rester sourd à tous les sages conseils spirituels, aveugle à toutes les indications de l'expérience supérieure. Lambeaux ne put jamais tenir tête à ses puissantes passions. Chez lui, sur l'œuvre d'art qui doit émaner et émane de l'instinct richement sensuel, du tempérament naturel de l'artiste, ne s'exerçait jamais le contrôle intellectuel, qui émonde tout ce qui n'est pas mûr ou pas harmonieux, qui retranche tout ce qui choque ou défigure, qui remplit les lacunes, qui donne au tout l'unité architecturale. Par là, il manque à Lambeaux précisément cette unité classique, cette paix calme et majestueuse qui accompagne l'expression de la pure beauté. Lambeaux est beau seulement par instants, par bonds, par fragments. Quand son instinct l'abandonne, il tombe tout de suite dans le vulgaire. Comme provenant d'un artiste de tempérament, se laissant guider uniquement par la fougue de son âme et travaillant en dehors de toute école, son œuvre, parfois si profondément humaine, si noble et si émouvante, devient à d'autres moments brutale et grossière, désordonnée de ligne, culbutée par la passion. Par ses défauts mêmes, Lambeaux apparaît, en dernière analyse, comme un type très complet de sa race.

La brochure de M. Teirlinck constitue une excellente contribution à notre critique d'art.

* * *

Nisos est roi de Tempee, royaume prospère, développant le long de la mer l'opulence de ses futaies et de ses taillis. Il se laisse séduire par l'or et la pourpre des Phéniciens et vend la richesse de son pays, tous les beaux arbres du royaume. Aussitôt la terre s'ensable, les sources tarissent : c'est la ruine pour Tempee. Le vieux roi meurt de chagrin. Les dieux l'ont abandonné, il ne sait pour quel motif. Telamon et Myrtalee, fils et fille de Nisos, le trouvent dans l'amour incestueux qu'ils ont l'un pour l'autre. Pour apaiser le courroux des dieux, Telamon montera au mont Olympe et Myrtalee prendra le voile des vierges du temple.

Après une année, Telamon revient au pays et est proclamé roi par le peuple reconnaissant, grâce à l'intervention du philosophe Hyllos qui, comprenant la véritable cause du désastre public, a ordonné au nom du prince absent de replanter partout des arbres, des arbres dans tout le royaume. Avec eux sont revenus la richesse, la prospérité, le bonheur. Au moment du couronnement, Hyllos apprend à Telamon qu'il n'est pas le fils

de Nisos, mais enfant d'un roi étranger, dont la femme, pendant sa grossesse, a été amenée captive à Tempee. Une joie surhumaine s'élance en flammes d'allégresse du cœur de Telamon : il pourra librement aimer Myrtalee; Myrtalee sera la reine de Tempee.

Mais Myrtalee est liée aux dieux par son serment de pureté. Alors Telamon, à bout d'expédients, révèle le terrible secret qu'il sait : il a ascensionné le mont Olympe, mais il n'y a pas trouvé de dieux; les dieux n'existent pas... Le peuple indigné pleure l'aveuglement de son roi... La prêtresse Tekmessa tue Telamon, pour venger l'insulte prodiguée à tous... Myrtalee, pour avoir embrassé le cadavre de son amant et violé sa promesse, est condamnée à mort, selon les prescriptions saintes...

Tel est le sujet de la nouvelle pièce de M. Raphaël Verhulst; véritable tragédie : tous les éléments y sont.

Reconnaissons tout de suite qu'une *atmosphère* réellement antique, païenne domine ce drame; la pureté des cieux orientaux le clarifie, la pompe des sacrifices divins l'élève, la gloire des royautés malheureuses le couronne, la fatalité des dieux l'écrase. En mots solennels, les chœurs chantent les dieux et la splendeur des arbres est célébrée en phrases homériques. Œuvre classique, très pure de ligne, écrite suivant la conception authentique des tragédies anciennes et conçue d'après les principes directeurs du théâtre grec antique, créée en quelque sorte avec la mentalité d'un contemporain de Sophocle, elle réalise un curieux effort d'adaptation. Cet effort nous pouvons l'apprécier en tant que curiosité, en tant qu'ouvrage de documentation; nous pouvons y admirer l'habileté avec laquelle toutes les difficultés scéniques ont été tournées, la science avec laquelle les théories psychologiques et dramaturgiques de l'antiquité ont été appliquées. Nous ne pouvons plus admettre ce drame comme *œuvre d'art*, c'est-à-dire comme *acte personnel de création. Telamon et Myrtalee*, n'est qu'un pastiche de drame antique.

Des essais, comme celui-là, doivent être estimés vains, en principe; ils ne laissent pas de suite durable.

Qu'on ne m'objecte pas maintenant *Jezus de Nazarener* du même auteur... *Jezus* était un drame bien moderne, moderne au point de vue de la construction scénique, moderne au point de vue de la psychologie, moderne au point de vue des doctrines, comme était moderne la *Salammbô* de Flaubert...

Dans *Telamon et Myrtalec* nous ne trouvons aucune des

préoccupations qui élèvent *Jezus de Nazarener*, ce drame si beau, si complet, si original... A côté de *Jezus*, *Telamon en Myrtalee* représente un *canevas* de drame ; la psychologie — si grandement traitée dans *Jezus* : souvenez-vous des trois figures de Jezus, de Judas, de Hannan — y est restée à l'état rudimentaire. Telamon, Myrtalee, Nisos, Hyllos sont trop des marionnettes, habillées de peplums, déclamant des phrases grandiloquentes...

* * *

La production littéraire flamande a été très peu abondante pendant ce dernier trimestre. Nous traversons une année de crise.

Du poète limbourgeois Huibrecht Haenen vient de paraître un recueil de poésies posthumes, *Sonnetten en Gedichten*, préfacé par M. Thomissen, le beau-frère du défunt. En une préface vengeresse, noblement pamphlétaire parfois, M. Thomissen retrace la vie du pauvre Haenen, être chétif, souffrant, toujours malade, méconnu de plus, de là moralement aigri. Son long martyre, Huibrecht Haenen l'a exprimé dans ses vers. Cependant, la véritable humanité contenue dans ces pages n'en rachète pas complètement les nombreuses défectuosités artistiques. Grâce aux renseignements de M. Thomissen, nous comprenons mieux maintenant l'intime nature de la poésie de Haenen. C'est par le poète même que nous aurions dû la saisir depuis longtemps. En fait, l'œuvre poétique d'Huibrecht Haenen ne présente pas une équation suffisante entre le *sentiment* — très vrai, très réel, très sincère ici — et son *expression littéraire*. Ce n'est donc pas une œuvre d'art supérieure tout à fait, quelque précieuse qu'elle puisse nous apparaître : nous devons avouer cela. Je suis convaincu cependant qu'en restant vivre, Haenen aurait bien su dominer à la fin la forme et épurer son verbe. Il serait devenu un beau, un grand poète de la souffrance humaine... Cela n'a pu être.

Si aucun de nos bons écrivains ne nous a fait le don royal d'un beau livre, voici du moins trois volumes de début qui me remplissent tous trois de joie et d'un sûr espoir : les *Verzen* d'August Van Cauwelaert révèlent une véritable nature de poète, nature fine et noble ; les *Verhandelingen en Voordrachten* de Frans Van Cauwelaert nous offrent en pages enthousiasmées l'histoire du mouvement flamand, depuis son origine, à travers toutes ses luttes, toutes ses victoires, toutes ses défections ; les *Sproken van Droom en Dood* (Contes de Rêve et de Mort) de

M. Van Roosbroeck, jeune écrivain admirablement doué, nous apportent l'enchantement de leurs proses subtiles et rares, douces comme les musiques d'un soir d'été, délicates comme les pastels de Whistler, à travers desquelles se manifeste une nature d'artiste sensible jusqu'à en souffrir : une promesse certaine et supérieure...

ANDRÉ DE RIDDER.

Modeste DE BIE : RUYSBROECK L'ADMIRABLE (Un vol., Hal, Imprimerie Saint-Martin). — Depuis que le Ministre des Sciences et des Arts a pris l'initiative d'organiser un concours entre les sculpteurs et les architectes du pays pour un projet de monument à élever à la mémoire de Ruysbroeck l'Admirable (concours qui, comme l'on sait, n'a guère donné de résultats), les conférences et les écrits relatifs à l'œuvre et à la vie de ce grand écrivain mystique du XIVe siècle se multiplient.

Ce sont maintenant les écrivains flamands qui s'efforcent à rendre accessibles les arcanes de la pensée de ce génial littérateur, moine de Groenendael.

L'ouvrage de M. Modeste de Bie renferme deux parties bien distinctes.

La première traite de la biographie de Ruysbroeck ; elle est trop connue par tous les initiés des littératures pour que nous nous y arrêtions. Déplorons seulement la sécheresse avec laquelle l'auteur a raconté l'odyssée de cet humble paysan Jan Ruysbroeck qui, à l'âge de sept ans, arriva à Bruxelles, déguenillé, mais plein de santé et de volonté, et devint ensuite vicaire de Sainte-Gudule où il se fit remarquer par ses prêches enflammés contre le fanatisme de l'époque, le pharisaïsme des prêtres et le panthéisme des chrétiens.

Toute l'attention du lecteur de ce livre se concentre sur la dernière partie où M. de Bie étudie Ruysbroeck l'Admirable comme littérateur. Il le dénomme le plus puissant et le plus novateur des prosateurs moyenâgeux. A son époque n'existaient point les termes néerlandais équivalents aux expressions latines de la mystique ; c'est à Ruysbroeck que la littérature néerlandaise les doit. Cette langue nouvelle n'était pas dépourvue de mots ordinaires, mais aidant à exprimer des pensées d'une élévation rare, parfois sublime, ils perdaient leur vulgarité. Au surplus, elle charmait par la parfaite harmonie de ses parties. Son style avait une plasticité incomparable.

C'est au chanoine David, le fondateur du « Davidsfonds », que

nous devons une édition définitive en ce savoureux flamand du moyen âge, des œuvres complètes de Ruysbroeck l'Admirable.

Parmi les traducteurs français de Ruysbroeck, il faut mentionner d'abord Ernest Hello. Il l'a révélé aux lettrés de langue française. Toutefois, Hello travaillait d'après la traduction latine de Surius et ne visait qu'à présenter la substance du génie de Ruysbroeck. Puis nous avons *Le Livre des XII Béguines*, par l'abbé Paul Cuylits, une autorité belge en littérature mystique. Quant à la traduction de Maurice Maeterlinck : *L'Ornement des noces spirituelles de Ruysbroeck*, tout en rendant hommage à la belle langue de cet ouvrage, des professeurs de théologie en contestent la valeur comme exactitude de texte.

En somme, le livre de Modeste de Bie mérite, pour sa riche valeur documentaire, de prendre un rang honorable parmi les ouvrages étudiant la vie et les écrits de Ruysbroeck l'Admirable.

JEAN LAENEN.

LES THÉATRES

Le drame *aux Galeries, au Molière, à l'Alcazar, à l'Alhambra.*

Qui dira les authentiques relations existant entre l'état de la température et les prédilections du public pour tel ou tel genre dramatique?

En existe-t-il en réalité? Ou bien le hasard seul, la fantaisie des directeurs occasionnels sont-ils les causes de l'accaparement de toutes les scènes estivales bruxelloises par le drame sous toutes ses formes : drame poignant à tapageuses péripéties, drame grandiloquent de cape et d'épée, drame historique et chevaleresque, drame social à tirades humanitaires.

On en a mis partout. Il a du succès partout.

Est-ce à dire que le vaudeville, si on le jouait, — l'opéra, si on le risquait, — voire les Classiques ou les pitreries de music-halls n'en auraient point tout autant? Peut-être, oui. En tous cas, le fait est constant : la foule frémit, pleure, acclame le héros, console la victime, siffle le traître tous les soirs, d'Ixelles au boulevard de la Senne, en passant par le centre chic de la ville, avec un entrain et une sincérité vraiment édifiants, — et symptomatiques.

Il n'y a encore — mais ne doit-on pas mettre quelqu'amertume à le constater? — il n'y a encore que les sentiments simples, les grosses émotions superficielles, les psychologies

rudimentaires, — et la littérature sans complications, qui séduisent le public, — le vrai, celui qui s'abandonne à ses impressions, qui les manifeste, — celui qui paye aussi, de sa personne et de son argent.

Les directeurs autant que les artistes aiment bien ce public-là.

La troupe recrutée par M. Mertens est, dans son ensemble, vraiment bonne. Elle campe avec sûreté et pittoresque, avec chaleur aussi, des interprétations tout à fait « dans la note ». MMmes Ducange, Dépernay, MM. Cahuzac, Recurt, Dufroy, Mylo, Delferrière sont en tête des distributions très heureuses qui firent un sort excellent à la *Jeunesse du Roi Henry*, à la célèbre et tant appréciée autant que honnie *Tour de Nesle*, à la *Jeunesse des Mousquetaires*, où M. Perny, un Odéonien à panache, fit une apparition brillante en attendant que Krauss, tant choyé ici naguère, vienne jouer l'*Assommoir*, la *Dame de Montsoreau*, etc.

M. Parys reprend successivement, au Molière, devant des salles toujours combles, les succès du répertoire qui lui ont valu de fructueuses soirées les étés précédents. MM. Portal et Desorme, MMmes Dangely et Milhert et leurs camarades font pleurer consciencieusement sur les infortunes de la *Fille du Garde-Chasse*, se transforment avec conviction en *Pirates de la Savane*, font haleter les assistants aux péripéties d'*Une Cause célèbre* ou aux aventures de la *Belle Limonadière*.

La tournée Dufrenne et Grandjean a joué de façon très remarquable, à l'Alcazar, une fort mauvaise pièce tirée du vigoureux et courageux roman de Victor Margueritte : *Prostituée!* tandis que la tournée Gervais, qui y avait apporté le répertoire Arthur Bernède, — la satire de la magistrature, du clergé, de l'armée, de l'aristocratie, d'une France en désarroi et en scandale enfin, — a émigré sur la vaste scène de l'Alhambra, où elle reprend quelques violentes pièces dont l'apparition fit tapage naguère, — la *Fille Elisa*, par exemple, tirée par Jean Ajalbert du beau roman des Goncourt, mais qui ne provoque plus aujourd'hui qu'à peine de la curiosité.

Et comme l'été ne veut décidément pas arriver, malgré que le calendrier soit formel à son égard, le public bruxellois, à défaut de transpirer, pleure toutes ses larmes tous les soirs.

M. Durand-Ulbach toutefois se risque à le faire rire : il va, pendant juillet, jouer le vaudeville trois jours par semaine à l'Alcazar. Il n'y a aucune raison pour qu'il ne fasse pas une campagne fructueuse.

PAUL ANDRÉ.

ADA NEGRI [1]

Je n'ai pas de nom. Je suis la rude fille
De l'humide taudis;
La plèbe triste et damnée est ma famille;
Mais une flamme indomptable habite en moi.

Cette strophe, succinctement, nous indique l'origine d'Ada Negri; elle caractérise son tempérament et la nature de son œuvre poétique. Dans sa simplicité émouvante, elle nous fait deviner les premières et les plus fortes impressions d'une adolescence dont le souvenir a perduré toujours douloureux.

Ce poète a surtout appris, dans ses jeunes années, à connaître la souffrance; et cette rude école rendit son cœur profondément sensible aux injustices de la vie et de notre état social.

Toute enfant, Ada Negri perdit son père, qu'elle semble avoir à peine connu, et qui mourut à l'hôpital. Sa mère, en travaillant beaucoup, réussit à l'élever, à en faire une institutrice d'école villageoise, et c'est du village, dont elle n'était guère sortie, que la jeune fille lança vers le monde ses premiers vers, palpitants de *la flamme indomptable* qui habite en elle.

Les souvenirs de son enfance sont pleins d'amertume. *Je m'épanouis dans la fange*, dit-elle, et ce n'est qu'en parlant de sa mère qu'elle s'adoucit dans des élans de tendresse admirative et reconnaissante.

Bien jeune encore, elle connut la disette, le souci du lendemain, qui pèse même sur le sommeil; elle se tendait vers le bonheur, mais la gêne, la misère l'étouffaient; cette existence oppressait sa jeune âme vibrante, assoiffée de vie. *Je grandis dans les ténè-*

(1) *Ada Negri*, Fatalità. — Tempeste. — Maternità. 3 vol., Fratelli Treves, éditori, Milano.

bres, ayant ici au cœur, une nostalgie féroce de soleil! Heurtée, meurtrie déjà, à l'âge où les jeunes filles s'abandonnent à la joie de vivre, rêvent à l'amour, au bouleversement radieux qu'elles en attendent, son âme se replie; elle réfléchit; la souffrance l'a mûrie. Elle regarde autour d'elle le monde de travailleurs où elle a grandi; tout ce qui les accable, la misère, la maladie, les accidents, la vieillesse mendiante, la lutte incessante contre les duretés de la vie émeuvent son cœur autant que sa propre détresse.

Elle devine et mesure la force de la douleur quand celle-ci *ne cède ni ne s'incline* et se sent soudain grandie par ses épreuves. *Souffrir, c'est vivre*, s'écrie-t-elle. Son énergie s'exalte à cette révélation et désormais son tempérament passionné se fortifiera de cette même souffrance qui l'opprimait d'abord. Réagir contre la douleur, sera toute la raison de cette énergie, et sa vie, qu'un courage uniquement résigné eût faite médiocre, se vêtira par la lutte, d'une âpre dignité. Consciente du bien qui naît ainsi de la douleur, elle se redresse, car elle connaît enfin sa mission : révoltée contre son destin, elle criera pour tous ceux qui souffrent comme elle, sa volonté de trouver tout de même du bonheur.

Alors ses accents spontanés vibrent, éclatent, sous le rythme des vers; *la flamme indomptable* qui couvait en elle, jaillit et d'un seul coup éclaire sa voie!

Orgueilleuse du talent qu'elle se découvre et qu'elle a nourri de ses larmes, elle éprouve qu'il sera pour elle une arme dont elle vaincra l'infortune et par laquelle elle conquerra la gloire, sa joie la plus haute.

Elle ne craint plus la misère qu'elle aperçoit à son chevet; elle la défie même. *Reste*, lui dit-elle sans effroi, sûre de soi désormais :

A moi la jeunesse, à moi la vie!
Dans le combat fatal
Tu ne me verras pas, tu ne me verras pas défaillir.
Sur les ruines éparses, sur les angoisses
Brillent mes vingt ans!

. . . . . .

J'ai du sang dans les veines,
Du sang de plébéienne, ardent et fier ;
Je foule les vives angoisses, les pleurs, les désespoirs,
Et je marche à l'avenir.

. . . . . .

Et de tes lacs bondissant hardiment,
Je chante l'hymne à la vie!

Or, cet hymne à la vie, de quoi s'inspirera-t-il ?

Ce n'est pas de la nature. Il semble vraiment qu'Ada Negri ne l'ait contemplée que dans le cadre de la fenêtre étroite de son école. Certes, elle se tourne parfois vers l'harmonieux horizon de la campagne italienne. La fraîcheur des prés fleuris l'attire; elle voudrait s'y lancer, telle *une pouliche agile* pour oublier peut-être, dans le mouvement délicieux et printanier de l'air parfumé, ce qui pèse sur son cœur. Mais elle n'est pas contemplative et n'a pas communié avec la terre natale. Chose étrange, cette âme sensible, enthousiaste, ambitieuse de gloire, éprise du travail qui *déifie*, reste indifférente au décor naturel qui, de tout temps, fut en Italie, pour les artistes et les penseurs, un trésor inépuisable d'inspirations et le modèle d'œuvres à jamais vivantes. Son imagination poétique n'est point frappée par les caractères saisissants de son pays, dont l'émouvante beauté s'enrichit de tout ce que l'effort humain, par ses manifestations les plus nobles et les plus hautes, sut ajouter à l'œuvre de la nature, si bien que les monuments de l'art y semblent nés du sol, aussi harmonieusement que les fleurs et les arbres.

Ada Negri, n'évoque pas l'histoire fastueuse de sa race et repousse les vieux livres qui la racontent, *fossiles austères* parmi lesquels elle a froid! Elle n'a nourri son cœur et sa pensée, que du spectacle des malheureux qu'elle a vus travailler et se débattre comme elle, et n'a observé de son Italie, que la banlieue moderne d'une ville industrielle, les ruelles étroites, étouffantes et pauvres qui conduisent à l'usine, l'usine où, vers le soir, parmi les machines soufflantes,

Une fatigue sans nom oppressait
La poitrine des femmes,
Quand, le visage livide, les tisserands
Achevaient l'ouvrage, silencieusement...

Ce n'est donc point à la louange de la vie heureuse, ensoleillée, anoblie par le souvenir d'anciennes gloires, ornée par les images qu'ont créées les artistes, que va chanter *l'hymne à la vie.*

Ces belles choses lumineuses sont demeurées trop loin de l'âme de l'enfant. Elle a grandi dans un cercle étroit de tourments et d'angoisses. Toutes les réalités déprimantes lui furent révélées trop tôt; elles obsédèrent son esprit ardent, et l'ont fait plus combattif que rêveur.

Pour ceux qu'elle appelle *les vaincus,* la nature est cruelle. L'ouvrier de l'usine, celui de la terre, celui de la mine, n'en connaissent que les forces inclémentes, brutales, destructives. Ils souffrent de ses coups, autant que des iniquités sociales et c'est pour les aider, les relever s'ils fléchissent, leur communiquer la flamme et l'audace de sa révolte, qu'elle leur crie : *J'arrive!*

Leur foule, sans hésiter, subissant son prestige, l'élit sienne et l'acclame du nom dont elle s'est baptisée : *Muse du nouvel amour!*

Je crie le salut libre et fraternel,
L'hymne augural qui noue les cœurs aux cœurs,
L'hymne d'espérance et de justice.

Ces vaincus, elle les voit défiler comme un fleuve dont les ondes se précipitent avec une sinistre rumeur :

C'est le fleuve des gueux. Il monte;
Ce ne sont que haillons et plaies, que faces décharnées.
Bras sans travail, bouches affamées,
Cœurs gonflés d'angoisse. Et il monte, il monte!
Et il traîne après lui un lourd relent humain,
Le relent des taudis humides, infects;
Et un cri jaillit des poitrines douloureuses :
Donnez-nous notre pain quotidien!

Un à un, leur Muse les reconnaît dans cette sombre masse; elle les dessine dans une attitude, un trait, un geste douloureux de leur vie misérable. Ce sont des silhouettes au caractère sobre et précis de ce qui a été pris sur le vif.
Voici le gamin de la rue :

Quand, sur la route fangeuse, je le vois
Passer sale et beau,
La jaquette toute en lambeaux,
Les souliers percés et la mine capricieuse;

Quand je l'aperçois parmi les chariots,
Le pantalon troué,
Jetant des cailloux dans les pattes des chiens,
Déjà voleur, corrompu et effronté;

Quand je le vois rire et sauter,
Pauvre fleur d'épine,
Je songe que sa mère est à l'atelier,
Le logis vide, et le père en cellule.

Une inquiétude pour lui m'étreint,
Et je dis : Que feras-tu,
Toi qui en haillons et ignorant, vas
Sans appui ni guide sur la terre?...

Rossignol gazouilleur de la cabane,
Que seras-tu dans vingt ans?
Vil et pervers artisan de fraudes?
Ouvrier diligent ou filou?

Auras-tu l'honnête blouse du manouvrier
Ou celle du forçat?
Te reverrai-je journalier ou condamné,
Au travail, en prison, ou à l'hôpital?

... Et voici que je voudrais descendre sur la route
Et le presser contre mon cœur,
Dans un suprême embrassement de douleur
De pitié, de tristesse et d'agonie;

Lui donner tous mes baisers en un instant
Sur la bouche et sur la poitrine,
Et sangloter avec une tendresse fraternelle
Ces paroles suffocantes et saintes :

Moi aussi, je vécus dans le deuil et les peines :
Moi aussi je suis fleur d'épine,
Et ma mère aussi alla à l'atelier,
Et moi aussi je connus la douleur... Je t'aime !

Ce poème est un des mieux venus et des plus caractéristiques de Negri ; l'accent dont il vibre s'intensifie, comme dans maints autres, de souvenirs douloureux et personnels. De même, lorsqu'elle voit la veuve qui lutte contre la fatalité du sort, elle lui dit :

Que je m'agenouille auprès de toi : Apprends-moi
La vertu qui supporte et pardonne ;
Toi qui ne comprends ni la haine ni la rancœur,
Bénis-moi, oh grande, oh vraie, oh bonne !

Jamais comme ici, d'une pensée plus émue,
Je ne me souvins de ma mère, et jamais ainsi
Ne me pénétra plus au cœur la fière et patiente
Dignité de la douleur !

Puis c'est le *sans-travail* qui frappe à l'atelier et demande en vain de l'ouvrage. *J'ai aussi le droit sacré à la fatigue*, dit-il.

Voici dans l'ombre la prostituée ; *tout en elle est détruit, hormi la faim aveugle.*

Voici *courbée, tremblante,* implorant un lit, la vagabonde au seuil de l'asile de nuit.

Enfin, se glaçant *dans une attitude de calme dédaigneux,* le cadavre du vieux paysan mort à la peine :

Vieillard, tu travaillas en vain ;
En vain, tu donnas ton sang,
Et tu pleuras et ne fus pas consolé ;
Et ton corps maigre ne connut point de douceur !

Mais ce spectacle n'éveille chez la jeune fille aucune pensée religieuse selon les dogmes. Elle songe qu'ils sont mille et mille ceux qui vécurent ainsi et sont morts *maintenant et pour l'éternité !*

Jamais elle ne parle, ni d'une vie future, ni d'une récompense après la mort, promesse apaisante pour une âme en détresse, et puissante pour relever le courage des malheureux.

Son énergie pourtant, est soutenue par un idéal, l'espoir d'une félicité en laquelle elle a foi. Mais cette foi se fonde sur la fraternité humaine qui doit ici-bas, accomplir parmi les hommes, l'œuvre de justice et d'amour dont elle ne doute pas.

En avouant ces sentiments philosophiques, Ada Negri ne se montre guère novatrice, mais il est néanmoins curieux de les trouver chez une jeune fille qui souffrit elle-même de l'injustice du sort. Son courage n'en apparaît que plus ferme, plus réfléchi et plus noble au travers des pensées qu'elle exprime.

Sa pitié pour le vieillard dont elle salue la dépouille, et pour tous ceux qui vécurent comme lui, n'est-elle pas un des éléments de cette fraternité humaine qui doit être un jour la beauté et la joie du monde ? La dignité de leur souffrance lui paraît belle comme un acte, comme une œuvre de génie et, les mêlant aux gloires les plus pures, elle les appelle :

Les grands des Ténèbres

... Ce sont
Les affamés, les oppressés, les vénérables
Qui n'eurent ni trève ni pardon

De la nature cruelle et ennemie
Et cependant n'ont point haï ;
Qui pour d'autres virent fleurir l'épi,
Et n'ont point volé !

Qui burent le fiel et les larmes, vilement
Et audacieusement frustrés
Par l'injustice aveugle et tyrannique,
Et cependant n'ont point tué !

Qui passèrent à travers le gel et les tempêtes
En bas, dans l'oubli,
Sans soleil, sans pain, sans vêtements,
Et ont cru en Dieu!

Qui eurent une paillasse
Infecte et misérable pour dormir,
Et l'hôpital où mourir,
Et sont morts en aimant!

Pourtant si cette résignation mérite notre pitié, n'en faisons point notre exemple! Ada Negri sait la force de la foule, capable de se faire rendre justice, fût-ce même au prix de sanglants sacrifices. C'est cette force violente qui la fait se tourner parfois vers les bourgeois, dont elle condamne l'indifférence jouisseuse, et qu'elle apostrophe avec véhémence :

Va, monde repu, va par l'air trouble
Sur la trace des prostituées et de l'or;
Moi, avec le fouet du vers bouillant,
Je te cingle la face!

Mais ces gestes de colère et pareils à des réflexes de sa douleur, sont peu fréquents, car *la flamme indomptable* qui habite en elle n'est point dévastatrice; c'est d'amour qu'elle brûle!

Plus de précision d'ailleurs dans sa critique de la société et dans ses revendications, l'amèneraient à donner à sa poésie une allure politique que son lyrisme, tout subjectif, a toujours et tout naturellement évitée. Ada Negri est uniquement poète, et sa poésie, quelles que soient ses préoccupations sociales, est toute de sentiment, en cela même, essentiellement féminine. Les misères qu'elle décrit, lui rappellent la sienne; les souffrances d'autrui l'émeuvent parce qu'elle a souffert. C'est par de constants retours sur elle-même, qu'elle alimente sa pitié humanitaire et ce sont ses larmes qu'elle essuie sur tous les yeux en pleurs. Elle a dit ingénument : *Je suis une énigme de haine et d'amour, de force et de douceur.* Elle n'est pas une énigme du tout; et nulle nature ne s'est

jamais révélée aussi clairement et complètement. Nulle n'apparaît plus logique dans ses apparentes contradictions, car rien n'est plus naturel que de la trouver, en même temps que fille du peuple à l'esprit révolté puis libéré, jeune femme gracieuse au cœur aimant.

Des vers comme ceux de LA PLÉBÉIENNE la montrent délicieusement sous ce nouvel aspect :

Les navettes tournent, le fil se tord, je chante :
J'ai dix-huit ans au cœur,
Deux beaux yeux, un métier et un amour;
Je me vets d'indienne et j'ignore les larmes.

Si je dénoue et défais ma tresse rousse
Où se joue un rayon,
Dans le regard de celui qui me fixe, une étincelle
S'allume et une secouse électrique émeut sa poitrine.

Mais je passe inattentive et je ris au visage
Des tentateurs loquaces;
Je garde pour mon amour tous mes baisers
Et je vendrais le monde pour son sourire.

Je l'aime; — il est le seigneur de la forge,
Il est le roi du marteau;
Grand, robuste, vigoureux et beau,
Près de lui je semble une enfant.

Quand il bat le fer rouge
Devant la fournaise,
Qu'il a sur le visage les reflets de la braise,
Et que son cou se gonfle,

Je m'exalte toute d'orgueil pour lui
Et j'oublie tout pour lui.
Il est mon démon et mon Dieu
Et pour moi seule, pour moi seule je le veux !

Et si je l'attends dans ma mansarde
Et que l'heure est déjà passée,
Ma respiration s'étrangle comme dans un étau,
Et je sens ici, dans ma poitrine une douleur aiguë.

Mais un pas déjà sonne sur l'escalier,
Déjà la porte s'ouvre;
Ma main tremble et ma lèvre blanchit;
Mais pour courir à sa rencontre mes pieds ont des [ailes.

Noir de poussière et splendide d'amour,
Brisé et souriant,
Le voilà; il m'enlace dans une étreinte ardente,
Et je sens battre son cœur sur mon cœur.

De tels vers nous indiquent que si, aux heures enivrantes de l'inspiration, Ada Negri répond sincèrement : *Je ne puis*, à l'appel de l'amour, convaincue qu'un autre destin la sollicite, dans le calme de la réalité pourtant, sa solitude a dû lui sembler lourde avant que ne sonnât son heure d'aimer. Sa raison tendue luttait contre son instinct de femme et les aspirations sourdes de son âge. *J'ai besoin d'amour*, lui arrivait-il pourtant d'écrire; ou bien encore: *Emportez-moi; ici un brouillard gris croupit sur mon cœur.*

Tout l'élan avec lequel elle se donne à son art n'apaisait pas cet immense et vague désir, et la vue d'une rose qui se fane la rendait attentive à sa propre destinée.

... Un désir naît en moi
D'être mordue au cœur;
D'être baisée sur la bouche,
D'éprouver des joies et des angoisses,
La folie du triomphe,
La folie de la douleur !

L'heure sonne : c'est l'Ave.
Oh ! triste fleur effeuillée,
Consumée de douceur,
Oh ! fleur tendre et suave
Ecoute, je ne veux pas mourir
Avant d'avoir aimé !

Une petite maison blanche, clairement piquée dans la verdure d'une colline lui semble le symbole du

bonheur conjugal, cet inconnu ensoleillé que toute jeune fille aperçoit devant elle :

Maisonnettes blanches, éclatantes au soleil,
Avec vos fenêtres ouvertes et la verdure à vos pieds,
Comme le regard s'attarde longuement sur vous
Petites maisons blanches rayonnant au soleil.

Passant devant vous (ne le savez-vous pas?)
Absorbée en une douce pensée, je regarde et souris.
Votre paix gazouilleuse de nid,
Oh! racontez-la moi, maisonnettes joyeuses.

Je tends les bras au soleil et à la gaieté;
Au fond de mon cœur pénètre la nostalgie
D'un visage aimé, d'une main pieuse
Qui m'effleure de sa tremblante caresse,

D'un parfum mourant de violettes,
D'un nid où se répand une profonde quiétude,
La nostalgie de vous, maisonnettes joyeuses,
Maisonnettes blanches, éclatantes au soleil.

Et comme il n'est point de saine jeune fille qui n'entrevoie le mariage et ses joies sans la maternité, cet aveu s'exprime dans les vers de celle-ci avec la chaste tendresse de l'instinct maternel :

N'aurais-je pas d'enfant à moi? Ma jeunesse
Passionnée se perd solitaire,
Et d'un tremblant parfum de violettes
Parfume l'herbe qui n'est pas fauchée.

Oh! baisers du berceau! Oh incommensurable
Joie qui console le cœur de tout deuil!
Oh! première et très douce parole
Enseignée à une petite bouche d'ange!

J'invoque cette dignité féconde
Qui délivre du mystère de l'âme
Une grande onde d'affection inextinguible;

Cette rose divine fleurie au soleil,
Cet arrachement des entrailles qui donne
Toute notre vie à une autre vie.

Elle implore qu'on lui confie du moins l'enfant abandonné.

... Il sera le mien.
J'aurai pour lui la jalouse et attentive tendresse de
[sa maman morte;
... Et je mourrai en paix..., puisque je n'aurai
[souffert ni aimé en vain!

Elle aima. Mais de son premier amour, nous ne savons que la douleur et l'amère déception qu'il lui causa bientôt. Il nous valut du moins certaines des pièces les plus vibrantes et les plus subjectives de son œuvre.

NE REVIENS PAS

Ne reviens jamais plus. Reste au delà des mers;
Reste au delà des monts. Notre amour, je l'ai tué;
Il me torturait trop. Je l'ai piétiné,
Je l'ai défiguré.

Je l'ai mordu, je l'ai réduit en cent morceaux,
Je l'ai tué, voilà. Maintenant il se tait finalement;
Il se tait. Mon sang impérieux
Court plus lent dans mes veines.

Je puis dormir la nuit; et je ne pleure plus
En t'appelant, oppressée. — Oh quel calme!...
Dans l'ombre sans fin, sans
Mouvement, repose mon âme,

Et tisse les fils oublieux
D'un songe de renoncement. — Ne reviens pas;
Aveugle et froide, je veux te haïr
Comme un jour je sus t'aimer.

Te haïr, pour mes fraîches années florissantes
Que, loin de moi, je t'immolai douleureusement;
Pauvre jeunesse sans caresses,
Sacrifiée en vain.

Mais on souffre de la haine; on pleure
De la haine — et je t'aurai toujours devant moi,
Même en te maudissant. Je n'ai plus de force
Pour la lutte ou les pleurs.

Je veux le silence — un grand silence!... Faites
Taire ce sourd gémissement, là, au fond de mon être.
Il y a quelqu'un qui se lamente, un ennemi,
Un malade, au fond de moi.

Quelqu'un qu'oppresse un mal immense,
Un poids énorme auquel il ne peut échapper,
Quelqu'un qui agonise et demande secours,
Et ne veut pas mourir!

L'Heure

L'heure sacrée de la passion
Tombe comme un orage sur mon cœur de vierge.
C'est la nuit et dans les ténèbres
Couve un charme de perdition.
C'est la nuit et tu ne sais pas
Toi qui dors si loin de moi,
Que le visage blanc et les mains en croix
J'appelle en vain ton baiser...

Mais l'énergie et la fierté de cette vaillante fille eurent raison de son désespoir; elle est armée pour la lutte et *la flamme indomptable* ne s'est pas éteinte.

Quand tout fuit et se disperse,
Il reste cependant en nous quelque chose
De sûr et de vivant, un rêve, un brin d'herbe,
Une feuille de rose,

Un germe qui se dilate et se féconde
Dans l'âme obscure,
Nouvelle promesse de la gloire blonde
D'une moisson future!...

Et cette espérance ne fut pas déçue. Un jour, Ada Negri connut les heures calmes vécues au foyer d'une de ces *petites maisons blanches,* sans crainte du lendemain, et sans autre souci que d'y garder longtemps son bonheur d'épouse et de mère. Or, comme ses joies nouvelles ne l'empêchaient pas d'écrire, allaient-elles du moins détourner la *Muse du nouvel amour* de ses pauvres et souffrants amis d'autrefois, et mettre dans son âme assez de quiétude satisfaite pour qu'en jaillissent désormais des vers souriants, oublieux des anciennes révoltes?

Même dans son bonheur elle demeure inquiète. Tout est paisible et confiant, et pourtant une angoisse l'étreint. L'enfant est là près d'elle : *Elle chante à mes pieds*, dit le titre du poème.

Elle chante à mes pieds comme un oiseau dans les
La petite. Comme la terre au printemps, [*branches,*
Par elle, la chambre embaume de cyclamen.

Elle parle à sa poupée et la berce
Avec de doux gestes maternels, et lui rit
Et je ne contemplai rien de si doux...

Mais la pièce se termine ainsi :

Petite tête brune et bouche de sourire,
Cœur qui vis de félicité,
Je songe, le visage grave et pâle,
A l'avenir caché dans le brouillard.

Dans l'ONDÉE, pièce charmante, cette même crainte de l'avenir :

Les nuages se condensèrent tout à coup;
Il plut à verse. Au bout du champ,
Je vis entre une ondée et un éclair, l'enfant
Au beau visage frais parmi ses boucles.

Je tendis les bras : et dans l'orage
La petite accourut trempée et riante;
Elle s'abattit sur mon cœur et je recueillis
Son petit corps frémissant dans mes bras.

... Les jours passent, passent et l'on meurt;
Tu affronteras la fureur de bien d'autres
Tempêtes; mais ta maman ne sera plus là
Pour te prendre sur son cœur.

Or l'avenir redouté, c'est peut-être la mort de l'enfant, c'est-à-dire de nouveau la douleur, mais plus profonde certes, que toutes celles qu'éprouva jamais la jeune mère; à cette seule idée, sa volonté de lutte se réveille et même cette douleur ne la ferait pas céder. *Je pourrais vivre encore*, dit-elle :

.... vivre parmi les jouets muets,
les alphabets épars et les poupées
blondes qui ferment les yeux;

vieillie et brisée, mais je vivrais
pour vaincre, d'un sombre et fort
orgueil mon désespoir, et le contraindre
dans le vers qui défie la mort ;

le dompter tout entier avec les lambeaux
de mon cœur, les cris suprêmes,
dans un spasme si impétueux
que le monde en souffrît et en tremblât!

Si la maternité est le dernier épanouissement de la femme et révèle à la jeune fille des sensations et des sentiments qu'elle ne soupçonnait qu'instinctivement, en complétant ainsi le poète qu'est Ada Negri, elle ne modifia donc pas la nature de son inspiration. Mère, elle écouta et nous fit entendre la voix des *Douloureuses* qui sont mères *pour l'angoisse et les pleurs* et qui lui disent *: Chante-le toi, pour que le monde ait pitié, ce supplice de la maternité!*

C'est pourquoi, dans son dernier volume, elle en

décrit les misères, les humiliations, les hontes, les crimes même, tableaux sombres, émouvants, opposés à ceux qu'elle intitule *Douceurs*, où elle chante le bonheur intime de sa maternité. Et c'est encore au nom de celle-ci, qu'elle donne à tous le salut fraternel qui termine son dernier livre :

Oh! toi, né comme moi, du sein douleureux,
être créé de la même chair,
oh! proie des mêmes ongles crochus et maigres
de l'ombre qui guette en silence
derrière une porte, à l'angle d'un mur,
pour frapper quand le coup est plus sûr,
toi qui pleuras comme je pleurai peut-être,
tourne-toi vers cette voix sur ton chemin :
Que Dieu te garde, mon frère, et ainsi soit-il.

Donc ni l'intimité de son bonheur, ni ses soucis ni ses joies ne lui ont fait oublier ses frères souffrants, les *Vaincus*, dont elle ne cesse d'entendre l'appel.

A l'homme qui l'aime elle avait répondu :

Dis-moi, connais-tu les angoisses, les batailles, les
D'un idéal qui jamais ne languit ?... [*élans*
Viens.... Notre maison choisie,
Sera partout où gémit un vaincu,
Où l'enfance abandonnée tremble,
Où fermente la misère infecte.
Les misérables couches des malheureux
Seront notre lit nuptial,
Les innommés et les orphelins, à qui la douleur
Coupa les ailes, seront nos fils !

De pareils vers nous montrent bien *la Muse du nouvel amour* dans toute l'exaltation de son apostolat. Une fois de plus, nous la retrouvons, non plus chez elle, goûtant la paix heureuse du foyer conjugal, mais dans la rue, vigoureuse et enthousiaste, l'œil fiévreux et la bouche vibrante, marchant à la tête d'une foule en rumeur et brandissant la bannière qu'elle ne lâche jamais et sur laquelle elle écrivit : *Fraternité humaine !*

Ils nous montrent aussi, que l'art fut à la fois pour elle un soutien dans la détresse, et le moyen de défendre une cause. Elle ne chante pas pour consoler sa peine, ni pour l'endormir; elle chante parce que son chant l'enflamme et suscite en elle une énergie rythmée, une sorte d'audace harmonieuse, dont l'ivresse lui fait oublier ses souffrances; elle chante en même temps pour conquérir la gloire, et pour remplir une mission. Elle est bien de son époque. Jamais encore une jeune femme n'avait lyriquement exprimé ces aspirations, ces revendications, cet idéal de justice sociale faite d'amour et de bonté. Il fallait pour que ce fût possible, la lente et progressive libération de la femme au cours du XIXe siècle. Ce n'était pas tout de connaître la misère ou la souffrance et de porter en soi le désir du bonheur; il fallait oser chanter celui-ci, crier celle-là; il fallait s'affranchir de toutes les contraintes qui, sans imposer un silence complet à la femme, ne lui laissaient autrefois que le droit de gémir; il fallait enfin qu'une révolte passionnée brisât toutes les timidités, toutes les résignations d'une de celles qui se disent lasses d'être victimes et sacrifiées, et lui donnât l'audace de réclamer pour elle et pour tous ceux qui partagent sa souffrance, un destin plus heureux.

*
* *

Cette originalité d'Ada Negri s'aperçoit mieux encore, lorsqu'après avoir lu ses vers, on évoque l'image et les poèmes de Marceline Desbordes-Valmore, évocation dont ne pourrait se défendre aucun de ceux qui connaissent l'œuvre des deux poètes. Une adolescence triste et pauvre, les premières désillusions qui l'accompagnent, un ardent amour bientôt déçu, puis enfin le mariage et le bonheur dans la maternité, autant de chagrins et de satisfactions éprouvés et chantés par ces deux femmes, justifient cette comparaison.

Toutes deux, elles ont dit leurs premiers vers sous l'étreinte de la douleur, quand *leur cœur*

débordait; mais la forme et l'expression en sont marquées, autant par le caractère particulier de leur époque, que par la diversité de leur tempérament.

Pour la française, l'art fut un confident. Elle s'abandonna toute à lui, lui livra tous ses secrets, lui confia ses joies pour les goûter doublement, ses désillusions, parce qu'il l'apaisait. Cette effusion continuelle de toutes ses émotions ne l'absorbe pas au point d'ignorer que pour d'autres, tant d'autres, la vie est également dure, mais la femme de son temps, pleure et ne s'insurge pas. Jeune fille, épouse et mère, elle n'a point d'autre destin que d'aimer; et lorsque l'abandon par l'homme déchirera son cœur et la laissera meurtrie et faible devant la vie, ce n'est pas dans la fièvre d'une mission qu'elle cherchera l'oubli, c'est à la prière qu'elle demandera la résignation. *Je ne suis qu'une faible femme*, écrivait-elle à Lamartine :

Je n'ai su qu'aimer et souffrir;
Ma pauvre lyre c'est mon âme...

Qu'elle est donc loin de *la Muse du nouvel amour!* Toutes deux pourtant sont également sensibles, également passionnées; mais un siècle les sépare.

L'Italienne affranchie, soutenue par *sa flamme indomptable*, criait : *souffrir, c'est vivre!* La Française est sans force contre la douleur et toute sa faiblesse est dans ces vers :

Pour beaucoup d'avenir j'ai trop peu de courage;
Oui! Je le sens au poids de mes jours douloureux,
Ma vie est un orage affreux
Qui ne peut être un long orage.

A l'époque où elle écrivait ainsi, l'*on mourait de langueur,* mais ce n'est pas à la mode littéraire d'alors que la plainte qu'elle exhale dans ses élégies emprunte son accent. Son émotion s'exprime, en effet, aussi librement, aussi naturellement, que celle d'Ada Negri et leurs vers ont la même sincérité pal-

pitante; mais autant l'une extériorise sa douleur, la mesure à celle d'autrui et s'impatiente à la subir, autant l'autre la concentre en soi, la garde bien sienne, comme pour mieux en souffrir.

Malgré les rigueurs de sa destinée, Desbordes-Valmore n'en accuse ni Dieu ni le monde.

Je mourus sans rendre une offense,
Mon sort fut une longue enfance
Et ma pensée un long amour.

Mère, aussi tendrement aimante qu'une mère peut l'être, comme Ada Negri elle chanta sa maternité. Son livre, *Les Enfants et les Mères*, rayonne d'une clarté d'âme et conserve une grâce puérile et fraîche telles que, lecture faite, on la voit dans l'intimité de son foyer aussi bien que si ses chants dataient d'hier. Une ombre de mélancolie estompe ses traits; mais le visage est si fin, qu'il paraît à peine plus âgé que celui de ses enfants vers lesquels elle se penche et qu'elle étreint en murmurant :

Je vous fis trois pour former une digue
Contre les flots qui vont vous assaillir :
L'un vigilant, l'un rêveur, l'un prodigue.
Croissez unis pour ne jamais faillir
Mes trois échos ! L'un à l'autre à l'oreille,
Redites-vous les cris de mon amour.
Si l'un s'endort, que l'autre le réveille !
Embrassez-le, grondez à votre tour.

Elle ne cesse de leur parler ainsi, tout doucement, de les caresser, de détourner leur attention des larmes qui parfois emplissent ses yeux. Elle ne veut pas qu'ils sachent les tristesses de la vie; elle s'illusionne autant qu'elle le peut, en songeant à l'avenir, et si, comme Negri, la pensée de la mort, ou la mort même un jour déchire son cœur, elle demande à la prière une consolation et, à la foi, l'espérance encore.

Embrassez-vous ! Dieu nous rappelle :
Nous allons devant vous ; mères, ne pleurez pas !
Car vous aurez un jour une joie immortelle,
Et vos petits enfants souriront dans vos bras.

Voilà comment lui parlent *les enfants qui ne sont plus.*

Et l'espoir goutte à goutte endort le souvenir.

Par cette résignation que justifie une profonde confiance en Dieu, Desbordes-Valmore dont l'art est infiniment supérieur, se montre toutefois moins originale qu'Ada Negri. Chrétienne, elle répète ce qu'on a dit mille et mille fois avant elle ; elle le répète délicieusement d'ailleurs. Mais, sans nul doute, l'âme qui ne s'en remet pas à Dieu du soin de lui donner la joie, et, la cherchant elle-même, ne prétend la tenir que de ses seuls efforts, appelle plus de sympathie et d'admiration. La confiance dans la vie, malgré ses douleurs réelles, est plus haute et plus noble que la confiance en Dieu, à cause de ses prétendues bontés. Elle est plus féconde aussi, ne serait-ce que par l'exemple de l'énergie qu'elle donne, et de la ténacité dans la lutte. L'âge où vécut Desbordes-Valmore suffirait pour expliquer qu'elle ne soupçonna même pas qu'un pareil sentiment fût possible dans un cœur féminin ; et ce n'est dès lors diminuer d'aucune façon l'émouvante et plaintive Muse française que de constater qu'il est absent de ses poèmes, et remplit ceux d'Ada Negri.

*
* *

L'œuvre de celle-ci n'est assurément pas achevée ; les trois volumes qui la contiennent à ce jour : FATALITÉ, TEMPÊTES, MATERNITÉ, ne peuvent avoir épuisé l'inspiration de *la Muse du nouvel amour*. Les vers vibrants par lesquels elle termine son dernier livre ne sont pas un adieu à ceux qui les écoutent et pour lesquels elle les a faits. Elle nous a montré déjà que le bonheur n'avait étouffé ni son altruisme, ni son inspiration et ses chansons maternelles n'ont interrompu qu'un instant *l'hymne à la vie* qu'elle chante pour tous. Quoiqu'elle n'ait publié aucun livre depuis quelques années, il paraît impossible qu'elle ait résolu désormais de se taire, et son silence ne peut être qu'un recueillement.

LUCIE JANSON.

DOUBLÉ LE CAP HORN

Son nom était Hans, mais on l'appelait aussi le Vagabond et cette appellation lui allait mieux que ses vêtements, car c'était un bizarre assemblage de toutes sortes de choses ramassées chez les fripiers et sur les marchés du monde entier.

Il vivait avec son père; il mangeait le pain du vieux et achevait d'user ses habits, ceux, du moins, qui n'étaient pas déjà hors d'usage. Il ne faisait rien, si ce n'est jouer avec son camarade favori, un mâtin à queue courte nommé « Munter » (1).

— Ce chien, disait-il, en sait plus que deux hommes ensemble. Il est tellement malin qu'il ne dit rien. S'il parlait il pourrait divulguer toutes les sottises qu'il m'a vu faire, depuis que nous nous connaissons et il vaut beaucoup mieux se taire là-dessus.

— Eh! quoi! répliqua le vieux, qui tout à la fois, s'inquiétait de son fils et en était fier, voilà bien de quoi se troubler! Raconte-nous donc encore comment tu passas trois fois par le cap Horn!

Le père fit un clin d'œil à son fils; le fils répondit par un clin d'œil, puis commença :

— D'abord, non, premièrement il faut dire que je partis de Hambourg. Le vieux là-bas voulait se débarrasser de moi, et les autres, qui me turlupinaient; et alors je jurai que je ne les reverrais plus avant d'avoir doublé trois fois le cap Horn.

Nous partîmes de Hambourg, et le bateau était une barque, et le vieux à bord — je veux dire le capitaine, était encore plus bête que tous les autres.

Je fus, avec le reste de l'équipage, au bureau, et j'avais avec moi Munter.

— Est-ce votre chien? me dit l'armateur en allemand.

(1) En allemand : joyeux, enjoué.

— Oui ! — que je lui répliquai en danois — à votre service ! — Et ce fut fini de parler. Mais quand nous montâmes à bord, le capitaine me demanda :

— Est-ce votre chien ?

— Oui, c'est mon chien, je dis, et son nom est Munter.

— Emballez-moi ça et flanquez-le à terre — il dit.

— Non, ça je ne fais pas !

Et c'est ainsi que cela commença. Il n'y avait pas de temps à perdre, les hommes étaient difficiles à trouver : de la racaille, oui, certainement, mais pas des gens convenables, et... bref Munter resta à bord et moi aussi.

Le vieux était une bête ; le contremaître était une vieille ficelle ; le second était un compatriote à moi, et la nourriture était de première qualité. De tout le reste, je m'en fichais.

Munter se tenait toujours près du mât de misaine. C'était très malin. Il ne venait jamais de l'autre côté du grand mât, où le capitaine restait.

Lorsque nous fûmes en pleine mer, on sut que l'on allait à destination de la Jamaïque.

— C'est bien sud du cap Horn, je suppose ? je dis au second. Il avait un bec de lièvre et montrait ses dents d'arrière, toutes blanches, quand il parlait.

— Cette fois-ci pas, Hans, fit-il.

— Très bien, je dis, alors je m'en vais du bateau. Car je suis engagé pour le cap Horn.

— Ah ! tu resteras encore un petit bout avec nous, il dit.

Et ainsi nous arrivâmes à Kingston, en Jamaïque.

Le vieux avait l'œil sur moi. Mais je soignais la besogne. Munter aussi. Et le vieux n'avait pas la moindre raison pour frapper le chien. Mais il le fit tout de même et salement il lui allongea un coup de pied, et alors j'empoignai un seau et je le lui flanquai, et il était là tout de son long sur le pont.

— Tu vas me le payer ! il criait.

— Oui ! arrive seulement et nous allons tout de suite régler les comptes ! je dis.

Mais il n'avait pas du tout de petite monnaie et alors il fit mettre la yole à la mer ; elle partit vers la côte.

— Attention ! me dit à l'oreille le second, tu vas filer à la « boîte » pour çà.

La yole revint et nous reçumes à bord trois constables ; il fallait que j'aille à terre, au cachot.

Munter voulait venir aussi ; mais les trois gailiards se mirent à jurer en anglais qu'ils n'avaient pas d'ordres pour arrêter le chien. Donc la pauvre bête devait rester, quoiqu'elle hurlât pitoyablement ; mais le second me promit qu'il la soignerait et il pensait aussi que tout irait bien de nouveau, si seulement je me montrais moins entêté.

— Pourquoi donc a-t-il donné un coup de pied au chien ? je dis.

— La bête a bien meilleur cœur que ce vieux bout de corde et trois fois plus de sens.

— Allons ! tiens-toi tranquille ! dit le second.

Et nous partîmes vers la terre. Dès que nous abordâmes, on me fourra dans la « boîte ». C'était une grande chambre avec des bancs de bois, quelques crachoirs et un carrelage qui était tout couvert d'ordures ; et là-dedans la plus fichue société de sales Espagnols, de rossards d'Anglais et de filles que j'aie jamais vue — et j'en ai vu pas mal !

Tout cela ne parlait qu'un mauvais anglais et moi aussi.

Et l'un d'eux me demanda ce que j'avais volé et une fille voulait savoir à combien j'avais fait leur affaire.

Mais je me flanquai sur quelques débris de banc et comme nous ne reçûmes pour la carcasse rien de liquide ni de solide, ce n'était pas très amusant.

Ainsi passa la nuit.

Le lendemain je fus conduit devant un juge et là étaient aussi le capitaine et le consul et une foule de gens qui avaient l'air de vouloir me pendre sur place.

Le juge lut quelque chose d'un gros document dont je ne compris pas un mot et puis il me demanda si je voulais payer trois livres.

— Sacré Dieu, non ! que je dis.

Ou bien alors si je voulais aller en prison.

— Ah ! non ! je voudrais plutôt retourner à bord et voir après un chien que j'ai, appelé Munter.

Là-dessus, tous se mettent à rire et cela me rend furieux et je dis au juge que le capitaine est une

rosse et qu'il a donné un coup de pied à mon chien, qui ne faisait jamais de mal à personne, et que je n'avais pas désiré aller à la Jamaïque, mais que je voulais aller au cap Horn et que j'avais des giffles toutes prêtes et que j'attendais seulement l'occasion de les donner.

Le capitaine était rouge de colère, mais les autres ne comprenaient pas grand'chose à ce que j'avais dit. Et alors le consul s'en mêla et l'on décida pour les trois livres et je dus payer deux shillings encore, parce que j'avais passé la nuit dans le trou noir.

— Attendez-un peu ! je pensais en moi-même. Et je partis avec le vieux pour retourner à bord et je lui offris de porter le gros document qu'il avait sous son bras. Mais il me regarda de côté et dit que je pourrais le laisser tomber dans l'eau et que ce serait mal parce que c'était un beau livre et que, si je recommençais mes histoires, tout serait raconté dans le livre et qu'alors je serais conduit à terre avec des bracelets de fer.

J'attendis jusqu'à ce que nous arrivâmes à un endroit où personne ne pouvait nous entendre et alors je murmurai entre mes dents, en me tenant tout contre lui tout le temps :

— Sacré brute d'Allemand, oui, tu peux me regarder tant que tu veux, mais tu auras ton compte la semaine prochaine si jamais tu approches encore de mon chien ou si tu essaies d'extirper encore trois livres hors de la poche d'un pauvre matelot.

Il se tortilla un petit peu, mais ne dit pas un mot; et, lorsque nous arrivâmes à bord, il alla tout droit à sa cabine.

Moi, j'allai vers l'avant et là Munter me mangea presque de joie. Alors je hélai le cuisinier qui avait toujours été un bon ami pour moi et pour le chien; et il me dit que, si je voulais attendre quelques instants, il me donnerait de la bonne soupe verte avec des boulettes et un peu de viande.

Je pris mon harmonica, je m'assis et je jouai tous les airs que je savais; et Munter était près de moi et donnait de la voix chaque fois que je changeais d'air, exactement comme s'il était un homme et connaissait les chansons de son pays.

Maintenant arrive le contremaître; il vient me demander de la part du capitaine si je veux me mettre à l'ouvrage.

— Mais je travaille autant que je peux, je réponds, et j'entame un nouvel air.

Ou bien si je veux descendre à la cabine du capitaine pour lui parler?

Je descends; il y a le contremaître, le second et le capitaine et celui-ci a un papier déployé devant lui; et il me tend une plume et me demande si je veux signer que j'abandonne la paye de mon mois parce que je refuse de travailler.

Je regarde la plume et je réponds que j'écris très mal.

— Tu peux mettre seulement ta marque, il dit, avec sa fade grimace.

— Oui, oui! que je dis; et je prends l'encrier et je le renverse tout sur le document.

— Maintenant, c'est quitte! je dis.

— Et toi, tu t'en vas droit au cachot! dit-il.

Là-dessus la yole fut mise encore une fois à l'eau; mais je m'en allai d'abord chez le cuisinier et j'eus de la bonne soupe et de la viande pour emporter, et Munter eut les os et les débris; et puis les trois gaillards de la police reviennent.

Le chien bondit dans la yole quand nous partîmes et j'assurai qu'il ferait leur affaire à tous s'ils ne le laissaient pas rester avec moi.

On me conduisit à la forteresse, où déjà toute une bande de vauriens avait été menée; on nous mit des bracelets de fer et on nous attacha deux par deux; et l'homme qui était accroché à mon poignet était un grand mulâtre tout maigre.

— Ah! la bonne gueule!! que je lui dis en dondant à la chaîne une saccade qui le fit chanceler.

— Et où va-t-on maintenant?

— A Spanishtown, il dit, en louchant vers le chien, qui restait près de moi, malgré les soldats qui voulaient le chasser.

— Garde les yeux pour toi, je lui dis, tu tiens à peine sur tes quilles et tu roules des yeux comme si tu voulais manger le chien, mais pas de baisers, sans doute.

Alors on nous conduisit à une station de chemin de fer et là on nous fourra très rapidement dans quelques wagons ouverts, tout comme les wagons de bestiaux.

Et ainsi je fus séparé de Munter. Et alors je voyageai pendant vingt-cinq milles gratis avec toutes ces canailles; mais je n'y faisais pas beaucoup attention, parce que j'étais triste d'avoir perdu mon meilleur ami.

Et je me figurais comment la pauvre bête courrait de tous les côtés pour me chercher et comment elle allait mourir de faim. Et je donnai au grand diable de mulâtre un bon coup de tête, parce qu'il fallait me remonter de façon ou d'autre.

Le voyage était terriblement lent — c'était fait exprès, sans doute, pour nous embêter, je suppose — et il faisait désespérément chaud; et lorsqu'enfin on s'arrêta, qui est-ce que je vois venir tout pantelant sur moi? Munter, avec sa langue qui pendait! Je me jetai plat par terre et fis tomber le sale mulâtre avec moi; et je baisai la pauvre bête toute poussiéreuse — je veux dire le chien — sur le nez, et nous nous jurâmes une éternelle amitié.

Alors on nous enleva nos fers et l'on nous conduisit dans une grande cour. Et quand un soldat voulut chasser Munter dehors, le chien lui sauta droit à la figure, et l'officier se mit à rire et dit qu'il pouvait rester où il était.

Maintenant on nous met un uniforme, et c'est fort joli : un pantalon et une blouse en toile de sac et un bonnet de laine rouge; et sur le dos et le long des jambes est écrit en grandes lettres : « Santa Maria, prison de district, Spanishtown. »

Munter pouvait à peine me reconnaître sous cet accoutrement; mais je lui parlai en danois et tout fut arrangé.

Ce furent deux longs mois, ces deux-là, et, si ce n'avait pas été pour le chien, j'aurais, je crois, flanqué une tripotée à l'une des sentinelles et je me serais laissé fusiller.

Mais quand on tient à quelqu'un dans ce monde, on ne se lâche pas.

Pour commencer ils voulurent me faire casser de

durs cailloux; mais je leur expliquai qu'un matelot a des mains très délicates, et lorsqu'ils m'eurent néanmoins mis un marteau entre les pattes, j'attaquai le tas de cailloux avec tant de vigueur qu'un éclat alla toucher un des gens de la prison et lui rafla une dent de devant.

— Pardon! je dis, mais vous voyez bien vous-mêmes que je n'ai pas les doigts faits pour la besogne!

Et ainsi pour tout ce qu'ils me donnèrent.

Il me fallut lessiver les habits de toutes les canailles; mais je les mettais en pièces. On me fit laver la place dans laquelle nous couchions et je répandis l'eau sur le carrelage et sur les murailles, je pris tout le monceau de toile à sac, je passai un bâton dedans et je l'éparpillai à terre.

Alors, finalement, on me laissa en paix avec mon chien; mais tous les deux, lui et moi, nous mourions pour ainsi dire de faim, car au chien on ne donnait pas un radis, et moi je recevais seulement un bol de riz bouilli le matin et un tout petit bout de viande, juste gros comme un bouchon de bouteille à bière, le soir, et, quand on partageait entre nous deux, c'était à devenir maigre, vous savez.

A la fin on nous lâcha, et nous revoici à Kingston; et il y avait là six livres qui attendaient pour moi au consulat, et le bateau était depuis longtemps filé.

Munter et moi, d'abord, nous avalons un bon morceau, puis je demande au consul s'il ne peut pas me trouver quelque chose.

— Où voulez-vous aller? il dit.

— Où? que je réponds en regardant Munter, nous voudrions aller au cap Horn.

— Pas possible cette fois-ci, il dit, mais il y a un bateau qui retourne à Hambourg; cela ira-t-il?

Je regardai le chien et il me regarda et il aboya. C'était exactement comme s'il avait dit :

— Oh! n'importe! nous pouvons aller au cap Horn quand nous voulons!

Et ainsi j'acceptai et nous voilà de nouveau en route pour Hambourg.

Alors Munter et moi nous débarquâmes et la première chose que je fis, c'est d'employer quelque argent pour me payer un nouveau costume, en belle

serge bleue, une paire de bottines à élastiques et un chapeau rond; j'achetai aussi un collier avec une fermeture de laiton pour Munter, mais, comme il semblait ne pas beaucoup l'aimer, je le donnai dès le premier soir déjà, à une fille du faubourg Saint-Paul.

Pendant les premiers jours nous nous amusâmes assez bien et Munter me suivait dans toutes mes sorties. Mais, un soir, je parlai un peu trop rudement à mon camarade et alors il voulut rester à la maison, me regarda, secoua ses oreilles, se roula comme une boule de laine, et puis ne me regarda plus.

Et un jour je le trouvai couché, tout grelottant comme s'il avait la fièvre.

J'avais donné rendez-vous pour le soir à une fille dans une salle de danse; mais je regardai le chien et me souvins de Spanishtown.

Je jetai mon beau chapeau rond sur le plancher, je pris Munter sur mes genoux et le roulai dans ma vieille jaquette; et, comme il continuait à grelotter, je mis encore dessus mon vieux pantalon. Et, de la sorte, je restai toute la nuit, lui donnant de l'eau à boire, dans une jatte.

Nom de Dieu! les larmes me venaient aux yeux; je ne pensais plus du tout à la fille et à la danse, mais rien qu'à mon camarade et à sa guérison.

Le lendemain matin, il était fort mal; j'avais déjà dépensé tout mon argent, mais je me procurai l'adresse d'un vétérinaire et je portai recta mon nouveau pantalon bleu chez un fripier.

J'attrapai de l'argent et j'allai trouver le médecin des chiens, et Munter eut de la médecine; le soir, vint la jeune fille pour me chercher, chez moi.

— Je n'ai pas le sou, je lui dis, et Munter, là, est malade; il faut sortir seule.

— Je me fiche de l'argent, elle dit, et qu'importe le chien! Viens donc!

Et je partis avec elle et, cette fois, elle me régala. Et, quand je rentrai à la maison, je vis que le chien filait du mauvais coton.

Je prends alors mon nouveau gilet bleu, mon chapeau et les belles bottines, et vite chez le fripier et puis chez le vétérinaire!

Et lorsque j'eus ramené celui-ci dans mon logis et

que nous fûmes seuls, je le pris par le collet, je le secouai vigoureusement et je lui dis qu'il n'était qu'une fichue bête, mais qu'il devait guérir le chien, sinon il ne lui arriverait plus jamais d'en soigner.

Il se mit à pleurnicher, à geindre, lâcha un tas de bêtises; mais finalement il dit que le chien peut-être avait la *malaria* et que le mieux serait de le reconduire dans son pays. Il me semblait qu'il y avait du vrai dans tout cela; je pris aussi ma belle jaquette bleue et en route pour chez le fripier!

J'en obtins dix marks en or net et une vieille redingote grise, avec de longs pans, qui me tombaient sur les talons. Le soir, je quittai mon logis, avec Munter couvert par ma redingote, pour la gare de Lübeck et je vous jure que personne n'aurait reconnu en moi un matelot revenant d'un long voyage.

A Lübeck, je m'embarquai à bord du vapeur et, chose étonnante, plus nous approchions de Falsterbö, plus mon camarade reprenait.

Ses yeux bleus étaient de nouveau brillants, il léchait ma main, il me regardait, et je devais baisser les yeux aussi vers lui, me disant que nous sommes bien faibles après tout, et qu'il est beaucoup plus facile de vendre ses beaux habits et de s'en aller que de rester et d'attendre que cela marche mieux.

Lorsque je fus sur la plage pour rentrer chez moi avec Munter à mes trousses, tous les gens, qui creusaient le sable pour trouver des vers, se mirent à crier :

— Eh! là-bas! qui est cette espèce de prêtre mormon?

— C'est moi! je répondis, et je relevai mes pans.

— Oh! oh! c'est vous! firent-ils. Et voilà qu'on s'est passé un fameux habit! A-t-il aussi doublé le cap Horn?

— Trois fois! je dis. Vous pouvez le demander à Munter. C'est un chien qui dit toujours la vérité.

Et ainsi je revins chez le vieux ici présent et fis l'échange de la redingote avec lui.

(*Traduction autorisée du danois de* Holger Drachmann)

Georges Khnopff.

JOURNAL D'UNE IGNORANTE EN ITALIE

Lettres ombriennes.

A Jacques Rommelaere.

I

Pérouse. — Juillet.

Quinze jours que je suis en Ombrie, mon cher fils, quinze jours que je rêve, quinze jours que je me tais... Et tant que dure ce songe, je devrais continuer de me taire, si laisser parler pour ton âme mon âme n'était pas me taire encore...

J'avais retrouvé l'identique impression de l'Ignorante, quand elle franchit, il y a sept ans, les premiers tunnels de Chiusi, — en sortant de la blanche Toscane pour entrer dans la verdoyante Ombrie.

De Sienne la rousse, à Pérouse la brune, — 160 kilomètres à peine. (On ne le croit pas; parce qu'il faut sept heures de chemin de fer pour les parcourir !) Mais que je suis loin, en effet...

Les eaux bleues du Trasimène mettent un abîme mystérieux entre l'allègre pays siennois et la suavité délicate du sol ombrien. Quel œil, — le moins observateur — quelle pensée — la moins sensible — peut n'en être pas ou frappé ou charmé? Une secousse, un détour de la machine ferrée, et un nouveau pays se lève; un pays de fées candides et bonnes; un pays de repos sans mélancolie, un pays de santé sans matérialité. Et voici les trois îles du Trasimène qui les enferme comme d'une virginale ceinture de turquoises. Je franchis un cercle nouveau, et ce cercle. — comme ceux du *divino poeta* m'élève davantage sur l'horizon. La douceur et la paix des élysées me

pénètrent, dans l'air de bienveillance calme et de grâce pure que réserve l'*Ombria verde* à ses fidèles, — et le souvenir de la sanglante victoire qui empourpra le Trasimène, n'a pas le pouvoir de ternir devant ma fantaisie l'azur des eaux que ne viole aucune rame, et que ne ride aucune vague.

Je suis ici au seuil d'une vallée mystique : une lumière claire et jamais crue baigne les lieux et les choses, et souffle, — avec une brise vivace, — les apaisements d'espoirs et les généreux amours — que là-bas — dans le fond de la vallée d'Assise, alluma sur toute une terre, le chevalier de Dame la Pauvreté...

Qui niera la puissance de l'atmosphère environnante? Qui expliquera la psychologie profonde de l'attrait?... on ne peut pas plus l'expliquer que la nier. Des « pourquoi » enfantins se posent. Ne répondons pas, mon fils, vivons. Car, il est vrai que ceux-là qui ont cherché la vie intense intérieure, ont vécu.

L'âme éloignée et primitive de l'Ombrie s'y conserve par le spectacle incessant de la nature et des pensées qui y sont écloses, comme des fleurs célestes, et y ont laissé des fragrances subtiles.

Au milieu même de l'animation citadine de la petite Pérouse, quand le noir palais du XIVe siècle détache à mes regards sa menaçante forteresse; quand ma voiture franchit la foule toujours en fête des soirs d'été italiens ; quand la lumière électrique qui modernise la vieille cité rebelle, transfigure les modestes petites boutiques basses, rien n'arrête en moi le commencement d'un rêve...

Qu'a donc ce paysage de vraiment divin?... Quel charme prenant, et pourtant si peu agressif, a donc ce type ombrien?...

Dès le lendemain de mon arrivée, dans les pénombres des églises, et sous les larges parapluies verts des « contadini » du marché, je suis au milieu d'êtres si différents des êtres de la contrée voisine. Comment, dans cette âpre Pérouse, — où tourbillonne en hiver la tramontane de glace — comment ces mouvements lents et réservés; comment ces

teints de cuivre, ainsi qu'à l'approche des terres romaines; et ces couleurs de pêches mûres, et ces lèvres rouges, et ces cheveux noirs couronnant un front bas, et ombrageant des yeux doux, si ardemment doux ?

Et quand je quitte le dehors pour le dedans, quand j'entre à la Pinacoteca — une des gloires de l'Italie, — je les retrouve tous, ils n'ont pas changé, mes Perugins. Ils n'ont changé que de vêtements : Ils sont revêtus de chapes riches et de flottants manteaux, coiffés de mitres et de tiares, mais leur immobilité intérieure est la même.

Et voici les madones, les vierges et les anges, couvertes dans les églises de leurs beaux fichus de soie, couleur d'oranges et de citrons d'or ou de fleurs d'amandes pales, noués sous le menton arrondi, ou encore voilées de dentelles noires; — ici, sur les bois et les toiles, dans leurs cheveux s'enroulent des mousselines transparentes et sur les boucles blondes des chérubins se posent des chaperons de fleurs. Et voici les ovales pleins, les yeux bombés et éloignés de l'arête du nez, — les fronts lisses et bas d'Il Perugino.

Les unes et les autres ont encore cette expression de pieuses et paisibles jeunes filles, d'une quiétude virginale, d'une douceur enfantine et saine que le trouble ascétique des premiers primitifs n'avait point touchées. Ce n'est pas du tout la finesse active, malicieuse et toujours concrète de la Toscane, qui ne regarde qu'au dehors; ce n'est pas non plus la passion ardente et volontaire du pays de Naples; ni la *morbidezza* pénétrante de Venise; non plus la fermeté, la régularité élégante du fin profil milanais; encore moins la dédaigneuse et superbe énigme du type romain quand il se conserve pur.

Et pour décrire ici le charme, il n'y a rien à dire qu'à en vivre au-dedans du musée et sur les places de Pérouse, devant les fresques laissées dans les églises, ou errer sur les chemins des campagnes...

Et voici les anges de Buonfigli, grands, longs et souples, aux visages effilés, aux yeux noirs et doux, toujours avec cette expression du regard qui semble la même, une sorte d'offrande sérieuse, comme celle

du bel ange à la tunique verte et couronné de roses qui tend à la madone son panier de fleurs, tandis que le divin « Bambino » froisse de ses pieds délicats les branches jetées à ses genoux et que le cortège des chérubins extasiés joue le théorbe et fait chanter les lyres célestes...

Et sans doute je rêve et vais rêver bien davantage, bercée au roulement de ma voiture, en descendant de Pérouse à Assise.

II

Assise. — Juillet.

Tout ce qui peut froisser, par le mélange inévitable du passé et du présent, a, je t'assure, mon fils, disparu ici.

La vision est profonde : J'y vois sainte Marie des Anges avec la Portioncule, Rivo-Torto, saint Damien, l'Ermitage du Subasio, toute la vallée de Foligno et de Spoleto, qu'Assise domine comme un grenat rutilant, sous le trait aigu du soleil qui s'abaisse sur les Apennins lorsque j'arrive au pied du « Sacro Convento » et que tout le panorama ombrien se détache devant mon regard.

Dans cette morne petite cité tout est vivant ; dans ce sommeil tout veille, dans ce silence, tout parle et tout chante; dans cette torpeur, tout se meut et tout appelle...

Il y a — au-dessus de la cité, un pittoresque château-fort, vieux comme Charlemagne qui l'assaillit ; il y a — comme à Pérouse, — des portes et des pans de murailles étrusques ; il y a une belle ruine que l'on dit être d'un temple de Minerve; il y a une cathédrale de 1100, avec une façade exquise. La cité n'a perdu une seule de ses vieilles pierres noires, ni abattu un seul de ses vieux arcs.

Pas plus que les Pérugiens, les Assisiates n'ont altéré leur type plus magnifique encore. Il faut s'arrêter sans cesse ou devant l'élan joyeux du « bonjour » de l'enfant qui quête une « mezza baioca » ou devant le noble geste du « ragazzo » qui soulève son

vieux feutre bosselé; recevoir avec reconnaissance pour la douce et profonde flamme qui l'accompagne, la grâce du « Buongiorno » de la belle paysanne filant le chanvre.

— Et même, il y a, à Assise, les souvenirs de Properce et de Métastase, qui y sont nés à deux extrémités de civilisation.

Beaucoup de littérateurs ne manqueraient pas de poser ici des motifs à effets psychologiques, et trouveraient matière à une jolie « étude » sur ces deux pôles poétiques.

Et qui donc pense à Properce et à Métastase en abordant Assise? Qui donc y est sollicité par leur souvenir ou par leur influence? ... Personne, pas même un érudit, pas même un humaniste, pas même un latin. Je défierais tous les académiciens ensemble de se suggérer un instant de préoccupations artistiques sur le délicat Properce ou l'élégant Métastase; mais je ne défie pas moins n'importe quel cœur humain qui respire une heure dans la douce splendeur de l'Ombrie, — de ne pas se surprendre à écouter un nom prononcé tout en lui-même : François d'Assise...

Qui prononce ce nom? Ah! conscient ou non — objectif ou subjectif — catholique, protestant, juif ou indou — ne cherchez pas, mais écoutez : Vous n'échapperez pas à la délicate et silencieuse entreprise. — Je veux que vous soyez délivré des guides et des Bædeker; je veux que seul, penché sur la balustrade de l'escalier du « Sacro Convento » ou sur le balcon du sympathique Hôtel Subasio, je veux que vous regardiez, que vous regardiez encore...

Et le lendemain, et les jours suivants, sans être sollicité ou entraîné, vous entendrez le concert que chanteront les oiseaux et les arbres, les fleurs et les cigales, à la Laude du fils de Bernardone, du Poverello d'Assise, de l'amant de la Pauvreté. Et encore que vous soyez trop inattentif à la symphonie mystique de la vallée d'émeraude, peut être votre esthétisme contemporain devra s'approcher du plus magnifique monument que le moyen âge religieux éleva à la plus radieuse des gloires italiennes. — Le couvent de San-Francesco, perché sur le point culminant de la colline, œuvre du génie sublime de

l'architecture médiévale, œuvre la plus étrange de la peinture symbolique des deux grands siècles, et que Giotta illustra à la mémoire de son saint ami.

Etranger qui passes là au hasard de ta route, qui y arrêtes en dilettante ton œil sceptique et ton goût blasé, si vraiment aucune secousse intérieure ne t'atteignait, ah! qu'il soit impossible qu'elle te soit refusée, en lisant les adorables histoires, les suaves légendes, les ineffables souvenirs de la Portioncule, de saint Damien, des grottes du mont Subasio! Alors, l'infatigable apôtre des cœurs te parlera.

Car, y a-t-il une pierre de ces routes, que je parcours l'âme éperdue — que tu n'aies eue pour siège ou pour table, lorsque, avec « frate Leone ou frate Egidio », tu te permettais le repos de la terre, le vivre du pain recueilli, la boisson de la source, ô Radieux Vagabond de Dieu! — Y a-t-il une grotte de feuillage de ton Ombrie, un bois d'oliviers, une broussaille de vignes sauvages, qui n'aient abrité ici tes oraisons extasiées, là, dérobé le secret de tes larmes d'amour? — Y a-t-il surtout une âme errante, un cerveau endormi, un lépreux hideux, une vieillesse infirme, une jeunesse perdue, que tu n'aies recueillis, pansés, nourris, éclairés, réjouis? De Pérouse à Spolète, de Gubbio à l'Alverna, de Rome en Syrie, de France en Afrique — et jusque partout, tu as été le chevalier sans armure, chaussé de tes sandales, vêtu de ton froc cendré, ceint de ta chaîne de laine blanche!

— Allègre pénitent, confiant mendiant, doux législateur, tu marchais, baisant les lépreux, prêchant les oiseaux, apprivoisant les loups et rendant meilleurs les hommes. Les uns quittaient pour te suivre, l'or et les amours; les autres, n'ayant rien, quittaient encore l'espoir de la fortune. Et ceux-là qui, retenus par des esclavages plus pesants, te laissaient passer, ceux-là restaient cependant encore sur les places pour t'écouter, et après t'avoir appelé « pazzo » et couvert d'ordures, se baissaient jusqu'aux franges de ta robe usée pour trouver sur cette loque miraculeuse le baume à leurs plaies misérables.

« Il se leva, comme un soleil, et Il emplit tout de ses rayons! » s'écrie le Dante, en te retrouvant dans

son Paradis. — Et aujourd'hui encore, aujourd'hui même, quelle est l'âme fatiguée de civilisations intellectuelles qui, de la Portioncule aux Carceri, n'est pas encore reposée, consolée, libérée, apaisée par ton action d'amour, ô François, féal hérault de Dieu, héroïque croisé du Christ! Ne te tais jamais! reviens, ah! reviens! — souffle encore parmi nous le vent de ta folie sacrée! — Rends-nous comme toi purement insensés à nous-mêmes; rends-nous comme toi méprisable, ô petit pauvre d'Assise! Rêvêts-nous comme toi de la cuirasse invincible de l'Abandon. Surtout, surtout, ô disciple de l'Amour suprême, reviens chasser les vendeurs du temple, purifie et lave les plaies de notre Egoïsme.— Rends-nous bons, excessivement bons, consume-nous dans tes merveilles, et que se lève encore — à ton nom — comme il y a sept siècles — l'armée de l'Idéal, l'Armée de Fraternité, ô petit frère François, petit pauvre de Jésus-Christ!

III

Assise, le soir.

« Soyez loué, Seigneur, pour sœur Lune et les Etoiles. Dans le Ciel, vous les avez formées claires, précieuses et belles.

(SAINT FRANÇOIS, *Cantique à la Créature.* »)

Oh! nos sœurs les Etoiles, prolongez mon rêve; que je ne m'éveille pas !...

IV

Assise. Le départ.

Réveillée, je le fus, si douloureusement... Mon fils, toi tu vas le comprendre. Je voulus rentrer ce matin, une dernière fois, dans la mystérieuse et profonde église. J'y avais eu tous ces jours des impressions si diverses, et si semblables pourtant aux lois de mon Etre intérieur. Je voulais y revoir encore ces fresques étonnantes, ce déploiement prodigieux de toute l'âme d'une époque et d'une conception mystique. — Revoir les noces psychologiques de saint François

avec Dame la Pauvreté; son emprisonnement par les anges dans la tour de la Chasteté, et sa soumission volontaire au joug de l'Obéissance — figuré par un moine enchaîné aux pieds d'un mystérieux chef, posant un doigt sur sa lèvre...

En pénétrant dans l'obscurité de la merveilleuse porte ogivale, le son d'orchestres de tréteaux frappa mon oreille et le spectacle que je vis me cloua au seuil de la mystérieuse nef.

Je dis bien, le spectacle : au fond de la travée, dans cette lumière occulte qui la rend si impressionnante, — se mouvaient des ombres grouillantes, avec des mouvements d'éventails; d'autres immobiles, des indigènes pour la plupart, assis sur des bancs, et écoutant... Ecoutant quoi?... Devant l'autel illuminé sont pourtant des prêtres en chasuble, — les maîtres du lieu, — les noirs Conventuels...; l'encens fume, c'est bien une messe que l'on célèbre. Et pourtant, derrière cet autel et derrière ces prêtres, au fond du chœur monacal, des violons et des violoncelles s'escriment bruyants et dramatiques, derrière un orgue criard qui sonne, et accompagne de belles voix sèches et sans âmes. Un maître de chapelle tape la mesure, et à chaque mesure applique sur le bois un coup furieux qui marque, avec une brutalité plus grande, le rythme d'opéra italien, le duo et les quintetti, les chœurs et les romances, sur lesquels se violent et se déflorent la sublime supplication du Kyrie, les louanges du Gloria, les versets du Credo sévère...

Je ne pouvais ni m'en aller, ni demeurer, ni crier, ni me taire.,. Je sais que je suis sortie de ce cauchemar en courant sur la route de Saint-Damien... Chez toi, ô saint ami, dans la vieille petite chambre, où mourant, tu composas pour sainte Claire et les Pauvres Dames, le cantique au soleil. J'ai salué en passant ta cabane du Rivo-Torto, où tu donnas à tes premiers disciples ta si simple règle, et j'ai franchi enfin les arcades pompeuses de la Basilique de Sainte-Marie-des-Anges où tu ne fus pas plus que sous les pénombres admirables du Sacro Convento. Et j'ai atteint enfin ta petite chapelle de la Portioncule; je m'y suis blottie,

réfugiée, humiliée sur la pierre, Grand Modèle de simplicité intérieure et d'harmonie. Alors, là, je t'ai retrouvé, toi seul, et avec toi, la clarté du Jour, dans mon rêve de Vérité.

V

Assise. — Novembre.

Ce fut cette fois un passage court, une traversée d'Assise, mon cher fils. Entre les pâles lueurs grises d'une aurore automnale, et le « tramonto » précoce, troublé par les pluies diluviennes de cette semaine, une course rapide et belle !

Il y a une heure dans la vie intérieure où la couleur des choses extérieures ne dépend plus de la saison, ni du temps qu'il fait. C'est une heure avancée déjà, où dans certains lieux pénétrés des fluides puissants et purs, une âme seule a des regards, colore les objets, anime le pays, fait revivre l'atmosphère d'une vie invisible et d'autant plus sensible. A cette heure, je fus peut-être, dans ce crépuscule d'où je saluai à nouveau la petite châsse de la Portioncule ; où je vis le Crucifix de la douce légende de saint Damien ; et la maison paternelle, où le jeune exalté de la plus saine des exaltations, était enfermé dans un « carcere » par son père le marchand, pour avoir jeté toute sa bourse au lépreux. Puis, je remonte au terrifiant, magnifique et austère « Sacro Convento ». Mais, je m'arrête sur la terrasse. Le *vrai* temple de François, c'était l'air libre, et l'espace où il voyait les cieux. Le grand Soleil qu'il a chanté luttait avec les nuées encore lourdes de pluie ; elles disputaient l'empire du Poverello d'Assise. Mais celui qui fit l'Hymne au Soleil, n'était-il pas derrière le disque pâle qui abandonnait ce jour d'automne?... Car, voici, je le disais bien, qu'il jette au loin sa cuirasse brumeuse, et éclaire la douce vallée d'un adieu brillant. Il est là, tu le vois, toujours, et le voici qui nous console, nous réchauffe et nous éclaire, comme l'Amour triomphe de la Haine.

JACQUELINE HERMANN.

L'ANNÉE

Il faut d'abord dire l'hiver, la première strophe de l'année, les trois apôtres chauves à la vieille barbe blanche; et le mystère humain où dort tout ce qui fut, où tout ce qui naîtra se prépare.

L'index aigu du temps parcourt implacablement le cadran de l'année, et sonne les douze heures. Les douze mois s'enlacent et se confondent dans leur ronde, en strophes de trois pleines d'un sens commun.

La première strophe est le long hiver glacé; et la première heure qui sonne, claire et mince comme une ligne nue dans un air sec et sonore, c'est le morne janvier frigide.

Il faudrait d'abord dire l'hiver, où tout ce qui fut se repose, où tout ce qui sera se prépare; et comment, tandis que ses lèvres attiédies baisent déjà les ongles roses du printemps, ses orteils polaires foulent encore le tapis mélancolique de l'automne subtile.

Mais le poète qui voudrait réveiller ce qui repose et déranger ce qui se prépare, lorsque c'est janvier qui sonne au cadran de l'année, ce poète-là serait comme un chanteur qui briserait lui-même son gosier plein du retentissement possible des choses futures.

Pour moi, je suis dans ma chambre, et je regarde simplement la neige, en sentant à chaque aspiration mille aiguilles se briser dans ma poitrine.

*
* *

Voici le printemps qui rend plus âcre l'urine des animaux, et colore les haies.

C'est avril, le souple adolescent, qui pâlit encore les joues moites des jeunes hommes, et durcit la gorge des filles.

Il y a dans l'air et dans toutes les choses un poison étrangement doux, qui procure un sommeil voluptueux et sans paix.

La terre ouvre les bras à l'arrivée puissante du jeune soleil.

Et c'est l'odeur abondante de sa chair qui empoisonne ainsi subtilement l'air et toutes les choses.

A son appel, le dieu qui habite la forêt s'étire longuement, — et frissonne.

Les seins lourds des femmes s'élèvent et s'abaissent selon la respiration même du monde.

Leurs lèvres élastiques et leurs yeux brillants sous les lourdes paupières promettent des baisers indéfinis et fervents.

Et les jeunes hommes les regardent passer, rieurs et pleins de malaise, et rêvent longtemps au mystère tiède de leur ventre.

Mais les plus décidés leur ont souri, et les suivent : ils ont cru soudain entrevoir le sens même de l'univers, qui est amour.

Maintenant les bras se plient à la courbe des tailles, et ils ne sentent presque plus la dangereuse langueur de la terre fraîchement pubère.

La dangereuse langueur du printemps qui fait qu'on se frotte les yeux et qu'on bat des cils, comme un dormeur qui voudrait s'éveiller entre deux rêves.

C'est déjà l'été voisin, comme un voleur sauvage et rouge, qui a forcé leurs entrailles et fait bouillir la semence.

Cependant, elles disent : — Vois, mes petites mains de femmes dans tes rudes mains d'hommes, je les voudrais toujours ainsi.

Mais ils ne répondent rien, car la sève leur monte à la gorge.

Et ils s'abattent sur le sol. Et le dieu qui habite la forêt se réjouit.

Et lorsqu'elles se relèvent, graves de la semence humaine, et assurées, elles disent : — Vois, maintenant mes bras sont autour de ton cou comme des serpents de pierre, et tu ne saurais plus t'en aller.

Mais ils ne répondent rien, car les sanglots leur montent à la gorge.

Et ils s'en retournent lentement, l'homme et la femme, pensant à des choses différentes.

Mais le poète qui sourirait aux femmes et qui les prendrait dans ses bras parce que c'est avril qui sonne au cadran de l'année, ce poète-là serait comme un baladin qui offrirait gratuitement son spectacle aux badauds.

Pour moi, je suis dans ma chambre, et ne sais si je regrette les fêtes faciles dont je n'aurais pas su jouir.

* * *

Comme un voleur sauvage et rouge, le soleil cabré a bondi au sein même de la terre, et fouille fougueusement ses entrailles.

Cybèle halète pesamment sous sa terrible étreinte.

D'une main elle se soulève sur les colonnes du monde, et s'offre davantage; et son autre main crispée aux cheveux de son divin amant, indique son ardente joie.

L'heure affolée d'août sonne en bourrasques furieuses et rueuses, en rafales puissantes qui submergent les choses, en rumeurs violentes où l'acte immense s'acharne.

La terre, cambrée et tendue de toute part, se craquèle à l'impétueuse caresse du dieu, et ses profonds gémissements exhalent sa souffrance et sa joie formidables.

Elle jouit tout le long des rivières bouillantes, et au milieu de l'ivresse des foins ; elle jouit dans les forêts embrasées qui se tordent et crépitent, et dans les rocs qui éclatent en poussant des cris stridents.

Et les petits hommes qui tiennent dans leurs mains les outils des travaux épient ses derniers spasmes, prêts à recueillir les fruits augustes des embrassements du dieu.

Mais le poète qui descendait sur la terre pour se réchauffer à la brûlante folie de son rut, lorsque c'est août qui sonne au cadran de l'année, ce poète-là serait comme un enfant qui fredonnerait une romance au cœur d'un incendie.

Pour moi, je suis dans ma chambre, et j'attends que l'étreinte se dénoue et que l'amante s'apaise, car nul ne saurait chanter au milieu de la folie fabuleuse des flammes.

* * *

Indécis et gracieux, octobre sonne l'heure violette et charmante. Et la terre prépare sa couche pour la nuit.

Il sonne indolemment comme une eau qui fuit lente et meurt dans le lointain en musique ténue...

Le soleil, lassé de tant d'amour, s'éloigne, et la terre tendrement gémissante ne peut que tendre vers lui des bras appesantis. Elle soupire languissamment dans les branches des arbres, et les feuilles tournoient et planent longtemps avant de s'abaisser.

Adieu, Hélios ! tu laisses des souvenirs certains de tes embrassements. Les corbeilles sont remplies des fruits de ta puissance ; et quoique apaisée, Cybèle encore parfois, pensant à tes baisers, tressaille. Tu l'as gorgée d'amour comme une belle gouge d'été, et puis tu l'as laissée, couchée sur le dos, spécieuse et meurtrie, avec dans sa chair heureuse son âme qui halète encore légèrement.

Les hommes, et même les femmes, n'osent la troubler ; ils se regardent simplement dans les yeux sans se rien dire, et vont voir pleurer dans les vignes les larmes voluptueuses et douces des raisins mûrs.

Et la belle terre, lorsqu'elle a donné aux hommes recueillis et simples tous les fruits de son corps et les larmes des vignes, songe longuement et chante de douces choses en attendant l'hiver.

Elle ne bougera plus avant le grand repos, ne se lèvera plus de sa couche rouilleuse. Elle songe qu'il est doux d'avoir été aimée pendant une saison, et elle ne désire maintenant plus rien, sinon une lente paix agréable et sereine comme le lait et le miel.

Mais le poète qui n'écouterait pas le chant grave de l'automne, lorsque c'est octobre qui sonne au cadran de l'année, ce poète-là serait comme un affamé qui ne voudrait pas d'une nourriture délicieuse.

Pour moi, je quitte ma chambre, et vais respirer de près son charme ambigu et profond ; je suis heureux et je comprends, car j'aime.

FRÉMIÈRES.

EUGÈNE GILBERT
ET LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE
EN BELGIQUE

Entre les débuts de notre mouvement littéraire et son allure actuelle, le contraste est des plus saisissants. L'observateur le plus réfléchi ne peut se défendre de quelque surprise, en comparant l'étourdissante chevauchée des premiers « Jeune Belgique » à la marche ferme et disciplinée des troupes littéraires d'aujourd'hui. Je dis « des troupes », car le nombre des écrivains d'expression française s'est singulièrement accru en Belgique. Je crois bien que, pour un artiste littéraire de l'âge héroïque, il se trouve aujourd'hui quelque vingt ou vingt-cinq honnêtes gens qui s'exercent aux jeux subtils, et souvent décevants, de la plume.

Les écrivains de 1885 n'étaient qu'une poignée. Mais quels hommes ! Bohêmes effrontés et bruyants, absaloniens et byroniens, outlaws intraitables, campés en marge de la société et de la syntaxe, foulant aux pieds toute loi et toute discipline, ils trépidaient librement aux plus sauvages sursauts de leur tempérament, tordaient gaiement le cou au vieux vocabulaire, tiraient la langue à la morale, faisaient un jeu de massacre de toutes les convenances, et semblaient s'évertuer à qui créerait la langue la plus choquante, la plus hurlante, la plus chargée de senteurs vicieuses et d'aromes putrides, la plus hardiment canaille, la plus voluptueusemdnt vautrée dans la couleur la plus crue. Du talent, certes oui ! ils en avaient beaucoup; et si le dévergondage de leur fantaisie retardait encore l'heure des œuvres définitives, on sentait brûler jusqu'en leurs pires élucubrations la sainte flamme de l'enthousiasme esthétique.

Quant au public, il considérait la Jeune Belgique comme une « zwanze » assez peu divertissante,

menée par quelques loustics et quelques maniaques, dont on se gaussait parfois dans les mots de la fin des journaux.

Aujourd'hui, quel changement de décor! Les survivants de l'héroïque guérilla de 1885 sont des écrivains de tenue correcte, de mœurs paisibles, de ton courtois, soumis à la discipline d'un art très strict, intransigeants sur les questions de langue et de syntaxe, pas plus pudibonds qu'il ne sied à des artistes de race flamande, mais toujours indemnes du libertinage systématique qui sévit chez les écrivains à succès de Paris, de Berlin et d'ailleurs. Ils ont de la « respectability »; le gouvernement les honore; le prince Albert leur donne des poignées de main; le public leur fait des ovations; ils sont décorés, ils seront académiciens...

Autour d'eux se groupe l'innombrable phalange des écrivains moins « arrivés », mais de tenue déjà non moins correcte. Décidément, le mouvement littéraire est devenu, en Belgique, un puissant courant national; et l'on dirait que ceux qui le représentent, conscients de leur force et de la grandeur de leur rôle prochain, tiennent à mettre dans leur attitude un peu de la dignité dont ils se sentent investis.

Il y a sans doute des raisons générales qui expliquent la rapide transformation de la chose littéraire en Belgique. Peut-être y verra-t-on quelque application des lois de la physiologie, qui régissent la vie des peuples et des groupes, comme celle des individus. Cette poussée collective que nous appelons un mouvement intellectuel n'a-t-elle pas, comme la planète qui nous sert d'habitacle, son printemps frêle et frais, bientôt fol et fiévreux, sabré d'averses et de giboulées, puis gazouillant de toutes les voix de ses oiseaux, prodiguant aux arbres à peine feuillus l'écume de neige et de chair de ses floraisons, et finissant enfin par se calmer dans la majestueuse épaisseur des ombrages de juin? Les écrivains se sont assagis, il ont jeté leur gourme. Après la folle impétuosité de la jeunesse, voici la robuste énergie de l'âge mûr. Le mouvement littéraire s'est transformé

comme une rivière qui, bouillonnante et follement capricieuse à sa source, s'allonge en nappe unie et calme, aussitôt que ses eaux sont devenues plus abondantes.

Mais à côté de ces causes générales et profondes, il en est d'autres, plus directement perceptibles, occasionnelles (comme disaient les anciens philosophes), dont l'intervention a eu pour effet d'accentuer et de faciliter l'évolution du mouvement. Parmi ces causes il en est une surtout qui mérite de retenir l'attention et qui, me paraît-il, n'a pas été assez signalée jusqu'à présent : c'est l'heureuse influence exercée sur le développement de nos lettres par le sage et courtois critique de la *Revue générale*, M. Eugène Gilbert.

I

Il ne fut pas « dans le mouvement ». Il ne lui arriva pas, je pense, de publier une ligne dans la « Jeune ». Sans compter que son humeur essentiellement pacifique le prédisposait peu au corps à corps véhément de la polémique, trop de choses le séparaient des durs garçons qui menaient le combat de l'émancipation littéraire. Il n'était pas de leur monde. Ayant horreur de la bohême et du ton lâché, redoutant les gros mots comme des mouches qui salissent le bout de la manchette, il se devait heurter péniblement aux rudes et rouges vocables dont les premiers « Jeune Belgique » aimaient à émailler leur prose. J'imagine que les tournures baroques et les véhéments solécismes, qui leur étaient familiers, ne devaient pas infliger un moindre supplice à ce lettré de race française, épris de forme pure et de langage impeccablement correct. De plus, ses convictions chrétiennes et ses goûts de parfait honnête homme, aussi respectueux de la morale et des convenances que de la syntaxe et de la politesse, ne pouvaient manquer de se trouver fréquemment en conflit acerbe avec les licences truculentes que les révolutionnaires arboraient sans vergogne. Non, M. Eugène Gilbert ne se pouvait enrôler dans une brigade aussi dévergondée! Même quand, un peu plus tard, vers 1892,

M. Firmin Van den Bosch forma une brigade de « Jeunes » orthodoxes, mais au demeurant tout aussi subversifs que leurs aînés, M. Gilbert ne se sentit pas le cœur de marcher sous les plis du nouveau *Drapeau*. Il resta installé dans son vénérable donjon de la *Revue générale*. Il n'en sortit, je crois, que pour faire périodiquement une apparition souriante dans le non moins vénérable rez-de-chaussée du *Journal de Bruxelles*.

Il fut donc moins un combattant qu'un observateur du combat; mais non pas, remarquons-le bien, un observateur indifférent. Dès le début, ses sympathies allèrent résolument aux « Jeunes », en dépit des froissements sans nombre dont ils lui raclaient les nerfs.

C'est que le gentleman accompli, le parfait honnête homme, au sens classique et suranné du mot, se trouvait être en même temps un critique pénétrant, doué d'un goût trop sûr pour ne pas s'apercevoir bien vite de la sève généreuse qui montait richement dans la littérature nouvelle.

Il ne cacha pas son opinion. Il la dit tout entière, courageusement, au risque d'énerver les « Jeunes » par le purisme et la sage pondération de ses remarques, autant que d'agacer les « anciens » par l'expression loyale d'une admiration qui leur devait sembler bien étrange. Pour la première fois, les gens graves, lecteurs des revues rassises, entendirent rendre hommage aux écrivains de l'école nouvelle par une voix bienveillante, modérée, juste, gracieuse. Jusque-là ils n'avaient connu la Jeune Belgique que par les lourds sarcasmes et les plates plaisanteries de quelques pédants sans style et sans pensée. Et voici que le critique attitré d'une revue, grave entre toutes, accordait une attention sympathique à ces fumistes de « décadents », analysait très régulièrement leurs ouvrages dans une chronique, d'abord trimestrielle, bientôt mensuelle, en exposait avec beaucoup d'art l'esprit et la conception, en dégageait le sens, souvent un peu dissimulé sous la luxuriance du style, en soulignait les défauts et les fautes de goût, mais en mettait aussi en relief, avec une visible prédilection,

la singulière intensité et les fortes images : tout cela dans une langue pure, aisée, imagée, s'adaptant sans effort à tous les méandres d'une pensée avertie et d'une fine sensibilité. Quoi donc ! les vers de Verhaeren avaient un sens, et le théâtre de Maeterlinck n'était pas une pure plaisanterie? Il devenait difficile d'en douter, tant M. Gilbert mettait de talent à insinuer à ses lecteurs le sens des œuvres nouvelles.

Du reste, il ne cessait de revenir à la charge avec une persévérance infatigable. Ses premières chroniques purent étonner, choquer même; les secondes parurent tolérables; et les suivantes firent autorité. L'observateur bienveillant ne quittait pas un moment son poste. Il y est encore. Je ne crois pas que, depuis près de vingt ans, un seul livre belge de quelque mérite ait été publié, sans obtenir de M. Gilbert un généreux et cordial souhait de bienvenue. Le seul reproche que l'on puisse adresser au critique de la *Revue générale*, c'est d'avoir péché par quelque excès de mansuétude et d'avoir chargé certains ouvrages d'un faix d'éloges, sous lequel il leur serait malaisé de ne point fléchir de façon assez piteuse...

L'influence de M. Gilbert agit à la fois sur les écrivains, sur les lecteurs et sur la critique.

Il est indéniable que M. Gilbert a eu la rare bonne fortune de ne pas voir repousser dédaigneusement ses conseils par la *genus irritabile*. Il est vrai qu'il se garda toujours de les prodiguer, et qu'il les sut donner de si bonne grâce, avec tant de courtoisie, dans une telle atmosphère d'éloges balsamiques, que les écrivains auraient dû être des neurasthéniques aigus pour en prendre ombrage.

Du reste, il ne demandait rien que de raisonnable : avant tout, le respect de la langue. Il faisait sentir finement que la phrase se peut fort bien passer de solécismes, que le luxe des épithètes est une végétation parasite, qu'une belle image perd de sa beauté dans le cadre d'une tournure rococo, que les néologismes flamboyants ne sont guère que des pivoines de papier, que la langue, comme la plante, a sa sève et ses lois de croissance dont il faut tenir compte, qu'on ne gagne rien à la hacher ni à la

mettre en pièces, et qu'au contraire, avec quelque patience et un art probe et pur, on la peut gracilement conduire où on veut, comme un bon jardinier oblige la glycine à suspendre ses grappes mauves aux gouttières du toit.

Ensuite aussi, le respect des convenances morales. Non pas que M. Gilbert entendît imposer à tous son idéal catholique : on ne peut demander à l'artiste autre chose que l'expression loyale de ce qu'il sent bouillonner en lui de plus intime. Mais il n'en est pas moins vrai que, selon l'observation judicieuse de Baudelaire, l'éthique et l'esthétique sont souvent peu distinctes. C'est ainsi qu'il est bien malaisé de concilier l'esthétique avec le culte de l'image choquante, l'affectation du mot malpropre, l'évocation complaisante des misères bassement physiologiques, et telles autres manies d'écrivains pseudo-réalistes, heurtant la morale ou les convenances des peuples civilisés.

M. Gilbert ne se lassa pas de mener campagne pour plus de correction dans la langue et plus de pureté dans le ton de nos lettres. J'ai la conviction que sa voix fut maintes fois écoutée. Si nos écrivains se sont assagis au double point de vue que je viens d'exposer, je tiens pour certain que la critique de M. Gilbert y est pour quelque chose.

Son action fut plus efficace encore sur le public. Précisément, tant au *Journal de Bruxelles* qu'à la *Revue générale*, M. Gilbert s'adressait à la fraction du public qui était la plus irréductiblement hostile au mouvement de la Jeune Belgique. Chez cette fraction, en effet, le goût philistin des Belges se compliquait d'un scrupule dogmatique, fort propre à faire prendre en grippe la jeune littérature. Le R. P. Lintelo ne venait-il pas d'enseigner fort gravement qu'il ne fallait jamais « louer le mérite littéraire des écrivains mauvais » ? Ce lamentable sophisme moral était fort goûté dans les milieux conservateurs. A coup sûr, les écrivains de la Jeune Belgique devaient être « mauvais », vu qu'il était malaisé de feuilleter l'un ou l'autre de leurs ouvrages, sans tomber bien vite sur quelque expression violemment inconvenante ou sur quelque paradoxe d'une rosserie aiguë. Dès lors, à leur supposer même du talent, —

chose absurde ! — ne fallait-il pas, néanmoins, s'en taire en bons chrétiens ?

Lentement, à force de patience, de persévérance et de méthode, M. Gilbert mina cette montagne de préjugés et de préventions, et finit par la faire crouler. Il mit tant d'adresse et de finesse à faire valoir les mérites littéraires des écrivains nouveaux, que leurs livres commencèrent petit à petit à pénétrer dans les salons. On voulut les lire, les discuter. Sans doute, on en fit au début des gorges chaudes. Mais plus d'un abonné de la revue, après avoir lu la chronique de M. Gilbert, rouvrait doucement le livre délaissé et murmurait bientôt : « Tout de même, tout de même... »

Enfin, M. Gilbert exerça la plus heureuse influence sur le ton de notre critique. Son exemple fit comprendre que la courtoisie est toujours de mise dans l'appréciation des œuvres de l'esprit. On perdit la fâcheuse habitude de transposer dans le domaine littéraire la brutale véhémence et la lourde gouaillerie des disputes politiques. De plus, on sentit l'urgence de séparer une bonne fois la littérature de la politique, et de juger les livres, non plus d'après les opinions de leur auteur, mais d'après leur valeur intrinsèque. Ainsi se forma lentement, au-dessus de l'âpre mêlée des querelles civiques, une atmosphère d'intellectualité supérieure où, sans rien abdiquer de leurs opinions, tous les esprits d'élite purent librement se rencontrer et fraterniser. Je plains ceux-là qui en éprouveraient du regret.

Par cette triple action sur les auteurs, les lecteurs et les critiques, M. Gilbert contribua puissamment à « civiliser » le mouvement littéraire, à le faire comprendre et apprécier, à lui donner enfin cette ampleur et cette allure sérieuse qui le caractérisent aujourd'hui.

II

Si maintenant nous envisageons de plus près la critique de M. Eugène Gilbert, nous ne tarderons pas à découvrir le secret de son influence lénifiante.

Le ressort essentiel de cette critique, c'est la bien-

veillance. Quelqu'un m'objectera que cette conception de la critique n'est pas la meilleure. Il se peut, et à vrai dire, je suis du même avis. Mais je tiens avant tout qu'en critique, comme en tout autre genre littéraire, l'écrivain doit avoir pour premier souci de se conformer de son mieux à la loi intime de sa personnalité.

Ne forçons point notre talent
Nous ne ferions rien avec grâce.

Or, précisément, pour « ne point forcer son talent », M. Gilbert se doit de mettre dans sa prose un peu de la mansuétude de son cœur. C'est là son lot. J'en sais de plus moroses. Il gaspillerait vilainement son temps et son encre à essayer d'être méchant. Il est, il restera toujours (je crois que c'est le méchant M. Ernest Charles qui le baptisa ainsi) le *bon* M. Gilbert.

Joignons à cette bienveillance naturelle un amour éperdu de la littérature, dont il est possédé depuis son enfance, et nous n'aurons aucune peine à comprendre la méthode de M. Gilbert. Il aime la prose et les vers passionnément, comme un ornithologiste un peu maniaque aime les oiseaux. Il les aime avec tant de bienveillance, et en connaisseur si subtil, qu'alors même que l'échantillon qu'il en a sous les yeux peut d'abord sembler médiocre, il finit presque toujours par découvrir quelque raison de lui trouver de l'agrément. Ce n'est pas miracle d'admirer le plumage du bouvreuil ou le chant du rossignol; ceux-là sont rares qui s'y peuvent tromper; mais si vous vous permettez de médire de la livrée brune et grise du moineau, l'ornithologiste passionné, — André Theuriet, par exemple, — vous fera remarquer la joliesse de sa cravate noire et blanche et le feu charmant de son œil effronté; et si vous affichez peu d'estime pour la ritournelle du rouge-gorge, il vous fera sentir finement la jolie goutte de rosée qui coule dans ce chant mince et menu, mais si câlin et cristallin!

M. Gilbert procède de même à l'égard des productions littéraires : avec la même bienveillance, mais

aussi avec la même subtilité d'analyse. Et, ce qui achève de caractériser l'analogie qu'il offre avec l'ornithologiste, c'est qu'après avoir senti en homme de goût, il compare, classe et coordonne ses impressions avec une rigueur toute scientifique, à l'exemple de Sainte-Beuve, qui se faisait gloire d'être un botaniste intellectuel. M. Bourget a signalé ce caractère objectif de la critique de M. Gilbert dans la lettre-préface qui figure en tête de *France et Belgique*. A mon avis, ce caractère est plus sensible encore dans les fortes études de M. Gilbert sur le *roman en France au XIXe siècle* (1), parce que, jugeant avec plus de recul, il y a quelque peu atténué la bienveillance habituelle de ses appréciations.

Ce serait une erreur pourtant d'imaginer que les deux notes, bienveillante et objective, sont de leur nature contradictoires. Je pense, au contraire, que chez M. Gilbert elles découlent l'une de l'autre et se complètent naturellement. Quand on affectionne vraiment un livre, quand on a vraiment le souci de le faire connaître, goûter et admirer, on s'attache à l'ouvrage avec une rigueur jalouse, on évite soigneusement les parades de style et les digressions brillantes qui, bien souvent, détournent au profit du critique l'attention qui est due au livre. Bien rares sont les critiques qui ne cèdent pas de temps en temps à la tentation de substituer une dissertation de leur cru au jugement littéraire qui est le prétexte de leur article; et franchement, quand le livre est ennuyeux ou médiocre, — Dieu sait s'il s'en publie en Belgique et ailleurs ! — je ne puis trouver que le cas soit pendable. Quelque opinion qu'on ait là-dessus, il faut rendre à M. Gilbert cet hommage que sa critique est absolument indemne de vanité personnelle. Il s'attache à son sujet, qui est le livre, et n'a pas de cesse qu'il ne l'ait fait largement et pleinement connaître, — selon la conception en général un peu bienveillante qu'il s'en forme, mais il n'importe !

(1) La cinquième édition de ce bel ouvrage couronné par l'Académie française vient de paraître chez Plon et Nourrit, augmentée d'un intéressant chapitre sur les dix dernières années du roman français.

Toutes ses méthodes convergent vers ce but. Avant tout, il tient à donner une analyse étendue du livre. Il le fait avec un rare bonheur, surtout quand il s'agit d'un roman. L'exposé qu'il en fait est toujours vivant, brossé à larges traits, émaillé çà et là de détails caractéristiques. Ensuite, il use de la citation avec une généreuse abondance, qu'il est permis de trouver excessive, mais dont les auteurs à coup sûr ne se plaindront pas. Enfin, il ne se croit pas quitte envers le lecteur, s'il ne lui a pas consciencieusement suggéré l'atmosphère morale du livre. On peut dire, en toute vérité, que les feuilletons de M. Gilbert font voir en raccourci les livres qu'ils racontent.

Mais, encore un coup, ils les font voir dans un miroir bienveillant à l'excès. Il est arrivé à M. Gilbert de traiter les vessies en lanternes. Et si cela n'offre guère d'importance au point de vue des vessies, — qui n'en demeurent pas moins ce qu'elles sont, — cela peut nuire quelque temps à l'éclat des lanternes.

Je m'en voudrais pourtant de ne pas signaler que les feuilletons de M. Gilbert se doivent quelque peu lire entre les lignes. Les amabilités de surface, les sourires et les grâces de l'urbanité n'y sont nullement à confondre avec les éloges mieux sentis; il y a là, indépendamment des critiques proprement dites (M. Gilbert ne s'en permet guère, mais elles ont toujours du poids), toute une échelle des compliments, avec laquelle on ne tarde pas à se familiariser. Cela fait songer à ces thermomètres un peu faussés, qui sont toujours au-dessus de zéro, mais dont les indications n'en demeurent pas moins graduées.

Et puis, si M. Gilbert n'avait pas été lui-même, c'est-à-dire le bon M. Gilbert, s'il avait mis dans sa critique moins de courtoisie et d'affabilité, je doute qu'il lui eût été possible d'exercer sur notre mouvement littéraire l'influence modératrice que j'ai essayé de caractériser plus haut, ni, encore moins, d'amener à nos écrivains l'attention, puis la sympathie du public. Son rôle fut celui d'un conciliateur ou, plus exactement, d'un acclimatateur. Ce sont gens qui ne réussissent qu'à force de prudence, de douceur et de persévérance. M. Gilbert l'a compris à merveille.

VICTOR KINON.

GUEUX

I

Il gisait au bord du fossé
les yeux clos à la soleillée ;

son petit crâne était posé
sur un lit de feuilles mouillées.

Etait bien mort cette fois-ci.
Chacun regardait sa chair jaune.

— La lumière était pâle ainsi
qu'un or passé d'ancienne icône.

Il faisait triste, qu'on eût dit
entendre glisser la tristesse.

Pour son entrée au paradis
le vent du nord chantait la messe. —

Le regardait, du grand chemin,
sa mère, aussi blanche qu'hermine.

Elle prit tendrement ses mains,
les mit en croix sur sa poitrine.

Et de ses pauvres yeux meurtris,
les contempla longuement luire,

dans le jour couleur d'argent gris,
comme deux ex-votos de cire. —

II

La Vie! ayez pitié des mendiants, de ceux
qui portent vos deux mains sur leur échine lasse,
des va-nu-pieds, des trimardeurs, des malchanceux.

La Vie! ayez pitié du grelottant qui passe
et qui traîne, le long des chemins défoncés,
sa douloureuse et vide et morose carcasse.

La Vie! ayez pité du vagabond percé
de bise, et presque mort, sous les cieux que consterne
la flagellation de l'hiver courroucé.

La Vie! ayez pitié de leurs figures ternes,
de leurs yeux embusqués au fond, comme des loups
affamés, dans l'obscurité d'une caverne.

La Vie! ayez pitié de leurs regards de fous,
de leurs fronts où la fièvre alluma ses fournaises,
de leurs joues où la faim maligne a fait des trous.

La Vie! ayez pitié de leurs désirs de braise,
de leurs doigts anxieux et de leurs maigres os
qu'empoisonna le feu des passions mauvaises.

Faites vos lourdes mains moins lourdes sur leur dos;
ayez pitié, la Vie! ils sont si pitoyables!
Rendez leurs jours moins durs, moins pesant leur fardeau.

Que des fruits plus nombreux réjouissent leur table,
qu'ils aient leur part d'amour et leur part de Beauté,
qu'un peu de manne, enfin, descende sur le sable.

Lénifiez l'effroi de vos nécessités,
faites-vous moins cruelle, aimez-les davantage,
dispensez leur ces dons de joie que vous portez.

Apaisez tendrement la haine et ses orages,
qui leur grondent au cœur, qui leur flambent aux yeux,
et sculptent en rictus le buis de leur visage,
La Vie, ayez pitié des pauvres et des Gueux !

III

A M. Jules Destrée.

Ils ont connu les nuits d'ardentes priapées,
L'orgueil battant, au rythme exaltant des tambours,
Quand ils couraient, dans l'éclair flambant des épées,
Vers les rouges combats et les rouges amours.

Ayant un soir, saisi aux chemins de l'Histoire,
Tandis qu'ils s'en allaient vers des lointains nouveaux,
Ainsi qu'une princesse altière, la Gloire,
Ils l'emportaient au galop fou de leurs chevaux.

Longtemps elle suivit leur troupe aventurière
Et subit les baisers brutaux des spadassins,
Qui forçaient pour leur joie son corps d'emperière
En lui mordant la bouche et lui blessant les seins.

Une nuit qu'ils dormaient aux marais de l'ivresse
Un routier étranger la ravit à leurs mains
Et l'entraîna, hautaine et froide à ses caresses,
Elle qui méprisait tous les désirs humains.

Depuis, ils ont connu la honte et les déroutes,
Et la fuite, sous l'ouragan du désespoir,
La débâcle, battus de pluie, quand les grand'routes
Semblent s'illimiter aux pénombres du soir.

Mais si, dans le couchant, on les voit qui s'avancent,
Mornes et lents, drapés de défroques d'orgueil,
On devine en leur cœur des ferments d'espérance
Et des brandons de foi aux cendres de leur deuil.

Quand reviendra l'instant de rapine et d'ivresse,
Quand reluiront pour eux les amples midis d'or,
Les mendiants auront, pour forcer leur maîtresse
L'ardeur du condottière et du conquistador.

Ils entendront en eux la meute exaspérée,
Hurler, de leurs désirs allouvis et fougueux
Et l'on verra, rués à l'odeur des curées,
Les fils des spadassins et des reîtres — les Gueux !

IV

Vers les cieux irréels où vivent leurs chimères,
Ils ont tendu leurs yeux et leurs cœurs, fervemment !
Il leur semble parfois que leur poitrine altière,
Soudain, va se briser d'un rouge éclatement.

Le pampre d'avenir, aux coupes de leurs âmes
A versé son vin fort et, d'en avoir goûté,
Tous leurs espoirs hardis chancellent et se pâment,
Poignés d'une cruelle et folle volupté.

Ils vont par les chemins, émerveillés du rêve
Qui scintille en leurs yeux de candeur et de foi,
Car devant eux, pour l'aube idéale, se lève
Le sourd et noir sommeil des brouillards d'autrefois.

Tout prépare l'accueil de la cité prochaine,
Un soleil de Bonté flambe dans les cerveaux;
Sur les ruines d'orgueil, d'injustice et de haine,
Enfin, voici l'avènement des temps nouveaux.

Ils prélibent déjà les saveurs de la fête,
Ils étendent leurs doigts vers les grappes d'espoir,
Ils ont les regards doux et certains des prophètes
Qui distinguent l'Aurore aux espaliers du soir.

Conquistadors au guet de jeunes Amériques,
Leur regard s'hallucine à suivre sur les flots,
Comme un dansant reflet de leurs âmes épiques,
Le mirage tremblant de quelqu'El Dorado.

Sans jamais se lasser, ce pendant que les îles
S'éloignent, au tréfonds des lointains défendus,
Ils s'obstinent à voir dans les brumes fragiles
Se former lentement le Rivage attendu.

L'Humanité future, en eux s'exalte et gronde,
Ils hurlent dans les temps leur appel généreux;
Leur amour est si grand qu'il a rempli le monde
Et que le monde entier vit et frémit en eux!

RICHARD DUPIERREUX.

LE FILS DE MA FEMME

ROMAN

(Fin)

Bruxelles, le ...

Ma bien chère amie,

Ne vous étonnez pas de me voir déserter nos *five o' clock* pendant quelque temps, des affaires pressantes m'ont appelée à Bruxelles. Mon pauvre mari vient d'être un peu souffrant. Il s'est beaucoup surmené pendant ces derniers temps. On vous aura parlé peut-être de pertes importantes qu'il aurait faites; ce sont là choses sans importance et sans rapport avec son indisposition. On ne se rappellera plus bientôt ni les unes ni les autres. Dès qu'il sera remis, mon mari a l'intention de faire visite au vôtre, dont la situation est si fermement assise, et qui a son mot à dire partout où il le veut; il désirerait lui demander un avis pour terminer ces affaires malencontreuses.

Je compte sur vous, ma très chère belle, pour le bien disposer en notre faveur, et j'espère bientôt vous en remercier en personne là-bas, dans le décor tranquille cher à votre élégante silhouette.

Votre amie dévouée,

EMERANCE DE GAILLARD CHEVAL.

Ostende, le ...

Enfin, mon cher enfant, je crois arriver à mes fins. Ton beau-père te propose de partir à sa place en Argentine. Accepte. C'est un pied dans l'étrier, une fois pris dans l'engrenage nous t'y ferons bien rester, tu peux pour cela compter sur ta mère. Les affaires d'Hector sont très considérables, ainsi que j'ai pu m'en rendre compte dernièrement encore. Ainsi, tu le vois, attentive je veille sur ton avenir.

Quant au mariage auquel on m'avait fait songer

pour toi, je pense qu'il vaut mieux y renoncer, les qualités de la jeune fille ne me paraissent pas suffisamment sûres; de plus, il se mêle à toute cette affaire des questions d'intérêt, des questions financières, et celles-ci ont toujours été pour moi l'occasion d'un dégoût profond. Les mariages que l'on fait suivant les aspirations de son cœur sont toujours préférables. J'en suis un vivant exemple; n'ai-je pas adoré ton pauvre père qu'une mort trop prompte a ravi à notre mutuelle tendresse. Malgré tout ce que j'ai souffert par la suite, je suis heureuse pourtant que les sacrifices que j'ai faits pour toi, soient sur le point de se voir enfin couronnés de succès.

Je vois beaucoup la jeune fille que tu as choisie, elle est décidément charmante et mérite toutes les sympathies, même la mienne, et tu sais pourtant si la sympathie d'une belle-mère est difficile à conquérir. Maggy est vis-à-vis de moi d'une amabilité qui m'enchante, et, de mon côté, pour la récompenser, je lui ouvre les yeux sur des sciences qu'elle ignore : celle de la toilette, et celle de se diriger dans le maquis épineux de la société. Elle y met la meilleure volonté qui puisse être, et pousse l'amour de de notre famille jusqu'à s'être liée d'amitié avec ton ami intime. Tout ceci me paraît d'excellent présage, et c'est avec joie que j'envisage l'avenir, et que je salue en toi l'homme qui eût été mon idéal, unissant les qualités de ton père à la fortune de mon mari.

Je t'embrasse, mon cher garçon, et te souhaite une fois encore bonne chance.

TA MAMAN.

CHAPITRE XIV

Clarance croit qu'elle me joue un excellent tour et cela lui fait prendre en patience le temps que nécessite le voyage de son fils. C'est une femme combattive et aventurière qui sent d'une façon impérieuse le besoin de remporter des victoires ; peu lui en importe la qualité pourvu qu'elles satisfassent son sentiment de domination et de diplomatie.

En attendant qu'elle puisse savourer les joies que l'avenir lui prépare, elle s'est lancée à corps perdu dans les occupations mondaines afin de se distraire. Elle visite les expositions de peinture avec le petit Champoireau, et sourit de devoir constater combien ma science des clairs obscurs et du luminisme sont encore dans les limbes. Cet honorable écrivain lui apprend aussi l'art de lire les livres, non plus pour les idées, le style et l'intérêt que l'un ou l'autre inspirent, il lui enseigne la méthode scientifique de deviner le document vécu entre les lignes, de deviner l'âme et le cœur de l'auteur au travers des aventures banales qu'il présente. Elle trouve de la sorte une source de potins rétrospectifs qui lui paraissent délicieux à savourer.

Pendant ce temps je promène Maggy et ses chiens, et nous parlons de Jimmy.

Clarance a trois amies intimes à qui elle ne cache rien; celles-ci en ont tout autant pour qui elles n'ont pas de secrets, aussi la nouvelle des événements qui se sont passés dans notre existence ont fait petit à petit le tour de la ville. Ils font partie des choses que tout le monde sait mais que chacun doit ignorer.

Et ainsi va le temps, fleuve invisible dont on suit le cours sans en voir les rives, le temps que l'on perd à mille choses inutiles, et qui avec chaque jour qui s'éteint, voit s'éloigner d'un pas le bonheur que l'on cherche.

Jimmy nous a envoyé son portrait. Il ressemble à un officier de marine; sa face rasée, son air sévère lui donnent une allure plus sérieuse et plus personnelle. Il devient vraiment bien, et en voyant cet extérieur mâle, ce visage énergique, je n'ai pu m'empêcher de reporter les yeux sur moi, ils ont rencontré d'abord mes bottines vernies longues et minces, mes chausettes noires à fleurs mauves, le pli irréprochable de mon pantalon, tout mon extérieur trop recherché sous lequel se cache l'usure de mon corps. J'ai regardé Clarance et j'ai deviné qu'elle pensait comme moi, et cela ne m'a pas fait plaisir. Vieillir est dur, vieillir sous des regards malveillants est pire.

Les soirs, après le dîner, parfois nous nous réunis-

sons elle et moi dans la bibliothèque. Derrière mon journal je m'assoupis parfois. Clarance au-dessus des feuilles surveille les mouvements oscillants de ma tête, et nos souvenirs d'amour passent dans ses yeux ironiques.

Puis elle m'offre du thé, nous parlons un peu et bientôt je me retire à ma table de travail. J'écris, je relève des comptes avec une agitation énervée tout en jetant de temps en temps un furtif coup d'œil vers mon épouse, qui sous la clarté d'une lampe feuillette un livre, le front appuyé sur sa main blanche. Et quand je vois que peu à peu son attention se fixe loin de moi, je prends pour les relire, les lettres que Maggy m'envoie d'Angleterre.

Elle me dit : « Lorsque le soir, à la clarté apaisante des lampes, je travaillerai auprès de mon mari, ou que non loin du feu, confiante, près de lui je savourerai quelque nouvelle fantastique, je songerai à vous, mon cher parrain, à vous à qui je devrai le bonheur, le bonheur que tant d'autres cherchent toute la vie et que vous m'aurez trouvé. » Et moi je lui réponds : « Oh ! oui, je le souhaite, Maggy, que vous soyez heureuse; je le souhaite pour vous d'abord, pour moi ensuite. Vous ne trouverez rassemblés à votre foyer que de bons souvenirs, sans rancœurs, sans désillusions, sans les amertumes invincibles qu'un passé trop lourd accumule. Moi j'y verrai réuni tout ce qui me reste d'une famille que j'aurais aimée. Et parfois je viendrai me réchauffer auprès de votre foyer, je serai le grand-père, et je refeuilletterai dans cette atmosphère paisible les pages de ma longue existence. Ce me sera une halte, un repos, le dernier relai sur la route qui mène au tombeau. »

Pendant ce temps le grand navire va. De sa proue aiguë il coupe les vagues monotones et suit le chemin que j'ai fait si souvent et que je ne referai plus.

Au dehors il pleut. C'est une petite pluie fine et continue qui crépite monotonement sur les vitres. Voici l'heure du thé. Debout près de la table, le bras nu sortant de la manche de dentelle d'une robe d'inté-

rieur bleue, Clarance verse la liqueur dorée, et la fumée grise s'élève, ondule, serpente et disparaît dans l'atmosphère.

CHAPITRE XV

Le beau mérite d'être de sang royal, de porter un nom que l'on rencontre à chaque pas dans l'histoire! Est-ce là une noblesse dont il faille s'inquiéter? Mais un blason que par ruse on s'attire, un nom que l'on orne du préfixe avec la joie d'un apache se couvrant de plumes, voilà ce qui doit ravir les cœurs les mieux trempés, les âmes les plus mortes.

Tel qui s'enorgueillit de mœurs pures et de principes d'un étroit catholicisme, ne rougit pas de faire eommettre à Charlemagne ou à Pépin le Bref quelque inceste monstrueux et posthume, dont l'infâme produit lui servira d'ancêtre. D'autres, par d'habiles subterfuges, pareils à la taupe rongeante qui conduit des galeries sous les champs fertiles, se creusent dans le passé des lignées obscures et obscurs eux-mêmes se réjouissent de descendre d'inconnus qui assistèrent sans éclat à des événements de troisième ordre.

Et lorsqu'on est arrivé à ce beau résultat, n'est-ce pas une raison suffisante pour mener une vie pédante et sotte, épouser une héritière, et lancer dans la vie quelques mal venus, qui, eux, n'auront aucun sujet de se réjouir de pouvoir s'en rapporter à vous?

Ah! Pourquoi le ciel inflexible ne m'a-t-il pas permis de naître dans de semblables conditions! Je pourrais me targuer de ce titre et me complaire dans de hautes spéculations avec la chevalière d'Anion, peut-être même posséder une voix dans l'aréopage.

Le gros cousin de Champoireau s'est trouvé être de la noblesse. Depuis il promène sur la digue un ventre provoquant et un panama au ruban couleur cerise. On dirait un marchand de cigares exotique. Cela ne va pas sans faire quelque bruit. Et les bonnes et les mauvaises langues d'aller, les gens de se diviser en camps hostiles.

Il importe en effet, que ce point soit tiré au clair et

justement apprécié. Quant à savoir où va cette grande ombre à barbe blanche, qui passe portant en lui le poids d'une longue carrière, le fardeau de ses larges idées et de l'incompréhension publique, cela a-t-il de l'importance? C'est le Roy, cela ne vous suffit-il pas? Parlez-moi plutôt du cousin de Champoireau.

— Savez-vous bien ma chère qu'il se fait appeler écuyer!

— Quand donc le verrons-nous à cheval?

— Voyez donc cette chère enfant, combien elle manie à l'aise l'amère ironie.

— Je vais vous dire, vous n'y êtes pas.

Moi non plus je n'y suis pas, ni n'en suis. Ma femme, oui; mon fils aussi, mais moi je vends, je suis un marchand. Je ne troque pas des caramels contre d'infâme monnaie de nickel, je n'ai pas d'échoppe, mais je vends de la laine en gros, je ne suis même pas industriel!

Et après tout, qu'est-ce que je fais sur la terre? Ce à quoi je dépense le temps qui m'est dévolu de par les lois supérieures, faut-il en parler? M'occuper des travers de Clarance, songer à ce que j'eusse désiré qu'elle soit, rêver à l'idéal qui entre ses mains est devenu un vieux coq plumé et troussé, comique avec ses airs déjetés de quelqu'un qui voudrait être autre chose. Sont-ce là les préoccupations d'un sage? Et les heures de désespoir tranquille, de spleen, où je me plonge parfois avec d'amères délices, avec la joie cruelle de me faire avoir mal, de ressouffrir toutes mes anciennes douleurs, à quoi servent-elles, si ce n'est à me donner de moi-même une idée meilleure, à me dépeindre à mes yeux comme une victime d'un injuste destin?

Hector, Hector, mon sot ami, soyons humbles! Nos plaisirs comme nos chagrins sont peu de chose. Vois combien s'en inquiète Clarance. Combien donc s'en inquiètera la postérité!

Une chose me console dans mes moments de détresse. Est-ce la flûte de Schopenhauer? L'araignée de Latude? Non. C'est la tristesse d'Obermann. A ses Alpes romantiques j'oppose des visions miennes. Moi aussi je les ai contemplées. Je me revois accoudé à

une fenêtre d'hôtel. Devant moi se dressaient les géants au front de neige. Le soir tombait. Des teintes violentes se suspendaient dans le vide. Clarance était là. C'est exactement vrai que les draps sentaient la naphtaline, mais était-ce une raison pour me gâter ma Suisse romantique. Ah ! Il n'est pas donné à tout le monde de vivre une continuité d'infortunes admirables. Le malheur met son intime jouissance à ne pas être complet et, pour ajouter à nos tristesses, il y mêle toujours quelque agrément mesquin. Les jours où le plus amèrement je revis toutes les mauvaises heures que j'ai vécues, je me souviens immédiatement d'une conversation vaniteuse que je viens d'avoir avec mon tailleur au sujet de la coupe d'un veston. Ah ! sottes, sottes créatures que nous sommes ! Nous mettons de la vanité jusque dans nos larmes, et il est des gens pour qui c'est une consolation que de dire : « Vous ne pouvez vous figurer combien j'ai pleuré ». Elles s'en estiment davantage, tout comme d'autres se réjouissent de leur cynisme.

J'ai une femme jolie. Elle l'est encore, elle le fut certes déjà douze ans à mes côtés. Elle me fait honneur dans ce que l'on a coutume d'appeler le monde. N'a-t-elle pas le droit d'avoir ses défauts ? Je possède un intérieur délicieusement arrangé, je vis dans le luxe, j'ai même pu quitter tout cela pour venir au bord de l'océan passer les mois chauds de l'année, ne suis-je pas l'égal de ces riches marchands qui se reposaient à Baies de leurs trafics de l'hiver ? Je les envie lorsque je les découvre au travers des livres d'Horace. Je ris de leur épicurisme et j'ai honte du mien.

Penché à mon balcon je regarde la grande digue, jetée nouvelle d'Alexandrie. Voici une demi-mondaine qui passe, moulée dans un complet de toile bleu Nattier, jupe étroite et redingote à basquines. Un chapeau à la courbe harmonieuse repose sur ses cheveux ondulés et couvre un peu sa nuque. La tête penchée en avant, le front bombé, le nez petit et busqué, la bouche sérieuse, elle s'appuie contre le vent tiède Et la brise légère colle ses vêtements sur elle et dessine un genou poli, une cuisse ronde, une

poitrine ferme. N'est-ce point Xrysis ou Ménianthe la divine? Strabon, le métaphysicien, ne lui proposa-t-il pas cent deniers pour passer avec elle des heures exquises? Dans un festin, n'ont-ils pas effeuillé des roses en disant des sentences? Strabon, dis-moi, pour toi aussi n'était-elle que Lisette, la danseuse, et ne laissas-tu pas retomber la draperie qui couvrait ta porte, pour que Xrysis ne te vît pas, qu'elle ignorât ta présence, afin de te laisser en paix loin des maximes creuses et des voluptés trop tôt fanées.

Strabon, pauvre fou, tu disais peut-être en te prenant la tête dans les mains. « Ce n'est pas là ce que j'aurais voulu, les anciens Romains étaient heureux, ils goûtaient les joies profondes de la vertu! » Romulus appréciait la vertu parce qu'il n'avait pas autre chose à choisir. Il luttait avec son courage et cette même vertu pour acquérir ce que nous méprisons et qu'il eût méprisé s'il l'eût atteint. Vois-tu, Strabon, lui aussi, s'ennuyait. Reconnaissons ensemble, mon sot ami, que les dieux ont bien du courage de nous laisser continuer pendant tant de milliers d'années à nous conduire de la sorte.

Et pourtant Strabon, je t'aime comme un frère. Car toi aussi tu entendis, sans aucun doute, quelque courtisane te dire : « Oh! que j'eusse voulu vivre dans un coin tranquille, avec un seul homme que j'eusse aimé, et qui m'eût donné des enfants, posséder une maisonnette sur les flancs du Vésuve, puiser l'eau fraîche au puits, cultiver la vigne et l'olivier! » Tu l'écoutais ironique, en passant ta main ridée sur son sein poli, ne songeant qu'à ton désir brutal. Et, celui-ci rassasié, les yeux troubles et la tête lourde, toi aussi tu te mettais à rêver à la maison blanche et aux collines vertes.

CHAPITRE XVI

Jimmy rentrera à Portsmouth le 25 juin et viendra nous retrouver à Ostende. J'aurais bien voulu aller à sa rencontre, mais Clarance est toujours si malade

en mer, que nous avons décidé de l'attendre sur le continent.

Nous avons loué une petite villa. La saison commence, et nous trompons notre impatience en nous mêlant à la foule bigarrée. Pour ma part j'ai déjà perdu pas mal d'argent à la salle de jeu. Je fréquente, comme le dit Clarance, tous les endroits où je ferais mieux de ne pas me trouver. Mais c'est là seulement, dans cette atmosphère de préoccupations mesquines ou frelatées, que ceux que les circonstances détournent violemment des sentiments profonds, retrouvent la tranquillité de leur esprit. Ils y évoluent plus à l'aise. Dans les milieux sains et calmes, ils sentent trop tout ce qui leur manque pour que cela ne leur devienne bientôt une tristesse et une source de découragement. Il vaut mieux alors être un fantoche, un être que les réactions de la foule poussent seules, qui ne s'occupe que de la surface, et dont les idées ironiques sur le néant de cette agitation factice, sont bercées par le miroitement des lumières et la voluptueuse mélancolie des violons tziganes. C'est l'atmosphère des attraits momentanés, de la curiosité continuellement éveillée, qui empêche de regarder en soi-même un théâtre intime où les décors sont fripés et la scène déserte.

Dernièrement, j'y ai vu Desgenettes. Nous nous étions un peu brouillés pour la forme, et pour éviter des situations désagréables. Maintenant le temps a passé sur cette aventure... sur nous aussi. Desgenettes se voûte un peu, son œil est excavé, sa mâchoire animée d'un petit tremblement très curieux. Tout cela ne peut nuire à son impeccable distinction.

Je lui serrai la main et je m'assis. Alors seulement je m'aperçus que la chaise à laquelle il était appuyé était celle de Lisette. Ses épaules un peu grasses, ses mains potelées, son attitude sévère, ne me rappelaient plus guère sa silhouette ancienne.

— Cinq louis à la plaque.

— Faites vos jeux, messieurs.

— Rien ne va plus.

Lisette m'examine du coin de l'œil, je sens son regard suivre les rides de mon front et de la patte

d'oie appliquée sur ma tempe. Elle cherche sa griffe. Ma pauvre Lisette, ta griffe n'y paraît pas. Pour des gens usés par la vie, tes petites semblables déroulent leurs jeunes romans sans qu'ils nous atteignent. Pendant que tu égratignais le cœur du petit Thorney, tu ne m'as laissé à moi que le souvenir de ta fraîcheur et de ta jeunesse. C'est une cruelle injustice, mais je n'y puis rien. Ce n'est pas moi qui ai inventé la première. Les autres n'ont fait que suivre. Et la seule tristesse que tu aies pu m'apporter, c'est d'avoir essayé d'étouffer dans tes bras les souvenirs que m'ont laissé d'autres, le désir douloureux d'avoir songé à ma jeunesse, d'avoir accompli la chose mauvaise qui est d'aimer les gens que l'on n'aime pas.

Desgenettes s'enquiert de ma santé, de celle de Clarance, et de temps en temps passe des louis à Lisette qui les perd, avec grand sérieux, d'après une règle étroite qu'elle s'est tracée. Elle a un système.

La grande salle s'étend dans un décor joyeux de tentures pâles. Des soleils de cristal y répandent une douce lumière. Les tables vertes s'espacent, entourées de leur cercle de joueurs. Il y en a ainsi une douzaine où se coudoient les habits noirs et les toilettes claires. Mais ici la galanterie n'existe plus, il n'y a plus que des unités qui jouent ; et tel gros bonhomme, à la face colorée, au double menton épanoui sur un col bas, aux coudes en dehors lourdement appuyés sur le tapis vert, attire tous les regards, centralise toutes les pensées. Il joue gros jeu.

Plus loin une jolie femme à côté de son mari, un couple d'Américains, le mâle, visage brutal, les deux poings sur le bord de la table et la tête baissée comme un taureau ; elle, une figure d'enfant, de grands yeux bleus où se reflètent des coins de ciel, et qui regarde la foule d'un geste circulaire, machinal, sans y chercher admiration ni sympathie. On voit aussi des faces pâles, des lèvres qui tremblent, des mains crispées sur des plaques aux bariolements de mauvais goût, des gens qui veulent être calmes, et qui vraiment le paraissent, d'autres qui pointent les coups sur des cartons.

— Allons, messieurs, faites vos jeux.
— Rien ne va plus.
— Baccara.

Ce sont les phrases stéréotypées du croupier, son ton uniforme, les gestes connus et attendus, les grandes battes qui ramassent pêle-mêle les jetons rouge vif, les louis d'or et les billets bleus. L'argent retombe en pluie lancé d'une main fiévreuse.

— Des cartes.
— Encore.
— Huit.
— Neuf.

Mathématiquement le jeu avance dans la nuit, comme le tic tac de l'horloge du temps.

Une rumeur colportée va de groupe en groupe. — C'est effrayant, il en est à quarante mille. — Cinquante maintenant. — Les autres tables se désertent, on vient le voir, lui, l'homme qui gagne. Et il gagne, il lance des plaques de mille, et sa main ramasse avec un geste lourd, la patte d'un ours ramenant de la chair saignante. Il gonfle. Tous les yeux sont fixés sur lui, yeux abrutis de gens sans pensées, yeux avides, yeux froids, regards de chacals qui suivent ceux qui tuent. Les têtes brillantes sont devant lui comme autant de globes éclairés. Il ne distingue plus rien. Une angoisse délicieuse lui étreint le cœur. Il est le centre du monde. Mais les diamants, les pierreries, le luxe qui flottait auteur de lui, le nuage de richesse qui l'entourait se disperse. Il perd, on s'éloigne, l'aile de la fortune a passé.

Vraiment, l'on se trouve en excellente compagnie, et si quelque ministre nous invitait chez lui le coup d'œil serait-il plus gracieux; épaules nues, carnations rosées, personnages politiques, magistrats, que manque-t-il? Les longues robes glissent avec un bruit doux, et les pas s'assourdissent sur les lourds tapis.

Mais voici qu'une discussion s'élève, un coup douteux, et tout de suite des mots s'échangent rapides, avec des consonnances mordantes, hargneuses. Le vernis craque. Vite un monsieur décoré, imposant, accourt. — Payez. — La banque paye. — Pas de

scandale surtout, messieurs, les jeux sont prohibés.

C'est vrai, les jeux sont prohibés, qui donc s'en douterait?

Où sont-ils ces affreux moralistes, bilieux, verdâtres? Oh, qu'ils ne viennent pas parler de choses laides, qu'ils n'agitent pas le fantôme de quelque misérable qui pousse le réalisme jusqu'à se tirer un coup de revolver sous les fenêtres du hall, dans le jardin. D'abord, pourquoi ne va-t-il pas plus loin, et de quel droit ennuie t-il tout le monde avec ce bruit choquant, déplacé? Nous vivons dans une atmosphère d'exquise démoralisation, restons-y de grâce. Pas de fause note! Pas de famille éplorée, de désastres, de ruines. Ici l'argent circule dans un décor charmant. L'amour à la porte, dans ses balances discrètes, rétablit les équilibres rompus.

Fatigué, je me lève et j'invite les autres à me suivre. Nous nous dirigeons vers le buffet. C'est une grande salle en rotonde, de lourds rideaux de velours voilent les fenêtres, des portières semblables encadrent les portes. Au travers de celles-ci l'on aperçoit la grande salle et ses clartés violentes. Des gens viennent, entrent, sortent.

Au dehors il fait un temps épouvantable, la pluie tombe dru, de grands coups de vent s'écrasent contre les vitres, puis ils s'engouffrent entre les villas sur les rampes de la digue, et nous enveloppent comme une étreinte. Au loin on entend le grondement de la mer. Des gens sentimentaux (il s'en trouve partout), parlent des pauvres pêcheurs.

Je rappelle à Lisette la dernière soirée que nous passâmes ensemble. Il y a trois ans maintenant! Elle se souvient encore fort bien du jeune homme blond qui suçait sa canne. Elle ignorait que ce fut mon beau-fils.

— Et, il va revenir! Tu l'attends. Comme tu dois être content, me dit-elle.

Brave Lisette! Nous sommes de l'autre côté de la coquetterie. Nous sommes des amis.

Elle est devenue excessivement convenable, et m'épargne les remarques adroites qu'elle n'eût manqué de faire sur mes craintes dans le temps.

Je suis étonné tout d'abord de cette nouvelle attitude ; mais enfin je comprends, Desgenettes, Mariette du Cillage, l'amie de Lisette, et Lisette elle-même, ont fondé un tribunal qui juge les cocottes. Ils ont élaboré le dictionnaire de ce qui se dit et ne peut se dire, de ce qui se fait, et de ce que les femmes comme elles ne peuvent se permettre. C'est la société d'encouragement pour l'amélioration de la race demi-mondaine. Je m'exalte en songeant à la vague d'élégance qui passe sur mon pays. Sur de hautes chaises des jeunes gens en habit, les genoux aux oreilles, sirotent des cocktails.

CHAPITRE XVII

Lorsque je repartis dans la nuit, le ciel était d'un noir d'encre, si noir qu'il se confondait avec l'obscurité profonde. La pluie balayait la digue par paquets énormes. Je rentrais mécontent de moi, de tout. Vite j'ouvris la porte de la villa et je montai à ma chambre. J'allumai le petit foyer au gaz et, transi, sans me déshabiller, je me mis à me chauffer.

Il faisait lugubre dans cette chambre. Les meubles modernes aux grâces précieuses, les teintes recherchées des tentures, tout faisait paraître plus mesquin cet étroit espace. Le feu qui brûlait creusait sa tache lumineuse et jetait des teintes roses entre mes doigts.

Au dehors la pluie battait contre les vitres, le vent venait s'écraser contre elles. Tout le bruit du dehors se lançait à l'assaut du silence peureux de la petite chambre chaude.

Tout doucement la porte s'ouvrit.

Je me retournai. Clarance était là. La main appuyée sur la poignée, un peu penchée en avant, elle m'appelait à voix basse.

— Hector !

— Qu'y a-t-il ?

— Vous entendez.

Je fis signe que oui. Elle entra, le tête basse. Ses cheveux étaient réunis en une coiffure lâche, et d'une

main elle ramenait contre sa poitrine les plis d'une grande robe qui l'enveloppait jusqu'aux pieds.

— Hector, dit-elle encore, je suis contente que vous soyez rentré.

Ses paupières étaient battues par l'insomnie, et sa face privée de fards prenait un aspect fané, usé, vieilli.

Au loin, toutes les sept minutes le canon du port tonnait avec un bruit sourd, étouffé, pour indiquer l'entrée.

Elle s'était assise non loin de moi, et je lui pris la main. Nos regards se rencontrèrent. Ses yeux turquoise se fixèrent durement sur les miens, et nous restâmes ainsi un moment. Puis elle retira brusquement sa main de la mienne, et se dirigea vers la fenêtre dont elle souleva les rideaux.

Que de choses passent dans un moment, un moment c'est parfois toute notre vie.

Et la porte mal fermée sans doute, s'ouvrit avec lenteur en gémissant doucement. Nous frissonnâmes, et nous restâmes muets à regarder ce grand trou noir qui s'était creusé dans la muraille.

CHAPITRE XVIII

On se croit malheureux, et ce n'est rien. Quand le malheur vient tous les ennuis s'échappent, car ils l'ont bien reconnu, Lui qui chasse tout devant lui, qui brise et qui casse.

Le *Magellan* s'est perdu le 25 mai 1906 sur les pointes du Raz. Pendant trois jours, durant la tempête qui sévit à cette époque, le navire a résisté; avec un canot on put même s'approcher du bord et sauver une dizaine de personnes à moitié mortes de fatigue et de froid. Dans la nuit l'épave se brisa en deux. L'avant glissa et s'engloutit, l'arrière pencha et disparut à son tour.

Ni parmi ceux que la mer apporta le long de la rive, ni parmi ceux que l'on sauva je ne retrouvai Jimmy. L'un des naufragés se rappelait l'avoir vu un moment à l'arrière, mais des vagues passaient

lourdes, dures, et personne ne faisait attention à ceux qu'elles entraînaient avec elles.

Quand j'arrivai, les nuages noirs s'évadaient encore dans un ciel dévasté. L'horizon s'étendait grandiose devant moi. Les rives escarpées s'avançaient dans l'eau comme une proue en ruine. Tantôt mes yeux se fixaient sur l'immensité que l'on sentait lointaine, non finie, tantôt sur ce point, là, tout près, que l'on m'avait montré. La mer glissait en larges nappes glauques au-dessus des rochers polis; parfois un souffle encore s'élevait, arrachant de l'écume au sommet des vagues, dernier ressaut de la bête qui se calme.

Le désespoir de Clarance a été terrible, et m'a fait craindre longtemps pour sa raison. Rien ne pouvait la tirer de la stupeur morne dans laquelle elle était plongée. Elle répétait des mots sans suite en jetant des regards égarés tout autour d'elle, parfois elle étouffait et portait alors la main à sa gorge comme pour arracher un poids qui l'étranglait.

Le médecin venait la voir très régulièrement; il se grattait sans se lasser avec l'index le long de la joue, en répétant oui, oui, oui. C'était sans doute un tic qui lui était familier, cela n'aidait pas beaucoup, puis il écrivait une petite ordonnance et disait d'attendre. Lui-même patientait encore quelques minutes pour ne pas avoir l'air de s'en aller tout de suite, il se frottait la tête, parlait du temps, de la politique, puis partait en fumant son cigare.

Cela dura dix jours. Elle se nourrissait à peine. Pourtant, petit à petit elle semblait devenir plus calme. Un jour, en ouvrant les yeux, elle me regarda fixement de ses yeux bleus, durs et froids comme une pierre précieuse. Je me sentis mal à l'aise sous le poids de cette attention. Puis elle me dit brusquement : « C'est de votre faute si tout cela est arrivé. »

Je reconduisis le docteur. C'était un grand bonhomme à barbe noire, l'air un peu lourd et rustre, il ne comprenait pas grand'chose, mais c'était un brave homme. S'il avait pu faire autant de bien qu'il s'était résigné à ne pas faire de mal, l'humanité eût été bien soulagée.

— Je n'y comprends rien, me dit-il; pourtant aujourd'hui l'état est meilleur, le pouls est bon. Enfin, espérons, attendons encore.

Il avait pris son chapeau haut de forme rendu hirsute par les intempéries, et il l'essuyait d'un air gêné avec la manche de son paletot; on voyait qu'il cherchait encore quelque chose à dire mais ne trouvait rien.

— Tranquillisez-vous, docteur, lui dis-je alors en lui serrant la main, je vous assure, cela va mieux.

CHAPITRE XIX

Maintenant je me réveille comme d'un cauchemar. La maladie de Clarance, et le voyage que j'ai fait là-bas, mes conversations avec les naufragés, l'aspect de la mer et des rochers qui avaient assisté à la ruine de mes plus chères espérances, ne m'apparaissent plus que comme des images de rêve. Visions indécises et malveillantes comme celles que l'obscurité nous apporte lorsque nous sommes enfants. Quelques détails seulement se réveillent crûment avec la précision de la réalité, des détails insignifiants qui se sont fixés sans raison, comme si la mémoire affolée les avait pris au hasard dans le tas des faits qui se sont déroulés. Ainsi chaque maladie grave en nous le souvenir d'un dessin de tapisserie, d'un coin de verdure aperçu par une fenêtre ouverte, la ritournelle monotone d'un orgue de barbarie.

Les événements de notre vie évoluent au milieu de contingences accessoires, et leurs souvenirs fusionnés forment dans la suite les plus bizarres accords. Partout, dans tous les coins, alors que l'on s'y attend le moins, des images gaies éclairent nos plus lourds chagrins, des images tristes traversent nos plaisirs d'une douleur lancinante et rapide.

Peu à peu le chagrin comme le bonheur s'éloigne, se transforme, change comme les taches d'huile qui flottent à la surface d'une eau courante, le courant les emporte en les déformant, les allonge, les ramasse, les fusionne, les dissocie. Lorsqu'un malheur nous

atteint la vie ne s'arrête pas ; immense déroute, elle se rue vers l'inconnu. Qui s'inquiète de ceux que la foule piétine, de ceux qui sont morts avant de tomber dans l'oubli ?

L'existence est longue derrière moi, très longue et très lourde. Après chaque chute le temps m'a donné de nouvelles forces pour souffrir. On perd la faculté d'aimer, de croire, de s'attacher, de souffrir jamais. On souffre plus froidement peut-être, moins désespérément, mais notre cœur peut se croire si usé, si protégé par des ruines, dans tous ces décombres accumulés le malheur trouve toujours le sentier qu'il faut suivre pour nous atteindre.

Je refais le pèlerinage de tous les endroits où j'ai vécu. Une fois de plus je les revois avec d'autres yeux, avec d'autres pensées. Ils font renaître en moi les anciennes idées, les anciens plaisirs, les anciennes douleurs, mais même les souvenirs que j'en gardais ne sont plus pareils.

Je retrouve des amis, et je leur vois les préoccupations qu'ils avaient auparavant. Dans leur existence, je reviens avec le même rang que j'occupais il y a un an. Cela me fait songer au jour où je ne reviendrai plus et où ce sera tout à fait identique.

J'ai retrouvé Lauzun aussi. Il est de plus en plus croulant, de plus en plus teint et restauré. Lisette l'accompagne, et bien souvent les tables de souper nous rassemblent. Le sort a de ces bizarreries. Nous goûtons ensemble aux mêmes plats trop épicés, le garçon au visage écarlate encadré de favoris noirs glisse auprès de chacun de nous son gros ventre, et nous verse le même vin pétillant d'un air grave et mystérieux, serrant sous son bras une serviette blanche, remuant les lèvres et clignant des yeux.

Dans la vie comme dans les administrations d'état, c'est le provisoire qui dure le plus longtemps. Les gens sourient. Notre situation est évidemment drôle. Mais quelle importance cela peut-il avoir pour nous ? Les contorsions que l'on fait pour s'empêcher de tomber sont ridicules aussi. Ne les fait-on pas quand même ? Et puis le public rit de tant de choses sans savoir pourquoi !

CHAPITRE XX

Il fait un beau jour d'hiver. Au bois les eaux du lac reflètent un ciel où des teintes pâles, gris perle et rose se mélangent en gammes progressivement diminuées; parfois elles s'étirent en longues stries, parfois elles se rassemblent et circonscrivent des espaces plus lumineux. L'herbe forme un tapis d'un vert violent et sombre; des feuilles mortes y pourrissent, et les collines qui le soulèvent s'étendent en molles ondulations couronnées de bois squelettiques. A l'horizon tout se perd dans une brume bleuâtre, et les branches noires découpent sur ce fond transparent et triste un dessin de guipure ancienne.

L'auto va... va... vite. Les courbes de la route et les virages savants amènent devant les vitres des images nouvelles, des aspects imprévus, des profondeurs de voûtes sombres, des allées grises, des nuages mauves.

Desgenettes et moi promenons notre spleen oisif, côte à côte, bercés par le grondement régulier du moteur et par les cahots cadencés du véhicule. Où vont nos pensées pendant que nos yeux regardent la route? A la recherche de quelque chose qui les rattache à la réalité, à un besoin de vivre. Aussi nous taisons-nous, car il faut chercher longtemps.

— « Voici vos chevaux, mon cher, me dit Desgenettes. »

Ce sont eux, en effet. Ils vont au pas, le long du trottoir, en secouant la tête ils font tintinabuler leurs sonnettes. Le cocher, droit sur son siège, les jambes écartées, tient les rênes d'une main ferme. Sur le poitrail brun des bêtes il y a des taches d'écume blanche.

Puis la route tourne et voici Clarance; à ses côtés Sainte-Avertance. Une vision seulement, une femme grande, mince, avec un chapeau à bords larges et une lourde voilette de dentelle noire. De longs gants qui lui remontent jusqu'au coude sortent d'une veste de loutre. Elle parle, elle explique, et lui, la tête penchée, les mains derrière le dos, les yeux fixés sur le sol, il écoute, et il approuve..

Le silence de nouveau s'est fait dans la voiture.

Une canne mal fixée frappe à petits coups sur la vitre. Tout doucement la nuit s'est mise à tomber. Dans les taillis, voici que commencent à naître des teintes violentes. Le soleil descend à l'horizon, disque énorme, il éclabousse de sang les nuages d'améthyste, et ceux-ci planent et se déforment, voguant sans but dans les profondeurs dorées du ciel. Sous cette lumière nouvelle tout se profile avec une netteté terrifiante, les arbres, la route, l'infini insondable de l'atmosphère. Et devant cette crudité des choses vides je sens une angoisse m'étreindre jusqu'au plus profond de mon être. Je ferme les yeux et j'attends que se taise le murmure que font les minutes qui s'écoulent. Nous glissons au travers d'elles comme des fous, sans songer qu'elles ne reviendront plus; l'auto marche comme dans un vertige, s'enfuyant éperdu, haletant, vers l'avenir, vers la tristesse inconnue.

Le soir, le dos au foyer qu'éclaire un grand feu de bois, j'attends. Quoi? Que le temps passe, que son flot ramène d'autres ondes, d'autres idées. Les bûches crépitent. Et voici que rentre Clarance, telle que je l'ai vue tantôt, avec un parfum de fraîcheur dans les plis de sa robe, une âcre odeur de feuilles tombées.

Les flammes jettent des reflets incandescents dans les paillettes de sa robe.

— J'ai fait une bonne promenade, me dit-elle en souriant d'un air triste.

Elle enlève ses gants. Et ses bracelets font un cliquetis d'osselets sur sa peau nue.

Lorsqu'elle souffre, Clarance ne peut pleurer chez elle. Quel est donc le lien qui nous relie, qui nous fait vivre côte à côte, comme des inconnus.

CHAPITRE XXI

Une czarda cingle l'espace. Frénétique elle grince, miaule, rauque, et se répand partout avec des déchirements échevelés. Des cris, des chants, une lumière crue qui remplit la salle, une fantaisie folle de miroitements de cristaux, comme une pluie de pail-

lettes argentées, des gens gesticulent debout sur les tables, jetant des serviettes et des bouquets à travers l'atmosphère lourde.

Le champagne partout, des femmes masquées et jacassantes que l'on invective et que l'on chatouille. Des doigts lubriques empoignent la chair qui palpite sous le satin. Près du tambour de la porte je reste un moment à regarder; comme un cheval qui entre dans l'arène, j'aspire l'air, je lève la tête. Mes soucis sont à la porte, vite une table, du vin, des amis. Je suis reçu à bras ouverts, on me fait fête. Je suis amusant, j'ai de l'esprit, un entrain endiablé. Quel bruit! Quelles fusées de rire. L'amour, la tristesse, toute la vie se disperse en plaisanteries, de main en main déchiquetée, en lambeaux, et sous la table mon pied remonte le long d'une jambe ronde en soulevant quelques froufrous. Le vernis glisse avec volupté contre le bas de soie, et la femme est près de moi, la bouche mi-ouverte, les dents d'un blanc éblouissant entourées de lèvres sanglantes, des yeux qui rient, un masque figé, un facies inquiétant, presque diabolique.

Puis le bal, le brouhaha, la foule bizarre, bigarrée, les dominos de toutes les teintes, et derrière les loups multicolores les yeux sombres, troublants, vertigineux, tout l'inconnu des vies que l'on coudoie et que l'on ignorera toujours, tous ces yeux qui portent en eux un passé, un avenir, des secrets, des chagrins, des vices, toute l'âme humaine, laide, vivante, douloureuse. Une angoisse serre le cœur, les grands escaliers blancs sont froids comme les couloirs d'un tombeau.

Mais qu'importe? Voici la grande salle. Une bouffée d'air chaud frappe le visage. De nouveau c'est l'hystérie de la lumière, des reflets de soleil et de pourpre; dans le bas un grouillement d'êtres, les loges pleines, les torchères qui flamboient, puis une clameur, des rythmes canailles qui éclatent avec des tonitruances de cuivres, et la multitude des pantins, prise d'une frénésie subite, s'agrippe, s'étreint. Alors ce sont les hoquets de la chair en public, des reins qui se cambrent, qui donnent la caricature de

la passion, des yeux vicieux qui s'allument, des bouches qui se tordent bêtement, du désir bestial et grotesque qui s'élève, se glisse, vient, se rue dans un tourbillonnement fou de poitrines nues et de jambes torses. Un homme passe, vite, la face ravagée. Il y a de tout là, de l'envie, de la haine, du chagrin déchirant, de l'ivresse; la volupté, elle, n'a pas grand'chose à y voir. Mais à moi que m'importe le sentiment, la morale, la tristesse, je suis un isolé, une bête humaine déchaînée, qui n'a plus qu'à assouvrir son besoin de se démener, de crier, de s'agiter, autant que l'âge le lui permet encore. Ma femme? Je n'en ai plus. Mon fils! Il est mort. Il faut donc rire, savoir qu'on est à beaucoup sur la terre, sentir des coudes qui s'enfoncent dans vos côtes, des poitrines qui s'écrasent contre la vôtre, des croupes qui vous heurtent, et des visages qui vous rient avec des visages fous. Et le théâtre, ses teintes sang et or, le lustre, clou fantastique planté dans un cerveau de feu, tout se met à tourner, à s'agiter, à bondir, comme des plombs rougis dans une sphère désorbitée.

Au dehors, la neige tombe à flocons lents et lourds. Les voitures écrasent la récolte d'hermine, avec un bruit doux qui se prolonge, et les sabots des chevaux martèlent mélancoliquement le sol élastique.

Le calme heureux des longues nuits d'hiver se répand sur la terre endormie. Et, dans un fiacre, affalé, anéanti, vidé, les yeux brûlants et les temps moites, je regarde silencieusement la chute des feuilles blanches de l'hiver.

CHAPITRE XXII

Quand on m'introduisit dans le cabinet du médecin, après une longue heure d'attente, le jour commençait à tomber. De lourdes tentures assombrissaient encore l'atmosphère apaisante de la salle. Les murs étaient couverts de hautes bibliothèques; en rangées sévères s'alignaient des livres aux couvertures noires. Dans un coin se dressait un buste de

bronze aux faces polies. Au dehors un soleil d'hiver se mourait parmi les branches noires et les toits rouges, formant comme un paysage flamboyant dans un cadre sombre.

— Asseyez-vous, je vous prie, me dit le docteur.

Il s'était levé à demi à mon entrée, puis était retombé, et maintenant il se frottait le front comme pour en chasser une lourde migraine. C'était un homme d'une soixantaine d'années, fort, avec un teint jauni et des poches blêmes sous les yeux, le visage d'un homme sur qui la vieillesse marque mal. Je m'assis en face de lui, impressionné malgré moi. Il avait de la main, qui lui restait libre, pris un papier, puis un crayon, et il se mit à me questionner sur le but de ma visite.

Je répondais en songeant à autre chose. Je me voyais dans une glace, et mon maintien raide et correct, vis-à-vis de cet homme écroulé, fini, me faisait honte de venir me plaindre.

Pourtant je n'étais pas bien. Je lui expliquai cette lassitude qui me prenait par moments si violemment qu'elle me coupait les jambes, puis cette douleur continue qui me barrait le front et rendait lourde ma nuque. Ces insomnies aussi, ces réveils brusques au milieu de la nuit avec une sensation d'angoisse, des étouffements et un malaise qui court le long du dos, des bras, et chasse le sommeil pendant de longues heures, puis ces besoins fous de mouvement, d'agitation, qui viennent soudain et donnent l'impression que tout l'organisme s'affole comme une hélice qui perd la sensation de l'eau profonde.

Au fur et à mesure que j'avançais il inscrivait des signes sur le papier, et continuait à s'essuyer le front en disant : « Ce n'est rien. »

Il m'agaçait. J'aurais voulu lui prouver que j'étais très misérable, j'aurais voulu posséder un argument sans réplique, quelque chose de tangible qui m'échappait malgré que je le cherchasse dans tous les symptômes que j'avais rassemblés. Je lui parlais de mes palpitations de cœur, de ce dégoût de tout, de cette fatigue avant l'effort, de la difficulté à faire une besogne qu'auparavant j'accomplissais facilement.

— Mais enfin, qu'est-ce que j'ai, m'écriai-je, je vous assure que je suis malade, inquiet, au-dessous de moi-même.

Il dirigea sur moi ses yeux au regard lavé, des yeux bleus, d'un bleu mort, abrités derrière des paupières bouffies; et, se levant, il me dit : « Nous allons voir. »

L'examen fut long et consciencieux. Je l'entendais s'essouffler lorsqu'il penchait sa large tête grise. Entre les mèches plates de ses cheveux on voyait son crâne ivoiré avec des taches jaunâtres.

— Eh! bien, lui dis-je, docteur, avec une légère angoisse, vous pouvez tout me dire, je suis courageux.

Au moment où j'exprimais ces paroles je sentis que je mentais, de toutes mes forces je désirais une réponse favorable.

— Je vous le répète, dit-il, ce n'est rien. C'est une crise de neurasthénie. Vous avez eu des ennuis, des contrariétés, des chagrins peut-être, quand ils auront perdu de leur acuité, cela passera.

Comme c'est simple la maladie. Cela fait partie de notre vie, cela se mêle aux malaises moraux pour mieux nous montrer combien nous sommes de pauvres organismes que tout atteint et que tout impressionne. La vérité c'est que la vie ne doit pas comporter un grand effort; lorsque les bonheurs qu'elle nous procure sont trop mesquins, l'on sent la fatigue, les os usent la peau.

Pendant qu'il me donnait des indications et un régime à suivre, je m'étais rhabillé avec une sensation de délivrance. Son gros poing jaune appuyé lourdement sur son bureau couvert de papiers en désordre, il me regardait. Il portait l'uniforme habituel, redingote noire, cravate noire. Je ne disais rien. Après quelque temps il s'était tu. Mais nous nous comprenions. Il m'examinait, et je l'examinais. Nous étions de la même époque tous les deux, et tous deux nous pensions à ce que le temps avait imprimé sur nos faces. Nous suivions des yeux les cicatrices que la vie avait profondément gravées en nous. A ces âges il n'est plus nécessaire de demander l'histoire des gens. Ils ont vécu. Cela suffit.

Il hocha la tête, et sans que nous nous soyons communiqué nos pensées, il me dit :

— Je suis plus loin que vous.

Oh! oui, il était plus loin que moi.

En partant, vite, dans la rue déserte, je cambrais le torse, je raidissais la jambe, je respirais à plein poumons, j'étais jeune encore. La vie avec les derniers rayons du soleil coulait à flots autour de moi. Le ciel apparaissait dans les échappées des rues comme une voûte rouge appuyée sur un horizon noir, où les clochers et les toits découpaient des silhouettes fantastiques.

Des chevaux fringants steppaient, tendant les pattes. Des autos passaient en sifflant, la foule affairée et diverse se dispersait mue par mille fils, par mille pensées.

Ah! non, je ne voulais pas encore quitter tout cela. La vie intense me reprenait. Je frissonnai, car autour de cet homme j'avais senti planer quelque chose d'indéfinissable et d'effrayant : la mort.

CHAPITRE XXIII

Tout passe. La vie tourne sa roue, puisant dans l'inconnu de petits paquets d'eau claire, scintillante, qui va se déverser en une nappe lisse dans le ruisseau qui s'en va.

Maggy se marie.

Comme son père est mort l'an dernier, et qu'elle n'a plus que moi au monde, c'est sous mon toit qu'elle a passé sa dernière nuit de solitude.

Ce matin elle a épousé un beau et brave garçon. Il n'a même pas un défaut. Il faisait grand soleil, et dans la petite chapelle en marbre blanc, parmi les reflets d'or que versaient les verrières, le pasteur a laissé tomber les paroles qu'il faut dire. Seuls les vieux en ont bien compris la mélancolie.

« Vous serez deux dans la joie, a-t-il dit, mais il faut aussi que vous soyez unis dans la douleur. Aux lendemains d'amour, il faut que vous vous retrouviez l'âme sereine et confiante, et que la main

qui s'appuye sur la vôtre soit celle d'un ami, celle d'une amie. Aimez-vous, ne mettez jamais entre vos cœurs de voiles sombres qu'un jour vous ne pourriez plus déchirer. Vous voici face à face, pour toute la vie, liés l'un à l'autre, avec vos caractères, vos défauts. Respectez les uns et les autres. Ne chercher pas tant à les améliorer qu'à les subir sans haine ni rancune, afin qu'aux heures de détresse vous puissiez pleurer ensemble de la même douleur, et non chacun de la vôtre plus amère, plus cruelle. »

Et maintenant la fête est finie. Dans tous les coins de la maison des touffes de quarantaines, de roses, d'orchidées, se mêlent et s'étagent en cascades blanches, la maison est pleine d'un parfum entêtant. Les dernières personnes ont quitté les salons, tous ceux que la curiosité ou les convenances avaient attirés sont partis. Il ne reste plus que quelques amies de Clarance qui coquettent, évaluent *in petto* le prix de leur robe respective, et commentent l'absence ou l'attitude de l'une ou l'autre des personnalités actuellement surveillées.

Maggy est allée s'habiller, et je suis monté auprès d'elle. La voici en costume de voyage, très correcte, la jupe courte, un petit corsage plat, gris fer avec de larges lignes plus sombres. Les bras relevés elle noue sa voilette sur un petit chapeau aux ailes vertes.

La femme de chambre de Clarance et la sienne vont et viennent, faisant les derniers préparatifs, empilant des choses, fermant les malles. Sur une chaise s'écroule la robe blanche, vide, morte. Le voile pend sur une des portières de la psyché. Partout règne le désordre, mousse légère qui recouvre les objets coutumiers, rigides, à leur place.

— Tout est prêt?

— Oui, oui, monsieur, me répond la vieille Anne, ne vous inquiétez de rien.

Maggy s'est retournée vers moi et je m'approche d'elle. Elle a les yeux rouges sous son voile épais, et elle me tend la main sans rien dire. C'est une petite main crispée, qui saisit la mienne, se raccroche, et m'exprime des choses que nous ne dirons jamais. Elle me dit qu'il faut que je vive, que je suis encore

nécessaire à quelqu'un sur la terre, et que parfois encore il faudra qu'elle saisisse ma vieille main brisée, triste, mais reposante et calme parce que triste, parce que brisée.

« Adieu, Maggy », et la main répond par une étreinte.

Elle lève son voile et me tend la joue, et c'est pour moi l'apparition d'un visage qui me rappelle trop de choses, des souvenirs qui n'ont plus rien de précis, qui forment une très longue histoire, dont quelques faits saillants sont toute ma vie. Autour d'eux les autres ont évolué comme des comparses, répétant des mots mal compris, prenant des attitudes fausses, figuration maladroite d'une personnalité disparue.

Je l'embrasse, vite, elle m'embrasse aussi. Le temps s'arrête un moment. Elle hésite, elle s'en va.

La vieille Anne s'agite et court, et comme je reste debout, regardant dans le vide, sans rien dire, elle commence à bavarder.

— Comme c'était beau, n'est-ce pas monsieur? Quelle belle noce! Et puis ce temps qu'il a fait! Ah! monsieur doit être content.

Maintenant, en m'appuyant sur la rampe, je descends le grand escalier vide. Ah! oui, c'était beau. De la joie, de la joie partout. Joie de quelques gens simples que la fête éblouit, joie sincère de quelques amis qui ne voient que l'extérieur du bonheur, joie grave des anciens qui regardent s'en aller ceux qui partent joyeux, joie triste de ceux qui font un retour sur eux-mêmes, mais des fleurs, beaucoup de fleurs, c'est là l'important, des fleurs le long des murs, le long des rampes, floraisons saignantes, coupées, qui vont mourir, une exubérance de souhaits d'allégresse, des sourires sur toutes les faces, une odeur entêtante et lourde qui monte et vous étreint... Je m'appuie à la rampe pour ne pas tomber.

En bas c'est le remue-ménage. L'on charge des malles sur une voiture. Le mari de Maggy est là, souriant, l'air frais et rose. Il est beau cet animal. Il embrasse Clarance, il réembrasse Clarance, ils ne peuvent plus se séparer. Son père, un gros rouge qui

s'éponge le front, va, vient, comme un setter en chasse. Il rit et dit des plaisanteries ineptes. De vieilles dames imbéciles et qui ont la larme facile pleurent d'attendrissement. Dans le fond la porte ouverte forme une tache claire, crue, violente, un trou.

CHAPITRE XXIV

Qui suis-je? Sont-ce des mémoires ceci? Ce sont des morceaux de vie jetés ça et là, des morceaux de ma vie telle qu'elle est, telle que j'ai pensé qu'elle était, peu intéressante en somme. Je suis un commerçant, un gros courtier en laines. Je n'ai pas le mérite d'avoir livré de grands combats, d'avoir saigné par des plaies héroïques. J'ai eu comme tout le monde des blessures banales, elles n'avaient en plus de la douleur que leur inutilité.

Lorsque quelque grand souffle politique agitait l'Europe, qu'un vent guerrier faisait ployer les cimes des arbres les plus altiers, j'ai moi aussi senti ma poitrine se remplir d'une émotion vibrante. C'est encore une chose qui ne m'a servi à rien. Aux heures de profonde tristesse, aux heures de mélancolie j'aurais aussi voulu m'extérioriser et mettre mon âme en communion avec celle de l'humanité. L'humanité avait autre chose à faire, elle ne s'en est pas aperçue. Je n'ai même pas gravi les degrés des grandes révolutions financières. J'y ai coopéré, je les ai vu palpiter autour de moi. Une certaine crainte, une prudence trop juste hélas, m'ont retenu dans le sentier de l'ordinaire. Ordinaire en tout, voilà ce que je suis, voilà ce que j'aurai été. *Aurea mediocritas!* Ce sont les puissants du monde qui ont écrit ces mots au moment des ennuis. Hélas! la médiocrité ne vaut pas mieux que le reste.

Quand j'envisage ma vie, enviée de tant de gens, il est des jours où je la considère, il en est d'autres où la mélancolie m'assiège. Les mêmes événements nous font tour à tour souffrir et nous exalter. N'est-ce pas que la souffrance et l'exaltation sont en nous, et

que les faits n'en sont que les prétextes. Aux heures tristes nous recherchons tout ce qu'il y a de mesquin et de raté dans notre existence, et nous nous en servons comme d'armes pour nous torturer. Aux heures de force nous regrettons que nos malheurs n'aient pas été plus complets, car nous nous sentons l'énergie de les surmonter et de nous affirmer plus grands à nous-mêmes.

Ainsi s'est écoulée mon existence. Et maintenant je vais mourir. Oui, je vais mourir. disparaître, ne plus être, comme cet oiseau dont ce matin j'ai vu les restes dans l'herbe verte, plumes noires et os blanchis, chairs brunâtres. J'ai soixante-cinq ans, je m'éteins un peu tous les jours.

Je vais mourir inconnu dans mon époque, dans mon pays, avant comme après ma vie. Certes quand je lis l'histoire, quand je vois se suivre les événements étincelants d'une noble carrière, l'irrésistible poussée en avant ou les chutes de plus en plus profondes, je fais un triste retour sur moi-même. Mais l'histoire cite un moment ça et là, les autres heures appartiennent à tout le monde. Tout le monde, c'est moi. Cela m'encourage à vendre de la laine, à faire des différences, et à payer les notes de la modiste de Clarance. Cela m'encourage aussi à me promener dans les mêmes sites que mes contemporains, à visiter moi aussi Rome, Florence, les grandes Alpes. Je foule les mêmes chemins que Marc Aurèle. Et dans le souvenir de ses victoires, de ses luttes, dans le plaisir qu'elles me causent, je vis de son immortalité.

Marcus Aurelius, nous sommes de pauvres hommes, produits mal venus d'une race réglée par une mauvaise sélection. C'est pour cela que tu étais triste sur les bords du Danube, c'est pour cela que je le suis aussi. Tu n'a pas eu la consolation de mourir au comble de l'infortune, comme César, en prononçant la plus douloureuse parole qui soit au monde. Toi aussi tu l'as dite pourtant, cette parole. Mais tu l'as dite souvent, tu n'en es pas mort, et c'est en cela que tu as eu tort. Tu t'es arrangé avec ton fils, tu n'as pas eu la chance qu'il te tue, et ta douleur est

restée médiocre. Aussi voici que moi je me compare à toi, Marcus Aurelius. Je me drape dans tes oripeaux impériaux, je viole ton tombeau. Sur ma tombe, si le temps la conserve, on ne verra qu'un nom.

CHAPITRE XXV

Il fait beau, c'est un jour d'avril, d'un avril très clair et très ensoleillé déjà. Dans une semaine, Pâques fera retentir ses cloches joyeuses. Le soleil radieux éclaire en larges plaques le portail des églises. L'air attiédi coule le long des arcs-boutants et des vieux saints de pierre, glissant de taches grises en taches blanches pour se répandre sur les pavés ronds. Sous l'arceau de lumière, l'entrée se détache comme un trou noir. On y distingue avec peine les nefs ogivales. Là brillent les flammes jaunes des bougies et les étoiles uniques des lampes rouges.

Les bourgeons sont près d'éclater. De-ci de-là apparaît déjà un givre vert au bout des branches, et la clarté candide du ciel bleu est comme un sourire de jeune fille.

Tous les miséreux, loqueteux et coureurs d'aumônes de la ville vendent des rameaux bénits, du buis vernissé, aux petites feuilles fermes, en coquilles comme les oreilles des souris.

Il fait presque chaud. Les passants se regardent joyeux comme des gens qui se retrouvent après une longue absence. Le long des avenues, ils se débarrassent au soleil de l'atmosphère des soirées d'hiver. Le brouhaha mondain s'arrête.

Voici Clarance dans une victoria. Elle a une robe bleu électrique. Au travers de son face à main elle dévisage les promeneurs, oh! sans indulgence, cela se voit.

Elle est belle encore et ne désarme pas. Tout s'arrange dans la vie, on oublie ses rancunes, ses morts, mais soi jamais. Puis ce sont des amis, des camarades, à qui j'adresse des coups de chapeau, froids, tièdes, affectueux.

Et voici que vient un poney-chaise, conduit par

une toute jeune femme. Au-dessus du bord élevé de la voiture on aperçoit deux petites têtes rondes. C'est Maggy, son fils et sa fille. L'aîné, un béret bleu sur l'oreille, la figure au vent, les yeux rieurs, regarde le ruban de l'avenue qui se déroule devant lui. Il ressemble à son père. Il ne me voit pas, mais cela m'importe peu, car la petite me tend ses petits bras. C'est une chair d'un rose vif, dans laquelle brillent des yeux noirs et sérieux, une toute petite chose, avec de petites mains, de petits pieds, et qui babille, parle, au moyen de gestes, de petites mines précieuses, et m'explique un tas de vérités que je n'avais pas encore comprises.

Maggy agite son fouet en me souriant. Le poney allonge ses petites pattes tant qu'il peut. Des reflets de clarté s'égayent sur ses flancs bien lustrés et dans les rayons des roues affolées. Je secoue la main frénétiquement comme un imbécile.

Ainsi le long des rangées de marronniers je me promène, les jambes raides. Les plis de mon pantalon semblent me servir d'attelles. Ma redingote bien serrée me soutient aussi. J'ai le teint jauni, marqué par places de stries violettes. Un arc bleuâtre entoure mes yeux et me donne un regard moins brillant. Mon cou sillonné de rides et de plis profonds se cache dans un haut col.

Je porte des cravates claires comme un adolescent, ma main gantée de gris perle manie un gros jonc mâle muni d'un pommeau d'or, et, le monocle bien vissé dans l'œil, je regarde les gens.

Ils passent, toujours les mêmes, tous pareils, beaux ou laids, tous prétentieux, sots comme des oies à la promenade.

Ils m'observent et se moquent de moi. Cela m'est bien égal. Je suis avec complaisance la démarche onduleuse des femmes, et je cherche dans leurs yeux l'éclair rieur du printemps. C'est entendu, Clarance me l'a dit, je suis un vieux marcheur. Vive Dieu ! Si loin qu'on aille, il y a toujours de beaux jours dans la vie.

MAX DEAUVILLE.

LES LIVRES BELGES

Victor KINON : L'AME DES SAISONS (Un vol., veuve Ferd. Larcier, éditeur, Bruxelles). — Je ne sais si l'on a remarqué la rareté relative, chez nos poètes, de ce qu'on est convenu d'appeler le sentiment de la nature. Quelques-uns d'entre eux sont, quand ils le veulent, d'admirables peintres du monde physique. Mais aucun d'eux, si je ne me trompe, même parmi ceux qui savent le peindre à l'occasion, n'aime vraiment en lui-même, pour sa beauté propre, le monde innocent des champs, des bois, des eaux et des nuages. Nos poètes ne sont pas des rustiques, des solitaires, des paysagistes ; et j'en sais même, dans le nombre, qui professent pour la « nature » la même aversion que les Goncourt ou Baudelaire.

M. Victor Kinon, l'auteur de l'*Ame des saisons*, recueil de poèmes paru récemment, semble devoir être le peintre de nature qui nous manquait jusqu'ici. Il a ce goût, cet amour des choses naturelles, qui fait que nous prêtons une âme au monde inanimé afin de pouvoir communier avec elle. Et, ce qui est peut-être plus rare, il éprouve et communique, avec une intensité singulière, la sensation de ce monde qui nous entoure. On trouve dans ses poèmes des évocations de la nature champêtre, du jour naissant, de l'éclosion printanière, de l'épanouissement estival, qui sont admirables de couleur, d'éclat, de vérité spontanée. Ses peintures abondent en touches aussi justes et aussi fermes que celle-ci, tirée d'un poème sur l'été :

Puis le silence est tel que l'on entend au loin,
Du côté du village aux toitures vermeilles,
Le sourd bourdonnement continu des abeilles.

Je constate même chez lui dans la faculté de percevoir les phénomènes sensibles une sorte d'hyperesthésie très curieuse et que j'avais déjà rencontrée chez Verhaeren. Ces deux poètes ne se bornent pas à sentir, avec force et précision, *ce qui est*, ils sentent même *ce qui pourrait être*, ou, si l'on veut, ce qui n'est que par métaphore, par transposition. Malgré ce qu'ils offrent

d'excessif, d'hyperbolique, d'extravagant dans l'expression, je n'ai pas le courage de condamner des vers comme ceux-ci :

Lorsqu'on entend craquer *en terre les semences...*
La fuite d'un lézard crépite *dans l'air pur...*
Jusqu'au jour où la peur fait claquer *les vertèbres...*
La terre resplendit; le silence est si pur
*Qu'*on entend le soleil glisser de feuille en feuille...

Il y a là un manque de mesure évident, mais qui ne déplaît pas trop, parce que de tels manques de mesure semblent témoigner d'une surabondance de force.

La faculté d'évocation chez M. Victor Kinon ne se limite pas aux spectacles familiers. Ce poète a parfois abordé l'inexploré, le vague, l'indéfini. Tel de ses poèmes évoque, avec leur incohérence, leur étrangeté, leur acuité un peu maladive, les sensations d'une nuit d'insomnie... Tout y semble rêvé plus qu'éprouvé. On est sur les frontières incertaines de deux mondes. Des pièces telles que *Nocturne* et *A celui qui dort* ont quelque chose d'inquiétant et de troublant.

Mais où le poète est véritablement étonnant, c'est dans les quatre poèmes de *la Géographie des clairs de lampe : Rivière tropicale*, *Eaux boréales*, *Terre polaire*, *Ile océane*... Il y dépeint les tropiques, les terres glaciales, une île polynésienne, *toutes régions qu'il n'a jamais vues*, avec une profusion de traits éclatants, colorés et nets qui confond vraiment l'imagination. Nulle part je n'ai rien vu de pareil. On pense bien à Fr. Jammes, qui est moins riche et surtout moins correct, au Rimbaud du *Bâteau ivre*, qui est moins précis; on pense à de vieilles estampes d'histoire naturelle; on pense à mille choses... Mais cette poésie reste intensément originale par l'éclatante enluminure, l'intarissable profusion de traits pittoresques. Je citerais volontiers, si elle n'était bien longue, cette page où l'auteur décrit, avec une abondance qui fait penser à une gageure, le peuple des oiseaux aquatiques; « ces tristes oiseaux d'eau dont on ne sait que dire, selon Buffon, et dont la multitude est accablante ». Voici, du moins, un autre passage du même poème, *Eaux boréales*, à peu près aussi beau et beaucoup moins long :

Songe que le chevesne et l'omble d'argent bleu,
Que la perche épineuse aux nageoires de feu,
Que des poissons sans nombre en nuages de flèches
Y filent, en faisant pétiller des flammèches ;

Que souvent un saumon, à peine remuant,
Lingot d'airain et d'or dans le cristal fluant,
Lustre sa robe, au pur soleil épanouie,
En ouvrant et fermant lentement ses ouïes ;
Que ça et là, soudain, dans un brouillard vermeil,
Dans un ruissellement de gouttes de soleil,
Sur le miroir cassé des eaux qui rejaillissent,
Les truites arc-en-ciel superbement bondissent...

De tels poèmes sont essentiellement descriptifs. Faut-il y voir un simple étalage de virtuosité? Ou bien plutôt l'auteur y offre-t-il une fête à son imagination affamée de pittoresque, d'étrangeté, d'exotisme, comme ces enfants qui ont trouvé dans Mayne Reid la révélation des terres vierges, jouent entre eux aux sauvages?

Cet amoureux du monde physique est, en même temps, un catholique fervent; du moins il fait de son mieux pour concilier en lui les deux tendances. On m'objectera, pour me prouver que le naturisme et le christianisme vont fort bien ensemble, l'illustre exemple de saint François d'Assise. Mais je pense (et c'était aussi l'avis de mon ami Charles Van Lerberghe), que l'amour de ce saint pour la création n'avait rien de commun avec le moderne « sentiment de la nature ». Ce dernier a quelque chose d'exclusif et de presque hétérodoxe. Il a vite fait d'oublier Dieu, auteur de la nature, pour adorer celle-ci en elle-même, comme produite par elle-même. Il confine au panthéisme.

C'est assez dire que j'aime modérément les poèmes où M. Kinon cherche à concilier sa ferveur religieuse avec son amour des choses naturelles. Il y aboutit parfois à un symbolisme puéril qui sonne faux, comme dans *Printemps violet*, où les couleurs violacées des taillis, l'entrelacement en croix des branches d'arbres, les reflets de pourpre du couchant, sont présentés comme autant d'allusions au deuil de la Passion pendant la semaine sainte.

Les vers chrétiens de M. Kinon sont décidément meilleurs, quand il s'abstient de tout parti pris de ce genre. Il a écrit une *Messe des bergers* qui s'élève parfois au plus fier lyrisme. C'est notamment le cas dans le *Credo*, déroulé dans un crescendo majestueux jusqu'au final, qui serait merveilleux sans un fâcheux néologisme qui le dépare.

Gloire selon la chair, gloire selon l'esprit!
Votre règne est sans fin, ainsi qu'il est écrit.
L'enfer brûle, et le feu rugissant du supplice
Anéantit le mal à force de justice.
Le ciel soleille, immense, éclatant, radieux,
Incendié par l'œil et par le cœur de Dieu.
Et tous les saints, massés en profondes phalanges,
Avec les millions et les millions d'anges,
Et tout ce brasier d'or formé des cœurs élus,
Et tout cet hémicycle étincelant acclame,
Avec des yeux d'extase et des bras éperdus,
Avec le roulement d'un tonnerre absolu,
La palpitation du Triangle de flamme!

Il y a aussi, dans l'*Ame des saisons*, une veine de poésie personnelle ou subjective. L'auteur est chrétien : s'il ne connaît pas les doutes, il connaît du moins les tentations, les tiédeurs, les sécheresses, comme aussi les ferveurs, les enthousiasmes, les allégresses, que traverse l'âme du croyant. Et un peu de toute cette vie intérieure qui constitue une superbe matière poétique, se reflète dans le livre sincère de M. Kinon. C'est un admirable poème chrétien que le *Bon Dimanche*.

L'auteur a vécu et souffert... Il a connu la vertu de la souffrance et écrit *Matin de septembre*, que quelques taches légères et quelques longueurs empêchent seules d'être absolument beau. Je ne sais si Charles Guérin est plus ému et plus pénétrant.

Enfin l'auteur a aimé... Et, si l'on met à part quelques mièvreries, on peut dire que l'amour l'a bien inspiré. Ce sentiment, chez lui, semble parfois se confondre avec celui que lui inspire le monde naturel. Les inquiétudes, les désirs vagues, les mélancolies, puis les espérances et les ravissements de l'amour paraissent être ceux de la nature elle-même. A de certains moments l'idylle s'élargit et s'approfondit, de sa communion avec la vie ambiante. Mais en même temps l'amour est, chez ce poète, la puissance merveilleuse et surnaturelle qui élève l'âme vers les sommets du Beau et du Bien. Il est comme un succédané de la grâce :

Depuis que cette enfant a rayonné sur moi
Je hais, comme l'enfer même, le mal infâme,
Et je sens noblement se lever dans mon âme
Une fière moisson de candeur et de foi.

Après cela je sais fort bien ce qu'on pourrait reprocher à l'*Ame des saisons*. Le livre est inégal, ce qui est d'autant plus regrettable que, étant très touffu, il eût pu subir certains retranchements sans perdre beaucoup de son ampleur. D'ailleurs, on oublie trop que la brièveté, en poésie, est un élément de succès et presque un signe de valeur. Qui nous délivrera de ce préjugé, essentiellement français, qui veut qu'un recueil de vers ait trois cents pages environ, tout comme un roman?

En outre, les vers de M. Kinon sont parfois prosaïques. Parfois, moins souvent qu'on ne le prétendra sans doute. Et à peine puis-je lui en faire un reproche. Une poésie, qui comme celle-ci, est surtout faite de notations directes de la réalité et qui leur doit son originalité et sa force propres, ne saurait éviter de raser parfois la prose. M. Kinon a commis ce vers :

Je transpire et je vais ôter mon paletot...

Et il a eu tort. On peut pourtant se demander si ces prosaïsmes ne font pas valoir les effusions lyriques ou les débauches d'imagination qui d'ordinaire ne tardent pas à les suivre. A tout prendre un prosaïsme est moins haïssable qu'une cheville, quand il est racheté de la sorte. Il a du moins sur la cheville l'avantage de ne pas fausser la pensée.

Ce qu'on peut le mieux reprocher à ce livre, c'est encore son manque d'unité. Dans ses *Chansons du petit pèlerin à Notre-Dame-de-Montaigu,* qui datent de ses débuts, M. Kinon a fait du Max Elskamp, avec une netteté, une franchise, une vivacité de rythmes, qu'on ne trouve pas toujours chez le poète anversois, si artificiel et si engoncé parfois. En somme, le Kinon des débuts est un Max Elskamp dégourdi, assoupli, peu à peu affranchi de cette gaucherie qui jouait la naïveté des primitifs. Une telle évolution aboutit à ce joyeux et radieux poème, *Lundi de Pâques* qui, tout en dénotant encore l'influence d'Elskamp, est déjà d'un si admirable lyrisme.

Ailleurs, on reconnaît Verlaine, et maints poèmes, du reste très sincères et très beaux, font irrésistiblement penser à *Sagesse*. Le souvenir de Charles Guérin s'impose, à d'autres endroits ; et çà et là on se souvient de Francis Jammes... Ailleurs, enfin, le poète semble pencher vers une virtuosité assez vide et frivole. J'ai peu de goût pour le *Réveil du bois*, un long poème dialogué qui m'inspirerait des inquiétudes s'il était parmi les ouvrages les plus récents de M. Kinon. A part quelques traits vraiment beaux, ce dialogue entre oiseaux, insectes et

arbres de la forêt, au lever du jour, est assez agaçant et peu original. Le genre a été cultivé à satiété en France, depuis la *Forêt mouillée* de Hugo jusqu'au *Prélude féerique* de F. Gregh.

Tous les poèmes dont je viens de parler témoignent à coup sûr d'un solide talent, et, quoique peu personnels, suffiraient à mettre leur auteur parmi les meilleurs poètes qui se soient manifestés chez nous depuis quinze ans. Aucun d'eux n'a manié avec plus d'aisance les rythmes les plus variés; aucun n'a montré un plus solide tempérament littéraire, ni même, à l'occasion, une plus sérieuse connaissance du métier. Cependant, le véritable Kinon n'est pas là. Il est dans certaines pages de ferveur religieuse; il est surtout dans la *Géographie des clairs de lampe*, dans quelques pièces des *Imageries des soirs d'hiver*. De tels poèmes sont denses, savoureux, rares, abondants, d'une abondance qui confond, je le répète. Je ne sais si l'on a rien écrit chez nous de plus original et de plus fort que certaines de ces pages-là.

FERNAND SÉVERIN.

E.-W. MOES : FRANZ HALS, SA VIE ET SON ŒUVRE (G. Van Oest et Cie, édit.). — **André FONTAINAS** : FRANZ HALS (Collection des « Grands Artistes »; Henri Laurens éd. à Paris). — **Camille MAUCLAIR** : VICTOR GILSOUL (G. Van Oest et Cie, édit.). — **Arnold GOFFIN** : SAINT FRANÇOIS D'ASSISE DANS LA LÉGENDE ET DANS L'ART PRIMITIFS ITALIENS (Id.). — **Charles BERNARD** : UN SOURIRE DANS DES PIERRES (Id.). — **H. FIERENS-GEVAERT** : LES PRIMITIFS FLAMANDS (Id.). — **Jules DELHAIZE** : LA DOMINATION FRANÇAISE EN BELGIQUE, tome troisième : Le Directoire (J. Lebègue, édit.). — **LEBEN-ROUTCHKA** : POINTES SÈCHES (Bruxelles, Librairie du Sablon). — **F. DUFOUR** : LE BARON F.-A. GEVAERT (Société belge de Librairie).

M. J. de Bosschère, l'excellent critique anversois, a traduit le considérable travail que M. E.-W. Moes, directeur du Cabinet des Estampes d'Amsterdam, a consacré à Franz Hals. L'éditeur Van Oest nous offre cette traduction dans un volume de luxe très artistique enrichi de plus de cinquante grandes planches reproduisant l'essentiel de l'œuvre admirable du peintre.

M. Moes s'est attaché surtout à fixer la biographie de l'artiste,

à retrouver des noms, des dates, des circonstances se rapportant à chacune de ses toiles célèbres.

Entre nombre d'hypothèses, il se décide pour la naissance de Hals à Anvers en 1584; il le suit à Harlem où se passe sa jeunesse turbulente; il nous le montre mauvais époux et citoyen peu édifiant. Mais cette vie agitée ne l'empêche pas de devenir le peintre attitré des Corporations de Harlem et celui des Régents. Il reçoit la commande de nombreux tableaux de Confréries et des portraits des bourgeois notables, en même temps qu'il fait ceux des types populaires du pays.

Franz Hals ne possédait-il pas en effet les qualités essentielles et rares du portraitiste, lui qui « avait le pouvoir d'idéaliser ses modèles, tout en les laissant vivre dans la réalité ? »

M. Moes nous le montre enfin octogénaire et pauvre, peignant encore malgré sa main tremblante et ses yeux fatigués, peignant avec la même abondance et la même sûreté magistrale. Il nous le montre jouissant, malgré le dévergondage de sa vie privée, jouissant, pour la grandeur et le prestige de son art, de l'estime de ses contemporains, ceux de Hollande aussi bien que ceux de Russie, d'Autriche et d'Allemagne et surtout ceux d'Angleterre.

Les dernières pages de cette savante étude biographique, que complètent un catalogue fidèlement documenté et un intéressant arbre généalogique, sont consacrées à caractériser l'influence du maître de Harlem sur une longue suite de disciples dont plusieurs, à commencer par les propres fils de Hals, connurent une appréciable notoriété.

* * *

En même temps que paraissait à Bruxelles la monographie de M. Moes, notre excellent ami et collaborateur André Fontainas publiait à Paris, dans la collection de vulgarisation des *Grands Artistes* un ouvrage préoccupé plutôt de commenter le talent du maître que de dénombrer et décrire ses œuvres.

André Fontainas, qui, soit dit en passant, ne se prononce pas quant à la naissance de Franz Hals, dont ni le lieu ni l'année exacts ne lui semblent pouvoir être fixés en toute certitude, — André Fontainas insiste sur ce que la manière de l'artiste a de tout à fait indépendant et personnel. « Certes, il est réaliste, écrit-il, mais sans parti pris mesquin, et non plus à la façon de ses devanciers et de ses contemporains. Comme le leur, son art ne dépasse pas, le plus souvent, la physionomie superficielle des personnages qu'il peint; il entend peu de chose aux mystères

de l'âme et ne se soucie guère d'une étude qui lui permettrait d'en surprendre les muets sursauts. »

Et cependant, « la figure humaine a seule préoccupé, situé dans son milieu habituel l'art de Fanz Hals. » Il n'a laissé aucune étude de nu, le visage et les mains sont les champs d'expression où se cantonne son observation : mais aussi nul n'en a tiré récolte plus abondante. Le costume aussi et la parure sont l'objet de ses soins les plus attentifs et les plus adroits.

André Fontainas examine la valeur de l'inspiration du maître, les qualités de son métier, la variété de sa conception et, lui aussi, il dégage l'influence considérable de cet admirable talent, influence qu'il prolonge, après Brœwer, au-delà de Van Ostade, jusqu'à Courbet, Manet, Monet, Whistler même, et Fantin-Latour, et Ribot et Roll, tandis que des Belges comme Ch. Degroux, Louis Dubois, Alfred Stevens et les plus réputés de nos modernistes lui doivent leur fermeté, leur puissance d'observation vraie, la largeur de leur faire, et sa spontanéité. L'influence enfin de Franz Hals, conclut son biographe, « a fécondé tout l'art contemporain ».

* * *

Dans sa belle « Collection des Artistes belges contemporains » l'éditeur Van Oest, après Khnopff, Laermans, Evenepoel, Ensor, Claus, Courtens, Rousseau fait entrer légitimement Victor Gilsoul.

C'est à M. Camille Mauclair qu'il a demandé d'écrire le commentaire destiné à encadrer les superbes reproductions des œuvres les plus appréciées de celui-là de qui l'instinct est « d'atteindre au plus profond », celui-là de qui la palette est « d'une richesse sombre », celui-là qui est « l'homme des beaux crépuscules, des contre-jours déjà mystérieux, des lumières à la fois brûlantes et sourdes ».

Je ne détaillerai pas le chemin habile et patient que M. Mauclair s'est frayé dans l'œuvre touffue, brillante et variée de Victor Gilsoul; je ne dénombrerai pas les qualités qu'il a découvertes et mises en valeur de ce paysagiste des Flandres qui « a voulu faire le portrait de son pays ». Je citerai seulement cette phrase que beaucoup devraient longuement méditer et que l'auteur a placée dès le début de son livre : « La seule critique valable est celle qui engage à aimer : et l'œuvre de Gilsoul veut être aimée, parce qu'elle est saine et magnifique, parce qu'elle est salubre, parce qu'elle s'élève à la signification d'un grand exemple. »

* * *

Ne pourrais-je pas appliquer cette phrase à l'ouvrage de M. A.-Th. Rouvez? Mon excellent et toujours obligeant confrère ne s'est-il pas inspiré de cette généreuse et exacte théorie : « La seule critique valable est celle qui engage à aimer », lorsqu'il a entrepris de nous promener à travers notre pays et de nous montrer en son agréable compagnie les richesses et les beautés, le pittoresque et la variété des *Cités et villes belges*?

M. Rouvez a parcouru les Flandres et la Wallonie; il s'est arrêté devant chaque antique façade; il a fait le tour de tous les vieux remparts; il a contemplé les panoramas imposants, ou les places coquettes plantées de tilleuls centenaires; il a pénétré dans toutes les églises et a réhabilité dans son cœur les petites villes tenues trop aisément pour mesquines et tristes.

Tout cela M. Rouvez le « critique », c'est-à-dire le dénombre, le décrit et le commente dans l'intention et le désir fervents de nous le faire aimer.

Car il estime que nous ne connaissons pas assez, ou que nous connaissons très mal notre pays. Nous avons, en fait d'esthétique urbaine, pris la déplorable habitude d'aller chercher au loin, à l'étranger, des raisons d'admiration et des prétextes à éloges, tout comme nous avons prétendu longtemps — nous commençons à nous corriger de ce travers — ne nous réclamer que du « Made in Germany, » de l' « english fashion », ou de l' « instar de Paris » dans le domaine de la mode, de la littérature, du sport et même de la science et de l'industrie.

« Imprégnons-nous de la vie belge, écrit sagement et patriotiquement notre érudit et sympathique guide à travers notre pays de plaines et de montagnes, apprenons formellement ce que nous représentons dans le présent, et ce que nous fûmes dans le passé. »

Nous croyons bien que l'auteur des *Cités et villes belges* atteint son but qui est, comme il le dit lui-même, « de faire aimer notre pays et d'inspirer aux Belges le souci de le connaître dans ses moindres recoins ».

* * *

« Combien, parlant de saint François d'Assise, combien admirablement, dit Arnold Goffin, il répondait, par toutes les tendances et les dons de son génie, par le charme, par la courtoisie, la finesse qui lui faisaient une physionomie si séduisante aux inclinations natives de sa race ! »

Saint François a été pour l'Italie un fils de prédilection. Aussi logique, pour ainsi dire fatale, apparaît la prédilection des artistes du siècle pendant lequel il vécut, et plus tard, pendant longtemps, de ceux qui vinrent après ceux-là, de chercher leur inspiration dans le mysticisme du grand et touchant illuminé qui se voulut l'amant de la Dame de Pauvreté, de celui qui vécut dans une humble misère et une piété exaltée dans le petit couvent de la Portioncule, de celui dont le souvenir émouvant plane encore sur la splendeur ensoleillée et fleurie d'Assise indolemment endormie au revers des Apennins.

Arnold Goffin a voué depuis longtemps, on le sait, un culte, vraiment pieux au doux moine charitable. Il connaît sa vie édifiante et simple mieux que quiconque ; il a vingt fois pèleriné aux villages et aux plaines d'Ombrie où s'écoula cette existence d'amour brûlant et d'humilité extasiée ; il a étudié, pénétré, traduit ces *Fioretti* « délicieuse gerbe de fleurs fraîches et sauvages, écloses dans le sillon miraculeux dont les pas de François ont traversé le siècle et les âmes ». Aussi Arnold Goffin était-il désigné pour rechercher quelle influence cet homme « qui était venu vers les hommes uniquement avec son amour », a eue sur les artistes de son temps et sur leurs successeurs. Le critique savant et le patient chercheur s'est documenté avec conscience et il a pu de la sorte dénombrer une curieuse floraison d'art, il a pu nous montrer comment le Petit Pauvre d'Assise a été loué tour à tour par toutes les puissances morales de la terre : « par la Religion qui l'a canonisé ; par l'Art qui a chanté ou magnifié ses actions ; par la science enfin qui a vérifié les motifs de sa gloire séculaire, et l'a confirmée et étendue... »

***

Avec M. Charles Bernard nous nous retrouvons de même au pied des chefs-d'œuvre, devant les merveilles de la création, dans les monuments superbes dus à l'audace et au génie des hommes. M. Charles Bernard nous promène à sa suite, — et il est un mentor précieux et charmant, — de la maison anversoise de Rubens au Campo Santo de Pise où, parmi des tombes illustres ou mystérieuses, s'est ouverte, en un jour sombre, celle d'une maîtresse aimée. Il nous mène retrouver dans le couvent de Rouge-Cloître le souvenir du romanesque Hugues van der Goes et nous dit le douloureux secret qu'enferme son œuvre. Dans les musées d'Italie il nous fait voir ce que tels peintres flamands durent à l'inspiration et au contact des maîtres nés sous le ciel

bleu, dans le soleil, parmi les fleurs et la sérénité. A La Haye il nous présente Rembrandt. Avec lui nous communions dans le charme de Bruges, ce charme « qui n'est que dans l'ouaté de son atmosphère », et de là nous partons explorer la Bourgogne riche en témoins de son histoire, — qui est un peu la nôtre. Rome, Venise, Ferrare, la cité opulente de Rubens et de Plantin, toutes les merveilles enfin du passé surgissent l'une après l'autre, évoquées en un style chatoyant. Et ce sont comme des poèmes chantés à la gloire des plus belles choses du monde.

* * *

Nous avons signalé, il y a quelques mois, ici même, la publication des trois premiers fascicules de l'intéressant et considérable ouvrage que la maison Van Oest consacre à l'histoire chronologique de la peinture en Belgique depuis ses origines jusqu'à la Renaissance. Ce sera, en quelque sorte, l'inventaire des principales œuvres de cette période demeurées en Belgique. L'éditeur les reproduit d'après des photographies prises dans les musées, les églises, les collections du pays.

Les Primitifs flamands font l'objet des premières recherches. M. Fierens-Gevaert passe en revue les maîtres les plus lointains d'un art qui nous a laissé d'immortels chefs d'œuvre. Après avoir étudié les précurseurs du XIVe siècle et les frères Hubert et Jean Van Eyck, après avoir évoqué les grandes figures de Roger Van der Weyden et de Petrus Christus et fixé définitivement la biographie du Maître de Flémalle et de son école et analysé leurs toiles essentielles, après avoir enfin étudié Thierry et Albert Bouts, l'auteur, dans les fascicules IV, V et VI de son ouvrage, passe en revue Hugo van der Goes, Justus de Gand, le Maître de la Légende de sainte Lucie : Simon Marmion, Hans Memlinc (qui est l'objet d'un commentaire des plus approfondis et des plus remarquables), le Maître de la Légende de sainte Ursule, Gérard David et son école.

Et de la sorte s'édifie un des plus grands et des plus beaux monuments qui aura jamais été consacré à la gloire de notre brillante école de peinture.

* * *

M. Jules Delhaize, historien consciencieux, écrivain élégant et patient compulseur d'archives, poursuit la publication de son grand ouvrage sur la *Domination française en Belgique* à la fin

du XVIIIe et au commencement du XIXe siècle. Le tome troisième, qu'il vient de faire paraître, rappelle longuement dans quel état d'inquiétude, de guerre perpétuelle, de troubles résultant des conflits d'ambition et d'intérêts politiques vécurent nos provinces, comme du reste toute la France au régime de laquelle elles étaient soumises, pendant le Directoire.

Rien n'est curieux comme d'apprendre dans son menu détail l'organisation administrative que nos pères ont connue ; rien n'est intéressant comme de lire la description de la vie à Bruxelles au moment où Bonaparte multipliait ses victoires en Italie ; rien n'est douloureux comme d'assister aux troubles de Flandre, de Brabant, de Campine, provoqués par les rigueurs directoriales et surtout l'injuste loi sur la conscription, et de se souvenir de leur sanglante répression...

M. Delhaize apporte là de précieuses contributions à notre histoire nationale, si fertile en périodes mouvementées.

***

Sous un pseudonyme qui accouple un vocable d'allure germanique à un autre qui sent son slave à bonne distance, un critique acerbe, apparemment farci de beaucoup de lecture, dit leur fait à une cinquantaine d'écrivains illustres, estimables ou à peu près inconnus de notre temps. Paul Adam, Barrès, Bourget, de Regnier, Donnay, Eekhoud, Anatole France, Lemonnier, Maeterlinck, Péladan, Rostand, Verhaeren, Louis Codet, Aimé Graffigne, les époux Mardrus et les ex-époux Willy, Mme de Noailles, MM. Tharaud, André Ruyters et Elie Marcuse, — voilà du choix. De quoi contenter tout le monde.

Les portraicturés eux-mêmes, car je ne pense pas qu'aucun d'entre les plus malmenés — et M. Leben-Routchka n'en épargne guère — se fâche d'anodins coups d'épingle.

M. Leben-Routchka s'est essayé à transposer dans le domaine de la critique littéraire le piquant procédé qui réussit si bien à Jules Renard s'adonnant à l'étude de l'histoire naturelle.

En quelques phrases brèves, quelques notations caractéristiques, en d'incisives définitions qui sacrifient volontiers au calembour, la « manière » des cinquante auteurs est précisée avec plus ou moins de bonheur.

Il est dommage que l'auteur de ces notules, qui ne manque pas d'esprit, se fasse volontairement méchant, souvent injuste, et ne mesure pas avec plus de délicatesse la portée de ses mots trop aisément brutaux.

***

La collection des petites biographies de Belges notoires, éditée par la Société belge de Librairie, s'augmente de la brochure consacrée par M. F. Dufour à la personnalité célèbre et sympathique du baron F.-A. Gevaert. L'anecdote succède à l'exposé des théories musicales, comme on l'a très bien dit de ce petit livre, et son auteur a réalisé cet excellent tour de force d'enfermer dans un espace relativement restreint la mesure du génie de Gevaert.

PAUL ANDRÉ.

René LYR : *Georges Rens* (Edit. de *La Société nouvelle*). — **Georges RENS** : *L'Homme en noir*, monodrame en vers (Edit. de *La Belgique artistique et littéraire*).—**Sylvain BONMARIAGE** : *L'Automne*, un acte en prose; **S. BONMARIAGE** et **J. J. DE LA BATUT** : *L'Ecole des Satyres*, id. (Paris, Association internationale des Auteurs et Compositeurs). — **Paul MÉLOTTE** : *Ma Cousine et mon Ami* (Edit. de *La Belgique artistique et littéraire)*. — **Arthur GILON** : *Dans mon Verre*, vers, avec quatorze dessins de A. Van Neste (Edit. de *La Belgique artistique et littéraire*). — **Louis PIÉRARD** : *Aimons les Arbres*, pages choisies (Dufrane-Friart, à Frameries). — **Jules NOËL** : *Un philosophe belge : Colins* (Edit. de *La Société nouvelle)*.

M. René Lyr a tenté d'écrire l'histoire raisonnée de l'œuvre d'un écrivain belge, dont le talent, un peu audacieux et rare, n'est guère connu en dehors des milieux purement littéraires. Vers, romans, drames, M. Lyr rattache tout ce qui est sorti de la plume de Georges Rens à l'âme qui l'inspira : une « âme de mélancolie profonde et de nostalgique souffrance ».

Le critique analyse ingénieusement un art exceptionnel, sur la sincérité duquel on put se tromper au début, mais qui paraît être, à tout prendre, « probe, original et distingué ».

***

« Faim et Amour gouvernent le Monde », a dit Schiller. On peut l'entendre de diverses manières. Un dramaturge surtout. M. Georges Rens nous le fait bien voir dans *L'Homme en noir*, un monodrame en vers, dont le héros doit nous représenter dans quelle déchéance peut sombrer l'être humain, si les besoins essentiels de la faim et de l'amour n'ont point satisfaction L'auteur nous définit ainsi, dans une note préliminaire, le désarroi dont il s'est efforcé de nous donner l'image saisissante : « un

trouble affectant la substance grise, les associations normales sont dérangées, l'élément inférieur sort de l'état quiescent, s'isole et tend à prendre le dessus ; cette psychose, qui n'est pas de la démence, engendre des hallucinations de la sensibilité et facilite la production d'images anormales dans le champ de la conscience .. Après les apparitions issues de souvenirs encore frémissants, une intelligence dévoyée constate son illusion vésanique : la victime aperçoit la mort elle-même et des réflexes, destructeurs de l'instinct de conservation, précipitent ses mouvements vers sa propre extermination. »

Nous voici instruits à souhait, et ce n'était point, sans doute, chose inutile s'il s'agit ici d'une situation bien exceptionnelle, ce me semble C'est donc cette « vue psychologique » que le poète s'est proposé d'objectiver par la fiction dramatique La tentative est à coup sûr intéressante L'affabulation est de la plus grande simplicité. Le personnage, lui-même, note, en s'étudiant, sa double souffrance. Et en maints endroits, il la définit :

Quel nerf redressera mon désespoir, couché
sous cette même voûte ? En telles occurrences,
qui ne gémirait pas sur un bien retranché ?
Et qui ne sentirait sa raison choir du faîte ?
— La souffrance de l'âme amoindrit l'homme fort,
Quand sa chair, par surcroît, a des hargnes de bête,
il tombe, il rampe et son génie est mort !...

On a souvent reproché à M. Rens sa forme un peu torturée, son langage parfois hermétique, son goût pour les vocables surannés ou inusités. Il semble qu'il tienne à cette caractéristique, comme à je ne sais quelle navrance dans laquelle se complait sa muse farouche et sauvage.

Avec M. Sylvain Bonmariage, nous voici loin des « abois de la douleur », loin aussi de l'expression tendue et travaillée, que nous trouvions dans l'*Homme en noir*, de G. Rens.

Quelques bribes de l'esprit pétillant et frondeur d'un jeune écrivain, qui est plein d'esprit et de talent, et voilà deux petites comédies bien françaises, avec autant d'observation, de bon sens et de fantaisie qu'il en faut. L'*Ecole des satyres* est d'une invention cocasse; c'est une cascade de situations folles qui tombent aisément des données du sujet. L'*Automne* mêle à un joli tableau de mœurs et à une ironie fine, quelques notes émues, une âme féminine y exhalant sa peine d'amour.

***

Badinage de ville d'eaux... c'est ainsi que M. Paul Mélotte lui-même a « sous-titré » son petit livre. C'est l'histoire d'une idylle, dont un célibataire endurci s'amuse à suivre et à noter la naissance et les progrès. Petit roman, dont l'intrigue transparaît dans les lettres de la cousine et de l'ami que l'auteur est censé recevoir, ou plutôt, pour ce qui nous concerne, dans les réponses qu'il leur adresse.

Ce n'est pas sans un peu de dépit ou de regret, on ne sait au juste, que l'épistolier voit éclore, chez ses correspondants, cette grande chose qu'il n'a pas connue : l'Amour! Cette chose-là, il ne l'a comprise que pour d'autres... Cependant, il ne se complait pas dans la mélancolie : son observation est surtout piquante, ironique. Il sème au courant de ses pages de jolis croquis, de fines analyses, des tableaux de mœurs tout saupoudrés d'humour et d'esprit du meilleur aloi.

* * *

C'est par atavisme que M. Arthur Gilon aime à « rimer en salant l'eau claire ». Du moins par une sorte d'atavisme... professionnel, s'il faut en croire cet excellent apothicaire, qui nous apprend que rêver fut jadis chose inhérente à ses heureux devanciers, du temps qu'ils maniaient la seringue. Ils rêvaient, avant de lâcher la détente :

En extase, ils restaient sans fin;
Eblouis, charmés, hors d'eux-mêmes,
Ils murmuraient de longs poèmes
En des poses de séraphin.

Mais lui, pharmacien en un siècle ennuyeux, n'ayant plus la bonne fortune de pouvoir contempler la lune

Ailleurs qu'en les célestes champs,

il se console en écrivant de jolis vers, pleins de bonne humeur et de verve.

Ce sont les *Croquis anversois :* on songe aux petits tableaux de mœurs discrètement teintés d'émotion, d'Eug. Manuel ou de F. Coppée; c'est le même réalisme, mais rehaussé d'une ironie dépourvue de toute âpreté. Puis le poète hausse son ton. Son lyrisme, dans *Paulo Majora*, s'essore vers les sphères sublimes de l'Idéal. Mais après quelques fiers coups d'aile, sans se perdre dans les nues, il revient frôler les spectacles quotidiens de la vie, qui semblent l'attirer particulièrement.

Enfin, voici les souvenirs d'hôpital, de laboratoire, de cli-

nique — les poèmes pharmaceutiques — pour clore le recueil : *Pro docto corpore*. Tout cela est léger, preste, agréable. Je parierais, Monsieur l'apothicaire-poète, qu'au lieu de distiller dans votre verre d'affreuses potions, vous aimez souvent à y regarder pétiller quelque vin mousseux couleur de soleil.

* * *

Aimons les Arbres est le premier ouvrage d'une collection : « Bibliothèque d'Education esthétique », dont le titre exprime la très louable inspiration. Une série d'Anthologies seront publiées à la louange de la nature : *La Fleur, Les Bêtes, Les Sites, L'Eau, La Vie aux champs, Les Heures et les Saisons.*

Aimons les Arbres, dont les pages sont illustrées par Auguste Donnay, s'orne d'une préface d'Emile Verhaeren. Le grand poète précise fort bien le but d'un livre qui s'adresse avant tout aux enfants. C'est aux enfants, en effet, qu'il faut apprendre à bien regarder le Beau, pour qu'ils l'admirent et qu'ils l'aiment.

Faisons des vœux pour que le volume, dont nous venons d'indiquer la portée pédagogique, soit distribué dans nos écoles : c'est un excellent livre de prix.

* * *

Je crois pouvoir dire que Colins est fort peu connu chez nous, encore qu'il soit né à Bruxelles le 24 décembre 1783 et bien qu'un de ses disciples ait tenté autrefois dans ce milieu-ci une propagande fort ardente en faveur de ses doctrines; je veux parler d'Ag. de Potter. Jadis aussi, *La Société Nouvelle*, de Fernand Brouez, exposa abondamment les théories colinsiennes. Mais tout cela est bien oublié, et l'étude un peu trop fervente, mais claire et consciencieuse, de M. Jules Noël, vient à point pour mettre à la place qui lui revient, dans notre histoire morale, un compatriote illustre, dont l'érudition fut universelle et dont l'œuvre est immense. Aussi bien importait-il de faire justice de tant d'hérésies qui trainent un peu partout, au sujet de celui que M. Noël n'hésite pas à proclamer un exemplaire, peut-être unique, du philosophe complet, selon la définition de Sainte-Beuve dans ses *Causeries du Lundi.*

M. Noël expose avec netteté le mysticisme politico-social de Colins, et il nous montre l'influence de ses idées sociologiques sur la marche générale des idées modernes.

Il y avait nécessité de condenser en une essentielle synthèse une œuvre dont l'immensité rebute beaucoup de lecteurs.

M. Noël, dans le petit livre qu'il nous donne, a posé les premiers jalons pour diriger les recherches, et, à ce titre seul, sa monographie serait déjà utile. Mais elle l'est encore pour mettre en lumière ce qu'il y avait de grand et de généreux dans la pensée d'un homme qui appartient à l'histoire de notre passé intellectuel.

ARTHUR DAXHELET.

Georges DOUTREPONT : LA LITTÉRATURE FRANÇAISE A LA COUR DES DUCS DE BOURGOGNE, PHILIPPE LE HARDI, JEAN SANS PEUR, PHILIPPE LE BON, CHARLES LE TÉMÉRAIRE. (Paris, Champion, 1909, un vol. gr. in-8, 12 francs.) — Les ducs de Bourgogne, dont M. Henri Pirenne a remis en lumière le rôle des premiers fondateurs des États belgiques, furent aussi des amateurs de lettres; princes français, riches, fastueux, ils achetaient de beaux manuscrits enluminés, et faisaient écrire des histoires et des poèmes; ils se trouvent au centre de toute une littérature, dont M. Doutrepont vient de retracer savamment la formation et les caractères.

Une substantielle introduction expose « le culte des lettres dans la maison de Valois, — la famille, l'éducation, les goûts intellectuels des quatre ducs de Bourgogne, — leurs inventaires de livres, — leurs comptes et les autres sources de renseignements que l'on possède sur leur littérature ».

Quant au sujet proprement dit, les auteurs sont nombreux, et belle est la matière. Pour parler à la fois du Banquet du Faisan et de Vasco de Lucena, de la Toison d'Or et de Georges Chastellain, de Jean Miélot et de Jean Le Tavernier, on pouvait hésiter entre plusieurs principes de subdivision : genres poétiques, origine des œuvres, règnes successifs. M. Doutrepont combine les divers classements : les principaux chapitres (I. Épopées et romans d'inspiration médiévale. II. L'antiquité. III. La littérature religieuse et didactique. IV. Fabliaux et Nouvelles. VII. Historiens et chroniqueurs) sont subdivisés d'après l'apport de chaque duc au mécénatisme. On voit grandir progressivement l'influence antique, servie par de nombreux traducteurs : au comte de Charolais, Soillot dédie le premier livre grec, peut-être, qu'on ait traduit [du latin] en français. C'était la *Tyrannie de Zénophon*, traduction de l'*Hiéron*; et Charles devenu duc se souviendra assez des anciens.

Préparé excellemment par sa science de romaniste, par ses

recherches bibliographiques et historiques, M. G. Doutrepont a considéré la littérature bourguignonne comme expression de la société, et comme prolongement de la littérature française avec effort croissant d'autonomie. Analyses abondantes d'ouvrages, vie des artistes, anecdotes historiques, animent cet exposé.

Toute époque littéraire est de « transition »; puisque, au sens rigoureux, rien ne commence ni ne finit. Mais si l'on donne particulièrement ce nom au XVe siècle c'est qu'il est vraiment placé entre deux conceptions intellectuelles et littéraires dont chacune a produit des chefs-d'œuvre en son genre : le moyen âge épique, et la Renaissance classique. Le siècle d'Alain Chartier et de Chastellain a peut-être dû en partie à sa situation ingrate, la défaveur avec laquelle il a été longtemps jugé : « la boursouflure, l'emphase et la puérilité prétentieuse qui déjà caractérisent l'école bourguignonne. » (G. Paris, *Esquisse histor. de la litt. fr. au moyen âge*, p. 257). M. Doutrepont démontre que (p. 503) « la véritable école des grands rhétoriqueurs sera constituée seulement après le règne de Charles de Bourgogne, lorsque la cour a cessé d'exister... les inepties métriques, les laborieux et puérils exercices de versification, où va se complaire surtout la poésie du XVe siècle finissant et du XVIe siècle commençant, ne se manifestent que dans un nombre assez restreint de compositions lyriques dues à nos auteurs bourguignons du présent travail ».

Quant aux rapports de cette littérature bourguignonne avec notre histoire nationale, la division par règnes, par ducs, est d'autant plus justifiée que le Mécène fait d'abord la seule unité de toutes les productions étudiées. Romans courtois ou traductions d'auteurs latins, les livres ont été rédigés généralement par des Français; reliés luxueusement parfois par des Italiens ou des Bourguignons, ils ne sont guère associés que dans la librairie ducale. Mais déjà Philippe le Bon (p. 511) « a pris ou rencontré la grosse majorité de ses hommes de lettres dans les contrées soumises à son sceptre »; Charles le Téméraire, lui, « est pleinement Bourguignon, il est « Belge », il arbore un sentiment nouveau, un sentiment national, dont ses écrivains prennent à cœur de développer et d'entretenir le culte en lui »... « La littérature de Bourgogne, considérée dans ses grandes lignes, dessine une courbe analogue à celle de la politique. De française et de parisienne qu'elle est à ses débuts, elle tend à devenir régionale et particulariste. » Son plus grand homme,

Georges Chastellin, est né à Gand comme M. Maeterlinck, et il a étudié à l'Université de Louvain comme M. Verhaeren.

M. Schollaert, parlant le 20 juin 1909 à Liége, a évoqué à propos de notre temps, l'époque de prospérité des ducs de Bourgogne : au XVe siècle comme au XIXe, la littérature a suivi la richesse économique dans nos provinces.

La langue bourguignonne (c'est ainsi que le français est parfois appelé chez nos aïeux) a pris une place très large à côté du latin, et cela par suite du besoin d'instruction des laïques, des seigneurs qui ne savent pas le « clerkois » ; elle rivalise aussi brillamment avec la langue flamande, qui est populaire, tandis que le français est l'organe d'une société aristocratique.

Cette langue bourguignonne ne comporte pas encore le mot savant de *patrie* ; mais elle emploie abondamment un autre latinisme caractéristique, celui de *bien public*, ou, comme on l'écrit alors, de *bien publique* : Georges Chastellain explique que la Toison d'Or fut fondée par Philippe le Bon, « prest déffenseur de la sainte foy, *quéreur du bien publique* et diligent insécuteur de toute honneur et vertu » (p. 151). Comme « l'admiration des pollicies romaines » va croissant chez les deux derniers ducs, le patriotisme se trouve, en leur temps comme à la fin du XVIIIe siècle, marcher de pair avec l'influence humaniste.

Le chapitre VIII (La situation faite aux écrivains et aux livres chez les ducs de Bourgogne) étudie notamment (§ 2) « la toilette et la valeur des manuscrits ». L'enluminure des manuscrits touche à l'art qui va illustrer nos provinces : la peinture. La même *Belgica, mater artificum* (H. Hondius) avait produit des artistes du livre avant ceux du pinceau ; et déjà Philippe le Bon « à la fin de sa vie s'est souvent adressé pour la transcription et l'ornementation de ses manuscrits à des artistes de Bruges, la ville alors si renommée pour la fabrication des livres de luxe » (p. 511). C'est la même ville qui devra bientôt une réputation nouvelle à l'art de fixer les couleurs.

Sur les divers points de notre histoire littéraire, artistique, intellectuelle et politique, l'important ouvrage de M. G. Doutrepont apporte des renseignements abondants, sûrs et précieux. Il représente pour le philologue un tableau du XVe siècle littéraire aussi étoffé, aussi ample que les tapisseries du temps, ornements des palais ducaux et répertoires de sujets poétiques.

Il définit, par la littérature, un aspect imposant de notre histoire nationale au moment où cette histoire essaie de s'affirmer. Il confirme dans son domaine la thèse bien connue de

M. Pirenne ; et il sera consulté avec fruit et intérêt par tous ceux qui auront à s'occuper de l'époque de nos grands ducs d'Occident(1).

ALBERT COUNSON.

LES SALONS

Menus propos. — Julien DILLENS.

Tout le monde est parti ; tout le monde, ou presque, car, s'il fallait en croire les mauvaises langues, certains font semblant et se cachent... Quoi qu'il en soit, les derniers Salons ont fermé leurs portes, une grande partie du public accoutumé à fréquenter les expositions ayant déserté la ville, malgré le charme pittoresque des démolitions, pour aller chercher à la campagne ou à la mer les impressions de nature que, l'hiver, il demande à l'art ou au théâtre.

Peut-être, serait-ce le moment, profitant de cette courte trêve, de se prendre la tête à deux mains pour tâcher à une sorte de récapitulation, à une synthèse des sensations et des idées qu'ont dû susciter en nous la multitude d'œuvres sculptées ou peintes qui, au cours de la mauvaise saison, se sont proposées de toutes parts à notre admiration... A vrai dire, ce n'est pas une entreprise d'exécution aisée que de définir, après cette expérience des expositions, les tendances actuelles de notre art et l'idéal que nos artistes semblent enclins à vouloir poursuivre. Car il se pourrait que les notions que l'on peut acquérir à ce sujet soient d'autant moins précises et certaines que l'on a examiné un plus grand nombre d'ouvrages et que, parmi ceux-ci, la quantité de ceux dont il n'y a rien à penser ni à dire, est plus considérable! En effet, si, prise à part, chacune des œuvres de cette sorte est insignifiante, toutes ensemble, dans la masse, elles

(1) Comme il y a bien des auteurs dont on aura à s'occuper en particulier, ce n'est pas une chicane oiseuse de remarquer que l'Index aurait dû indiquer le nom de famille aussi bien que le prénom pour Oresme (Nicole), Soillot (Charles), Miélot (Jean), Le Tavernier (Jean).

ne laissent pas de s'imposer à l'esprit. Et il est fort possible que, dans leur médiocrité, elles reflètent plus exactement les tendances esthétiques régnantes que les travaux d'une valeur supérieure, dont les auteurs, étant doués d'originalité, sont naturellement exorbitants et insolites. Très probablement même, ces derniers ont-ils une moindre influence sur l'art contemporain que la foule quelconque de leurs confrères.

Cette foule est majorité et, étant majorité, il est certain que le niveau de ses moyens intellectuels et de sa culture la met, avec la généralité du public, dans une communion intime de sentiments et d'aspirations inconnue des artistes exceptionnels. De telle sorte que l'influence de ceux-ci, si réelle qu'elle puisse être dans l'avenir, est annihilée dans le présent par celle de la pluralité ; relativement, elle ne pèse pas plus dans l'art du moment que n'aurait pu faire la voix de Taine ou celle de Renan dans les scrutins de quelque collège électoral.

On peut affirmer, en tout cas, que notre art n'a pas cessé d'être individualiste ; par propension instinctive, innée, il n'aime pas les disciplines, même salutaires ; il est volontaire, entêté dans son sens, peu disposé à suivre, consciemment, du moins, le voisin... Il est curieux de toute expression nouvelle, mais après avoir vu et, peut-être, admiré, il revient à lui-même, obstinément.

Dans le beau livre qu'il vient de consacrer à *James Ensor* (1), Verhaeren remarque qu'en 1907, au *Salon d'Automne*, à Paris, « le principal grief que l'on fit à l'exposition rétrospective belge fut de manquer d'intellectualité ou plutôt d'intelligence... » Tous ceux qui ont pratiqué notre école de peinture et qui l'aiment sans croire devoir louer aveuglément tout ce qu'elle produit M. Dumont-Wilden, par exemple, et nous-même, ont fait des observations analogues à celles du grand poète. Certains peintres les repousseront, probablement, étant d'avis que ce sont là des opinions de gens de lettres, irrecevables en tant qu'incompétentes : « A chacun son métier !... » Car ils ne conçoivent pas que l'art dans toutes ses formes, intéresse et passionne un artiste et, d'un autre côté, ils veulent être appréciés uniquement par leurs pairs, étant en défiance de tout critique étranger au métier. Ils escomptent les garanties d'impartialité qu'ils rencontreraient chez leurs confrères et concurrents ! Ils penchent à croire aussi que l'écrivain sera porté à réclamer d'eux des œuvres où

(1) A la librairie nationale d'art et d'histoire, Van Oest et Cie.

la couleur ne soit que l'instrument subordonné de la pensée. en un mot de la peinture littéraire. Mais nous pouvons leur répondre avec Verhaeren qui. ayant prévu l'objection, explique, en termes décisifs, comment il comprend l'intellectualité de l'artiste plastique : « Je n'ignore point, écrit-il, qu'un peintre littéraire est un peintre dévoyé. Je sais que l'œil et non l'esprit doit dominer dans les arts plastiques. Nul plus que moi ne s'est fait un devoir de signaler combien il importait de voir, de regarder, de constater, afin de bien traduire, soit la ligne, soit la couleur, soit la lumière. Toutefois. il ne faut pas qu'un peintre se prévaille de cette vérité qui peut apparaître, à juste titre, comme une manière de dogme esthétique, pour s'opposer à toute culture générale et se complaire à n'être volontairement qu'une brute qui peint. Il faut, au contraire, que tout artiste s'affine et s'éduque. Et c'est la littérature seule, prise dans son sens large, qui lui peut donner cet affinement. Il doit tendre à son développement complet à l'exaltation de sa personnalité totale; il doit comme fourbir le faisceau entier de ses facultés. Rien n'est perdu et, mystérieusement, tout sert. A l'heure des chefs-d'œuvre, c'est tout l'être humain, avec ce qu'il contient de puissance latente emmagasinée dans son cerveau, dans ses sens, dans ses muscles, dans ses nerfs, qui apparaît et qui se hausse, par sa création soudaine mais combien lentement préparée, au plan des dieux !... »

La bonne et forte leçon !... Il y faut ajouter, cependant, que celui qui, en l'absence d'attrait pour la connaissance, essayerait de se donner forcément quelque culture, ne retirerait pas grand bénéfice de celle-ci pour son perfectionnement. La vocation de l'homme de talent ou de génie crée inconsciemment en lui, presque comme un besoin organique, le désir de connaître les œuvres et les choses propres à aider à l'épanouissement parfait de ses facultés.

L'art doit être unité dans l'œuvre et, aussi, dans l'ouvrier. L'artiste saisit la vie dans la multiplicité de ses aspects et s'efforce de la rendre tout entière, en laissant dans l'image qu'il nous en présente la trace de sa personnalité. Cette œuvre, nécessairement, est synthèse : tout ce que son auteur a absorbé de la vie, tout ce qu'il en a appris, reçu ou subi, a pris forme en elle. C'est pourquoi tout effort créateur dans le domaine de la pensée émeut, qu'il soit victorieux ou ait été partiellement déçu. L'intense et obscure aspiration aux expressions de la majesté ou de la grâce qui est dans telle raide et

anguleuse statue archaïque grecque ; le désir ardent et presque douloureux de beauté qui gît comme emprisonné dans les figures sommaires de tel primitif transparaissent quand même à travers des inhabiletés de la forme et illuminent celle-ci. Aujourd'hui que la technique de l'art est vulgarisée, les défaillances apparaissent plus souvent dans la pensée ou dans l'inspiration que dans la forme. Il arrive même qu'au premier abord cette dernière fasse illusion et qu'il faille y revenir pour apercevoir qu'elle est vide ou inerte.

Lorsqu'il faut le dire, on hésite cependant, pris de scrupule, saisi par le sentiment que toute œuvre d'art étant l'expression exaltée de l'individualité qui l'a produite mérite l'attention et le respect. Cette œuvre, vivante ou inanimée, est devant nous : Avec quels instruments précis et sûrs mesurerons-nous le plaisir qu'elle nous a donné, le degré de l'émotion qu'elle a provoquée en nous ? Ce plaisir, cette émotion, comme aussi les motifs de notre insensibilité à d'autres œuvres sont complexes, diffus, tout personnels. Car avec nous, spectateur, qui regardons, regardent également tous les jours que nous avons vécus, heureux ou mornes, oisifs ou studieux, adonnés au rêve ou à l'action... Tellement qu'il n'est pas téméraire d'affirmer que, de la combinaison de l'œuvre et de la pensée de chacun de ceux qui la contemplent, naît une œuvre nouvelle. Le génie est régi par son statut personnel, mais l'admiration aussi. Ce n'est pas en vertu de raisons et de règles que nous œuvrons et, pas davantage, que nous admirons. Nous œuvrons ou nous admirons avec tout nous-mêmes, si l'on peut dire, avec notre passé, notre présent, notre avenir, souvenirs, joies, aspirations...

Or, cette jouissance esthétique, si insaisissable à l'analyse, si étroitement subjective et, dans ce sens, si romantique, la science a, néanmoins, cherché à la forcer à révéler ce qu'elle est, par quels modes elle agit, comment et par quoi elle est produite. Un philosophe allemand, entre autres, Fechner, l'un des initiateurs de la psycho-physique, a travaillé longuement, patiemment — et, à peine est-il besoin d'ajouter : vainement — à faire parler ce sphynx (1). Celui-ci, dont le rôle n'est nullement de répondre mais d'interroger, a répliqué aux questions du savant investigateur, sinon par d'autres questions, au moins d'une manière évasive jusqu'à l'impertinence. Il est vrai que les expé-

(1) *L'Esthétique expérimentale*, par M. Ch. Lalo. — Paris, Alcan, 1908.

riences de Fechner devant porter, pour ne pas être arrêtées dès le début, sur les sensations esthétiques les plus élémentaires, ses recherches ne pouvaient manquer de prendre, à la comparaison de la grandeur du résultat à atteindre, une apparence enfantine et presque ridicule Il rassemblait, par exemple, des gens pris en des classes sociales très différentes (à l'exclusion, détail savoureux, des artistes, suspects de préventions à l'égard d'investigations de cette sorte !) pour leur demander, non point de tâcher de définir les sentiments que suscitaient en eux l'audition d'une symphonie de Beethoven, la lecture d'une page de Goethe ou de Heine, la vue d'un tableau de Dürer ou du Vinci, mais bien d'indiquer leur préférence pour telle ou telle couleur ou pour telle ou telle des figures rectangulaires, de dimensions inégales, qui leur étaient présentées ! Il advenait d'autres fois que l'interrogatoire portât sur des ellipses, des « figures en *i* », etc. A l'une des séances se trouvaient, parmi les patients, outre des femmes « d'esprit cultivé », plusieurs étrangers instruits : un Arabe de Tunis, deux Turcs, un Suédois, un Espagnol, plusieurs Basques ; à une autre, huit aveugles, dont quatre illettrés. Sans se montrer fort audacieux, on peut émettre l'hypothèse que la majeure partie des individus convoqués par Fechner, au cours de cette enquête, considéraient avec une égale indifférence les diverses figures géométriques soumises à leur choix et qu'ils ne se résolvaient à marquer quelque penchant pour l'une ou l'autre d'entre elles que par complaisance ou pour en finir ! Nonobstant, l'obstiné savant a dressé de méticuleuses statistiques des observations ainsi recueillies et fondé sur elles des conclusions aussi obscures que chimériques. Dans le même ordre d'idées, d'ailleurs, il s'occupa longtemps à réunir avec une effrayante diligence les éléments d'une statistique sur le format des tableaux possédés par les musées ou exposés dans les salons de peinture, statistique qui, selon ses conjectures, devait lui livrer le secret de la loi à laquelle les peintres obéissent, inconsciemment, dans la détermination des proportions de leurs panneaux ou de leurs toiles ! Etant épris de transcendance et peu curieux de la simple réalité, l'idée ne serait apparemment pas venue à Fechner que, jadis comme à présent, les artistes donnaient à leurs peintures des dimensions appropriées à leur sujet et, surtout, selon les temps et les lieux, à la grandeur des édifices ou des habitations, à la décoration desquels elles étaient destinées de fait ou d'intention !...

Voilà les premiers pas de l'esthétique scientifique ; on s'accor-

dera, sans contredit, à ne pas les trouver des plus décisifs. Heureusement, du reste, car si, à l'aide des procédés dont nous avons indiqué quelques-uns, la science arrivait à mensurer les mouvements que l'art provoque en nous, il est probable qu'elle prétendrait, finalement, doser nos plaisirs de cette sorte, comme les hygiénistes tendent déjà de faire pour nos aliments, en raison du nombre — théorique — de calories qu'ils contiennent! Mais n'est-il pas certain que la puissance effective de ces calories varie selon le foyer — l'estomac — où elles sont déversées, de même que celle du plaisir esthétique selon l'intelligence qui le perçoit?...

Il faut bien convenir, au surplus, que les incursions de la science dans le domaine de l'art sont rarement heureuses. On sait les fantaisies et les contradictions de la critique scientifique dans l'histoire de l'art. La seule chose vraiment scientifique qu'elle y ait introduite, c'est le doute! Quantité d'œuvres primitives italiennes ou flamandes ont perdu leurs anciennes attributions, fabuleuses, il est vrai, et fantastiques souvent, mais pas toujours beaucoup davantage, à tout prendre, que la plupart de celles qu'on leur a imposées depuis. Il serait injuste de méconnaître qu'à la faveur de trouvailles de documents, on soit parvenu à classer avec certitude quelques œuvres, à éclaircir et à préciser les notions que l'on possédait sur les centres d'activité artistique du XVe siècle et sur les travaux qui leur appartiennent. Mais l'action sur la foule des livres savants consacrés aux Primitifs est restée négligeable et ce n'est pas eux, certainement, qui ont ramené, après des siècles de dédain, l'admiration sur les anciennes écoles de peinture.

Tout au contraire, les spécialistes ont suivi docilement la vogue, la masse du public cultivé rendue curieuse des origines, dans l'histoire; passionnée de réalité et de vie dans l'art, par les grands courants intellectuels du siècle dernier, à commencer par le Romantisme.

L'idéal dans l'art — d'aucuns ajouteraient : et dans la vie! — a perdu son empire au cours de l'évolution qui a signalé cette centaine d'années. L'art, à présent, a conquis sa liberté dans la forme comme dans l'esprit; il ne relève plus que de lui-même et cherche la beauté par les voies qui lui conviennent, les plus variées et les plus inattendues. La vie l'a envahi sous toutes ses espèces, et elle nous émeut d'autant plus dans les œuvres qu'elle s'y exprime avec moins d'apprêt ou d'artifice, avec une simplicité plus sentie. Nous ne mettons point la barrière des

conventions entre la nature et l'art, comme faisait le majestueux Le Brun, premier peintre du Roy, dictateur de l'Académie, décorateur pompeux de Versailles, qui interdisait à ses élèves de travailler d'après le vrai, parce que « la Nature étant faible et mesquine » sa fréquentation ne pouvait que leur corrompre le goût! Nous ne pouvons, sans sourire, entendre Félibien affirmer, dans ses *Entretiens sur la Peinture* (1685), où il parle, du reste, honorablement de nos vieux maîtres flamands, que « comme ceux-ci n'avaient pas un grand fond de science, ils ne s'adonnaient d'ordinaire qu'à faire des portraits, prenant plaisir à représenter des visages de vieillards ou de vieilles, et quelques actions communes ou basses, parce qu'il est bien plus aisé de représenter les défauts de nature, que de bien imiter l'estat de ceux auxquels on ne trouve rien à reprendre ».

C'est dans le « naturel » que nous cherchons « le beau et le grand », que ce peintre et cet écrivain déclaraient, avec tout leur temps, ne s'y point trouver. Et si les « belles antiques » nous ravissent autant qu'eux, les motifs de leur admiration ne sont plus guère les nôtres. Le règne du dogme classique ou, pour mieux dire, académique, de l'étroite et pédantesque doctrine qui saisissait la main et la pensée de l'artiste pour les empêcher d'œuvrer librement, a cessé. La règle, heureusement, tendant naturellement à l'excès, a trouvé dans cet excès même sa propre ruine. Et, d'un autre côté, la vie et les esprits qui sont mobiles ne s'accommodent point de principes immuables : ils ont bientôt fait de les dépasser, les laissant dans la majesté de leur solitude.

L'art, tel qu'il était compris par les Académistes et, plus tard, par David et son école, devait trôner au-dessus de la vie, au lieu d'en être l'expression vive et forte : c'était une scène de théâtre sur laquelle, aussi bien que sur celle de la tragédie classique, ne pouvaient paraître que des princes et des héros. Encore fallait-il qu'ils fussent légendaires ou exotiques : l'histoire actuelle, locale et contemporaine paraissait triviale et indigne des consécrations de l'art! Il lui manquait le recul de grandeur et d'apothéose de l'espace et du temps. Tellement que sous le premier Empire, les ouvrages d'art consacrés à l'illustration des faits d'armes et des gloires du règne étaient exclus, dans la phraséologie officielle, de la catégorie, réservée aux œuvres inspirées de la fable et de l'histoire antiques, des *sujets d'histoire*, et classés sous la dénomination euphémique de *sujets honorables pour le caractère national !...*

Depuis, l'esprit de liberté, qui avait péniblement grandi, emprisonné dans la chrysalide classique, en a déchiré et brisé les membranes. Victoire finale obtenue par l'effort de plusieurs générations, car l'homme est plus prompt à s'affranchir du joug matériel que du spirituel et il est si fier d'avoir libéré son corps qu'il s'aperçoit à peine que sa pensée est encore asservie !...

* * *

La vie doit-elle être la prisonnière éternelle de la mort? Notre civilisation est solidaire de celle des Grecs, mais différente ; nous sommes leurs lointains héritiers, mais aussi, de tous les siècles qui ont paru depuis eux. de toute la pensée, de toute la science, de toutes les vicissitudes que l'humanité a accumulées ou subies dans l'intervalle. Nos rêves sont autres que les leurs : pourquoi en mutilerions-nous l'expression en essayant de la subordonner à un art qui, précisément parce qu'il synthétisait si parfaitement la conception hellénique de la vie, ne saurait répondre à la nôtre? Ce sont là des questions résolues, à l'heure actuelle, mais qui commençaient seulement à se poser ouvertement, en certains milieux, à l'époque où, vers 1875, débutait ce bel artiste, Julien Dillens, à la mémoire duquel on inaugurait, hier, l'élégant monument du square de l'Industrie. La sculpture. surtout, représentée en Belgique par les Geefs et les Fraikin, continuant sa morne gravitation autour du soleil éteint de l'art antique, persistait à peupler les frontons des édifices, érigés par une architecture aussi attardée qu'elle-même, de figures « renouvelées des Grecs » — comme le jeu de l'oie — formes qui, dans ses mains machinales, apparaissaient également vides du passé et du présent! Et il faut se rappeler la puissance opprimante de la tradition, à l'heure dont nous parlons, pour juger équitablement l'effort que des hommes comme Van der Stappen, Vinçotte, Dillens et Lagae, par exemple, ont dû faire pour la rejeter, à l'encontre de leur intérêt et de leur succès immédiats.

A l'académie des Beaux-Arts de Bruxelles, où Dillens étudiait, le bon Simonis l'engageait à « modérer ses feux » : il était jeune, doué, nouveau, impatient d'un art alimenté de vie et non de mensonge : grand crime aux yeux de ceux dont toute la gloire et la fortune étaient faites de ce mensonge! On le tenait pour très révolutionnaire, en d'autres termes pour réaliste, attendu qu'il repoussait l'autorité du *credo* académique, selon lequel l'art, ses modes et ses formules, avaient été déterminés, une fois pour toutes et pour tout l'univers civilisé, par les Grecs et les

Romains ou par les Italiens de la seconde Renaissance. Il saluait avec respect les artistes du passé; il sentait tressaillir en lui, devant leurs œuvres, l'émoi et l'enthousiasme de la beauté, mais il ne se résolvait point à croire que cette beauté limitât toutes les possibilités de l'avenir et que celui-ci fût voué à la répétition et à la paraphrase des imaginations des anciens.

Sa personnalité ardente, généreuse, pleine d'élans et d'initiative, aurait pu se dépenser, comme tant d'autres, en tentatives désordonnées, mais elle était gouvernée par une mentalité très réfléchie et très ferme et, les incertitudes et les peines de ses débuts aidant, sa conception très haute et très ambitieuse de l'art mûrit rapidement en lui, pour arriver à l'équilibre de ses facultés et de ses inclinations. Son tempérament le dirigeait vers la sculpture monumentale, vers la grande décoration, écrivions nous ailleurs, au lendemain de sa mort (1), mais avec le désir et l'ambition de renouveler celles-ci, de les galvaniser par le réalisme, par l'étude de la nature. Les allégories mythologiques avaient assez longtemps sévi; elles pouvaient aller à leur finale désuétude... Il n'était plus temps de tarir sa fougue vivante à marcher à pas comptés dans les traces desséchées des morts...

Bien qu'il ait laissé une œuvre considérable, Julien Dillens, disparu si prématurément, a expiré, sans doute, avec le regret de n'avoir pu donner la mesure des forces d'invention qui gisaient en lui. Il appartenait par la nature de son talent à la lignée des grands sculpteurs flamands du XVIe siècle dont les travaux, épars, notamment, en Allemagne et en Espagne, joignent au réalisme du terroir la désinvolture élégante, la libre et souple grâce qui furent les fruits éphémères de la Renaissance dans sa primeur. Sa vocation, les circonstances ne lui ont pas permis de la remplir : il lui eût fallu de vastes espaces architecturaux où déployer sa science du relief et du pittoresque; des édifices au fronton desquels faire se profiler la silhouette harmonieuse des statues; des parcs avec leurs quinconces, leurs fontaines, leurs pièces d'eau dont il aurait achevé la beauté mobile et animée par l'immobile beauté de marbre ou de bronze de ses images de réalité ou de chimère... Sans nul doute, son séjour en Italie paracheva ses qualités natives, son goût pour les ordonnances simples et claires : « Il ne concevait point la matérialisation de symboles abstraits, de subtibilités compliquées

(1) *L'art flamand et hollandais*, avril 1906.

qu'il n'admettait guère en peinture et repoussait absolument en sculpture », observe M. Paul Lambotte, dans la substantielle étude qu'il a consacrée au maître (*Durendal*, mars 1906). Aussi ne trouve-t-on dans son œuvre de personnifications de cette sorte qui n'aient trait à des notions ou à des sentiments pour ainsi dire élémentaires et dont la traduction plastique n'ait pris un aspect original et frappant : telles ses figures funéraires, l'une, celle du Musée royal de Bruxelles, tendresse ardente ; l'autre, celle du *Silence de la tombe*, hermétique. Telles aussi les statues du *Droit* et du *Travail*, à l'Hôtel communal de Saint-Gilles : le *Travail*, surtout, non point machinal et mécanique, mais ennobli par la pensée, représenté sous l'aspect d'un vieillard qui, ayant laissé un instant l'outil, réfléchit, la barbe dans la main, en considérant l'ouvrage commencé. La Grand'Place de Bruxelles lui doit le charmant *Mémorial T'Serclaes*, dont les bas-reliefs sont, peut-être, un peu touffus ; les statues dorées de la Maison du roi ; le monument Anspach, ses figures les plus réussies, etc. Une œuvre de ses débuts, dans laquelle il avait mis toute l'ardeur et le juvénile espoir de son art, la *Justice entre le Droit et la Clémence* (au Palais de justice) attend encore une exécution en marbre que les pouvoirs publics finiront, sans doute, par lui accorder...

ARNOLD GOFFIN.

UN VIEUX

A. Fr. Gadmer.

La ferme des Grandcourt s'élevait dans un repli de la plaine, à quelque cent mètres du village de Reuvillers.

Le passant qui, de la grand'route, eût jeté un coup d'œil par-dessus la haie d'épines englobant, en plus de la maison, un assez beau verger où les pommiers tordus alternaient avec les poiriers de haut vent et les cerisiers au tronc lisse, eût distingué d'abord, au fond d'une cour semée de gravier et de pierrailles, un corps de logis surélevé de quelques marches branlantes, puis, des deux côtés de celui-ci, les écuries et la grange. C'était la disposition ordinairement adoptée dans la construction des fermes du pays, mais la demeure des Grandcourt différait de la plupart de ces dernières en ce qu'on y sentait l'œuvre continue et sans art de plusieurs générations. Chacune d'elles y avait apporté ses préférences ou une utilisation nouvelle, au fur et à mesure de ses ressources, au hasard des chômages d'hiver, avec l'aide parfois de voisins complaisants.

Rien de plus disparate, par exemple, que la maison d'habitation, hourdée de terre battue et de madriers, consolidée çà et là de gros moellons, au vieux toit de chaume égayé tout le jour par les pigeons roucoulants, et la grange et les étables, aux murs de briques rouges et proprettes, couvertes de tuiles marbrées des taches verdâtres de la mousse.

Des poules picoraient sans relâche sur le tas de fumier, actives, affairées, promptes à saisir l'insecte ou le vermisseau déterré par leurs pattes alertes, tandis que le coq, glorieusement campé sur la ridelle d'une charrette, lançait un défi sonore aux échos des alentours. D'autres coqs répondaient aussitôt, rageurs, dans le lointain, et cette symphonie claironnante rompait pour un instant la tranquillité des

après-midi au village. Un poulain s'ébrouait dans le verger. Dédaignant l'herbe rase, une chèvre cueillait d'une lèvre gourmande les pousses tendres et juteuses de la haie. Dans un coin de la cour, un tilleul centenaire jetait l'ombre de ses ramures énormes sur la margelle du puits et la niche du chien de garde.

Ce tilleul, qui donnait son nom à la ferme des Grandcourt (la *majon don Gros-Tilleul*, comme on l'appelait dans le patois de cette marche lorraine), avait été planté, arbre de la liberté, au temps de la grande Révolution, par un serf de l'ancien régime, leur aïeul, que les événements inouïs de 89 avaient libéré de la taille et de la corvée. Volontaire de Kellermann, il fut de ceux qui, à Valmy, déchirèrent âprement la cartouche et se ruèrent, aux mâles accents de la *Marseillaise* et au cri formidable de : « Vive la Nation! », à l'assaut irrésistible des vieux bataillons du grand Frédéric, prouvant, ces savetiers et ces pacants, à Göthe stupéfait qu'un peuple nouveau se levait dans une aube de gloire.

Revenu au pays avec deux doigts emportés par une balle, ce qui ne l'empêcha pas de tenir solidement le manche de la charrue, il avait, profitant de la mise en vente à bas prix des biens d'émigrés, apporté l'humble pièce d'or qui le rendit propriétaire de quelques hectares de prairie et d'un boqueteau qu'il défricha aussitôt. Propriétaire!... Ce mot magnifia l'âme du soldat-paysan. Ce fut pour lui le titre de noblesse remplaçant l'ancien, plus pur et plus grand, symbole de foi et d'espérance. Il se colleta toute sa vie avec sa terre, peinant dur, vivant sobrement, soutenu dans sa tâche par sa femme et ses fils, taillés à sa mesure. Il mourut la pioche à la main, héros ignoré de la glèbe, à la corne du champ où il s'était traîné malgré sa faiblesse, avec la certitude dernière qu'il avait bien œuvré pour le bonheur des siens.

Certes, le passant qui, par une belle après-midi d'octobre de la fin du siècle dernier, eût contemplé, par-dessus la haie d'épines bordant le clos, le tableau calme et reposant esquissé plus haut, n'eût point deviné quel drame poignant se jouait dans les âmes simples des quatre personnes qu'abritait alors la

ferme du Gros-Tilleul. L'une d'elles, à vrai dire, pauvre petit gosse de dix ans, dont toute la besogne consistait à mener paître les oies grises et blanches dans les prairies semées de seneçons et de scabieuses, ne se rendait pas un compte exact de la situation, étant à l'âge heureux où les impressions pénibles s'envolent à la poursuite d'un papillon ou à la conquête d'un nid de ramier sur les hauts peupliers; mais il sentait peser sur lui — car tout se sait au village — les regards apitoyés des commères lorsque le soir, armé de sa longue gaule, il rentrait ses oies gavées d'herbe fraîche. Et puis le mutisme du grand-père, les mines soucieuses de ses parents, durant les longs repas où l'esprit du paysan se délasse des labeurs du jour, lui rendaient le cœur gros, sans qu'il sût au juste pourquoi. Il se hâtait alors, le petit Paul, de dire bonsoir et s'endormait bientôt, sur sa couchette de feuilles, du sommeil calme et pur de l'enfance.

C'est qu'elle était loin d'être brillante, la destinée des Grandcourt. Les vastes espérances du soldat de Valmy n'avaient pas été remplies. Cédant à l'envie obsédante de s'arrondir, ses descendants avaient conclu un emprunt et complété l'harmonie de leur domaine par l'achat de quelques arpents de bruyères et de genêts. Le taux de cet emprunt était presque usuraire. De mauvaises récoltes avaient retardé, puis compromis le paiement de la dette. Enfin était arrivée l'époque fixée pour le remboursement. Le prêteur, M. Bernard, un homme d'affaires de la ville, ne s'était pourtant pas pressé de revendiquer ses droits, jusqu'au jour où, jugeant le sol suffisamment engraissé par le travail acharné de la malheureuse famille, il l'avait brusquement assignée en justice. Un jugement du tribunal avait condamné les fermiers du Gros-Tilleul, ahuris et tremblants sous la soudaineté de ce coup dont ils ne démêlaient pas encore la logique, à rembourser à M. Bernard la totalité de la créance. Cependant, celui-ci, supplié, avait consenti un nouveau délai. Pitié illusoire! Certain de ne rien perdre dans cette spéculation sans danger, il avait simplement attendu la rentrée des

récoltes et l'achèvement des labours. A cette heure, brisant l'espoir décevant qui soutenait encore les Grandcourt, il avait donné mandat à l'huissier d'inventorier les hardes, le mobilier et tout ce que renfermaient la grange, les greniers et les écuries.

*
* *

Ce jour-là, Pierre Grandcourt s'était hâté de profiter des tièdes rayons du soleil pour terminer un labour interrompu la veille par la pluie. Il était parti de grand matin vers les hauteurs de Solumont, aux sons grinçants des roulettes de sa charrue, monté sur un ardennais alezan, nerveux et solide, tandis que son père François, *el Sassa*, comme on l'appelait familièrement, conduisait les brebis du village sur le communal. Pierre avait promis à sa femme Marguerite de rentrer vers les quatre heures, car, malgré le sursis arraché à l'usurier, l'angoissante idée d'être à la merci de ce dernier ne lui laissait aucun repos et il avait besoin de retremper son courage aux yeux clairs et tendres de sa femme. Comment tout cela finirait-il? Il n'osait plus compter sur de bonnes récoltes, sur une vente rémunératrice du bétail. Le diable s'en mêlait vraiment! La maladie décimait le troupeau, la grêle hachait les blés mûrs, l'orage emportait les foins au ruisseau. Depuis qu'on avait conclu cet emprunt de malheur, plus rien ne réussissait. Jolie idée qu'on avait eue là! Est-ce que les intérêts versés n'en avaient pas déjà dépassé le montant? Ça, il en était sûr!

Et l'esprit de Pierre s'égarait dans les machinations ténébreuses de ces hommes de loi, de ces hommes d'affaires qui connaissent mieux sa situation que le paysan lui-même, lui prêtent à gros intérêts, le font trimer comme un nègre et s'arrangent en fin de compte pour jouir de son bien. Ah oui! on le lui avait déjà sûrement remboursé son prêt, au Bernard. Alors, pourquoi donc avait-il le droit absolu de les faire saisir, de saisir tout ce qu'ils possédaient? Cela, ce n'était qu'une question de temps. Quant à le

fléchir, autant aurait valu vouloir ployer les ormes de la grand'route!

Tout en roulant ces pensées, Pierre enfonçait profondément le soc de la charrue dans la terre humide, qui se retournait en bandes luisantes et grasses. Il allait méthodique, les yeux fixés sur le sillon, sans chanter la mélopée antique et monotone dont les bouviers et les laboureurs ont coutume d'exciter l'ardeur des attelages. Parfois, à la rencontre d'une racine ou d'une pierre, il poussait une exclamation gutturale, suivie d'un clappement des lèvres, et l'ardennais raidissait sa croupe, arc-bouté au sol, dans un effort où saillaient ses muscles.

Depuis le matin, Pierre poursuivait sa besogne, avec l'ardeur réfléchie qu'il apportait à tous ses actes. Encore deux sillons à tracer, et il pourrait reprendre le chemin de la ferme. Ce n'est pas qu'il eût grand faim, bien qu'il eût avalé quelques cuillerées à peine de l'épaisse soupe aux choux que la Marguerite lui avait apportée sur le coup de midi. Mais l'inquiétude le tenaillait, comme dans l'attente d'un malheur prochain. Il était tête nue, ayant déposé sa casquette au bout du champ, à côté de sa veste de velours qui lui pesait vraiment trop aux épaules. Et il réalisait ainsi le type de force et de beauté qui caractérise les travailleurs de terre lorsqu'ils se dressent en pleine nature, bien différents de ceux qu'on voit parfois à la ville, empruntés sous leurs vêtements du dimanche, antipathiques même avec leur masque rigide, leurs regards sournois et méfiants. C'était bien là le gars que la nature imprègne d'une sorte de poésie tranquille et rude. La vareuse de laine dessinait son torse puissant, ses épaules massives. Ses jambes arquées s'appuyaient fortement au sol, comme pour en prendre plus intime possession. Une fine moustache ombrait ses lèvres charnues. Un observateur eût admiré ses traits réguliers, sa tête ronde de Celte, où le menton accusé, les yeux bleus, presque noirs sous la frange sombre des cils, dénotaient l'entêtement et la résolution. Les boucles d'une chevelure noire voilaient à demi le front, que la préoccupation barrait de rides.

Il était presque arrivé à l'extrémite du champ. D'un dernier effort il appuya sur le manche de la charrue. Le soc mordit profondément la terre, comme l'étrave d'un navire fendant les vagues, rejetant sur le côté des tranches polies et fermes ; ensuite il le fit basculer, et le tranchant jaillit avec un éclair d'acier.

L'ardennais, comprenant que sa tâche était achevée, s'ébroua et vint frotter ses naseaux contre le bras de son maître. Un sourire de contentement détendit les traits de Pierre.

« Ah! t'n'oublies pas ta récompense, toi, » dit il.

Et il lui présenta dans sa main large ouverte une tranche de pain; le cheval mangea avidement, redressant à tout coup la tête dans un bruit de grelots. Pendant ce temps, l'autre main dans sa crinière, une épaule appuyée contre son col, Pierre, retourné à demi, contemplait les lignes ondulées du labouré, d'une symétrie parfaite :

« V'là d'la belle ouvrage, ajouta-t-il; ça f'ra une bonne emblavure à l'hiver qui vient! »

Puis il reporta ses yeux sur la plaine; du point élevé qu'il occupait, il la dominait sur toute son étendue. Elle se développait dans tout le charme mélancolique des beaux jours d'arrière-saison, bossuée de collines, ceinturée aux quatre coins de l'horizon par les crêtes violettes des forêts moutonnantes, voilées d'une légère brume opaline. D'autres se massaient plus proches, battues par les terres et les prés comme des caps avancés dans la mer; elles gardaient encore la puissante frondaison des mois de lumière, mais, le long des chemins, des feuilles jaunies, arrachées aux arbres isolées, encombraient déjà les fossés boueux; quelques jours à peine encore suffiraient pour trouer leurs houles vertes des taches cuivrées de l'automne. L'heure était douce, dernier appel de l'été qui ne voulait pas mourir. Des souffles tièdes, venus on ne sait d'où, frémissaient dans l'espace; ils suivaient le vol paresseux des grands nuages laiteux découpant de larges carrés d'ombre sur la campagne brune. Ils glissaient, ces nuages, sous un ciel bleu d'acier, et les flaques d'eau laissées par les dernières pluies au

creux des sillons miroitaient aux rayons du soleil, émergé brusquement d'entre leurs masses blanches. Il semblait qu'on ouït une musique troublante et vague, tissée des palpitations mystérieuses et invisibles de la nature agonisante. C'était bien là l'automne, avec ses sourires malades et radieux à la fois, et d'une si pénétrante poésie que le cœur de Pierre battait d'une émotion inconnue.

La grande migration des oiseaux s'annonçait. Bien haut passaient les grues et les oies sauvages, fendant l'air en triangle, d'un même mouvement de leurs ailes puissantes ; plus bas se pressaient des vols confus de beguinettes et de sansonnets, de cailles et de grives. Des alouettes, harassées, voletaient à ras de terre, en quête de chaumes et des rares champs d'herbes sèches pour s'y restaurer et passer la nuit. Mais des bandes de freux et de choucas, endeuillés sous leur livrée noire à reflets violets, s'abattaient en croassant sur les sillons fraîchement retournés, à la recherche des larves et des vers déterrés par le soc des charrues. Des êtres s'agitaient dans tout ce cirque de coteaux et de forêts, laboureurs et semeurs, visibles ou indistincts selon l'éloignement. Çà et là, de petits cônes de fumier déroulaient de légères volutes. Sur les grand'routes claires épousant les vallées, dans les chemins creux bordés de hauts talus, des bouviers, l'aiguillon sur l'épaule, conduisaient en sifflotant les lents attelages de bœufs blancs et roux.

Maintenant Pierre, rêveur malgré lui, pris à la magie de ce spectacle pourtant familier, dénombrait les clochers des villages apparus dans leur cadre de verdure. Ils s'échelonnaient le long des rivières et des ruisseaux tortueux. Ceux-ci et celles-là brillaient par places comme de l'argent; et ressemblaient à d'autres à des plaques de métal terni; ailleurs encore leur cours était seulement marqué par des aulnes sombres ou des peupliers au mince feuillage. Là-bas, au fond de la vallée, Pierre reconnut sa ferme et son village, dont fumaient les cheminées parmi les toitures de tuiles rouges. Son âme s'envola vers les lieux aimés. Fût-ce un pressentiment? Il lui parut qu'il les voyait ainsi pour la dernière fois et que la nature se mon-

trait si belle pour qu'il en gardât à jamais la vision.

Pourquoi était-il si difficile de vivre de son travail? Il n'y avait cependant point de leur faute. Cette question le trouvait sans réponse. Il rêvait de terres immenses, inconnues, dont le sol appartient de droit à qui l'éventre le premier de sa charrue; terres libres et propices, qui ignorent l'usure et la douleur...

Soudain il éleva la main à la hauteur de ses yeux, fixant une tache mouvante qui montait vers lui. Elle grandit, se précisa, et bientôt apparut, précédant un troupeau de moutons, une haute et maigre silhouette.

Pierre laissa retomber son bras et murmura :

« C'est ben lu. Tant mieux! on s'en r'viendra *assaine* (ensemble). »

C'était son père, *le Sassa*, qui rentrait du gagnage commun avec tous les moutons du village, de ces gros moutons d'Allemagne qui ne craignent pas les intempéries. Il allait d'une démarche cadencée, à grands pas de ses longues jambes, tenant à la main la houlette des bergers, les épaules couvertes d'une pèlerine de drap marron, culotté d'une salopette de toile imperméabilisée qui retombait rigidement sur des houseaux de cuir fauve. Ainsi accoutré, il pouvait se rire de la rosée et des pluies diluviennes. Son chien, un briard gris ardoise, courait sur les flancs du troupeau, harcelant du croc et de la voix les retardataires, qui, pourchassés, pénétraient en coin dans le tas serré des bêtes; leur brusque irruption y déterminait des remous, des oscillations houleuses de dos laineux qui précipitaient les bords du troupeau dans les fossés du chemin.

Dès qu'il fut à quelques mètres de Pierre, le berger siffla son chien :

« Lion! » cria-t-il.

Le briard, après s'être précipité comme un fou sur le laboureur et sauté aux naseaux du cheval qui lui avait répondu par un joyeux hennissement, revint docilement vers son maître. Celui-ci traça de sa houlette un geste circulaire. Le chien rassembla les moutons sur l'herbe du talus et s'assit sur son derrière, les oreilles pointées, poussant de temps à autre un

aboi d'avertissement quand l'un d'eux semblait vouloir s'écarter.

Le berger prit ensuite le chemin de terre qui menait à son fils.

« Bondjou, m'n'afant, dit-il.

— Bondjou, p'pa, » répondit celui-ci.

Ce fut tout. Ils restèrent un moment silencieux, l'esprit plein de préoccupations qu'ils n'osaient formuler.

Une tête en plus que Pierre, le Sassa avait les épaules larges en proportion, mais sa stature de géant lui donnait une apparence de maigreur. On ne lui eût pas donné ses soixante ans bien sonnés, à le voir droit et élancé comme un peuplier. Une barbe de fleuve encadrait ses traits tannés par tous les vents, cuits et recuits au grand soleil d'été. Son nez en bec d'aigle dénonçait l'audace. Ses yeux, bleus comme ceux de son fils, mais pâlis par l'âge, s'abritaient sous des sourcils broussailleux. Le front s'érigeait en falaise sous les mèches grises d'une chevelure épaisse et emmêlée, qui débordait du bonnet de laine. D'une activité débordante, il servait de pâtre aux habitants de la commune, quand ne le requéraient pas les travaux des champs ou de la maison. Son ingéniosité lui suggérait mille moyens d'accroître les ressources du ménage. Ainsi, il n'avait pas de rival pour attirer les oiseaux à la pipée, prendre le poisson dans les nasses ou aux lignes de fond, « affûter » les sangliers et piéger les bêtes de rapine. Il était quelque peu rebouteur et connaissait la science des simples. Aussi était-il quelque peu considéré comme un sorcier, mais la crainte qu'il inspirait n'empêchait ni l'estime ni la sympathie. Il savait encore joliment tourner les chansons naïves et mélancoliques, sur des airs aussi vieux que le temps, où le paysan exhale ses peines et ses espérances; on les chantait dans les foires, au choc des pintes, dans les fêtes votives et les veillées d'hiver. C'était surtout un amoureux passionné de son pays, des bois et des rivières, des champs et des prairies, de tout ce que ses yeux avaient contemplé depuis le jour où son regard s'était ouvert sur la vie des choses, avec les frémissements de son âme ardente.

Pour le moment, il n'était qu'un vieil homme abattu, en proie aux amères pensées.

« M'gachon, dit-il, j'ai poussé la *hirde* (harde) des moutons jusque touci pac'que j'avais à t'causer. T'as point eune idée pou un acompte à payer au Bernard? On pourrait vendre les *crombires* (pommes de terre) à la ville et les denrées au meunier. La Marguerite irait porter au marché les œufs et l'beurre d'la semaine, avec queuques poules qui n'valent pus grand'chose. Les *lancerons* (gorets) d'l'année ont ben profité et vaudront cher à la Noël. I n'faudrait qu'in co pou nous r'mettre su'l'haut.

— Mais p'pa, repartit le fils, tu sais bien que ça n'suffirait pas. Nous d'vons payer *tafâ* (tout à fait), car je n'crois pas à la promesse don Bernard. Ça s'rait ben l'premî co qu'il aurait épargné l'pauv' monde. I faudrait trouver aut' chose, p'têtre in aut' prêt à conclure à la ville, car *pachoune* (personne) au village n'voudrait s'y risquer.

— A la ville non pus, répliqua le vieux. I n'prêtent que quand i savent qu'i n'ont ren à perdre et qu'i peuvent en profiter. Non! i faudrait décider l'Bernard à r'nouv'ler l'billet.

« Et tu crois qu'ça réussirait?... » dit Pierre d'un air de doute.

Le vieillard devint tout pâle. Puis ses yeux s'allumèrent :

« Tu n'veux pas dire qu'i m'chasserait d'ma majon! clama-t-il J'tirerais plutôt su l'premier qui viendrait! »

Il brandissait sa houlette, dont la gouttière terminale, éraflant le sol, lançait au loin des mottes de terre. Quelques unes s'en vinrent frapper le chien, sentinelle vigilante au bout du talus. Ne comprenant rien à ces rappels au devoir, puisque pas une des bêtes ne s'écartait du rayon prescrit, il s'approcha la queue basse et lécha les mains de son maître, comme pour demander une explication.

Ce dernier le caressa de quelques tapes amicales. Alors le chien, se dressant sur ses pattes de derrière, appuya son mufle énorme contre la poitrine du vieillard, dans un aboi étouffé qui découvrit sa denture puissante et sa langue rose.

« Oï, poursuivit le vieux, j'lâcherais aussi le Lion à leurs culottes. Hein, Lion ? »

Le chien retomba sur ses pattes et gronda, le poil hérissé.

« Les gendarmes finiraient par t'prendre, riposta Pierre, cruel dans sa logique, et t'irais pourrir en prison. La belle affaire ! A quoi qu'ça t'avancerait, dis ? »

Le Sassa baissa la tête. Mais il la releva bientôt :

« N'dis ren ! J'vas quand même essayer.

— Essayer quoi ?

— Tu l'sauras bientôt.

— Tu n'f'ras pas d'mauvais co?

— Non, non ! Rassure-toi. I n's'agit point d'ça. »

Pierre retournait le soc de la charrue et le calait entre les montants. Le vieux semblait caresser un espoir intérieur. Ah ! il était bien de sa race celui-là, le digne fils de ces aïeux qui sauvèrent le pays des pires désastres, et dont l'héroïsme ignoré, les prodiges qu'ils accomplirent au moment où il paraissait agoniser, dictaient à Sully, dans ses *Economies royales*, ces paroles mémorables : « Labourage et pâturage sont les deux mamelles qui nourrissent la France. » Sully, grand cœur perspicace et noble, défendait de saisir pour dettes publiques ou privées leur personne, leurs instruments ou bestiaux de labour ; il leur permettait d'acquérir enfin un peu de cette terre qu'ils fécondent, il leur remettait l'arriéré des tailles par la grande ordonnance de 1600, et la richesse, la prospérité générale devenait telle que cette période méritait de s'appeler dans l'histoire « le bon Henri IV », comme d'autres s'intitulent aussi, pour la même raison, « le bon Louis XI » et « le grand Richelieu ».

Sans doute ils n'auraient jamais, ces aïeux, acheté de cette terre enviée qu'avec leur pauvre et laborieuse épargne ; ils se seraient garés avec effroi de tout emprunt ; mais notre époque, qui livra la terre au paysan, lui apprit à penser en homme libre ; elle lui enseigna l'audace et l'initiative, qu'en d'autres milieux couronne volontiers la fortune ; elle lui livra la terre, mais ne lui donna pas les moyens de la

conserver. Travail rude, maigres profits. Le paysan veut s'enrichir ; alors, tels les personnages de cette histoire, il « s'arrondit », emprunte à gros intérêts, persuadé que son labeur suffira à le libérer. Il prête à la terre des vertus magnifiques, s'illusionne à plaisir, chevauche la chimère trompeuse. Hélas ! trop souvent l'attend la culbute.

Législateurs, qui connaissez la cause du mal et vous répandez en stériles lamentations, pourquoi ne pas vouloir suivre la voie tracée par les Sully et les Boisguillebert ? Les campagnes se dépeuplent, les fermes vont à l'abandon ; les ouvriers agricoles, comme les oiseaux de nuit attirés par les phares lumineux, se laissent tenter par l'appât des gros salaires de l'industrie ; les maîtres luttent comme ils peuvent, trop heureux de subsister. Réduisez les charges écrasantes qui pèsent sur la petite propriété, surveillez mieux le taux de l'intérêt ou que l'Etat lui-même se substitue au prêteur, combattez la lèpre du fonctionnarisme qui arrache à leur milieu les fils du laboureur, avisez aux moyens de donner à l'ouvrier des campagnes un salaire suffisant pour l'y retenir, travaillez à développer les tendances à l'élevage et les petites industries de la ferme, alors vous posséderez les réserves nécessaires pour revivifier les anémiés au sang pâle des grandes villes, pour arrêter la dégénérescence de la race, et surtout vous trouverez le temps d'étudier, de transformer et peut-être de résoudre les problèmes sociaux.

C'est un des charmes les plus doux d'octobre que la fin d'une journée de soleil. Le crépuscule tombe plus vite qu'en été. Il n'a pas les gradations insensibles de cette saison, mais il noie les lointains dans des vapeurs magiques. La lumière tremble, hésite à disparaître, avec des sourires alanguis de malade.

Le vieux berger et son fils descendaient les collines en silence, l'un avec la démarche cadencée et lente de ses longues jambes, l'autre à pas plus pressés, suivis des moutons bêlants. Le chien courait sans relâche sur les flancs du troupeau, puis revenait sauter aux naseaux du cheval qui, sentant l'écurie, hennissait et

martelait le sol de ses sabots nerveux. C'était l'heure de la rentrée des champs. A parler sur Solumont, les deux hommes avaient dépassé le moment fixé pour le retour. Ils croisaient à chaque instant des passants, d'autres attelages, des bouviers, des remueurs de terre comme eux, la pioche ou la houe sur l'épaule, salués au passage de paroles joviales auxquelles ils répondaient à peine.

Le soleil sombrait sous les nuées roses, où se profilaient des pics, des promontoires, des presqu'îles chimériques. Un vent froid s'était soudainement levé, avant-coureur des premières gelées, apportant les parfums des plantes sylvestres, des mousses, les fermentations âcres et lourdes de l'humus épais, les odeurs de tanin des écorces humides, la respiration nocturne de cet océan de forêts couchées sur les coteaux. Les perdreaux s'appelaient dans les chaumes, ralliant un à un leurs compagnies dispersées. Les oisillons pépiaient dans les ormes et les buissons, se disputant les branches et les places propices. Au fond de la vallée, attardé parmi les brumes de la rivière, un pêcheur acharné guettait les truites sous les racines surplombantes des aulnes. Des feux de pâtres mouraient sur les hauteurs. Les nuages se dissolvaient en cirrus frangés, derrière lesquels on sentait le ciel plein d'étoiles.

Des bruits précis se discernèrent : appels prolongés, cris d'enfants, abois de chiens, beuglements de bétail, cahots plus sonores d'un chariot sur un sol empierré. L'approche du village se dénonçait. A un coude de la route apparut le Gros-Tilleul. Une forme immobile se tenait au milieu du chemin. C'était la Marguerite, haute et forte femme qui aidait et, au besoin, suppléait son mari dans les travaux des champs. Du plus loin qu'elle aperçut les arrivants, elle courut à leur rencontre. Ses joues pleines étaient pâlies ; elle montrait un visage désolé et des yeux rouges.

« Il est v'nu, cria-t-elle.

— Qui ça ?

— Ben ! l'huissier au Bernard.

— Qu'est-ce que t'dis ?

— Oui, il est v'nu, à preuve qu'il a d'mandé ousque vous êtiez, vu qui n'pouvait inventorier, comme i dit, sans qu'vous soyez là. Il a dit comme ça qui r'viendrait d'main tout au matin et que vous n'partiez pas avant qu'il arrive.

— Il est v'nu!... J'm'en doutais ben!... »

Pierre pouvait à peine parler. Il éprouvait la sensation d'étouffement qui suit les grandes émotions. Le sang violemment porté à la tête, il lui semblait n'avoir plus de corps; il se figurait flotter dans le vide, entendre des milliers d'insectes bruire à ses oreilles. Le vieillard serrait les poings, avec des mots de colère.

A la fin, il dit :

« Rentrez vit'ment. Il est moult tard pou rester su l'*huche* (porte) et ça pourrait faire *dardaler* (bavarder) les commères. Pendant c'temps-là, moi, j'vas r'mettre les bêtes dans les *étaules* (étables). »

Il s'éloigna aussitôt, sonnant de la trompe pour que chacun vînt reconnaître ses moutons et ouvrir la porte des étables. Sa besogne accomplie, suivi de son briard qui lui trottait aux talons, il s'en retourna à grandes enjambées, les plis de sa pèlerine flottant au vent. Parfois, au passage, une commère curieuse soulevait le coin du rideau pour étudier sa figure. Elle se retournait alors vers l'intérieur de sa maison et criait d'une voix perçante :

« Ignè des mauvaises nouvelles chu les Grandcourt. L'huissier Chalon est v'nu tantôt asticoter la Marguerite par rapport au Bernard qui veut les saisir tafâ. Et v'la l'Sassa qui dévale comme s'il avait l'feu à s'derri. »

Le rideau retombait tandis que la maisonnée commentait l'événement avec des hochements de tête apitoyés. Le vieux berger se hâtait, dédaignant cette pitié dont il se sentait l'objet. Il franchit au galop la distance entre le village et la ferme, monta les marches branlantes du seuil et poussa la porte ouvrant sur la large et sombre cuisine.

A la clarté des braises rougeoyantes, car on n'avait pas encore allumé la lampe fumeuse, il distingua d'abord le groupe formé par Pierre et sa femme. Ils

se tenaient debout, sans parler. La Marguerite appuyait sa tête contre la poitrine de son mari, qui la soutenait par la taille, et s'essuyait les yeux du coin de son tablier. Le petit Paul, au coin de l'âtre, s'était arrêté d'éplucher des noix et fixait sur ses parents des yeux lamentables. Soudain son cœur creva et il courut se jeter en pleurant dans les bras de son grand-père.

Celui-ci l'enleva de terre, l'embrassa sur les deux joues et lui dit d'un ton de tendre gronderie :

« Allons ! allons ! v'là ti pas qu'les grands gachons pleurent à c't'heure? Quèqu' tu f'ras donc quand tu s'ras soldat, dis ? Réserve ton eau pou les temps d' sécheresse, mon fi ; la terre n'en as pas besoin pou l'moment. »

Et s'adressant à la mère :

« Eh ben ! la ménagère, montre-lui donc eune aut' figure à c't'afant-là ! C'est core trop jeune pou souffrir. A-t-il mangé au moins ?

— Oï, dit la mère, il a dîné aussitôt rentré, car j'voulais l'mettre coucher au *ré d'la nuye* (à l'orée de la nuit).

— En c'cas, m'petiot, dis bonsoir à tourtous et dors ben tranquille. »

L'enfant, la poitrine encore secouée de sanglots convulsifs, ne se le fit pas dire deux fois. Sa mère souriait pour le rassurer. De ses bras, il passa dans ceux de son père et de son grand-père, puis il monta se coucher comme un brave petit homme. La Marguerite dressa alors la table, détacha de la crémaillère le pot de fonte où mijotait la *touffaye* (étuvée) et servit les pommes de terre aux oignons dont le savoureux parfum emplit aussitôt la pièce. La femme et les deux hommes mangèrent en silence, coupant de longues tranches de pain à la miche et arrosant le tout de larges lampées de lait onctueux. Puis, quand ils eurent terminé leur frugal repas, ils s'accotèrent tous à l'âtre, abîmés dans leurs réflexions.

Le vieillard tira de sa poche un brûle-gueule, noir comme la suie de la cheminée, le bourra, prit de sa main calleuse une braise qu'il déposa sur le fourneau

et commença de fumer, l'œil rivé aux architectures bleuâtres que la flamme creusait au flanc des rondins et des bûches de chêne. La pièce était sombre; la lampe jetait une douteuse lueur. Parfois, une bûche s'effondrait; alors la flamme jaillissait plus vive, grondait autour de sa proie, en langues écarlates qui dessinaient sur les boiseries des formes étranges, accrochaient des reflets aux cuivres et aux casseroles des dressoirs, illuminaient ces épaisses faïences aux grosses fleurs bleues, aux bêtes et aux oiseaux naïvement peints, qu'on gagne au tourniquet dans les foires et les fêtes.

Nul n'aurait osé parler avant le grand-père, car c'était encore lui le vrai chef de la famille. Enfin, il releva la tête et prononça :

« Tu dis donc que l'père Chalon r'viendra d'main pour inventorier.

— Oï, même qu'il a ajouté qu'la vente aurait lieu dans eune semaine.

— C'est c'que nous verrons.

— Oh! j' t'en prie, p'pa, n'te mets pas en colère.

— N'crains ren, la ménagère, not'Pierrot m'a déjà fait la leçon. I n's'agit qu'd'eune idée à moi, eune proposition comme quoi l'Bernard s'rait content et nous ètou.

— Quèqu' t'as envie d'faire.

— Tu l'sauras pu tard. A c't'heure, suffit ; il est temps d'gagner l'lit. »

Il se leva, secoua soigneusement les cendres de sa pipe et sortit en appelant Lion pour lui faire gagner sa niche. Ce soin pris, il leva les yeux vers l'infini, par une vieille habitude d'observateur qui a appris à pronostiquer le temps. La nuit froide, la lune ascensionnant lentement parmi les étoiles, promettaient un lendemain de soleil. Au couchant, une mince bande d'améthyste sombre, longue de bien des lieues, s'étendait sur les cimes brumeuses des forêts. Au-dessus s'étageaient des gradations de teintes plus claires, les unes presque laiteuses, qu'illuminaient parfois des flamboiements de fournaise. Ce n'étaient pas les dernières convulsions du soleil, depuis longtemps disparu, mais les san-

glantes lueurs de la fonte coulée dans les hauts fourneaux des frontières. Au loin, un chien aboyait au passage d'un chemineau. La vie des formes et des couleurs mourait dans l'ombre. Des frémissements agitaient les feuilles.

Quand il rentra, la Marguerite s'occupait à recouvrir de cendre les braises rouges, pour en retrouver à l'aube quelques-unes encore ardentes. Pierre attendait qu'elle eût fini, la tête basse, les poings enfoncés à demi dans les poches de son pantalon de velours. Puis, après avoir proféré quelques paroles entrecoupées et lasses, ils gravirent lourdement les marches de l'escalier en chêne noirci qui menait à leurs chambres...

Pierre, les yeux grands ouverts dans l'obscurité, mêlait de temps à autre ses soupirs à ceux de sa femme, dont il tenait la main dans la sienne. Il entendait, dans la chambre voisine, son père se retourner sur sa couche. Mais le sommeil souverain domina leurs angoisses. Ils churent aux limbes des rêves, et la nuit bienfaisante dévida sa trame, et le ciel roula ses milliers d'étoiles au-dessus des pauvres gens endormis.

*
* *

Le village s'éveilla aux premières lueurs de l'aube. Les portes des maisons basses battirent; les volets blancs claquèrent sur les murs crépis. Les pigeons roucoulèrent sur les toits de chaume ou de tuiles rouges, parmi les volutes légères des fumées qu'envoyaient les âtres pétillants, où les ménagères actives préparaient le café du matin. Les oisillons pépièrent dans les arbustes emperlés de rosée, secouèrent leurs plumes, détendirent leurs pattes engourdies et s'envolèrent aux champs. Puis les coqs, perchés sur les échaliers ou la crête des murs, claironnèrent leur fanfare guerrière. Les chemins s'emplirent des beuglements du bétail, du bêlement des moutons, du chevrotement des chèvres, que gachenets et gachenettes conduisaient dans les embouches diamantés de mille lueurs de béryl, d'émeraude et de topaze, sous la

garde de chiens de berger à tête aiguë, aux oreilles attentives, au poil fauve charbonné.

Le petit Paul partait aussi avec ses oies, muni d'une boîte de vers, d'une ligne en crin de cheval tressée par son grand-père et d'une longue gaule dont il comptait bien se servir pour harponner quelques gardons dans les eaux cristallines du ruisseau. Au feu de son désir brillaient déjà, étendus soigneusement parmi les menthes poivrées arrachées à la rive, des douzaines de ces poissons aux écailles d'argent nacré, aux nageoires rouge vif, et il en oubliait son émoi de la veille. Quant au vieux Sassa, il avait prévenu les fermiers qu'il ne mènerait pas ce jour-là les moutons sur le communal, et il attendait, adossé au tronc crevassé du tilleul, les pieds chaussés de gros sabots garnis de paille et tirant de courtes bouffées de son brûle-gueule, l'arrivée de l'huissier.

L'air était vif. De larges nappes de vapeur roulaient dans les fonds, d'où émergeaient, fantastiques, comme émergées d'une mer de lait, les cimes élancées des peupliers. La rivière fumait telle une chaudière et des draperies imprécises s'étageaient jusqu'aux forêts, voilées d'une épaisse buée. Bancs de brume sur les vallées, bancs de brume sur les hauteurs, c'était un de ces temps de brouillard d'arrière-saison sous lequel se devine un ciel clair. Le soleil, globe énorme d'un blanc lumineux, luttait pour dissiper les nuées. Il luttait sûr de vaincre, triomphal; il montait en héros, et le ciel se teignait à mesure de lueurs bleu pâle, qui s'accentuaient ensuite jusqu'à l'azur tendre. Enfin son disque apparut éclatant, et ce fut la déroute le long des sillons, la débandade des brumes qui s'accrochaient vainement aux buissons, aux haies, aux arbres, découvrant les travailleurs de terre au sommet des collines, les bœufs dans les pacages, tous les mille détails d'un paysage familier aux yeux du vieux berger. Il tirait des bouffées de plus en plus rapides de sa courte pipe et son esprit s'envolait sur les ailes du rêve.

Un homme apparut soudain sur la route. Grand, déguingandé, une serviette crasseuse sous le bras, vêtu d'une redingote élimée qui lui battait aux mollets,

coiffé d'un chapeau melon aux bords roussis par un long usage, des favoris grisonnants encadrant une figure au teint brouillé, il représentait à merveille le type hybride de ces petits fonctionnaires, moitié messieurs, moitié paysans, qu'on rencontre quelquefois à la campagne et à qui un tempérament souffreteux interdit la profession de leurs pères. Forcés de vivre dans le milieu ancestral, ils en conservent certaines habitudes, ne s'en évadent jamais complètement, et offrent une attitude fausse et résignée de dévoyés contraints de subir un sort qu'ils ne souhaitaient sans doute point.

C'était l'huissier Chalon. Il poussa la porte du clos et pénétra dans la cour. A sa vue, le vieux berger fit quelques pas à sa rencontre, une subite flambée de colère avivant de rose ses joues tannées par le soleil et le grand air

« Salut, père Sassa, dit l'huissier.

— Salut.

— Je suis venu *échois* (hier).

— Oï, j'sais c'qui t'amène. Quand même t'n'en aurais point parlé à la Marguerite, i suffit de t'voir pour comprendre que t'nes pas un messager d'bonnes nouvelles.

— Mais, père Sassa...

— Oï, oï, c'est bon. Pas la peine de t'défendre... »

Et soudain, prenant l'huissier par le bras, il l'entraîna, le porta presque, malgré sa résistance, jusqu'au fond de la cour. Avec les larges pans flottants de sa redingote, ses longs bras gesticulants, l'homme de loi rappelait à s'y méprendre ces oiseaux de nuit qui, égarés dans la clarté du jour, se cognent, ahuris et gauches, aux arbres et aux murailles. Le vieillard, le secouant comme un prunier, lui montra les hauteurs de Solumont illuminées à ce moment par un soleil d'or, et lui cria ses peines en phrases pressées, rapides, qui roulaient de ses lèvres comme les eaux des rivières après les nuits d'orage :

« Ecoute, ti, aveu qui j'ai joué afant, regarde et comprends c'que t'fais. Dans l'temps, y avait là in p'tit bois, aveu des bruyères et des genêts tout alen-

tour, des *nichtayes* (saletés) dont pachoune ne voulait. M'grand-père y alla aveu la hache et la pioche ; i n'avait d'abord qu'sa feume, pont d'gachons pou l'aider. C'est trop lon pou que t't'en souviennes, mais je l'sais ben, mi, car il y est mort comme in bon soldat qu'il était. Je m'rappelle co qu'les *soquettes* (racines, petites souches) arrêtaient la charrue quand c'était mi qui la conduisait. Anuye, qu'est-ce que t'vois? D'la bonne terre ben fumée, qui baillera du grain tout plein à l'année qui vient. Tu n'saurais dire que nous avons été des feignants, *noume* (n'est-ce pas)? Alors, qu'est-ce que t'viens faire, dis? Nous mettre à l'huche, quand les afants vont profiter eune miette de c'que les vieux ont fait pou zou? Est-ce juste, dis?

— Mais, père Sassa, ce n'est pas ma faute si M. Bernard veut vous faire saisir.

— Non, c'n'est point ta faute. En un sens, t'as raison. C'que j'te r'proche, c'est que, dans l'métier qu'tu fais, i t'arrive d'être avu ceux qui causent don mal au pauv' monde. Crois-tu que t'p'pa que j'ai connu et qui était aveu l'mien comme les deux doigts d'la main aurait été ben fier de t'voir instrumenter contre l'fils de son vieil ami? Puisque t'étais pas porté pou la terre t'aurais quand même pu faire aut' chose que l'huissier, pas vrai? C'que j'te dis là n'est pont pou t'froisser, mais c'est la vérité tout d'mîme. »

L'huissier baissa la tête. Il sentait amèrement toute la profondeur de la haine et du mépris instinctifs dont les campagnes entourent ses pareils, haine et mépris que de longs siècles de souffrances et de douleurs endurées par leurs pères ont ancrés au cœur des paysans, héritage de colères dont le souvenir confus garde néanmoins une autorité invincible malgré la disparition des abus de l'ancien régime. Et pourtant ils ne furent jamais, ces hommes de loi, que les interprètes passifs et irresponsables d'une dure législation, mais les âmes simples arrêtent leur justice aux effets, sans remonter aux causes premières...

Les yeux du vieillard flambaient. L'huissier regardait sa poitrine creuse, ses mains fluettes, ses tibias

flageolants dans un pantalon jadis noir, blanchi et poli maintenant par l'usage. A la fin, le Sassa desserra son étreinte et, calmé par sa violente sortie, poussa doucement son chétif interlocuteur vers le seuil de la ferme. Il leva le loquet et, devant la porte ouverte :

« Entre dans ma majon, dit-il, pendant qu'alle est core à mi. Réchauffe-te d'vant mon feu et prends la goutte qu'on t'servira ; alle est offerte sans rancune...

» Marguerite, cria-t il à sa bru, et ti aussi, Pierre, montrez au Chalon tout c'qui est su l'guerni, dans les étaules et les ormoires. N'li cachez ren et qu'i mette tafa dans ses écritures. Ti, l'huissier, t'es pu besoin d'mi à c't'heure. Adieu ! A tantôt, Pierre ; j'vas chu l'Bernard et r'viendrai pou la soupe. »

Tout en parlant, il avait pris son bâton ferré, coiffé une haute casquette de soie, revêtu sa blouse empesée des dimanches, et, sans écouter les objurgations de son fils, il s'élança sur la grand'route, la tête haute et la poitrine au vent, sifflant son briard qui bondit par-dessus la haie avec des abois de joie. Il allait à la ville pour avoir avec le prêteur Bernard cette suprême entrevue dont il avait parlé à mots couverts. Il marchait du pas élastique d'un forestier qui toujours confia à ses jambes le soin de le transporter et sa haute silhouette disparut bientôt au détour du chemin.

Alors commença l'inventaire de toutes les pauvres choses que renfermait la vieille demeure. Besogne conduite en grande diligence, grâce à la bonne volonté et à la politesse qu'on y mit de part et d'autre. L'huissier prenait des notes rapides, son œil expert saisissant au vol les moindres détails des objets, aidé d'ailleurs de la Marguerite, qui avait hâte de voir partir ce « vilain hibou ». Pierre suivait, la mort dans l'âme. Puis, l'huissier parti, ils s'attelèrent à des besognes accessoires et variées. Les bras ne chôment jamais dans les fermes et au Gros-Tilleul plus qu'ailleurs le repos eût paru presque un crime, une félonie.

Les heures passaient. Elles sonnaient graves et

lentes dans le vieux clocher hanté des corneilles et leurs vibrations s'élargissaient en ondes sonores sur les plaines et sur les forêts. Elles enseignaient à ces défonceurs du sol antique ce qu'elles avaient dit aux aïeux, ce qu'elles répéteraient sans doute aux générations futures, la leçon hautaine et triste qu'on épèle et qu'on n'apprend jamais.

Aux douze coups de midi, le grand-père, malgré sa promesse, n'avait pas encore reparu. Seul, le petit Paul était revenu au pas de course, les yeux brillants, le teint animé, et avait, racontant les péripéties de sa pêche dans le langage imagé et volubile des enfants, déballé ses poissons soigneusement enveloppés de menthes et d'orties pour en conserver la fraîcheur et l'éclat irisé des écailles. Sa soupe expédiée au galop, il était retourné prendre sa faction sous les peupliers, avec l'espoir décevant et toujours vivace de ferrer enfin cette « mère des poissons », aux dimensions énormes, dont les générations de gamins se lèguent la légende Qui sait? Peut-être se déciderait-elle à mordre aujourd'hui. Les gardons appréciaient tellement ses vers de vase et son blé cuit! A peine s'était-il informé du grand-père, qui, lui avait-on dit, ne tarderait pas à rentrer de Peuvimont.

Ainsi l'enfant goûtait aux bords du ruisseau une joie sans mélange; comme le rouge-gorge insoucieux construisant son nid au milieu des neiges et des vents de mars qui l'emporteront peut-être, il bâtissait son rêve avec l'espérance et l'ingénuité de son âge tendre, sans se douter, le pauvre petit, que son nid à lui, le doux nid familial, ne serait bientôt plus qu'un souvenir.

Au Gros-Tilleul, cependant, la Marguerite et son homme se confiaient leurs angoisses. Deux heures déjà! Que pouvait donc signifier ce retard du père? Il ne lui était pas arrivé malheur, bien sûr? Non, ce ne serait vraiment pas juste de devoir encore ajouter cette peine-là aux autres. Et s'il s'était laissé emporter par la colère devant la dureté du créancier? Mais non, il avait promis d'être calme et l'on pouvait se fier à sa parole...

Il reparut enfin, le vieux berger, mais combien changé. Son apparition soudaine dans la baie de la porte arracha une exclamation de stupeur à ses enfants. Morne, le dos voûté, la casquette de travers, la blouse chiffonnée, tournant entre ses doigts son inséparable pipe de terre qu'il ne songeait pas à bourrer, il n'offrait plus que l'ombre de celui qui, le matin encore, arpentait fièrement et plein d'espoir le chemin de la ville. Il fit quelques pas en chancelant et vint s'abattre sur un escabeau au coin de l'âtre. Lion le suivit, la queue basse, et se coucha à ses pieds, un effarement au fond de ses prunelles humides, avec cet air humilié des chiens dont on a repoussé les caresses.

« Que t'est-il arrivé? »

Cette même phrase jaillit à la fois des lèvres de Pierre et de sa femme. La Sassa secoua la tête. Au regard trouble et perdu dont il enveloppa ensuite ses enfants, ceux-ci connurent qu'une immense douleur habitait son âme. Enfin ses lèvres s'ouvrirent plusieurs fois avec force et ces mots, qu'on eût dit arrachés avec violence au fond de sa gorge, tombèrent dans le silence :

« Quand est-ce que la vente a lieu?

— Dans huit jours, p'pa. »

Il ne demanda rien d'autre. Les mains aux genoux, il paraissait perdu dans la contemplation de la crémaillère qui, sur le mur vernissé de suie, semblait un étrange serpent rigide et dentelé. Pierre regardait sa femme comme pour chercher dans ses yeux une inspiration ou un conseil, lorsqu'il aperçut, par la porte laissée entr'ouverte, un homme qui l'appelait de la main. Il s'avança vivement vers lui, reconnaissant un ami :

« Qu'est ce qu'y gné, Guillaume? questionna-t-il.

— Laissez-le tranquille pou in p'tit moment. C'n'est pas qu'il est *hodé* (fatigué), mais i n'est pu sa tête à lu. Ça r'viendra t'tà l'heure.

— Enfin, quoi? Dit vit'ment c'que t'sais.

— Ben, v'là! Mais rattends eune miette, là, not' Pierre. On n'peut tout dire d'in co, *noume*? Faut ben que j'commence pa l'commencement... Bon, j'y

suis ! J'étais allé vendre in veau au boucher d'Peuvimont et j'buvais tranquill'ment eune chopine dans l'café d'la mère Paulin, trouvant qu'l'affaire avait été menée à ma convenance, quand j'aperçois l'Sassa qui sortait d'chu l'Bernard et qui roulait dans la rue comme s'i v'nait d'attraper *in co d'selo* (un coup de soleil). Qu'est-ce qui li prend? que j'me dis. J'sors tout aussi vite, j'le soutiens pa l'bras et j'lui dis d'venir boire in verre aveu mi, comme deux bons camarades qu'on avait toujours été *assaine*. I m'suit, aveu vot' Lion qui l'avait attendu su l'huche, et j'li fais boire in grand verre pou l'remettre d'aplomb. J'li d'mandais ren, sinon s'i n'avait pas besoin d'quèque chose, quand le v'là qui jure et sacre contre l'Bernard, en frappant des co *d'pougne* (de poing) sur la table qu'les verres en dansaient comme des jeunesses dans in bal. Tu sais mieux qu'mi pourquoi il avait été l'trouver. Mais l'Bernard lui avait r'fusé in nouveau délai d'payement et même, à c'qui m'expliquait, eune manière d'arranger les affaires qu'l'aut' y trouvait core son bénéfice, — eune supposition comme quoi l'Bernard aurait pris vot' ferme et les champs pou lu, comme garantie de tout c'qu'on li d'vait. Vous en auriez été censément les locataires, en payant in loyer qu'il aurait lu-mîme fixé, mais en pouvant vous acquitter d'la dette pa des versements à fixer aussi à son gré. Il avait r' fusé. Il n'avait non plus v'lu vous y laisser comme locataires, rien que coume locataires, sous les conditions coume quoi vous auriez pu vous rach'ter tafa. Alors l'Sassa avait crié, menacé, et comme l'aut' disait qu'il allait faire app'ler les gendarmes, il avait pleuré, supplié, s'était mîme mis à genoux en pensant à vous, lu qui n'l'avait jamais fait d'vant pachoune. L'aut' riait, *l' vi mandrin* (le vieux scélérat), si ben qu'il était sorti pou n' pas faire in malheur. Mi, j'ai fait m'possibl' pou l'calmer, c'qui était *malagi* (malaisé). Bref, nous sommes r'venus à Reuvillers aussitôt qu'il a été raisonnable, et i n'a pus ren dit jusque touci. I s'laissait m'ner comme in p'tit afant... Et v'là toute l'affaire, là, not' Pierre... I vous baillera lu-mîme pu d'éclaircissements dans in p'tit moment.

Pont besoin d' s'inquiéter... I n'li faut qu'in po d'tranquillité... »

Guillaume avait débité cela tout d'une haleine, sa grosse figure rougeaude empreinte de tristesse et de pitié. Il tourna les talons après avoir, d'un geste, arrêté les remercîments de Pierre, et continua son chemin vers Reuvillers. Ce dernier rentra dans cette maison qui bientôt ne serait plus la sienne, méditant le récit de Guillaume.

Ainsi, c'était donc là cette fameuse idée de son père, cette idée qui devait leur permettre de surmonter les mauvais jours et ramener le bonheur au Gros-Tilleul. Pauvre vieux qui jugeait les autres à la mesure de son âme droite et simple! L'esprit de Pierre s'éclairait maintenant de lumière. Le but de leur créancier lui apparaissait sans voiles. Parbleu! s'il avait repoussé les propositions si acceptables de son débiteur, quand il lui eût été si facile d'avoir en eux, les Grandcourt, les meilleurs métayers du pays, acquittant régulièrement les fermages et entretenant le domaine en bon état, c'est qu'il tenait, cet usurier de malheur, à l'opération de la vente. Elle suffirait bien amplement à le rembourser. Mais il en profiterait surtout pour faire racheter par un homme de paille la ferme et les champs. Il les aurait à bon compte, car les fortunes du canton n'étaient pas très grosses. Ah! le vieux grigou! Il aurait pour presque rien la prairie bien drainée, le verger en plein rapport et les terres, les bonnes terres débarrassées de leur feutrage de bruyères et de genêts, fertilisées par le labeur incessant de quatre générations, et dont les récoltes passaient déjà pour être les meilleures de la contrée. Il revendrait le tout par la suite, morceau par morceau, et il y trouverait sans se déranger les bénéfices qu'obtiennent seulement les scélérats de son espère... Ah! ce qu'ils avaient été fous de croire en sa générosité et ses paroles trompeuses!... Livrés sans défense aux embûches de la procédure, serrés comme de pauvres bêtes affolées entre les griffes implacables des hommes de loi, ils avaient perdu le sens des réalités... Qu'allaient-ils devenir?... Où aller?... Il était trop tard à présent pour sortir de

l'impasse. Plus perspicaces, ils auraient pu vendre à temps les récoltes, le bétail, la volaille, les meubles et les instruments de labour, même une partie des champs, bref ne garder que le strict nécessaire et se louer n'importe où pour le reste de la saison, — mais conserver du moins la maison des ancêtres...

Pierre tournait et retournait la question sous toutes ses faces, sans apercevoir de solution propice et prompte. C'était un caractère viril et bien trempé. Sa colère ne l'empêchait point de juger stoïquement la situation. Homme à résolutions hardies, il savait cependant se garder des violences inutiles et des coups de tête irréparables. La loi était pour leur créancier ; il fallait s'incliner... Il était trop tard... trop tard !... Il mâchait et remâchait le mot fatidique avec amertume. C'était donc là l'aboutissement de tant d'années d'efforts et de peines, la chute au bas d'un gouffre si noir et si profond qu'il ne lui semblait pas possible de remonter au jour ! Comme le bœuf, dont les muscles patients et durs ont creusé les sillons, attend le coup de massue final du boucher, ainsi la destinée les livrait sans recours au glaive impitoyable de la loi... Misère !...

L'esprit de Pierre revivait les années enfuies. Déjà, en son enfance, il surprenait sur les visages de ses parents la trace des soucis, mais l'espérance ancrait malgré tout dans les âmes des racines vivaces. Il atteignait l'âge viril et il connaissait alors le poids d'une lourde responsablité, la torture d'une pensée obsédante, l'effroi d'un péril imminent. Il luttait pied à pied, avec l'obstination de sa foi ardente, jusqu'au jour où, sur les hauteurs de Solumont, devant la magie d'une nature adorable, il avait caressé le rêve enthousiaste de bâtir son foyer dans la solitude d'une terre libre, de s'y tailler un domaine à la mesure de sa force et de sa jeunesse, loin des embûches et des injustices...

C'était hier, cela !... Il avait renoncé à la mission de sa race. Il avait désespéré de vivre sur le sol des aïeux.

Soudain il tressaillit... Au fait, pourquoi pas ?... L'idée qui, depuis la veille, sans qu'il s'en doutât,

cheminait sourdement sous les limbes du cerveau, venait de jaillir enfin, armée de toutes pièces, avec cette fougue et cette ampleur qui précèdent les décisions irrévocables. Oui, pourquoi n'affronterait-il pas l'inconnu des terres vierges, pourquoi ne fuirait-il pas un sol ingrat, comme tant d'autres dont l'audace leur sut recréer une patrie et former un grand peuple?... Aucune raison sérieuse ne semblait devoir éteindre la fièvre d'enthousiasme qui le secouait... Mais son père?... Il le scruta d'un coup d'œil inquiet et tendre. Le vieux berger demeurait toujours prostré sur son escabeau, figé dans la même pose désespérée.

« Bah! marmotta Pierre, il y viendra, surtout lu qu'i n'pourrait jamais servir chu les autes. »

Quant à la Marguerite, aucune difficulté de ce côté. Elle adorait son homme. Nul doute qu'elle ne le suivît, au besoin, jusqu'au bout du monde. Seule la question d'argent assombrissait légèrement le tableau. Mais la vente lui laisserait sans doute un reliquat et, au surplus, Pierre se souvenait vaguement avoir entendu dire que certains gouvernements favorisaient l'immigration et même avançaient l'argent nécessaire au voyage. Il s'en informerait sans délai.

La porte s'ouvrit bruyante. Le petit Paul entra candide et triomphant. Ce fut comme un rayon de soleil dans la grisaille des nues d'automne. Les fronts s'éclaircirent, et le grand'père, son petit-fils sur les genoux, eut un faible sourire en l'entendant conter avec animation ses prouesses de la journée.

Et ce soir-là revint encore. Les jours passèrent. Et chaque jour mûrit le projet victorieux de Pierre, parmi l'innocence de l'enfant et la songerie douloureuse du vieillard...

* * *

« Voilà, dit Pierre un beau matin (c'était la veille de la vente), j'viens d'chu l'instituteur et i m'a expliqué tout c'que contenait c'p'tit livre-ci, les mots et les idées que j'ne comprenais point. »

Une pause. Il brandissait une brochure dont la

couverture et le texte, çà et là, s'illustraient de dessins aux teintes vives. Puis il reprit, plein de certitude orgueilleuse :

« Que dirais-tu, p'pa, d'un *homestead* (il articulait lentement ho-me-sté-ad, fier de sa science nouvelle), que dirais-tu d'un *homestead*, c'est-à-dire une concession gratuite pou chacun d'nous : soixante-quatre hectares de bonne terre noire mêlée d'argile, sans arbres ni broussailles, sans roches ni pierres, rien qu'du gazon qu'i suffit d'retourner et d'herser pour avoir des récoltes tout plein ?

— Et où est-il situé, c'paradis-là ?

— Au Canada, p'pa. »

Le vieux secoua la tête. Il connaissait le Canada par ouï-dire et n'avait jamais certes jamais pensé qu'on y pût vivre comme dans son pays. Il ne comprenait la vie que dans le cadre familier où avaient coulé ses années. Cependant il bourra sa pipe et s'accota à l'âtre, la figure attentive.

Alors Pierre continua très vite, craignant les objections, dévidant d'un trait le fruit de ses laborieuses méditations.

Son idée d'émigrer remontait à une semaine déjà. Il en précisait la genèse, en accumulait les raisons multiples, avec un âpre désir de convaincre et de triompher. Il s'était adressé à l'instituteur, qui l'avait approuvé et écrit à Anvers à un agent du gouvernement canadien. Il en avait reçu des lettres d'explications détaillées, plus ce petit livre où l'on trouvait tous les renseignements nécessaires. Moyennant des frais d'inscription de 52 francs, on obtenait une concession de 64 hectares dans l'Assiniboine ou le Saskatchewan ; rien n'empêchait d'en retenir autant pour le petit Paul et encore autant pour le grand-père pour peu que l'on en eût envie ou qu'on voulût se consacrer à l'élevage. Mais on aviserait à tout cela sur les lieux mêmes. Il fallait d'abord prendre contact avec la contrée. La terre était fertile et se passait d'engrais. Le blé y mûrissait en quatre-vingt-dix jours et l'on y récoltait aussi l'avoine, le maïs, l'orge, les fruits et tous les légumes connus dans le pays. Il n'y avait point à s'inquiéter de la

vente des récoltes : on les écoulait facilement et à un bon prix aux meuneries et aux brasseries, aux marchands qui visitaient toutes les fermes. L'Etat et la province ne prélevaient aucune contribution; seules les communes exigeaient un léger impôt pour l'entretien des écoles. Le bétail vivait en plein air, parqué dans les enclos, sans jamais entrer à l'étable. Le climat n'était donc pas plus rude qu'ici et, en outre, beaucoup de districts étaient abrités du froid et des vents par de hautes montagnes. D'ailleurs, le bois de chauffage abondait dans les forêts environnantes et ne coûtait que la peine de l'abattre et de le charrier. Avant de s'engager à fond, cependant, il convenait de se louer tous les quatre dans une ferme, afin de bien connaître les habitudes et s'assimiler les méthodes de culture. La main-d'œuvre était recherchée et l'on gagnait de bons salaires. Du reste, les agents de l'Etat procuraient de l'ouvrage et l'on pouvait attendre de meilleurs enbauchements en résidant gratuitement dans les salles d'émigration. Le voyage ne coûterait pas trop cher. Il ne fallait que de la force et du courage, et, Dieu merci, on n'en manquait point.

Et Pierre allait, allait. Ses paroles enflammées et persuasives, qu'il ponctuait d'énergiques affirmations, tombaient dans un silence attentif. Le petit Paul ouvrait de grands yeux. La Marguerite, déjà au courant des projets de son homme, le contemplait avec amour, ravie de le voir si brave et si savant. Le Sassa écoutait grave, sans une parole. Pourtant il redressa la tête lorsque Pierre aborda le chapitre de la pêche et de la chasse.

Le gros et le petit gibier abondaient dans les forêts et dans la plaine. Les rivières, les lacs, les étangs, les moindres ruisseaux regorgeaient de truites, de brochets, de carpes, de poissons blancs, d'autres encore auxquels leurs noms inconnus prêtaient une sorte de vie fabuleuse. A la saison du frai, les saumons remontaient si nombreux qu'ils en gênaient le cours des rivières. Leurs bancs irréels, fantastiques, passaient sans trêve. L'eau paraissait rougie sous les reflets de leurs flancs mis à nu, car le frottement

incessant de tous ces corps entre eux ou contre les berges rocheuses en arrachait les écailles.

Pierre continua longtemps encore, exposant les mille incidents accessoires de la vie dans la prairie, la liberté sans entraves dont on y jouissait, la richesse et l'avenir de l'Ouest canadien. Quand enfin il se tut, son père dit simplement :

« Merci, m'fi, d'avoir songé à mi pou l'voyage que t'vas entreprendre. C'est eune excellente idée qu't'as eue là et je n'puis t'donner tort. Mais i n'faut point compter su mi pou t'accompagner; ta feume et l'petiot t'baill'ront déjà don soin à suffisance.

— Mais je n'peux partir sans ti, s'écria Pierre.

— J'suis trop vieux, dis, m'pauv' gachon; les vieilles gens tiennent à leurs habitudes et je n'veux point mourir loin du pays. »

Rien ne put vaincre son obstination, ni les prières et les arguments de son fils, ni les larmes de sa bru, ni les sanglots du petit Paul. Il tenait au sol ancestral par mille liens subtils et forts et l'en arracher eût été le vouer à une mort presque certaine. Durant des heures, avec une douceur tranquille, il combattit les répugnances que Pierre ressentait à le laisser seul au pays. Par contre, il l'encouragea de son mieux à persévérer dans son dessein et lui prédit une réussite infaillible. Ce fut même chose curieuse que de le voir si enthousiaste d'un projet pour lequel Pierre appréhendait une résistance opiniâtre. A la fin, pour clore la discussion et triompher des dernières hésitations des siens, il dit en manière de conclusion :

« Eh ben! écoute, fieu. Dans un an je n'dis point non. Quand tu s'ras su ta concession et qu't'auras besoin de deux bras aco solides pou t'aider, j'irai te r'joindre. Ça, j'te l'promets. Mais n'essaye pas d'm'en r'parler jamais avant ton départ; ça s'rait inutile... et puis j'te l'défends. »

Là-dessus il prit son bâton, siffla son chien et gagna les champs.

Il était bien chargé, le vieux berger! Ses cheveux grisonnants étaient à présent d'un blanc de neige; il marchait légèrement voûté et ses traits rudes pâlissaient, s'affinaient presque sous l'empire de la dou-

leur. Seuls les yeux brillaient d'un éclat plus vif, comme animés d'un feu intérieur. Les rides s'étaient accentuées sur son beau front de rêveur et de poète, éloquentes comme ces brèves et fortes inscriptions dont les anciens entaillaient les roches du chemin pour commémorer le souvenir d'un héros. Il partait à l'aube pour ne rentrer qu'au crépuscule, muni d'un quignon de pain et buvant aux sources rencontrées au hasard de ses courses dans les bois. A quoi songeait-il tandis que les feuilles rouillées s'envolaient dans les plaintes du vent d'automne? Il essayait d'endormir sa peine sous la fatigue des marches et peut-être puisait-il une amère consolation à mêler la mort de son rêve à l'agonie de la nature. Ce jour même il avait promis à Pierre de venir le rejoindre dans un an, lorsque ce dernier se serait bâti un nouveau foyer dans les savanes d'un lointain pays, mais il espérait bien ne pas vivre jusque-là. Il se sentait frappé d'un de ces coups sous lesquels la mort semble une délivrance. Non! ce qu'il voulait, et il le voulait âprement, c'était de pouvoir suivre la destinée de la demeure que les siens avaient élevée dans l'orgueil et leur dignité d'hommes libres.

Hommes libres! Mots profonds dont la valeur éclaire d'un jour douloureux cette simple histoire. Après tant d'efforts et de sacrifices inutiles, furent-ils jamais mieux compris que par ces Grandcourt, dont l'un, jeune et fort, émigrait vers l'inconnu afin de ne pas être un mercenaire qu'on paye, et dont l'autre, vieux et fatigué, et sentant que la mort lui serait clémente et prompte, ne pouvait s'arracher au sol fécondé par la sueur des aïeux, leur épargne et leur vertu? Ce lui eût semblé une trahison, pour le peu de temps qui lui restait encore à vivre, de ne pas mêler ses os à leurs os et de mourir sans avoir vu le sort de sa terre.

La terre, pour qui pénètre la signification de ce terme, explique l'effondrement ou la splendeur des empires. Michelet écrivait, en parlant du paysan de France : « Dans cette terre sale, infime, obscure, il voit distinctement reluire l'or de la liberté. La liberté, pour qui connaît les vices obligés de l'esclave, c'est la

vertu possible... Une famille qui de mercenaire devient propriétaire récolte de sa terre une moisson de vertus... » Voilà pour l'individu. Mais la leçon qui se dégage de l'histoire offre une portée encore plus haute et plus générale. Plus que le commerce et l'industrie, c'est la charrue qui gouverne le monde. Le commerce et l'industrie, essentiellement changeants, instables, soumis à mille vicissitudes, au hasard des nouvelles découvertes, des nouvelles routes maritimes, ne peuvent suffire à surmonter le malheur ou enrayer la décadence d'un peuple. Seules les races fortement implantées dans le sol sont indestructibles et forment les nations puissantes. Alors, quelles seront les destinées d'un pays dont les fils auront délaissé la charrue? Consultez l'histoire.

*
* *

Le lendemain, jour de la vente, se leva dans une aube triste. Le ciel était bas et lourd, sali de traînées sombres qui éraflaient les collines. Comme d'habitude, le vieux berger avait gagné la forêt, mais il ne s'était pas senti la force de poursuivre longtemps sa rôderie par les futaies et les taillis. Couché au pied d'un chêne, parmi les feuilles mortes et la verdure éternelle des mousses et des ronces, il sanglotait à coups sourds, de ces sanglots qui sont des râles de la gorge, sans que les pleurs bienfaisants viennent rafraîchir les paupières brûlantes, — telles ces bêtes blessées qui geignent dans la stupeur de la souffrance inconnue.

Pendant ce temps, la vente s'effectuait au Gros-Tilleul selon les formes accoutumées. La maison, le verger et les champs avaient été adjugés un bon prix, car, mis aux enchères en détail, ils avaient rencontré des amateurs inattendus. Le tout cependant, comme il était visible, revenait au créancier Bernard. On se chuchotait à l'oreille les noms de ses hommes de paille et l'on prenait plaisir à hausser les enchères. Bien que le produit de la vente dût déjà en couvrir suffisamment les frais et éteindre la dette, le crieur

annonçait maintenant, selon la volonté de Pierre, le mobilier, les instruments agricoles, les animaux et la volaille. Ce dernier ne voulait pas s'encombrer de bagages inutiles. Il jugeait avec raison qu'il trouverait à louer ou à acheter là-bas — par versements annuels, lui conseillait la brochure —, au moment propice, tout le nécessaire. Réaliser le plus d'argent possible devait être son premier souci. Mais son cœur se gonflait d'amertume à la vue de ces pauvres choses intimes et de ses vieux compagnons de travail s'en allant dans l'indifférence ou la dispute des enchères. La Marguerite le soutenait de son regard aimant et fidèle, et peu à peu l'espoir succédait aux premiers déchirements, un espoir large et chaud comme le soleil. Il ne doutait nullement du succès. Bientôt, sur sa future concession, ils pourraient reconstruire tous leur vie sur des bases assurées de force et de bonheur.

. . . . . .

Ils partirent par un jour de vent et de pluie, le surlendemain de la vente. Qu'auraient-ils fait plus longtemps sur cette vieille terre qui les rejetait? Par les chemins détrempés et boueux, aux ornières emplies d'une eau jaunâtre, ils marchaient d'un bon pas, pèlerins de misère. Quelques amis les accompagnaient. Ceux-ci avaient voulu porter leurs maigres bagages et leur rendre la séparation moins dure. Ne fallait-il pas aussi éviter au vieux berger l'isolement et la tristesse du retour? Plusieurs familles s'étaient disputé le soin de recueillir le Sassa, car, outre la sympathie qu'inspiraient sa bonté et son malheur, son expérience, sa sagesse et sa force encore très grande en feraient un aide précieux pour les travaux d'hiver. Il demeurerait chez le fermier Guillaume, celui-là même qui, après cette douloureuse entrevue avec l'impitoyable créancier, l'avait ramené au Gros-Tilleul comme un petit enfant. Pierre partait donc tranquille. Son cœur jeune et fort ne craignait pas l'inconnu et le sort de son père était assuré jusqu'au jour où il lui plairait de les rejoindre.

Les nues crevaient parfois en bourrasques, parmi les souffles profonds du vent du sud-ouest. Les

rivières débordées roulaient des eaux limoneuses par les prairies basses. Les feuilles arrachées dansaient une sarabande folle avant de venir s'échouer dans leurs ondes rapides et les grands bois cuivrés lançaient par moment une plainte plus vive, profonde comme le cri de douleur d'un félin géant. Sous le ciel uniformément grisailleux, les oiseaux migrateurs passaient maintenant bien haut, bec dans le vent, en longues files ininterrompues. C'était le symbole de leur destinée.

La gare, une simple halte, s'érigeait en plein bois, derrière une tranchée qui entaillait profondément un massif rocailleux. Là, dans la froide et petite salle d'attente. le Sassa fit à son fils ses suprêmes adieux. Il ne devait pas oublier de lui écrire et de le tenir au courant des moindres événements. Il le dominait de sa haute taille, les mains à ses épaules, le regard empreint d'amour. Puis il lui donna une silencieuse et rapide accolade, embrassa sa bru et tint le petit Paul longtemps serré sur sa poitrine. Il ne voulait pas pleurer, bien que intimement convaincu de l'absolue certitude d'une séparation définitive. Mais le train gronda dans la tranchée et vint stopper devant le quai, avec le rauquement sourd de ses roues muselées par le frein. Une dernière étreinte, brève et affolante, des mouchoirs agités aux portières, et le convoi repartit bientôt, emportant vers le port d'Anvers quelques enfants de plus qu'un sort inexorable arrachait au sol antique...

*
* *

Depuis ce jour, le vieillard vécut encore plus taciturne et plus sombre. Il conduisait maintenant à la glandée une *sonre* de porcs presque sauvages. Certains d'entre eux, le soir, sans les abois furieux et les morsures cuisantes de Lion, seraient retournés à la vie libre des bois, car ils provenaient de l'accouplement de truies et de sangliers rassemblés pas les ardeurs des ruts printaniers. Et l'on savait gré au vieillard de n'en perdre aucun. Aux veillées, la

meilleure place l'attendait toujours au coin de l'âtre pétillant, mais il ne contait plus ces vieilles légendes dont il conservait la tradition, ni ne chantait ces naïves romances qu'il composait autrefois dans ses stations solitaires sur la lande. Chacun respectait son silence, avec l'espoir que le temps adoucirait sa douleur. Au reste, toujours serviable et bon, il remettait les membres luxés, soignait les bêtes malades, et plus d'une personne même attribuait sa guérison à une infusion de ces simples dont il connaissait à merveille les propriétés curatives. Mais nul n'en parlait, de crainte que le médecin de la ville n'en prît ombrage et ne le fît poursuivre pour médecine illégale.

Il avait toujours joui de la réputation de sorcellerie qui environne les rebouteurs et les bergers. Il en avait ri d'abord, en des temps plus heureux. Il en souffrait à présent et son caractère devenait ombrageux. Sa taciturnité grandissait et, à le voir toujours solidaire, cheminant la tête basse sous son accoutrement sauvage, les bambins le fuyaient avec tous les signes d'une véritable terreur. Il aperçut un jour, se dissimulant derrière une haie, un gardeur d'oies qui lui rappelait son petit Paul. Il l'accosta brusquement et le gamin, claquant des dents, lui confessa, après beaucoup d'encouragements et de bonnes paroles, sa crainte qu'il ne fût un loup-garou. Ainsi donc il devenait un épouvantail pour les petiots! Le coup lui fut d'autant plus rude qu'il les adorait et il s'éloigna le cœur crispé et les yeux pleins de larmes.

Il savait que leur ex-créancier s'était rendu acquéreur du Gros-Tilleul. Tous les jours il passait devant son ancienne demeure et, chaque fois, les volets clos lui prouvaient qu'elle n'abritait encore aucun locataire. Il dormait alors d'un sommeil tranquille. Les fermages sans doute trop élevés qu'exigeait le nouveau propriétaire décourageaient les métayers, de sorte que le vieillard se figurait à la longue qu'elle demeurerait à l'abandon et qu'aucune main étrangère n'en profanerait les souvenirs. D'un autre côté, les lettres envoyées du Canada étaient de plus en plus joyeuses. L'espoir et la confiance brillaient entre les lignes

comme les sourires d'avril à travers les nuages légers. Dans quelques mois Pierre pourrait rebâtir un foyer sur le *homestead* dont il donnait une description enthousiaste. Il avait abandonné sa première idée de s'avancer lentement vers l'Ouest en travaillant dans les fermes. Il l'avait gagné sans retard, sacrifiant au voyage une bonne partie de ses ressources. Mais la main-d'œuvre étant très recherchée dans la région, il avait trouvé à s'y louer à haut prix et obtenu bientôt aux environs la concession qu'il convoitait, soixante-quatre hectares d'excellente terre dont il avait déjà labouré une bonne partie. Labour sommaire, il est vrai, exécuté avec le matériel de son maître, vieux Canadien français qui l'estimait beaucoup. Mais ce travail suffisait et le produit de la récolte lui permettrait de conquérir sa liberté.

Peut-être Pierre était-il trop optimiste ou bien voulait-il donner à son père un peu de joie et de réconfort? Le vieillard n'approfondissait pas et son cœur se réchauffait à ces nouvelles comme, à ce moment, la terre amollie sous les caresses du soleil printanier. Peut-être se fût-il éteint dans le calme enfin reconquis et la douceur de savoir les siens heureux sans une nouvelle foudroyante qui bouleversa complètement ses idées déjà fortement ébranlées.

Un soir qu'il rentrait des champs et qu'il s'attablait devant la soupe épaisse et fumante, la ménagère lui annonça sans préparation la location du Gros-Tilleul à des étrangers dont l'arrivée était imminente.

« C'est l'Bernard qui est v'nu tantôt, ajouta-t-elle, pou voir si ren n'manquait, et il l'a annoncé à tourtous. »

Le vieillard repoussa son assiette et se dressa tout pâle. Il sembla soudain grandi d'une majesté singulière. Puis, les bras levés, il ouvrit et ferma plusieurs fois la bouche avec force et proféra enfin d'un ton rauque ces étranges paroles :

« Bounes gens qu'avez co eune majon, est-ce que v'comprendrez in pauv' vi houme chassé d'la sienne? »

Et avant que Guillaume stupéfait eût pu le retenir,

il ouvrit la porte toute grande et se lança dans la nuit. Il resta trois jours absent. Comment vécut-il? Sans doute de racines oubliées dans les champs, de bestioles qu'il cuisait tant bien que mal à la corne d'un bois, de faînes, de glands, de fruits sauvages, de ces mille riens, en un mot, devant lesquels l'homme des villes mourrait infailliblement de faim. Quelques personnes racontèrent plus tard l'avoir aperçu par les routes, les yeux égarés. brandissant un gourdin et prononçant des mots sans suite. Sauvage, hirsute, terrible, il fuyait bêtes et gens, suivi de son seul Lion, qui trottait la queue basse et les yeux inquiets. On le crut tombé en enfance, alors qu'un projet fortement mûri et désespéré naissait sous l'exaltation de son désespoir.

Il reparut soudain à Reuvillers. C'était le soir, à l'heure des veillées autour des âtres. Il marcha d'un pas ferme jusqu'à la maison de Guillaume et profila sa haute silhouette dans l'encadrement de la porte. Sans entrer il demanda :

« Ignè co pachoune chu mi? »

Sa voix était étrange. La peur, une peur vague habita les âmes. Nul ne répondit. Le vieillard répéta sa question avec plus d'insistance. Alors Guillaume, comme maître de la maison, se hasarda :

« Nonnè, tajez (1), Sassa, il est co trop tôt. De d'où est-ce que v'dev'nez? Asseyez-vous eune miette, vous nous racont'rez ça. »

Le vieux berger disparut sans répondre et si vite que nul ne songea à s'assurer de la direction prise. Il se fit alors un silence tragique. Les hommes hochèrent la tête et les femmes se signèrent...

Puis la nuit étendit sa grande paix sur le village. Elle seule vit ce qui se passa dans l'ombre, sous la lumière froide des constellations. Aux premières lueurs de l'aube, les paysans matinals aperçurent, dans la direction du Gros-Tilleul, une énorme gerbe rouge incendiant tout le ciel. A leurs cris sinistres, le

(1) Intraduisible. On peut rendre par : « Assurément non! »

village fut bientôt sur les lieux du désastre. Le Gros-Tilleul flambait de tous les côtés, semblable à une énorme torche embrasée. Ce fut une minute d'épouvante et d'affolement. Il était inutile de songer à sauver cette construction hourdée de madriers et de chaume, que la flamme mordait avec des rugissements de fauve. Tout s'effondra dans un tourbillon grondant de flammèches, un large souffle où passa la grandeur terrifiante des fournaises. Puis la fumée monta lentement des décombres, épaisse et noire, dans les derniers râles d'agonie du brasier.

Sous les cendres, par la suite, on retrouva les ossements calcinés d'un homme que la voix publique attribua au Sassa, disparu depuis sans laisser de traces. Ils furent ensevelis dans un coin du cimetière, sous une humble croix de bois que bientôt les neiges et les vents abattirent.

Ainsi périt François Grandcourt. Il est des crimes que la mort et la douleur légitiment. Mais quelques-uns seulement comprirent l'héroïsme d'un grand cœur désespéré qui s'offrit à la mort pour empêcher la profanation du logis des ancêtres. Longtemps Lion, son briard fidèle, hurla lamentablement sur les ruines. Comme il en défendait avec rage les approches et devenait méchant, on dut l'abattre à coups de fusil.

Ce fut par un beau matin d'avril. Les feuilles nouvelles palpitaient doucement sous la brise. Les merles sifflaient dans les fourrés. Les nids se balançaient aux branches.

RENÉ LANSER.

LA CAPITALE DU CONGO (1)

BOMA OU LÉOPOLDVILLE

Boma vit très à l'écart sa vie calme, grave et monotone, de grand mécanisme administratif aux rouages multiples, délicats et variés. Quand on parle de Boma dès que l'on a dépassé le Pool, il semble qu'il s'agisse d'un centre lointain qui n'est congolais que de nom. Boma !... Descendre à Boma... Attendre les instructions de Boma... C'est la cryptopolis, la forteresse de tant d'autorités, le laboratoire où se cuisine chaque année un nombre respectable de circulaires qui s'en vont périodiquement s'éparpiller sur l'énorme territoire du Congo. Siège du grand Boula Matari et du procureur général, c'est le chaudron où naissent, se métamorphosent, se complètent, se morcellent, s'anéantissent, s'unifient, s'embrouillent parfois aussi comme dans toute bonne administration, tant de règlements sur toutes les matières ! Cartons verts où s'empilent, se divisent, s'agrémentent d'annexes innombrables, s'étiquettent, se classent,

(1) L'auteur de ce premier article d'une série d'autres qui paraîtront dans *La Belgique artistique et littéraire* est parti en juillet 1908, en compagnie de M. le député Emile Vandervelde, avec qui il a visité le Mayumbe et la Mongola. En octobre il continua seul son voyage à travers le Congo belge, allant de Léopoldville à Pania Motombo, dernier point navigable du Sankuru. De Lusambo, M. Fritz Van der Linden s'est dirigé vers Luluabourg, gagnant de là le pays Bakuba. Il revint à Léopoldville pour repartir ensuite vers le chemin de fer des Grands-Lacs et redescendre enfin à Boma. Au cours d'un voyage à Saint-Paul de Loanda et à Cabinda, M. Van der Linden rejoignit, en mer, le doyen des Belges-Congolais, M. Alexandre Delcommune, qui arrivait de San Thomé. A la fin de mai il quitta Boma pour se porter, en compagnie de l'inspecteur d'Etat, le major Ghislain, au-devant du Ministre des colonies, qu'il accompagna jusque Matadi.

Le 13 juin 1909, M. Van der Linden fut de retour en Belgique. Il fut reçu par le Roi qui s'entretint longuement avec lui de son voyage d'étude.

s'amassent, s'alourdissent en dossiers volumineux tant de faits menus et tragiques, et encore tant de désirs, de jalousies, de rivalités, de chances ou de malheurs! Bureaux où se font, s'immobilisent tant de situations et où convergent tant d'activités différentes, depuis celle du modeste éleveur de bétail jusqu'à celle du gouverneur! Mais en dehors de sa tâche d'appareil condensateur et régulateur de l'énergie déployée depuis Lado jusqu'à Congo Star et d'Uvira jusque Libenge, en passant par tous les districts, toutes les stations, tous les postes, tous les villages, Boma n'a pas un champ personnel de développement. Boma n'est qu'un cerveau. Elle ressemble assez bien à un jardinier qui aurait dans sa tête toute la science théorique des arbres et des plantes, et ne posséderait pas un mètre carré de terre pour y planter des navets.

Léopoldville, au contraire, est située par excellence au cœur du Congo.

Près des premiers rapides qui barrent le fleuve jusque Matadi, — trop près même, puisque plusieurs steamers déjà y furent entraînés —, étalée au pied du mont Léopold, elle se développe devant l'un des plus grandioses panoramas africains que l'on puisse imaginer. Tout au fond de l'horizon se pressent les uns contre les autres les sommets du massif des monts de Cristal, d'un ocre clair, envahis jusqu'à mi hauteur par la brousse d'un vert tendre. A droite, au bout de la rive légèrement boisée, la pointe de Kalina empêche d'apercevoir Kinchassa, où des compagnies commerciales ont formé un important poste de transit.

Partant de la forêt touffue qui, au premier plan, de l'autre côté du Pool, reflète au bord de l'énorme nappe d'eau, la sombre frondaison de ses arbres géants, Brazzaville pique au long d'un boulevard de plus de 5 kilomètres ses constructions pimpantes, son église jaune, ses factoreries. Entre Brazzaville et Kinchassa, l'île Bamu paraît réunir les deux rives.

De la forêt du territoire français au mont Léopold, une ligne un peu mouvementée que surmonte par instants un panache d'écume, indique, à la saison des grandes crues, les rapides.

Quand les eaux baissent, le lit rocheux du fleuve se découvre. D'énormes blocs de pierre, arrondis en dos d'hippopotame, d'un brun rougeâtre, trouent le miroir éblouissant du Pool, s'enveloppent d'un manteau de dentelles, éparpillent au-dessus de leur barrage des plumes blanches, des gerbes de perles et de diamants. Le spectacle est inoubliable, surtout si l'on a la bonne fortune de le contempler par un de ces couchers de soleil dont la richesse de tonalités brillantes lui donne le plus éblouissant, le plus féerique des éclairages.

A côté de la lutte passionnée de l'eau qui se rue contre les roches et veut passer quand même pour s'en aller vers la mer, le Pool garde un merveilleux calme apparent. Il fait songer à la tranquillité paisible et à la grandeur harmonieuse d'un lac dans un paysage qui emprunterait un peu de sa beauté à la Suisse et à l'Italie. Le ciel est tantôt d'argent, tantôt d'un bleu plus nacré ou moins profond que celui de la Méditerranée, ou bien encore ouaté de rose et de blanc.

Parfois il se confond avec le fleuve à l'horizon et tout le panorama prend des airs de pastel, d'une ténuité de coloration, d'une délicatesse de touche incomparable. On croirait pouvoir l'anéantir d'un souffle... A d'autres moments, le soleil accuse nettement tous les détails. La pointe de Kalina se découpe avec la sécheresse d'un décor de théâtre. On distingue la maison hollandaise tout au bout de Brazzaville. Chaque chose prend un relief extraordinaire et les palmiers élaïs formant un massif à droite près du consulat britannique, semblent taillés à l'emporte-pièce dans du zinc.

Je n'aime pas beaucoup cette mise en scène à grand renfort de luminaire et je préfère la physionomie du Pool dans la quiétude grise un peu romantique de six heures, après la cessation du travail. Les machines des ateliers se sont tues et se sont endormies, à bout de souffle. Les quais ne retentissent plus du bruit assourdissant des marteaux abattus en cadence sur les tôles à river. Les cabestans n'enroulent plus autour de leur buste les cables qui se tendent et se

tordent comme des serpents d'acier pendant que les équipes de travailleurs chantent et crient à tue-tête.

On n'entend plus le hurlement des sirènes, le roulement cahoteux des wagons, les coups de sifflets stridents des locomotives, les appels rauques des steamers. Le beach est désert; ni ballots de caoutchouc, ni paniers de copal, ni pointes d'ivoire, ni caisses, ni dames-jeannes alignées avant de s'entasser dans les wagons ou dans le ventre des bâteaux. Un noir pêche à la ligne. Deux autres prennent un bain. Des pics-bœufs viennent se poser d'un vol lourd sur la rive où ils font des taches blanches.

Des hirondelles au ventre rouge se poursuivent, décrivent des courbes capricieuses, s'enfuient, reviennent, se dispersent pour se réunir encore, s'excitant par des petits cris comme des fillettes jouant aux barres dans la cour d'un pensionnat.

Et le fleuve grandiose, moiré d'or et d'argent, charriant les améthystes, les topazes, les saphirs que le soleil lui a prodigués avant de disparaître retrouve le silence recueilli qui planait nuit et jour sur le Pool, avant que de Brazza d'un côté, Stanley et Liebrechts de l'autre, y aient préparé le développement de la civilisation moderne d'un labeur inlassable et obstiné.

La vie indigène a presque entièrement disparu dans les environs immédiats de Léopoldville. Du vieux village de Galiema, le grand chef avec lequel Stanley eut des difficultés, il reste trois ou quatre huttes. Et c'est tout. Mais qu'importe. Une ville est née. Près d'elle, une capitale d'avenir et des agglomérations importantes se sont constituées : Brazzaville, Kinchassa, Dolo.

Et l'on se sent plein d'enthousiasme pour l'œuvre de régénération sociale accomplie par les hommes de notre race, en songeant qu'il y a trente ans rien de toutes ces habitations confortables, de ces factoreries, de ces magasins, de ces ateliers, de ces steamers, de ces avenues, de ces hôpitaux, rien n'existait!

La population européenne du Pool est aujourd'hui

de plus de 500 personnes (1), mais les gens du pays ont surtout bénéficié de la colonisation. Six mille à 6,500 noirs, à demi civilisés, y ont maintenant leur existence assurée par le travail; sans nous ils seraient encore en pleine barbarie.

Des résultats aussi encourageants et l'essor particulièrement rapide et décisif des postes belges installés près du Pool devaient naturellement faire ressortir les désavantages de la situation de notre capitale congolaise. On a déjà beaucoup parlé du transfert à Léopoldville du siège du gouvernement. Voici que de nouveau la question est discutée.

Il est certain qu'au point de vue théorique et purement géographique, Léopolville s'impose comme capitale, rien qu'à l'inspection de la carte. Elle est au nœud de toutes les grandes voies navigables à l'origine de la vaste patte d'oie qui se développe vers l'Ubanghi, les Falls, l'Equateur, le Kassaï, le Sankuru, le lac Léopold II. Léopoldville commande les communications des trois quarts du territoire.

Aussi, n'est-il pas étonnant que chaque fois qu'un esprit nouveau examine le problème, il ne puisse comprendre le choix de Boma, mais la question est plus compliquée qu'elle n'apparaît à première vue. Les considérations d'ordre pratique ne sont pas à négliger.

Il n'y a pas place nette. Des travaux ont été effectués de part et d'autre. Il faudrait donc se résoudre à des sacrifices. Examinons donc attentivement s'il y a de réels avantages à placer la capitale à Léopoldville.

Par sa situation centrale, Léopoldville est en relations régulières avec toutes les parties du Congo. Le fleuve et les rivières rendent les communications très faciles. Les affaires se traiteraient à Léopoldville : on économiserait le temps et les frais de descente de Léo à Matadi et vers le Bas.

(1) Léopoldville 208; Dolo : 5 ; Kinchassa : 32 ; Brazzaville : 300. — Noirs : Léopoldville, hommes et femmes : 3,500 ; Kinchassa, travailleurs et indigènes : 600 à 700 ; Dolo : 250 ; Brazzaville : 2,000.

On organiserait plus aisément des conférences entre hauts fonctionnaires, représentants de missions et de sociétés commerciales.

En somme, tout se réduit à l'avantage théorique que nous avons cité tout d'abord et à une facilité de communications.

Ce second point de vue mérite qu'on s'y arrête.

L'action directe de Léopoldville vers le nord, s'étend, à l'heure actuelle, jusque Coquilhatville, point terminus de la ligne télégraphique pour le haut Congo.

Léopoldville est reliée à Boma par une ligne télégraphique. Tous les deux jours un courrier arrive à Léopoldville ou descend, par le train, vers Boma.

Le trajet en chemin de fer de Matadi à Léopoldville se fait à présent en deux jours. Il est certain que des améliorations pourraient être apportées à ce service de transports et que l'on pourrait réduire de moitié la durée du voyage. Mais les intérêts que la compagnie exploitant le railway a engagés à Thysville, l'empêcheront longtemps encore de réaliser aucun progrès.

Vis-à-vis du haut Congo : du haut Ubanghi, de l'Uelé, de la province orientale et du haut Kasai, le déplacement de la capitale n'a guère d'importance. Ce n'est pas ainsi que l'on facilitera l'action gouvernementale. Mieux vaudrait infiniment créer de nouvelles lignes télégraphiques. Depuis 1900, l'Etat n'a plus construit un kilomètre de ligne. Il est fortement distancé par les autres colonies et même par le Congo français.

Au lieu de transférer à Léo tous les services administratifs, on devrait se décider à relier Coquilhatville à Stanleyville par le fil télégraphique. On tente encore d'organiser un service de communications par pigeons voyageurs : et il y a 1,000 kilomètres à parcourir. Quels résultats sérieux peut-on espérer! Qu'on ait donc, sans plus tarder, recours à l'électricité et que l'on ne perde pas un temps précieux!...

Pour les rapports avec le bas Congo, il suffirait d'assurer un service bi-hebdomadaire entre Boma et

Matadi. Ce service combiné avec le va-et-vient des vapeurs irréguliers suffirait largement à établir des relations constantes avec le centre gouvernemental.

De Boma on télégraphie aussi bien que de Léopoldville et quant à se rendre un compte exact de la situation et des événements, cela dépend plus de l'expérience du personnel gouvernemental que de la position de la capitale.

Admettons cependant qu'on se décide à transporter à Léopoldville le siège du gouvernement. Voyons quelles seraient les conséquences de cette mesure.

Boma ne vit actuellement que du personnel administratif, judiciaire et militaire de Boula Matari. Boma n'a pas de trafic propre. Les factoreries seraient ruinées et abandonnées. On propose, il est vrai, de mettre à Boma un vice-gouverneur, mais puisque l'on en est aujourd'hui aux économies, il est franchement inutile de créer au budget de nouvelles charges. Un simple commissaire de district fera tout aussi bien l'affaire pour le district de Boma, comprenant la zone du Mayumbe et le district de Banana.

Il resterait donc à Boma, outre ce commissaire de district, cinq ou six fonctionnaires administratifs inférieurs et trois ou quatre agents pour le service de la marine du bas Congo.

Boma deviendrait un petit poste de transit pour les exportations et les importations du Mayumbe.

Or, l'Etat a fait à Boma des dépenses très importantes qui seraient perdues sans retour : des terrassements, le remblais des marais; des constructions en pierre : la maison du directeur des travaux publics, les maisons des juges et de l'inspecteur de la force publique; la construction en briques du camp des travailleurs, l'installation du tramway de la rive au plateau, le camp de la force publique, la distribution d'eau, etc. Tout cela représente des millions.

On peut ajouter que si l'on n'avait pas placé à Boma la capitale de notre colonie il n'y avait guère de raisons d'établir les forts de défense du bas Congo à Shinkakassa. On aurait pu les mettre à Hunder-Hill, près du Chaudron d'Enfer, d'où ils auraient commandé plus aisément tout le pourtour.

Pour fixer à Léopoldville tous les services qui ont fonctionné jusqu'à ce jour à Boma, tout serait à construire, l'hôtel du gouverneur général, les bureaux des différentes directions, etc. Ce ne seraient pas les seules dépenses considérables auxquelles on serait amené. L'entretien du personnel gouvernemental coûterait beaucoup plus cher à Léopoldville qu'à Boma. Actuellement, le taux de l'indemnité de nourriture est à Boma de 8 francs. Il est de 12 à Léopoldville. De ce seul fait il y aurait 150 à 200,000 francs de débours supplémentaires par an. Et je n'envisage pas les difficultés de ravitaillement en vivres frais, ni l'augmentation inévitable du prix des produits et du petit bétail vendus par les indigènes!

Donc, en résumé, pour des avantages théoriques et très faibles en pratique, on aboutirait à ces deux conséquences :

La ruine de Boma et, pour le Trésor, un surcroît très sensible de dépenses.

On ne peut songer à comparer le déplacement de la capitale du Congo belge de Boma à Léopoldville, au déplacement de la capitale du Congo français de Libreville à Brazzaville.

Entre le haut Congo français, Brazzaville et Libreville, il n'y avait qu'*un* courrier mensuel régulier (par le paquebot français) et un courrier mensuel irrégulier.

Il y avait bien la ligne télégraphique Brazzaville-Loango-Libreville, mais, à la saison des pluies, les communications étaient fréquemment interrompues et les interruptions étaient de longue durée. A telle enseigne que la ligne terrestre est condamnée et qu'un des premiers points du programme de M. Merlin, le nouveau et très distingé gouverneur général du Congo français est la pose du câble sous-marin Loango-Libreville.

La mesure prise au Congo français était d'urgente nécessité. On devait gouverner le haut Ubanghi et le Tchad de Libreville, avec vingt à vingt-quatre courriers par an.

Laissons donc à Boma la capitale de notre colonie. Qu'on apporte aux communications avec le haut et

le bas les améliorations indispensables que tout le monde attend là-bas, aussi bien les fonctionnaires que les commerçants, avec une impatience bien compréhensible.

Pour la direction des grands services administratifs, la décentralisation dans le haut Congo semble le meilleur système à préconiser.

On installerait un inspecteur d'Etat ou un vice-gouverneur à Bumba ou à Lisala. Il aurait dans son champ d'action l'Uelé, l'Ubanghi, les Bangalas et peut-être l'Equateur.

Un inspecteur d'Etat ou un vice-gouverneur à Stanleyville avec juridiction sur la province orientale, l'Aruwimi, la Russizi Kivu.

Un vice-gouverneur général aurait dans son lot le Katanga et le Kasai jusque Basongo ou le vingtième méridien. Le reste du territoire serait directement attaché à la direction de Boma.

Pour améliorer l'action gouvernementale on emploierait l'argent qu'aurait coûté le déplacement de la capitale, à la construction de lignes télégraphiques dont le Congo a le plus grand besoin.

Coquilhatville serait reliée à Stanleyville et les Falls à Kasongo; déjà, la ligne Stanleyville-Ponthierville existe; il faudrait la prolonger jusque Kindu, puis le long du deuxième tronçon de voie ferrée avec bifurcation vers le Lualaba, au kilomètre 250 environ. Un fil télégraphique serait posé entre Boma et Banana. Banana serait rattachée par câble sous-marin au câble français à Loango.

Alors nous pourrions être fiers du nouvel outillage économique dont nous aurions doté notre belle colonie.

FRITZ VAN DER LINDEN.

LES VISAGES DU MONDE

ROME

Midi brûle; l'air moite, imprégné de parfums,
Tel une chair s'émeut au chant des campaniles;
Le Forum, constellé de marbres immobiles,
Oppose son orgueil à ces bruits importuns.

Les dieux, dont les décrets et les espoirs communs
Firent qu'un peuple fier conquit tant d'autres villes,
Dorment là, dans l'écho des larges péristyles
Qu'animaient autrefois les discours des tribuns.

Rien ne bouge, et l'éclat d'un ciel plein de lumière
Pose ironiquement sur Rome la guerrière
Un casque d'or fondu, ruisselant et vermeil.

Tout se tait; même l'heure aux gouttes musicales
Ne trouble plus le rêve outrageant du soleil;
Et la poussière en feu scintille sur les dalles.

ALGER

Au bord de la mer bleue, au milieu des jardins,
La richesse d'Alger s'étale, toute blanche;
On dirait un beau fruit faisant ployer la branche
D'un monde tout en fleurs, plein d'insectes humains.

Dans la ville étagée en multiples gradins,
Goutte à goutte, et sans bruit, parmi l'ombre où s'épanche
La fraîcheur des jets d'eau, s'infiltre l'avalanche
Subtile des clartés, si belle aux Aladins.

De-ci de-là, partout, s'anime la féerie;
L'âme des roses tremble, et leur couleur varie
Selon le jeu furtif des reflets somptueux;

Cependant que, venu des lointains purs et calmes,
Le souffle du bonheur passe, voluptueux,
Sur la gloire élégante et légère des palmes.

New-York

La ville gigantesque, en sa rumeur d'enfer,
Exalte l'énergie orageuse et féconde
D'un peuple ivre de force et dont l'exemple gronde
A l'aurore d'un siècle intrépidement clair.

En son terrible étau de granit et de fer,
Elle a broyé le cœur adorable du monde;
Mais le sang jeune et pur, qui désormais l'inonde,
Abreuve sa pensée, aiguillonne sa chair.

L'ivresse du travail électrise ses veines;
Un désir effrayant de gloires surhumaines
Tord ses nerfs généreux, ses muscles indomptés;

La fièvre de son nom, pour conquérir la terre,
Se mêle à l'ouragan nouveau des libertés;
Et ses cris de triomphe ont l'éclat du tonnerre.

Moscou

Egratignant l'hiver d'un rire de métal,
Le galop des traîneaux, sur un sol blanc de neige,
Emporte, en un essor que le froid même allège,
La vie emmitouflée et son espoir total.

Le ciel a des splendeurs limpides de cristal;
On dirait que Dieu veille au-dessus du cortège
De cette humanité qu'il aime et qu'il protège
Contre le rouge orgueil du monde occidental.

La chanson des grelots, précieuse et naïve,
Se mêlant à la voix des cloches, l'enjolive
D'un friselis de gel sonore et cristallin;

Tandis qu'à l'horizon, parmi les tours étranges
Qui dentellent l'ensemble énorme du Kremlin,
Bleuissent peu à peu les ailes des archanges.

Bangkok

Une brume légère, en accords idéaux,
Prolonge le spectacle ensoleillé du fleuve;
Un collier de béryl, que le Mé-Nam abreuve,
Encercle les jardins des éléphants royaux.

La foule, avec des cris, des appels triviaux,
Des désirs exprimés en gamme toujours neuve,
S'agite, se querelle, et vit, sans que s'émeuve
L'image de Bouddha qu'éclairent les joyaux.

Dans le recueillement solennel des pagodes
— Où fume l'encens vierge ; où l'ombre exquise rôde —
Plusieurs gongs tout à coup tintent, mystérieux.

Mais toujours impassible, énigmatique et belle,
Glaçant les feux du monde en l'onyx de ses yeux,
L'idole offre au néant la vie universelle.

VENISE

Venise, dans le calme enchanteur de la nuit,
Berce son rêve triste au rythme du silence
Et mire dans l'eau bleue, au flot lourd d'indolence,
Le regret d'un bonheur à tout jamais détruit.

Le visage pensif de ses palais, où luit
L'âme des siècles d'or, de pourpre et d'opulence,
Se revêt d'ombre molle, et, lentement, balance
En un rayon de lune un vain reflet d'ennui.

Aux nervures des toits, des fenêtres, des portes,
Le pâle souvenir des illusions mortes
Accroche la beauté lumineuse du ciel ;

Et l'horizon, parmi le luxe de ses voiles,
Harmonieusement, d'un geste habituel,
Agenouille l'éclat orgueilleux des étoiles.

FRANÇOIS LEONARD.

LÉON CLADEL

Phœbus lui dit : — Veux-tu la lyre? — Je veux bien,
Dit le faune; et, tranquille, il prit la grande lyre,
Alors il se dressa debout dans le délire
Des rêves, des frissons, des aurores, des cieux,
Avec deux profondeurs splendides dans les yeux.

— Il est beau, murmura Vénus épouvantée.

Et Vulcain, s'approchant d'Hercule, dit : — Antée.

VICTOR HUGO : *Le Satyre.*
La Légende des Siècles (tome III, p. 16).

I

J'entreprends de toucher quelques mots de la vie, de l'œuvre et, surtout, des trois séjours successifs en Belgique d'un écrivain à qui les lettres françaises sont redevables de deux ou trois maîtresses œuvres dans cette épopée rustique, en prose, où triomphèrent également, soit avant, soit en même temps que lui, Lamartine, George Sand, Pouvillon, Charles De Coster, Camille Lemonnier et Georges Eekhoud. J'entends parler de Léon Cladel, le vigoureux géniteur d'*Ompdrailles*, de *Celui de la Croix-aux-Bœufs*, de *Mi-Diable*, de la *Fête votive de Saint-Bartholomée-Porte-Glaive* et de *N'a-Qu'un-Œil*, cette fresque à la Rude, plutôt de pierre que de chair, où le génie créateur anima du frémissement sacré de la vie l'auguste plèbe, nourrice et serve dont Léon Cladel se glorifiait d'être issu.

Après les deux nobles préfaces, la première ciselée par Camille Lemonnier au fronton de *Héros et Pantins*, la seconde appendue par Edmond Picard au seuil de *N'a-Qu'un-Œil*, il est peut-être téméraire, pour qui n'était point né quand elle rayonna dans son éclat le plus truculent, d'évoquer la double physionomie, à la fois physique et morale, de celui en qui l'on salue le plus artiste des romanciers

révolutionnaires. J'atteignais à peine l'âge de huit ans, que, déjà, les massiers funèbres de la sombre déesse restituaient à cette glèbe infatigable, dont les frissons s'harmonisaient si intimement à ceux dont il douait le Verbe, la dépouille décolorée et froide de celui qui, presque seul de trois générations d'écrivains, osa fièrement exalter les silhouettes tragiques et fuligineuses qui se détachèrent sur le rouge fond de fournaise du Paris fédéraliste. Pour moi, qui me sens de secrètes et absorbantes affinités avec les généreux rebelles qui furent de grands artistes, c'est parce que, entre tous, Léon Cladel fut le lutteur social par excellence, que je ne crains point d'esquisser à mon tour les contours, quelque flous qu'ils puissent être, de l'aspect sous quoi, mentalement, j'entrevois la fraternelle figure de l'auteur des *Va-Nu-Pieds*.

II.

Il y aura vingt-cinq ans, tantôt, que l'un des trains arrivant de Paris débarquait sur les quais de la fumeuse gare du Midi, à Bruxelles, deux voyageurs, adultes, dont l'allure particulière, tranchant sur celle du commun, éveilla vivement les curiosités de la foule qui se ruait vers les tourniquets de sortie.

Descendus d'un compartiment des troisièmes, au plancher disjoint, tout englué de graillons populaires, rapidement ils fendirent le flot bigarré qui moutonnait devant eux et s'engagèrent, de pied, dans l'avenue abondamment arborée qui mène, au bout de quelques minutes, à la tour, rébarbative et patinée, par quoi s'annonce la porte de Hal. C'étaient deux types étranges, l'un, surtout, dans la plénitude de la force et de la santé, bâti en trappeur, le teint vermeil, recuit aux âpres morsures du soleil et du vent, promenant, sur une ossature carrée de terrien, des chairs blondes et fermes, dont la riche pulpe est visitée par un réseau de veines et d'artères charriant les phagocytes sains d'une sève dense de mâle. L'âge de ce rustaud bizarre, qui parlait le parisien le plus pur, n'était pas inférieur de plus de dix ans à celui de son

compagnon. Il était roux, mais d'un roux brasillant comme les coruscations météoriques. Dominant une encolure largement sculptée de taureau des Veurne-Ambachten, il dressait, cet homme musculeux et trapu, une tête puissante de lion, laquelle était arrosée par une copieuse et éblouissante crinière, qui semblait être un fouillis hérissé de copeaux de cuivre et d'or. Sous les ardents bouquets des sourcils, se dardaient, comme des fers de lance damasquinés, frappés par l'incandescence des midis, des yeux gris, aux regards si aigus qu'on les eût dits destinés à sonder les ténèbres de la brousse, par les nuits sans lune.

Ce n'était point, cependant, à cette hautaine effigie, alors peu familière encore aux changeurs, en son métal flambant neuf sur le carreau rouge où se soupèsent et se troquent les illustrations nationales, qu'allait l'ébahissement naïf du populaire brabançon, déambulant par les voies de sa bonne cité à gueuze lambic et à *corentekoeken*. A côté du lion au pelage fauve, aux chaudes colorations titiennes et jordaenesques, marchait, d'un pas plus pesant et plus allenti, le lion noir, le solitaire farouche et décimé de l'Atlas ; l'accoutrement extraordinaire, non moins que la superopulente toison de cet ancêtre des rochers et des bois, lui assuraient la majeure partie de la stupéfaction des badauds. Semblable à quelque héros du divin Homère, tel Agamemnon appuyé sur l'épaule d'Ulysse, tel apparaissait tel s'avançait, au bras de son cadet, une espèce de pâtre et de sylvan ravagé, aux yeux luisarnant entre les cils comme entre les roseaux dont elles ceignent leurs flancs, ardent les flaques verdâtres, incendiées par le couchant. Avec son front las, couturé de rides profondes, un peu bas comme celui des bovins pensifs, on eût dit encore d'un barbaresque, aux dents carnassières, blanches comme un clavier vierge, acérées comme des dagues; au teint bis, à la face osseuse, toute en méplats anguleux, ombragée, à la manière des têtes de Christ songeurs et maladifs, peintes par Rembrandt, par la chevelure la plus exorbitante et la plus folle du monde, une sorte de mer orageuse et phosphorescente, roulant torrentueusement, telles des vagues

enflées par la bourrasque, ses lourds et anarchiques anneaux d'ébène. Cet authentique paysan du Danube, de qui émanait, comme il émane de Gorki, autre gueux de génie, la succulente et substantielle subodorance des silos paternels, s'exprimait comme il écrivait, dans une langue caparaçonnée de velours, de moires et de soies, à la fois cossue et sobre, par moments furibonde et capricieuse comme les loubards de *Mi-Diable*, d'autrefois travaillée de ruts caressants et sournois, avec, soudain, des images de saoûlerie, de démence et de meurtre; proliférée, avec des périodes immenses à la Cicéron; miroitante de platine et d'émaux, scintillante et reverbérante de gemmes merveilleuses et rares; hantée d'éclairs véhéments et saccadés; habitée par un souffle foudroyant; traversée de longues fulgurations éblouissantes, pareilles aux exhalaisons orageuses, parmi la crevaison assourdissante des nuées, l'onomatopée, l'épithète et l'adjectif bondissant et rebondissant à travers les heurts et le fracas des phrases comme la semence dans le van ou comme les noyaux de la grêle sur les carreaux. Une éloquence de tribun né, grandi à l'ombre des barres tendues de drap cramoisi, qui servaient de tronchets à ces bouchers superbes et terribles : 93 et 71, se percevait là. Elle devait, plus tard, inoubliablement captiver Edmond Picard, cet autre harangueur de génie. Ce verbe passionné ronflait et vibrait comme un gong de cuivre rouge battu de balles de fronde. C'était comme le fleuve qui, naturellement, s'épandait, en bouillons écumants et pressés, des lèvres sardoniques d'un père, dont la barbe limoneuse, d'instinct, éveillait une filiation avec les figures de marbre athlétiques et majestueuses de Buonarotti ou de Puget.

Arrivé porte de Hal, le couple viril fit un crochet, et, délibérément, pénétra dans la rue de la Victoire.

Il s'arrêta devant une maison.

C'était l'antre du lion doré.

— Entrez, Léon Cladel, fit une voix forte.

— Ami, il me semble rentrer à Sévres, dans ma petite maison, repartit une autre voix. Elle ajouta : « Je me sens chez toi comme je me sens chez moi. »

La colloque cessa. La porte venait de s'ouvrir. Elle se referma avec un claquement bref sur les deux silhouettes caractéristiques qui venaient de franchir le seuil de Camille Lemonnier.

III.

— Vous aurez bien soin de lui, n'est-ce pas, avait fait promettre au départ, à l'introducteur du prestigieux styliste en Belgique, Julia Mullem, celle qui, pendant tant d'années, fut la compagne aimante, dévouée et respectée de celui-ci. Elle insista : — C'est un grand enfant, voyez-vous. De fait, pendant le trajet, le créateur épique de la *Fête votive de Saint-Bartholomée-Porte-Glaive* ne cessa point, comme les pitchouns de ses livres, de s'étonner et de s'amuser, prodigieusement des aspects et des choses. Pour la première fois ce natif de Montauban posait ses lourdes semelles ferrées de gars du Quercy sur l'argileux terreau belge. Et lui, le gars d'un obscur maître bourrelier, devenu patron farinier, qui, après avoir, de mille façons, essayé d'entraver les desseins de son petit, en route pour Paris et pour la littérature, voulut cependant être enterré ayant, sous l'oreiller, dans la *caisse,* un exemplaire cent fois relu du *Bouscassié*; lui, dont la plume de fer devait buriner une si rude préface au dictionnaire voltairien de Maurice La Châtre; lui, l'irréductible Dantonnien, fidèle au souvenir des Clootz et des Saint-Just, il venait prendre contact avec le loyaliste humus brabançon. On le conduisit à Waterloo. Ce fut pour lui, comme ç'avait été auparavant pour son dieu, l'auteur des *Misérables*, une sorte de coup de foudre lyrique. La grande épopée napoléonnienne le saisit et l'emporta comme un fétu dans sa frissonnante envolée, toute bourdonnante d'abeilles d'or. Cladel n'aimait guère l'Empire pourtant. Autant qu'Auguste Barbier il haïssait le Corse à cheveux plats, autant que Proud'hon Boustrapa au masque cireux. Mais Waterloo effaçait le 18 brumaire du vertigineux battement de son aile d'aigle brisée, comme Gravelotte devait faire oublier Metz.

Waterloo, combat de cyclopes, lapithes rouges contre centaures verts, devait, par cela même, accaparer l'œil visionnaire, l'esprit grandiloquent de Cladel. Il ne cessa pas, durant ce premier séjour, d'en reparler, le regard hanté et fou.

Une autre fois, on le mena voir Anvers. Le graveur Lenain qui décora d'un beau portrait de Cladel les *Petits Cahiers* parus en 1879, chez Henri Kistemaeckers, accompagnait, dans leur randonnée, Camille Lemonnier et Léon Cladel. C'était dans le temps où le gala pourpre et or des fêtes du deuxième centenaire de Rubens pavoisait d'un bout à l'autre l'énorme port, l'éclatante cité d'art aux mamelles de bronze de laquelle, goulûment, pendant un siècle, s'était allaitée l'une des plus magnifiques et des plus opulentes générations de peintres de la matière. Parcourant le Riedyck, nos touristes, moyennant deux sous, entrèrent dans la *Grotte de Calypso*, une des maisons les plus fameuses de ce quartier nécessaire et significatif. Nues comme la main sous un voile on ne peut plus transparent et tout passequillé de clinquant, circulaient, entre les tablées, d'accortes nymphes, fort dégourdies, ma foi, portant au bout de leurs bras, frais et blancs, les plateaux chargés de brocs mousseux. Mais ce qui fit, surtout, pousser au maître de véritables rauquements d'ébahissement et de joie, ce fut de voir, en ce lieu, servis par les délicieuses gourgandines susdites, quantité de bons bourgeois flamands encadrés de leur « dame » et de leurs « demoiselles ». Alors seulement Cladel comprit l'art de Jordaens.

IV.

Une deuxième fois, Cladel se rendit en Belgique. Il alla s'installer à La Hulpe, auprès de Camille Lemonnier. Edmond Picard également eut l'écrivain. Il avait organisé, en son honneur, de luxueuses fêtes dans l'hôtel princier de l'avenue de la Toison d'Or. Cladel qui, à cette époque, se ressentait des premières atteintes du diabète, le mal terrible qui devait l'em-

porter, faisait, sur ordonnance, une cure de cinq semaines en Belgique. Edmond Picard, à de somptueux dîners dignes de Lucullus et d'Alexandre Dumas père, conviait Cladel et la petite phalange sacrée, alors en formation, de la *Jeune Belgique*. Cladel mangeait, le nez dans son assiette, en paysan, avalant les morceaux coup sur coup, sans regarder. Edmond Picard, attentif, sans cesse lui versait les crus les plus généreux et les plus rares : Frontignan, Clos-Vougeot, Saint-Marceau, sans interruption se succédaient. Invariablement et sans pitié, Cladel les coupait. Alors, Picard : — Maître, Maître... Qu'est-ce que vous faites? — Eh bien, quoi? — De l'eau, voyons, dans un vin pareil ! — Savais pas... m'y connais peu... d'ailleurs, vous savez, je m'en moque... Dix fois, au milieu du repas, d'un geste machinal, Cladel portait la main à l'une des poches de son veston. Il en retirait une feuille de papier pelure, puis une pincée de mauvais tabac, entremêlé de flocons poussiéreux. Distraitement alors, au-dessus de son assiette, encore garnie des victuailles les plus succulentes, il se roulait une cigarette qu'il mâchonnait ensuite plutôt qu'il ne fumait, sans cesser de deviser. Entre tous les Jeune-Belgique, Cladel se sentait une sympathie pour Giraud et pour Verhaeren. Verhaeren surtout l'emballait. Ce qu'il reprochait à Gilkin et à Giraud, c'était de rester trop inféodés à la discipline parnassienne. Il les eut voulus à son instar, plutôt dominés par la puissance de l'idée et le souffle de l'inspiration qu'assujettis par la tyrannie de la forme. Enseignant un art de loyauté, un art absolu et sans concessions, Léon Cladel, au milieu des silences recueillis, officiait devant les fidèles, baptisés d'hier, de la petite église, succursale de la grande. Il s'étonna, lui, accoutumé à de certains irrespects, en France, d'être, en Belgique, écouté religieusement, tel un évêque, crossé et mitré, par d'attentives ouailles, connaissant assez de latin pour pouvoir suivre la messe dite à mesure dans le grand missel doré. Invité par Edmond Picard à se rendre en Belgique une troisième fois, Cladel exprima son regret de ne pouvoir emmener sa famille et ses bêtes.

— Qu'elles vous accompagnent, lui rétorqua l'auteur d'*El Moghreb al Aska*... et me suivez à Famelette.

Et l'on vit débarquer, un jour, en Hesbaye, le même pâtre hirsute qui, au bras de Camille Lemonnier, était descendu en Belgique pour la première fois. Seulement, il n'était plus seul. Toute sa tribu l'accompagnait : Julia Mullem, la compagne, Pochi, Chounille, Vovotte et Tityr, les enfants, Paf et Pif, les chiens préférés. Dès cet instant, ce furent, à travers les coûteuses splendeurs du château de Famelette, de folles galopades, de sauvages ruées. La domesticité, effarée, aigrement s'offusquait de la cohabitation avec les gens vraiment un peu drôles, hébergés (tous les goûts sont dans la nature) par le maître de céans, des deux sales bêtes, ravagées, pelées, aussi puceuses et hagardes l'une que l'autre.

V.

De ses successives incursions en territoire ami, le prosateur véhément et raboteux devait retenir quelque penchant pour certaines de nos habitudes, de nos coutumes nationales. Quand il se coucha sur le flanc, mortellement happé par un dernier assaut de l'affection qui le minait, ce fut un médecin belge, le brave docteur Joux, qui lui prodigua ses soins. Cladel habitait, non loin de Paris, à Sèvres-Bellevue, face à la Ville Lumière, une petite maison rustique, que, précédemment, avaient occupée les enfants de Margueritte, le héros de Sedan. Il lui plaisait d'avoir à sa table frugale de berger montalbanais, deux fois par semaine, en même temps que le noyau compact des amis sûrs, compagnons des luttes quotidiennes, foule de jeunes gens, choisis parmi les plus obscurs, dans les tas grouillants de l'ardente génération littéraire qui, à Paris, levait sur les emblavures fouillées par le soc aigu des aînés. Célébrités et débutants, Cladel confondait les uns et les autres dans la même tendresse câline et bourrue. Il lui arriva d'être le héros d'une aventure assez plaisante. Toujours

vêtu d'un complet de forestier des pics d'Anjols, il lui agréait, en été, sur la brune, d'aller, accompagné par l'un de ses chiens, rêver sous quelque ormeau de la plaine immense, aujourd'hui entièrement couverte de bâtisses, qui se déroulait devant sa villa. Un soir, comme il demeurait là, plongé dans ses réflexions, une dame cossue passa, laquelle, prenant ce pouilleux pour quelque maupiteux malingre et famélique des environs, lui glissa adroitement dans la main une pièce de deux sous.

— Tenez, bonhomme...

Le bonhomme eut l'insolence de ne pas remercier la compatissante donatrice. Il n'avait rien remarqué d'anormal. Ses doigts même, machinalement, s'étaient refermés sur l'obole tendue. Quand, rentré chez lui, Cladel se rappela ce qui s'était passé, il partit d'un de ces bons rires fous qui faisaient croire à la santé revenue en lui.

Hélas ! Elle ne revenait pas. Il arriva un moment où le créateur de *Crête-Rouge* s'alita pour ne plus se relever. C'était en 1892. Il avait fait quérir Camille Lemonnier. De loin il lui tendit la main, une main bien amaigrie. — Embrasse-moi, ami, lui dit-il... Adieu... nous ne nous reverrons plus... Camille Lemonnier se pencha au-dessus du lit. Une longue minute les deux amis restèrent confondus dans cette accolade suprême. De nouveau, en baisant la face, cette fois bien terreuse, du pauvre Bouscassié, Lemonnier avait l'impression de baiser une motte succulente de l'humus nourricier. Puis, le cœur serré, il s'éloigna.

Dix jours après, Léon Cladel n'était plus.

VI.

A l'époque où sa popularité naissante n'étouffait pas encore tout sens commun dans le bouillonnant esprit du plaideur gascon, Léon Cladel avait nourri, pour Léon Gambetta, comme lui natif du Quercy, la plus tendre amitié et la plus vive admiration. On a pu lire, dans *Urbains et Ruraux*, sous le titre *Un Ex-Va-nu-pieds*, jusqu'à quel point se haussa cette

affection de pays à pays, de méridional à méridional. Le leader futur de l'opportunisme n'était alors que l'orateur du *Procope* et l'aiglon du quartier Latin. Les temps changèrent. Le succès aidant et sentant proche son triomphe, le dictateur de Bordeaux évolua.

Du pôle radicalo-socialiste où, l'applaudissant, Cladel se tenait avec lui, et se maintint, le petit avocat, devenu quasiment le premier magistrat de France, doucement tournait l'aile du côté ou soufflait le bon vent. Il devait se réveiller un matin, nouveau Cromwell de la République une et indivisible, n'ayant chassé du pouvoir les Stafford et les Charles Ier, que pour y carrer la plébéienne royauté des avocats premiers ministres. Le pouvoir est un vin trop capiteux pour que les palais qui le hument ne perdent pas totalement le goût de l'eau claire et bienfaisante qui jaillit des sources maternelles. Cladel, tristement, assista à la défection de l'ami des mauvais jours. Ensemble ils avaient mastiqué des cuirs de vache enragée. Maintenant l'un des compagnons de route, las de l'ornière, sanctifiante cependant, lorsque, comme Léon Cladel, on sut s'y garder vierge de toute souillure, jusqu'à la mort, laissant son acolyte à sa noble vie de bohême, d'un coup d'aile s'essorait vers les cimes qu'il avait invectivées et, sur l'Olympe, s'esseyait dans ses propres crachats, tout frais encore. On a vu, de nos jours, se répéter cet exemple. Léon Cladel ne pardonna jamais cette trahison, quoi que fît Gambetta pour reconquérir une estime qui lui était précieuse. Et cependant le cœur du probe républicain saignait au souvenir du compagnonnage lointain. Au fond, en dépit de tout, il ne cessait d'aimer Gambetta.

VII.

Cladel fut romantique, incontestablement, Mais il le fut à sa manière. Celle-ci, jusque dans les derniers temps, demeura blanche et neuve comme la Margarîdo de *Celui de la Croix-aux-Bœufs*. Cladel fut une sorte de Delacroix des démocraties, brossant largement ses fresques épiques où se pressent tumul-

tueusement les masses bigarrées et chatoyantes des contadins et des salariés urbains. Barbey d'Aurevilly dûment l'avait qualifié : un rural écarlate. Cladel fut un barbare splendide, grandi en pleine sylve comme en plein roc, ayant les chênes noueux pour frères et les rûs violents pour sœurs. Avec des rauquements félins, entres ses paumes rocailleuses, il pilait, les arrosant, à mesure, de sa sève inépuisable, les pierreries brutes de son inspiration, arrachées, semble-t-il, à même les ongles, aux lits tourmentés de l'Aveyron et du Tarn. Sa vision mouvementée était, sans doute, par moment, désordonnée. Cladel avait la haine des pions. Il se glorifiait d'œuvrer en marge des esthétiques conventionnelles, loin des dogmes émasculeurs et des férules annihilantes. Pour enfanter un monde impuissante est la règle, tout-puissant est le souffle. Cladel l'écoutait, ce souffle, rugir, siffler, bondir à travers sa cavité thoracique comme dans les gorges aveyronnaises la tramontane se rue, en jappant, dans le dédale des cavernes et des replis granitiques.

VIII.

Si l'on comparait les lettres françaises à l'énorme arène maudurque béant au milieu d'*Ompdrailles*, Léon Cladel y apparaîtrait plutôt comme Blas, le Loyal-Espagnol, que comme Albe, la grand nonnain du livre. On peut dire que, comme chez Verhaeren, il y a du sang castillan dans les veines de Cladel, cet athlète roué, si consommé dans sa science. A cette sève ibérienne s'incorporent aussi des gouttes de sang maure et des gouttes du fier sang gaulois. Des types divers, amoureusement conçus et précieusement mis bas par l'infatigable engendreur, il en est auxquels, pareil à ces aèdes de génie, Homère et Mistral, Cladel conféra le sens de l'immutabilité. Si je me rappelle Ompdrailles, aussitôt je vois apparaître au sommet des soixante marches de pierre, menant à l'antique lice de Mauhors, dans le brasillant halo d'un couchant violâtre et vert, le groupe formidable, depuis réalisé par Vanderstappen : Arribial, l'Ours-du-Nord, soutenant le cadavre exsangue et blond du

Carrier magnanime, le Tombeau-des-Lutteurs. Que l'on se ressouvienne aussi de Claude Auzelayr, le terrifiant héros de *Celui de la Croix-aux-Bœufs*, roman qui, longtemps, hanta le cerveau d'Edmond Picard. La mort épouvantable, en proie aux fureurs rabiques, de ce monstrueux et bestial galant, est précédée d'une scène qui, par son atroce intérêt, fait songer, irrésistiblement, aux affres endurées par la Esmeralda quand, à travers les barreaux de sa logette, en place de Grève, la vieille et démoniaque sorcière l'eut agrippée sauvagement par le bras. Voyez, dans *Mi-Diable*, cet hallucinant Yufko, monté sur cette bête fantastique, le jumart, produit de l'accouplement d'un taureau et d'une ânesse, et Bertud, l'homasse farinière aux crins d'or, portant sans sourciller, sur ses épaules superbes, des sacs de grain du poids de 100 kilos. Ne sont-ce point là des créations qui, vraiment, ne seraient guère déplacées, à part l'âcre poésie du rut bien particulière à Cladel, dans l'*Homme qui Rit* ou dans *Han d'Islande?*

IX.

Vraiment, elle était bien extraordinaire cette imagination du glorieux Montalbanais. Il y avait en lui comme il y a en Lemonnier, qui, lui aussi, suça le lait chaud et épais de vie aux tétins bruns de l'éternelle et féconde Démeter, du faune ombrageux et pensif, issu des grands chèvrepieds primitifs.

Son dernier enfant, Cladel, déjà vieux, intensément le désira. Il l'engendra. C'était dans le temps où il achevait de mûrir l'une de ses pages le plus trempées de rouge aiguail. Enfant et livre, en même temps, surgirent et furent jetés dans le monde. A la faveur d'un moment d'inouïe exaltation, ils avaient été coulés, d'un jet, dans les matrices, par ce prodigieux forgeron qui martelait, alternativement, sur les deux enclumes du Verbe et de la Chair.

L'enfant reçut le prénom de Marius. C'est ce Marius-là qui, sous ses pouces laborieux, renouvelant en sens inverse les rites sublimes, vient de recréer l'image auguste de son père, Léon Cladel.

X.

L'influence exercée par l'auteur des *Martyrs ridicules* sur les lettres belges a été considérable. On peut affirmer que de maîtresses œuvres issirent de sa fécondante pesée sur un ou deux cerveaux d'artistes d'ici.

Elle a été, certes, fascinante pour Georges Eckhoud, par exemple. Le premier naturisme de Camille Lemonnier se développa parallèlement à celui qui éclate avec une furie si magistrale dans *N'a-Qu'un-Œil*. L'œuvre entier de Georges Eekhoud décèle les traces laissées par l'irrésistible passage de cette trombe littéraire que constitue l'ensemble des fictions poético-réalistes de Léon Cladel.

Un même sens des vertus corrodantes de l'adjectif et de l'épithète apparie le raboteux auteur de *Héros et Pantins* et l'acide géniteur du *Cycle patibulaire*. Leur art, à tous deux, fraternellement se penche vers les liesses et les détresses du bon peuple inspirateur, huche inépuisable où tout pain de génie, seigle et froment mêlés de son, s'élabore, retourne et se recrée. Léon Cladel fut un grand artiste de tous les temps.

Il gratifia abondamment d'une partie de l'extraordinaire inspiration qui le soulevait, les lettres belges encore en formation. Ceux qui, sur cette terre, trop souvent ingrate envers les producteurs spirituels dont les frissons magiques s'égalent à ceux des parturitions naturelles, conservent le respect absolu des figures hautaines par quoi s'honore principalement un âge, s'associeront, sans doute, à l'hommage à la fois filial et public qui, sous peu, sera décerné aux mânes glorieuses du talentueux disparu. Sinon nous qui, suivant la sévère leçon des professeurs d'une morale libérée, vénérons à l'égard des dieux les héros sacrés de la pensée et de l'art, qui donc, en ce monde où s'abolit le sens de l'impalpable divinité de l'intellect fertile, honorerait les morts vénérables, parmi lesquels, en une heure émouvante, nous saluerons les ossements blanchis de Léon Cladel, né à Montauban en 1836, mort à Sèvres, en 1892, paysan du Rouergue, barde des rustres, des ouvriers et des révoltés !

PIERRE BROODCOORENS.

FIDÉLAINE

CONTE LYRIQUE EN 3 ACTES

(Musique de A. Dupuis).

Dans l'estompe du passé, aux temps crédules, aux temps lointains, aux temps gothiques, l'action légendaire se déroule, à l'ombre des forêts germaines.

A Epfenbach, près de Sinzheim, trois blanches jeunes filles qui étaient des Nixes, esprits des eaux, venaient tous les soirs, dans une salle commune du village, jusque onze heures, filer le lin.

Un jeune homme qui les aima, retarda l'horloge — l'heure fatidique passa. Elles ne reparurent plus.

Et le lendemain on entendit, dans le lac proche, des gémissements, tandis que sur l'eau, trois flaques de sang stagnaient . . . . . .
. . . . . .
Et le jeune homme aussi mourut.

Vieille Légende.

PERSONNAGES :

Fidélaine, fille du second lit de Berthold.
Erdelinde, Viviane, Eveline — Nixes, filles du lacs. Sujettes de Nixcobt.
Première, Deuxième, Troisième, Quatrième, Cinquième, Sixième — fileuses.
Berthold, vieux châtelain.
Hyléol, fils du premier lit de Berthold.
Nixcobt, Roi-Bouffon du peuple des Nixes.
Le Vieux Bûcheron.
Le Second Bûcheron.
Premier Serviteur.
Second Serviteur.
Un Vieux Serviteur.
Un Veilleur de nuit.

Servantes. — Filles des eaux. — Fileuses.

ACTE PREMIER

Une forêt très luxuriante et très touffue avec des lointains de mystère et des échappées sur des infinis bleus. Des lianes s'élancent d'un arbre à l'autre. Chaude après-midi d'été. C'est la fête du soleil dans la forêt séculaire et profonde. L'ombre du sous-bois est criblée de mille flèches de feu. Il y a des flaques d'or sur le sol, des nappes de soleil qui se déchirent aux branches, des rayons dans les lianes, une vibration lumineuse dans l'atmosphère.

Au fond, dans le plein jour d'une clairière, un lac miroite bordé de plantes étranges, énormes, à la fois gracieuses et superbes, dont les nœuds semblent un grouillement de reptiles, et qui ont des fleurs inquiétantes et lourdes.

Au lever du rideau, silence sonore et vibrant, frisselis de feuilles, haleine du vent dans les branches, cris d'oiseaux, martellements du pic-vert qui pioche l'écorce des arbres, susurrement cristallin d'une eau vive qu'on ne voit pas, bruit frais de cascatelles.

Fidélaine, rieuse, enfantine, vêtue de clair, auréolée de ses cheveux, ayant en mains des fleurs sauvages, entre en courant par la droite et va se cacher derrière un tronc rugueux, au pied embroussaillé.

On entend la voix d'Hyléol encore invisible qui l'appelle.

SCÈNE PREMIÈRE

HYLÉOL, FIDÉLAINE

HYLÉOL

Fidélaine! Fidélaine!... Ah! méchante!...
(*Elle ne répond pas. Elle sourit, mutine. Il entre à son tour, moins rapide, mais aussi jeune, aussi insouciant, aussi juvénile, aussi beau. Il tient embrassées de souples fleurs liliales, à larges corolles, qu'il sème une à une, constamment. Il aperçoit Fidélaine.*)

HYLÉOL

Ah! reste ainsi, rieuse, au pied de ce vieux chêne... tu sembles une fleur parmi les fleurs — et si jolie! Et je vais te cueillir...

FIDÉLAINE

La fleur fuit la main blanche du beau jardinier...
(*Elle se dérobe. Il la poursuit, l'atteint, la prend gaiement à la taille.*)

HYLÉOL

O petite fleur captive, je respire ton parfum...
(*Il embrasse son front, près des cheveux.*)

FIDÉLAINE

Tes lèvres sont douces, Hyléol, plus douces sur mon front que l'haleine de ces bois.

HYLÉOL

Les tiennes sont rouges, Fidélaine, comme le sang pourpre des cerises.

FIDÉLAINE

O Hyléol, elles sont moins belles, pourtant, qu'elles ne m'apparaissent, à moi, dans le sombre miroir de tes grands yeux si doux !

(*Silence.*)

HYLÉOL

Pourquoi me regardes-tu de ce regard profond?... Fidélaine, tendre sœur? Pourquoi ton teint d'aube pâle et de fraise vient-il de s'empourprer?...

FIDÉLAINE

Tes paroles sont comme la caresse d'un parfum, Hyléol, et je me sens heureuse — tant heureuse! — près de toi.

HYLÉOL

Chère sœur...
(*Elle attache sur lui un long regard interrogateur. Elle fait quelques pas vers le fond et aperçoit le lac. Et c'est un cri d'enfant charmé qui sort de sa bouche.*)

FIDÉLAINE

O merveille!... Vois ce lac limpide, étrangement clair et calme. N'est-ce pas un mirage, Hyléol? (*Elle met la main au-dessus de ses yeux pour acuiter son regard.*) Vois là-bas, tout là-bas, quel miroitement surnaturel. Qu'il est vaste! Jusqu'où va-t-il ainsi, si loin, plus loin que mes regards?... Ah! nous sommes bien égarés, Hyléol!...

HYLÉOL

Beau lac, j'admire la vastitude sereine de tes eaux et ton éclat d'argent. J'emplis mes yeux de ta vision céleste... tu m'attires — et je viens vers toi.

FIDÉLAINE

Arrête, Hyléol, arrête! J'écoute en moi parler de lointains souvenirs. Ma bonne nourrice que tu n'as pas connue — toi dont la mère ne fut pas ma mère — m'a parlé d'un lac enchanté où vit le peuple des Nixes. C'est lui, peut-être, ce lac dont mon sommeil d'enfant fut hanté...

HYLÉOL

Sont-ce là des esprits mauvais, Fidélaine?

FIDÉLAINE

Dans le passé confus je ne vois plus très bien. Un nain malfaisant, disait-elle, les préside, très puissant, très laid, très méchant et très riche... Elles sont les filles du lac. Ce sont de belles jeunes filles, dangereuses sans le savoir, qui se mêlent aux hommes, les charment et traînent ceux qui les aiment en leurs glauques palais.

HYLÉOL

Elles sont belles, dis-tu, Fidélaine?

FIDÉLAINE

Très belles : toujours de blanc vêtues, expertes en tous arts. Une loi terrible limite leur séjour chez les hommes. Elles ne pourraient l'enfreindre sans perdre leur pouvoir. (*Silence. Rêveuse :*) Mais si belles elles sont! si belles que je voudrais leur ressembler...

HYLÉOL

Blanches, belles et d'art exquises... Ainsi sont Eveline, Erdelinde et Viviane, n'y songes-tu pas, Fidélaine?...

FIDÉLAINE

J'y ai songé parfois le soir, Hyléol, quand ces mystérieuses inconnues viennent filer au château du comte Berthold notre père, venues on ne sait d'où...

HYLÉOL

Et qui toujours s'en vont lorsque onze heures,

graves, tintent, sans qu'on ait jamais su vers quel but — et pourquoi...

FIDÉLAINE, *frappée.*

Vers quel but... et pourquoi...

HYLÉOL

Allons vers le lac, Fidélaine, je me pencherai sur ses eaux et je couperai de pâles nénuphars...

FIDÉLAINE, *peureuse, regardant le lac.*

Non!...

HYLÉOL

... Pour t'en faire des couronnes, rieuse amie, des couronnes pour ton front, des guirlandes pour ta robe, des ceintures pour ta taille.

FIDÉLAINE

Non, Hyléol, viens, ce lac est trop silencieux, trop grand aussi, trop calme, il me fait peur.

HYLÉOL

Petite âme fragile et farouche..., ne crains rien, je suis là... Ecoute ce chant métallique... entends-tu le ruisseau qui coule?

FIDÉLAINE

Un ruisseau! un ruisseau!

(*Elle fuit.*)

HYLÉOL, *il la suit.*

Fidélaine, Fidélaine, où vas-tu, pourquoi courir ainsi... (*Sa voix décroît.*) Fidélaine!... (*Ce n'est plus qu'un souffle qui meurt sur l'aile du vent.*) Fidélaine!...

SCÈNE II

NIXCOBT, ERDELINDE, VIVIANE, EVELINE

Surgit NIXCOBT

(*Petit, grotesque, cassé, difforme, claudicant et pourtant agile. Son corps verdâtre est vêtu d'une espèce de carapace couverte d'écailles de poisson en divers endroits. Il a des nageoires sous les chevilles, des yeux ronds d'un vert phosphorescent, avec, au centre, un point rouge qui par-*

fois étincelle. Dents et cheveux verts, ongles dorés aux doigts et orteils, bouche vaste, longue, sanglante, qui rit d'un rire affreux à voir. Il peut avoir un mantelet de pourpre. Il porte un cor à l'épaule. Il a des algues marines dans les cheveux. Il inspecte les environs très vivement, s'assure de l'entière solitude, puis il se penche sur le lac et lance un appel.)

NIXCOBT

Talla! ohé!... Talla! ohé!.. (*Au fond du lac, la voix des sœurs répond en lointain écho.*) La — o — é!

NIXCOBT

Venez, filles des eaux, venez saluer le soleil!

(*Les voix des Nixes se rapprochent et répondent.*)

ERDELINDE, EVELINE, VIVIANE

Hia ho, Talla! Hia ho, Talla!

(*Les trois Nixes paraissent.*)

Salut! soleil, roi du monde,
Salut! salut! forêt profonde.
Soleil d'or, forêt verte, salut!

NIXCOBT, *fanfaron.*

Salut, soleil, noble confrère, tout comme toi Nixcobt est roi!

ERDELINDE, VIVIANE, EVELINE

Et nous te glorifions, soleil, brillant roi vêtu d'or clair que mirent nos eaux, où Nixcobt, jaloux, nous retient.

NIXCOBT, *il va, il vient, s'affaire, cueille des fleurs, furète.*

Nixcobt! Nixcobt! Nixcobt! peu, beaucoup, tout ou même rien, quoi qu'il fasse ne fait pas bien!

EVELINE

O nature, il m'est cher d'être immortelle dans ton éternelle jeunesse.

ERDELINDE

O ma sœur, il serait mieux peut-être de redouter la mort et d'avoir su l'amour.

(*Elle se dirige vers un banc de gazon.*)

VIVIANE

Nous pouvons être aimées, Erdelinde...

NIXCOBT, *ricanant.*

Hi! hi! hi! hi!... par un époux.

ERDELINDE, *rêveuse.*

Aimée... Aimée!

NIXCOBT, *en plaisant écho.*

Par un époux! par un époux!

EVELINE

Pourquoi Nixcobt insiste-t-il? Celui dont le désir vers nous s'est essoré, ne fût-ce qu'un instant, n'est-il pas à nous fatalement?

NIXCOBT

Jusqu'à la fin des temps!

ERDELINDE, *anxieuse.*

Son cœur, ainsi lié, pour d'autres peut-il battre?

NIXCOBT

Son cœur ne peut. (*A Erdelinde, bouffonnant la vérité.*) Oui, je ne le sais que trop, car je t'aime, moi, le roi... Veux-tu de moi?

(*Erdelinde sourit. Ses deux sœurs rient, franchement amusées.*)

EVELINE

Nixcobt, ah! ah! l'étrange mari!

VIVIANE

Le mari cocasse!

EVELINE

L'impossible mari!

NIXCOBT, *théâtral.*

Et j'en ai, comme ça, un troupeau à garder! (*Violent.*) O métier consumant, ô métier de Tantale : voir et ne pas avoir; désirer, être un monstre; convoiter... — sous ces traits! — pouvoir tout, sauf « oser » et vivre pour mourir de rage à chaque instant... Infernale existence.

ERDELINDE, *l'interrompant.*

Bon Nixcobt, doux ami,... Vois, là-bas, ces belles fleurs couchées. Va les chercher.

NIXCOBT, *colère.*

Plaît-il?...

ERDELINDE, *insistant avec douceur.*

Bon Nixcobt, doux ami...

NIXCOBT *fait un mouvement de résistance, puis, fasciné par le regard d'Erdelinde, il obéit et s'en va en grondant.*

Je tire la ficelle, saute pantin, pantin, pantin.
(*Il choisit une fleur par Hyléol semée sur le chemin.*)

NIXCOBT, *qui a ramassé un lys.*

Oh! le beau lys, il est blanc comme un cierge, large comme un calice, majestueux comme un sceptre. (*Plaisant.*) Fragile pourtant... mais, bah! la beauté c'est fragile. (*Bouffon, se jetant à genoux en présentant le lys à Erdelinde.*) Reine! un sceptre! voilà!

VIVIANE, *riant.*

Ah! ah! qu'il est drôle!

EVELINE, *moqueuse.*

Tu vas user tes écailles aux genoux!

NIXCOBT, *se relevant, furieux.*

Au diable mon amour, au diable les rieuses! Au diable! au diable!

(*Il s'éloigne.*)

ERDELINDE

O royale fleur, en ces forêts tu n'es pas née! Mes yeux en d'autres lieux t'ont vue...

VIVIANE, EVELINE, *qui se penchent par-dessus l'épaule d'Erdelinde.*

Oh! le beau lys!

ERDELINDE

Je me souviens! Mes sœurs, lorsque pour quelques heures du joug de Nixcobt libérées, nous partons à la nuit tombée et pénétrons dans le vieux burg...

VIVIANE

Du vieux rêveur Berthold le sage...

ERDELINDE

Et que la lune en la nuit brune verse des flots de liquide argent vert.

NIXCOBT, *ironique.*

O poésie !

EVELINE

Entre les vieux troncs gris...

VIVIANE

Et sur les marbres clairs.

NIXCOBT, *même ton.*

O musique ! ô luth !

ERDELINDE

Des lys, encore des lys dans le silence emplissent, jusqu'au bord, du lait des rayons, leur calice.

NIXCOBT

Hi ! hi ! hi ! lyre et délire ! ah ! ah ! ah !

ERDELINDE, *emportée par l'amoureux souvenir, à elle :*

Et le tiède zéphir qui sur nos traces vole, les courbe et va baiser les cheveux d'Hyléol.

EVELINE, VIVIANE

Hyléol ?

NIXCOBT

Hyléol ! qu'est-ce ?

(Il revient vivement écouter.)

ERDELINDE

Qu'il est beau ! qu'il est beau ! Sa jeunesse éblouit, charme, étonne. C'est un chant d'allégresse ; c'est un claironnement de grâce et de force qui naît.

VIVIANE

L'aimerais-tu ?

ERDELINDE

Je l'aime !

NIXCOBT, *foudroyé.*

Ah !

EVELINE

T'aime-t-il ?

ERDELINDE

Je ne sais.

VIVIANE

Prends garde à Fidélaine...

EVELINE

Fidélaine est sa sœur !...

ERDELINDE

Oui, Fidélaine est belle, et pourtant dois-je craindre? S'il ne doit pas m'aimer pourquoi suis-je imprégnée des effluves de lui? Il est là *(elle presse sa poitrine)* là! (*sa tête*) dans la lumière qui luit, dans l'air que je respire, et loin — car il est loin — je le pressens tout près.

NIXCOBT, *bouffonnant maintenant sa rage* :

Mais ma laideur, à moi, a des titres, Erdelinde; je t'ai dit que je t'aime...

ERDELINDE

Je l'adore! Il est beau...

NIXCOBT

Je suis riche!

ERDELINDE

Il est jeune!

NIXCOBT

On vieillit!

ERDELINDE

Il est doux, il est bon...

NIXCOBT

Je suis fort et puissant. (*Sa rage a percé de plus en plus dans la bouffonnerie.*) Et j'éclate à la fin! Erdelinde, je t'aime! c'est le Maître qui parle, entends-tu? Je te veux! Assez du jouvenceau (*Il écume.*)

EVELINE, *se précipitant vers Nixcobt.*

Doux, Nixcobt!

(*Il esquisse un geste moins sûr.*)

VIVIANE, *même jeu.*

Gracieux, Nixcobt!

(*Il recule confus.*)

EVELINE, VIVIANE

Galant, Nixcobt!

(*Elles éclatent de rire en s'éloignant.*)

NIXCOBT

O femmes! femmes! femmes! Elles vous font mourir et se moquent de vous!

ERDELINDE

Vienne bientôt le soir, vienne l'heure bénie où je vais le revoir.

VIVIANE

Ah! Nixcobt amoureux! Voyez Nixcobt amoureux!

EVELINE

Voyez Nixcobt, voyez qu'il est gracieux!

NIXCOBT, *à lui-même.*

Danse, avorton, sur ton cœur méconnu, danse sur ton espoir! Danse, avorton, sur ton cœur, danse, danse. (*A Erdelinde, grave.*) Erdelinde, songe que doit mourir la Nixe qui s'attarde sur terre, après que l'heure d'avant minuit de sa voix de métal a déchiré la nuit. (*Montrant son cor.*) Crains d'entendre ce cor maudit qui sonnera ta perte, si tu désobéis.

ERDELINDE, *distraite.*

J'y songerai...

NIXCOBT.

Aux amoureux le temps est court! Mais moi qu'on n'aime pas et qui n'ai pas d'amour, j'ai mission de punir ceux qui tardent... Prends garde!

(*Sur le dernier mot de Nixcobt, on entend naître au loin la chanson, qui grandit et s'approche, de Fidélaine qui revient avec Hyléol.*)

Une bergère lon lon la
Une bergère lon lon la
Languissait d'amour sincère
Pour un qui ne l'aimait pas
lon lon la
Pour un qui ne l'aimait pas.

(*Pendant ce temps se produit très rapidement la scène suivante.*)

NIXCOBT, *après avoir un instant tendu l'oreille; avec un geste plus de commandement que d'invitation et de persuasion :*

On vient, rentrons!

(*Effrayées, Eveline et Viviane remontent de suite et disparaissent. Nixcobt les suit. Erdelinde remonte aussi, derrière. Chemin faisant elle tourne curieusement la tête vers le point d'où vient la voix et demeure subitement comme clouée sur place, le sein battant, les yeux fixes, visiblement émue.*

NIXCOBT *se retourne, la voit ainsi, revient vivement.*

Qu'avez-vous? On approche : ces gens vont vous surprendre.

ERDELINDE, *faisant un effort immense pour répondre à voix naturelle.*

Ce n'est rien, je vous suis.

(*Elle paraît alors marcher résolument derrière lui qui, rassuré, disparaît dans le lac. Et alors elle se dissimule dans les roseaux d'où elle va tout observer jusqu'à la fin de l'acte.*)

SCÈNE III

HYLÉOL, FIDELAINE, ERDELINDE (*cachée*).

(*Entrent alors Hyléol et Fidélaine se tenant par la main. Hyléol paraît soucieux. Fidélaine achève les dernières mesures de sa chanson.*)

FIDÉLAINE

Je chante pour te plaire, à peine tu m'écoutes. Tu te tais et tu rêves. Mon Hyléol, qu'as-tu? Tu riais tout à l'heure...

HYLÉOL, *insincère, cherchant des raisons.*

Mais... rien... ... Le jour meurt. L'ombre monte et m'enlève un peu de ma gaîté.

(*Il montre le couchant de pourpre et d'écarlate qui saigne ses derniers rayons.*

FIDÉLAINE, *qui a porté son regard vers le point indiqué par Hyléol.*

Oh ! vois... sur ce fond d'incendie et d'orgueil cet oiseau ! (*Elle va vers l'oiseau qu'elle montre, les mains tendues, les yeux au ciel.*) Qu'il est beau!

HYLEOL, *pendant ce temps, à lui-même.*

La légende m'obsède. Blanches, dit-elle... les trois sœurs sont ainsi... Qui sont-elles? — Mystère ! D'où viennent-elles? — Secret ! J'ai peur de deviner... Erdelinde serait... Et pourtant... (*Résolu.*) Ah! je veux savoir... je saurai!

FIDÉLAINE. *En suivant le vol de l'oiseau s'est tournée vers le lac, en abaissant les yeux elle le voit.*

Ah! ce lac! encore ce lac! Il me fait peur, fuyons! (*Ce disant elle court se blottir contre Hyléol.*)

HYLÉOL. *Il jette un regard intense et long de curiosité et d'inquiétude vers le lac... puis, fraternel :*

Tête folle... chère sœur!

FIDELAINE.

Ah! nous sommes bien égarés.

HYLÉOL. *Il exagère le ton plaisant pour cacher son trouble.*

Certes, le vieux château de messire Berthold notre père est loin... Mais, comme en les contes de fées, un adorable guide dont seule ta grâce est digne... le parfum de ces fleurs que tu m'avais données...

FIDELAINE, *s'apercevant seulement qu'il ne les a plus, tout de suite triste.*

Méchant, qu'en as-tu fait?

HYLÉOL. *Il l'embrasse fraternellement en riant.*

Vois, je les ai semées... elles nous montreront notre route.

FIDÉLAINE, *émerveillée.*

Cher Hyléol!

HYLÉOL

Par ce chemin fleuri, sur ces riches corolles, joyeusement marchons... et reprends ta chanson!

FIDÉLAINE, HYLEOL.

Pauvre bergère lon lon la
Pauvre bergère lon lon la
On l'a dû porter en terre
Pour un qui ne l'aimait pas
lon lon la.
Pour un qui ne l'aimait pas!

(*Pendant ce temps, Erdelinde est sortie des roseaux, les regarde partir... les suit jusqu'à l'orée du bois.*)

ERDELINDE, *revenant, très triste :*

Pourquoi faut-il que Fidélaine l'aime?

(*Elle s'enfonce dans le lac.*)

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Une vaste salle au plafond cintré d'où tombe, de place en place, la masse lourde des piliers. Sur la scène, un peu vers la droite, un de ces piliers, massif, sévère, soutenant la courbure d'une ogive. Quelques fauteuils et un bahut gothiques. Des rouets dans un coin et des escabeaux.

Au fond et aux cotés latéraux, grandes fenêtres ogivales à vitraux. Deux sont ouvertes : une dans le mur de gauche, une au fond vers la gauche.

Par celle-ci on aperçoit, dans un enfoncement fabuleux de lointains, une fuite éperdue de plaines mornes, sans relief, très tristes à l'œil et que tache seulement le point noir que font dans le recul les premiers contreforts d'une forêt.

Tout ce fond de paysage apparaît baigné dans les flots d'une brutale lueur rougeâtre qui l'éclaire sans l'égayer, surtout sans l'adoucir : sur quoi le zénith est de lapis, le ciel d'améthyste qui fond, l'horizon d'écarlate. Jeux de lumière continus. La nuit ne va pas cesser de tout enténébrer graduellement selon que décriront les personnages.

Tout à fait à gauche, le trou béant d'une galerie aux proportions vastes qui fait un coude brusque à deux ou trois mètres en retrait du décor de fond de salle.

La ténèbre s'accumule dans ce coude de galerie avant de se répandre ailleurs : c'est comme s'il suintait de l'ombre de ce coin inquiétant.

A gauche et à droite, au tout premier plan, face à face, petites portes massives, en chêne, à larges pentures.

Près de la fenêtre latérale de gauche, au lever du rideau, le vieux Berthold, dans un fauteuil de chêne, haut et mince, dont les bras, les pieds, les montants, sont des corps allongés de chimères grimaçantes, le vieux Berthold, figé dans une attitude hiératique, rêve, les yeux dans le vague, vers l'extérieur. A la fenêtre du fond, Fidélaine accoudée, vêtue de velours sombre, les cheveux nattés dans le dos, rêve aussi, mais lasse, affaissée, infiniment mélancolique,

SCÈNE PREMIÈRE

BERTHOLD, FIDÉLAINE

FIDÉLAINE

Ce couchant est sinistre comme est de loin un incendie ou l'horrible épouvante d'un colossal bûcher.

Que de sanglants rubis dans ses saphirs l'azur charrie!... Lourds brandons agités et puis torches brandies, ils vont vers la fournaise ardente et qui brasille... et le sol lui aussi rougeoie, vers d'infinis lointains. Ainsi l'avenir de ceux qui ont trop espéré! L'aridité immense de landes mornes dont la fin ne vient pas. *Et l'horizon de gloire, et de faste et de pourpre qu'ils n'atteindront jamais* (1). Quelle invincible tristesse sort de vous, plaines infinies? Votre vide angoissant m'évoque le vide de certaines vies... et je souffre à vous regarder.

BERTHOLD

La vieille terre souffre aussi, parfois, comme un cœur de vingt ans.

FIDÉLAINE

Oui, mais le cœur se brise et la terre souffre sans savoir.

BERTHOLD

Tu dis des choses de mystère et de nuit, ma Fidélaine, ce soir.

FIDÉLAINE

J'ai le cœur gros, j'ai l'âme en peine.

BERTHOLD

Mornes paroles!

FIDÉLAINE

Je pense à ceux qui aiment et que l'on n'aime pas...

BERTHOLD

Enfant, on les console...

FIDÉLAINE

Parfois! Mais il en est qu'un seul refus poignarde! ceux là...

BERTHOLD

Ceux là que Dieu les garde!

(*Court silence.*)

FIDÉLAINE

J'ai peur. Je crois qu'en l'air il flotte un grand

(1) Les parties de texte en italique n'ont pas été utilisées par le compositeur. Nous croyons devoir en publier ce qui nous paraît utile à la bonne tenue du poème. (N. de l'Edit.)

malheur, et qu'en passant il va me toucher de son aile. *En moi je sens qu'il sourd une angoisse mortelle et de fâcheux présages ont assombri mon front.*

BERTHOLD

Petite fille, laisse ces mots profonds. Qu'as-tu?

FIDÉLAINE

Je ne sais.

BERTHOLD

Ta robe en tissus d'or quelque serf malveillant l'aurait-il égarée?

FIDÉLAINE

Non.

BERTHOLD

C'est qu'alors aura *fui ta perruche adorée ou qu'aura* disparu ton grand lévrier blanc?

FIDÉLAINE

Non, père.

BERTHOLD

Perdus tes fiers faucons capuchonnés d'argent? Malade, morte peut-être, ta douce haquenée? Brisés tes bracelets, flétris tes lys charmants?

FIDÉLAINE

Il n'est rien de précis dont mon cœur se désole.

BERTHOLD

Tu ne peux souffrir pourtant par Hyléol! (*Pensif.*) Il est distrait aussi, sombre et les yeux mauvais. Il ne m'embrasse plus comme autrefois.

FIDÉLAINE, *protestant.*

Mon père!

BERTHOLD

Il se passe aujourd'hui des choses qui m'étonnent.

FIDÉLAINE, *même jeu.*

Oh! père!

BERTHOLD

Mais va vers lui quand même : il te rendra la paix, d'un regard, si tu souffres. Si l'on te veut du mal, son bras déjà viril défendra ta faiblesse. Il t'aime. Sa mère comme ta mère était bonne... il est bon... il t'aime.

FIDÉLAINE, *à elle, à part.*

Hélas! mot amer et qui blesse! Pourquoi le répéter?

BERTHOLD

Va!

FIDÉLAINE. *Elle fait un geste fataliste, mais elle obéit. A elle-même, en se dirigeant vers la porte de droite, premier plan. Avec désespérance.*

Hyléol!... *Son abandon déjà, bientôt sa cruauté!*

SCÈNE II

FIDÉLAINE, BERTHOLD, HYLÉOL

(*Au moment où Fidélaine n'a plus que quelques pas à faire, Hyléol entre par la porte vers laquelle elle allait. Son visage n'a pas la gravité annoncée : son œil brille, il est vif, joyeux, presque rayonnant... à peine s'il se contient. Il va, du reste, s'échauffer et exulter, en graduant. Pendant les premières phrases du dialogue, Berthold se lève, ferme sa fenêtre et se rassied. Hyléol embrasse fiévreusement Fidélaine vers qui il s'est précipité. Puis il presse ses mains, lui parle à elle qui, raidie, absente, martyrisée, héroïque, écoute et, avec effort, de temps en temps répond.*)

HYLÉOL

Ah! que je t'embrasse encore, petite sœur chérie : je suis heureux, heureux! Hier, j'ignorais encore l'adorable douleur de ce feu qui dévore et qui...

FIDÉLAINE

Qu'as-tu?

HYLÉOL, *autre ton.*

Tu m'aimes, n'est-ce pas, Fidélaine, ainsi que doit aimer une petite sœur?

FIDÉLAINE, *frissonnant.*

Je ne sais pas... (*Il l'interrompt d'un geste de surprise qu'elle coupe en ajoutant, avec tout son cœur.*) Je t'aime? Pourquoi?

HYLÉOL

Je veux te confier le secret de mon cœur.

FIDÉLAINE, *avec un regard navré vers le ciel.*

A moi! encore!

HYLÉOL

Sœurette, oui, je l'adore!

FIDÉLAINE

Qui?

HYLÉOL

Elle! La pure entre les pures, la belle entre les belles, Erdelinde aux grands yeux sombres comme la nuit et bleus comme les cieux. Une blancheur qui passe... que sais-je... Un rayon qui pâlit, à l'aube, dans la neige. Je la veux, j'ai besoin de baiser follement l'albâtre de ses mains, le marbre de son front, les perles de sa bouche. (*Il s'exalte.*) Elle est là. (*Il presse à deux mains sa poitrine.*) Je la sens avec des joies farouches, qui marche dans mon cœur de son pas nonchalant.

FIDÉLAINE, *à part, avec un effroi mêlé de stupeur.*

Erdelinde!

HYLÉOL

Elle m'aime! elle m'aime! Quand elle a chanté hier, je l'ai lu dans ses yeux... j'en suis sûr!

FIDÉLAINE, *clouée sur place.*

Ah!

HYLÉOL

Tu penses à la légende? (*Raisonnant.*) Moi aussi, j'ai eu peur... le Lac et ses esprits... les trois sœurs en sont-elles?... Il faut savoir : je saurai, dès ce soir... Je saurai — tout à l'heure! (*Rasséréné, il redevient lyrique.*) Mais ce sera la fête alors de la vie triomphante, l'amour éclot, l'amour en fleur; la joie intense et débordante, le ciel à Dieu ravi qui tiendra dans mon cœur.

BERTHOLD, *que le bruit a distrait de sa rêverie, se tournant à demi vers Hyléol.*

Quelle exubérance! Que te survient-il donc?

HYLÉOL, *allant vivement vers lui*

O père, du bonheur!

SCÈNE III

HYLÉOL, BERTHOLD

(*Pendant la dernière tirade d'Hyléol, les larmes de Fidélaine ont coulé de ses yeux lentement, claires et silencieuses, tragiques aussi, venues d'une source profonde tellement qu'on ne la voit pas palpiter. Maintenant elle étouffe et elle fuit par la droite, avec le long sanglot de son cœur qui se brise. Au bruit, Hyléol se retourne vivement, veut revenir sur ses pas.*)

HYLÉOL

Mais Fidélaine pleure!

BERTHOLD, *l'arrêtant du geste.*

Laisse, enfant. La solitude est douce au cœur désespéré qui tout à coup se fend.

HYLÉOL

Qu'a-t-elle?

BERTHOLD

Je ne sais. Aime-la. Elle est bonne. Quand je ne serai plus, elle n'aura personne que toi pour la défendre et que toi pour l'aimer! Elle aime tant son frère. Son petit cœur de vierge en est tout embaumé. C'est un ange, Hyléol, un ange tutélaire.

HYLÉOL, *avec un reproche muet dans tout l'être, une protestation indignée dans le geste et la voix.*

Oh! père!

(*Un silence. — Hyléol est allé lentement vers la fenêtre du fond, absorbé, inquiété vaguement tout à coup, rembruni, sous le coup d'un malaise, étonné par le sanglot de Fidélaine, contristé par les paroles du vieillard.*)

BERTHOLD

La nuit vient-elle? Dis-moi.

HYLÉOL

Le couchant brûle encore, mais le soleil a fui; le jour blessé chancelle et pas à pas recule devant l'ombre qui rampe et précède la nuit : c'est le mo-

ment douteux du terne crépuscule... *Au loin l'astre a sombré et sa clarté le suit.*

BERTHOLD

On n'y voit presque plus.

HYLÉOL, *redescendant.*

C'est vrai.

(*Au dehors, une cloche sonne huit coups.*)

BERTHOLD

Quelle est l'heure qui sonne?

HYLEOL, *redescendant encore.*

Huit heures.

BERTHOLD.

Il faisait jour encore hier, à pareille heure... le temps me paraît long... tout m'étonne aujourd'hui.

HYLÉOL, *au premier plan droit.*

S'il allait soupçonner que j'ai retardé l'heure! Mais non, le vieux sonneur m'aime, il garde le secret, il veille dans la tour... Ah! je suis inquiet... et je voudrais déjà voir ici Erdelinde... mon cœur se serre, j'hésiste. *(Se redressant.)* Non, non!

(*Pendant l'aparté d'Hyléol, Fidélaine traverse la scène au fond, en silence, douloureuse, automatique, écrasée sous le faix de sa peine, gracieuse encore pourtant, telle une ombre qui glisse. Elle s'enfonce dans le couloir cintré, allant au-devant des fileuses. Comme elle disparaît* :)

BERTHOLD

Je grelotte. Qu'y a-t-il? Pourvu que viennent vite les fileuses : elles sont un peu de joie qui me visite.

SCÈNE IV

BERTHOLD, HYLÉOL, LE PREMIER SERVITEUR.

(*A ce moment un serviteur effaré arrive précipitamment, par une des petites portes. A Hyléol, vivement.*)

LE PREMIER SERVITEUR

Seigneur, là, dans la tour, une lueur s'agite.

HYLÉOL

Eh bien?

LE PREMIER SERVITEUR

Et l'on entend gronder des rumeurs insolites.
(Hyléol sort rapidement suivi du serviteur.)

SCÈNE V

BERTHOLD, LE VIEUX SERVITEUR, DES SERVANTES.

(*Des servantes entrent, qui viennent préparer rouets et escabeaux qu'elles mettent en place. Une d'elles apporte deux premiers flambeaux qui jettent un demi-jour douteux. Pendant ce travail on entend au lointain l'appel bizarre d'une corne rustique.*)

BERTHOLD. *Il écoute.*

La corne du berger...
(*Des bruits de clochettes, un grelotis de sonnailles, un martellement discret de pieds léger sur la terre molle.*)

BERTHOLD

Le bruit de ses troupeaux... Ils rentrent bien tôt aujourd'hui. *(Pendant qu'il prononce ces paroles, on entend très loin, très loin... n'est-ce pas une illusion? — si loin que c'est peut-être un rêve — un cor très triste sonnant perdu dans la forêt. En sursaut.)* Un cor! mais c'est un songe, un ironique écho! Qui sonnerait du cor, ici, dans mes domaines? (*Le cor semble encore s'éloigner et devenir plus triste. On dirait une voix déchirante qui meurt, qui s'éplore, qui se plaint.*

A un vieux serviteur qui apporte des flambeaux.)

Entendez-vous là-bas?... c'est comme une âme en peine, ce cor.

LE VIEUX SERVITEUR. *Il écoute, fait un signe de dénégation étonnée.*

Non!
(*Un appel plus clair, ainsi une menace, une colère, mais court... comme si une bouffée de vent l'apportait.*)

BERTHOLD

Encore!... écoutez bien.

(*Le cor se tait.*)

LE VIEUX SERVITEUR, *après avoir tendu l'oreille.*

Seigneur, je n'entends rien! rien! (*Exit.*)

SCÈNE VI

BERTHOLD, LES FILEUSES,
puis ERDELINDE, VIVIANE, ÉVELINE.

(*Le vieux serviteur s'est retiré. Les fileuses arrivent en groupes par le fond. Fidélaine ne les accompagne pas. Elles s'installent pendant que Berthold tend à son tour l'oreille, de nouveau, mais en vain.*)

BERTHOLD

Ai-je rêvé? peut-être...

PREMIÈRE FILEUSE, *s'installant.*

Qu'a notre maître?

BERTHOLD, *à lui.*

Je suis si vieux, si vieux.

DEUXIÈME FILEUSE

Il paraît soucieux.

TROISIÈME FILEUSE

Sans doute, il n'est pas seul.

DEUXIÈME FILEUSE

Oui, je me sens inquiète.

QUATRIÈME FILEUSE, *entrant.*

Qu'avez-vous? Moi aussi!

CINQUIÈME FILEUSE

Moi je suis très peureuse.

SIXIÈME FILEUSE, *arrivant*

Le ciel était bien rouge aujourd'hui.

PREMIÈRE FILEUSE

Jamais je ne l'ai vu ainsi.

TROISIÈME FILEUSE

On eût dit qu'il pleuvait du sang dans les nuages.

DEUXIÈME FILEUSE

Les vieux disaient : « fâcheux présage ! »

QUATRIÈME FILEUSE

Je suis aussi peureuse.

SIXIÈME FILEUSE

Je ne vois pas venir les trois blanches fileuses.

DEUXIÈME FILEUSE

On est moins apeuré sitôt qu'elles sont là !

PREMIÈRE ET TROISIÈME FILEUSES

Je crois savoir quelqu'un pour qui c'est de la joie.

DEUXIÈME ET QUATRIÈME FILEUSES

Oui, oui, le bel Hyléol.

CINQUIÈME ET SIXIÈME FILEUSES

Vous avez remarqué?

PREMIÈRE ET TROISIÈME FILEUSES

Elle a dit oui de suite quand il l'a fait chanter.

DEUXIÈME ET QUATRIÈME FILEUSES

« Elle » c'est Erdelinde.

LES AUTRES FILEUSES, *riant.*

Ah ! ah ! ah !

(*On entend le veilleur de nuit : sa voix grandit, grandit, passe et décroît. Les fileuses se sont tues. Une fileuse ouvre la fenêtre et écoute. Pendant ce silence, occupé par la voix monotone du veilleur invisible, on voit les trois sœurs descendre un escalier de rêve, apparu subitement au fond* (*coude*) *de la nef-couloir de gauche. Elles arrivent, irréelles, surnaturellement blanches, dans l'obscure mi-clarté du fond, visibles au seul public. L'escalier disparaît dès qu'elles atteignent la salle.*)

LE VEILLEUR, *au dehors.*

Le jour a fui
L'ombre m'escorte,
Fermez vos portes
Voici la nuit.

PREMIÈRE FILEUSE

C'est le veilleur de nuit.

PREMIÈRE ET DEUXIÈME FILEUSES

Bientôt elles viendront.

TROISIÈME ET QUATRIÈME FILEUSES

Elles viendront.

SIXIÈME FILEUSE

Attendons.

CINQUIÈME FILEUSE

Attendons.

(*On entend des bruissements étranges, de mélodieux murmures, d'imprécises modulations. Confus ces mots arrivent :*)

Prenez garde aux esprits des eaux
Que cache le soir le mouvant rideau des roseaux !

(*Les trois sœurs entrent. Les bruits cessent. Elles saluent silencieusement avec grâce et respect, le vieux Berthold, et vont s'asseoir.*)

BERTHOLD, *au fur et à mesure de leur passage les nomme.*

Viviane, Erdelinde, Eveline avec le plus de grâce laquelle de ces fleurs vers le vieux tronc s'incline?

(*Il cède à quelque rêve intérieur que ses yeux, dans le vague, poursuivent. Il y a un silence pendant lequel on n'entend plus que le roulement velouté des rouets, le frôlis frêle des fuseaux et, dehors, dispersée par l'éloignement, faiblie, lente dans la paix nocturne, la mélopée du couvre-feu.*)

Fermez vos portes
Car il fait nuit.

PREMIÈRE FILEUSE, *à la deuxième, rompant le sonore silence de la grande salle aux sourds échos.*

Voyez comme la laine sous leurs doigts s'assouplit.

DEUXIÈME FILEUSE

On dirait qu'elle vit et qu'elle les caresse.

TROISIÈME FILEUSE

Elles ont, au travail, des gestes de tendresse.

SIXIÈME FILEUSE

Leurs fuseaux sont plus fins, voyez, et plus jolis.

CINQUIÈME FILEUSE, *à Viviane.*

Ne chanterez-vous point quelque chose?

DEUXIÈME FILEUSE

Vos chants sont toujours neufs.

PREMIÈRE FILEUSE

Et vos airs inconnus.

VIVIANE, *désignant Eveline.*

Eveline peut-être...

EVELINE

Mais, j'ai chanté hier.

VIVIANE

Moi j'ai dansé. (*Aux fileuses.*) Votre tour est venu.

TROISIÈME FILEUSE

Nous n'avons pas votre art. Prions donc Erdelinde.

(*Erdelinde se penche vers son travail qu'elle feint d'examiner attentivement. Toutes les fileuses se tournent vers elle.*)

TOUTES, *en brouhaha.*

Chantez, chantez, chantez, chantez.

SCÈNE VII

LES MÊMES, *plus* HYLÉOL

(*Pendant ce temps Hyléol entre.*)

HYLÉOL

Le vieux sonneur dormait; vaine alerte, vaine peur.

(*Il aperçoit Erdelinde qui vient de lever les yeux et l'aperçoit aussi. Ils échangent un long regard chargé d'amour. Toutes les fileuses tournent la tête vers l'arrivant.*)

TROISIÈME FILEUSE

Seigneur, la veillée monotone s'allonge au fil trop lent de l'heure... Erdelinde ne veut pas chanter : intercédez !

PREMIÈRE, DEUXIÈME ET SIXIÈME FILEUSES

Intercédez.

TOUTES

Intercédez, intercédez.

HYLÉOL

Vous dont la voix est fraîche plus que l'eau d'une source qui suinte goutte à goutte sous roche et prend sa course, *eau de cristal* limpide dans un écrin de mousse, vous chez qui tout est charme et beauté, chantez.

LES FILEUSES

Chantez, chantez.

(*Erdelinde esquisse un geste qui récuse. Hyléol supplie Erdelinde du geste.*)

ERDELINDE

Soit, si vous le voulez!

(*Tous se préparent à l'écouter, sauf Berthold, perdu dans son rêve. Hyléol s'assied un peu à l'écart, au premier plan, la dévorant des yeux. Elle va chanter comme pour lui seul, le regardant avidement — quand elle ose « regarder ».*)

ERDELINDE, *chantant.*

Il est sous les eaux profondes,
Parmi de glauques reflets,
De mystérieux palais
Qu'habitent d'étranges mondes.

(*Rumeurs.*)

Beaux castels adamantins
D'azur, d'or et d'émeraude,
Où le nain Nixcobt qui rôde
Fait et défait les destins.

(*Un bref sanglot de cor au lointain hoquète. Puis, le silence.*)

ERDELINDE, *à ses sœurs.*

J'ai cru là-bas entendre, mes sœurs, un cor.

(*Eveline et Viviane se consultent des yeux.*)

EVELINE

Moi non.

VIVIANE, *qu'Erdelinde interroge du regard.*

Moi non plus.

HYLÉOL, *étranger au court colloque, amoureusement.*

Chantez! Votre voix tendre a l'éclat de l'airain, la pureté de l'or.

LES FILEUSES

Chantez, chantez encore.

ERDELINDE, *chantant.*

C'est l'empire des Ondines
Qui, pour charmer les cœurs, ont
De mélodiques chansons
Sur leurs lèvres purpurines.

(*Rumeurs.*)

Mais l'homme aux brèves amours,
Qui d'aimer une a l'audace,
Leur appartient, quoi qu'il fasse,
Jusqu'à la fin de ses jours.

(*Le cor jette un nouveau — un seul — cri de détresse, cu de colère, dans le gouffre de la nuit.*)

HYLÉOL, *que le chant prophétique rend anxieux.*

Ah !... chante encore, encore.

LES FILEUSES

Chante!

ERDELINDE, *inquiète, à ses sœurs.*

Entendez-vous ce cor?

VIVIANE

Ma sœur, vous m'effrayez, l'heure n'a pas sonné.

EVELINE

Je n'ai rien entendu.

TROISIÈME FILEUSE

Pourquoi vous mettre en peine? Quelque chasseur sans doute en la forêt lointaine sonne...

PREMIÈRE FILEUSE

Et le vent jusqu'ici égrène des accords.

HYLÉOL, *pressant, suppliant.*

Ah! chante encore, chante encore, Erdelinde, encore.

LES FILEUSES

Chante encore!

(*Elle est troublée, émue, elle paraît hésiter : tout Hyléol supplie, elle le regarde, elle va céder, elle cède.*)

ERDELINDE

Par le nocturne mystère,
D'entre les blancs nénuphars,
Sous la lune aux blonds regards,
Elles viennent sur la terre.

(*Rumeurs.*)

Mais — hélas! tel est le Sort! —
Celle qui dans sa demeure
Ne rentrerait point à l'heure,
Périrait de malemort.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, *plus* FIDÉLAINE

(*A l'avant-dernier vers, Fidélaine entre silencieusement, sans être remarquée, par la petite porte du premier plan à gauche. Sur le mot « l'heure » éclate sur une cloche aux vibrations fantastiques et voilées le premier coup de onze heures. Et le cor aussitôt reprend, impérieux, brutal, rauque, sinistre, apeurant et moins loin.*)

TROISIÈME FILEUSE

Déjà l'heure qui sonne.

VIVIANE, *terrifiée.*

Ah! cette fois, j'ai entendu : le cor maudit résonne!

TROISIÈME FILEUSE, *en même temps que Viviane, frappée elle aussi par l'étrangeté du son.*

Triste voix dans la lande!

EVELINE

Ma terreur est grande, fuyons, fuyons.

(*Elles fuient précipitamment, au moment où sonne le dernier coup de onze heures, extraordinaire et funèbre.*)

HYLÉOL, *frappé de stupeur.*

Malheureux, qu'ai-je fait? qu'ai-je fait? (*Comme se réveillant, agissant tout à coup, mû par une force secrète.*) Erdelinde! Erdelinde!

(*Il court vers le fond pour la suivre.*)

FIDÉLAINE. *Elle s'est précipitée et lui barre la route.*

Hyléol, n'y va pas!

HYLÉOL, *doucement impérieux.*

Pourquoi? Laisse!

FIDÉLAINE

Je t'en supplie, j'ai peur!

HYLÉOL, *moins doux.*

Laisse, ma sœur.

FIDÉLAINE

O Hyléol, j'ai peur, j'ai peur. Vois mes larmes, ma douleur; reste, reste, je ne veux pas, je ne veux pas. Je t'aime!

HYLÉOL, *énervé.*

Fidélaine, le temps presse. Laisse-moi.

FIDÉLAINE. *Elle l'enlace.*

Ah! tu ne comprends donc pas quand je dis que je t'aime? Mais tu ne vois donc pas que tu marches sur mon cœur, que tu le piétines et le blesses? Que le malheur est là, dans l'inconnu guettant, qu'il ne faut pas partir, qu'il t'attend, que je t'aime... tu me tortures!!

HYLÉOL, *vibrant, trépidant, tâchant de se dégager.*

Folle! folle créature!

(*Il la maîtrise presque.*)

FIDÉLAINE, *qui se sent vaincue.*

Hyléol! Je t'aime, je t'aime! Hyléol! Hyléol!

(*Il la meurtrit.*)

HYLÉOL, *fou.*

Folle, folle, laisse-moi, assez, laisse-moi passer! (*Il la repousse brutalement et fuit. Elle tombe à genoux, ployée. On entend dans le couloir la voix d'Hyléol.*) Erdelinde!

(*Au moment où il sort, entrent qui à droite, qui à gauche, deux serviteurs, l'air épouvanté, qui s'abordent vivement.*)

PREMIER SERVITEUR

Le sonneur! le sonneur!

DEUXIÈME SERVITEUR, *même ton : on voit qu'il sait déjà.*

Malheur, malheur, venez, malheur! (*Ils fuyent par où est sorti Hyléol. Comme on a entendu « Erdelinde », on entend qu'ils crient.*) Malheur!

(*Pendant ce temps, le vieux Berthold que la lutte a réveillé tend les bras à Fidélaine venue chancelante vers lui et la tient dans ses bras, très grand près d'elle petite. Il presse la tête blonde croulée sur sa poitrine.*)

BERTHOLD, *avec une immense pitié.*

Pauvre petit cœur mort sur mon vieux cœur glacé!

(*Toutes les fileuses, effrayées, se sont jetées à genoux et prient.*)

RIDEAU.

(*A suivre.*) HONORÉ LEJEUNE.

POÈMES

Amour présomptueux

Au souffle du serment doux comme une prière,
D'un baiser et d'un pleur Amour fut enfanté.
Et voici qu'il s'éveille inquiet et hanté
Du désir ingénu d'affronter la Lumière.

Erato tentatrice, Euterpe et Polymnie
Invitent Cupidon aux jeux olympiens.
Mais l'enfant indompté confond tous les liens
Que les Arts ont tendus pour guider son génie.

Obscur Génie enclos dans l'âme exubérante
S'essayant sur la lyre en accords imprévus!...
L'enfant veut se saisir des rêves entrevus,
Qui passent dédaigneux dans l'ardeur ambiante.

La Raison engloutit dans son orbe la tête
Du ravisseur naïf qui se cabre d'effroi
— Pour les Muses trop faible et trop grand pour sa Foi —
Dans le ricanement d'Apollon Musagète.

Léthargie.

Pourquoi ton nom meurt-il au seuil de mon sommeil?
Pourquoi ma lèvre ardente, attardée au murmure
Des lettres s'égrenant sur mon souffle en éveil,
S'immobilise-t-elle en un froid de posture

Dès que l'ombre cruelle a voilé mes deux yeux?
Je souffre de l'oubli où m'étend ma faiblesse,
Quand, reculant toujours le moment des adieux,
Le sommeil me ravit la dernière caresse
Que ton âme ébauchait pour le baiser du soir.
La colombe éthérée avivant notre joie
De son aile nerveuse, enrubanne de noir
Sa robe diaphane, où le néant rudoie
Les rêves diaprés que notre amour a peints.
L'oiseau s'évanouit jusqu'à l'aube prochaine,
Et mes sens inactifs dans les serments éteints,
Se rivent pour la nuit à l'ombre de la chaîne
Que nous ne tresserons plus au jour du trépas.
Oh! ce jour redouté de notre adieu suprême!
Cet instant déjà prêt que le destin frappa
Où jamais, jamais plus, je ne dirai : « Je t'aime! »...

Vers la mort...

Ami! le jour naissant éclaira nos deux vies,
La même entrave d'or ceignit nos fronts unis,
Et nos cœurs se berçaient aux tendres harmonies
Qui montaient dans l'espace en accords infinis.

Puis Midi triomphant élargit notre rêve.
Le son doux et craintif prend des éclats d'airain,
Et la force du beau nous tenaille sans trêve;
Enivrés, nous souffrons en nous serrant la main.

Mais le soir va descendre, et la vision s'achève.
La mort clôt nos regards de son large bandeau.
A son souffle narquois, brisons-là notre rêve
Et marchons séparés dans la nuit du Tombeau.

EXHUMATION

J'exhume de l'oubli les anciennes chansons,
Les madrigaux offerts aux yeux de quelques belles,
Quand Amour était fol, et qu'en toutes saisons
Il sautillait vainqueur dans les rimes rebelles.

Des vers enguirlandés s'échappent les senteurs.
L'Ame s'en est allée. Et les soupirs d'ivresse,
Les rires extasiés, les triomphes de fleurs,
S'écroulent maintenant en banale détresse.

Un amour plus vibrant encercle mes pensées,
L'ancien tissu de fleurs devient tissu d'efforts;
C'en est fait des fadeurs galamment versifiées.
L'Amour surgit puissant, plus fort entre les forts.

Puisque, mon cher amour, votre désir était
De connaître les vers chantés à d'autres femmes,
Ranimez pour un jour cette voix qui se tait,
Avec elle suivez le crescendo des gammes.

PAUL MÉLOTTE.

LA VANITÉ QUI MORD

Mlle Françoise Dupré, docteur en médecine et chirurgie, à M. Guyon-Forel, chef de service à l'hôpital Saint-Jean.

Bruxelles, 16 novembre 1906.

J'espère, Monsieur, qu'il n'est point opposé à la bienséance, qu'une doctoresse de tout petit talent veuille approcher le docteur de grand talent que vous êtes. Le hasard eût-il interverti les mérites qui nous ont échu, je trouverais de bon usage que vous en usiez envers moi comme aujourd'hui j'en use avec vous. Sans donc le moindre embarras, je vous exprime le désir que dans une prochaine entrevue vous veuillez bien lever certains de mes doutes sur un travail d'obstétrique dont votre science percera les obscurités avec plus de certitude que ne m'en vaudrait un long mois d'efforts.

Pour une aide dont je ne doute point, je vous remercie d'avance, avec une vivacité qui se mesure à mon estime.

FRANÇOISE DUPRÉ.

* * *

Mlle Françoise Dupré au docteur Guyon-Forel.

30 décembre 1906.

Je vous envoie tout chaud, mon aimable confrère, en hommage pour votre inestimable contribution, ce rapport couronné par l'Académie de médecine, qui m'a déjà valu d'être rageusement débinée dans le monde médical. Serait-ce l'aube de la notoriété?... Je n'en ai pas tout à fait l'espoir.

Entre nous, dites-moi, franc comme l'or, docteur, croyez-vous que je sois jamais une grande chirurgienne, quelqu'un de très élevé dans les sociétés savantes, les académies, les hôpitaux? A cause de

votre diable de bon air de brave homme, j'ose vous avouer que, moi, je ne le crois pas... C'est drôle une femme!... ça part, ça s'emballe un beau jour sur la queue d'une idée, ça jette feu et flammes, et puis... pstt... un tout petit obstacle et c'est par terre. Une grande passion, à la bonne heure, voilà un roc! l'instint aussi. Mais un idéal professionnel. une claire et sèche idée, tenir cela à bras tendus, c'est un héroïsme dont j'ai quelque raison de croire que la femme n'est pas continuement susceptible. Il ne m'échappe point que mon goût médical ne me vient pas des profondeurs de ma mission elle-même, qu'elle s'illumine seulement de quelques rayons d'un foyer latéral. Je ne me sentirai d'âme d'un vrai médecin que le jour où je pourrai dire comme vous : « mes plus belles heures sont mes heures d'hôpital. »

En attendant j'ai la frousse... y a pas... Je tremble comme une mazette... Toucher à cette satanée machine humaine, il n'est pas possible, voyons, que vous réfléchissiez chaque fois à quel point c'est insensé, inouï, formidable! Quand, parfois, en un seul jour il vous arrive d'opérer cette étonnante résection de l'estomac, d'amputer, d enlever l'appendice, que vous accomplissez trois ou quatre opérations considérables coup sur coup, faut-il que vous ayez le diable au corps! Le mâtin d'admirable praticien, va! Et quel n'est pas votre bonheur! Venu sans doute de votre tranquillité. Parfois je me dis : « Cette simplicité est-ce que, vraiment, c'est si difficile? toute l'affaire n'est-elle point de n'y pas songer? » Le malheur, c'est que j'y pense toujours. Quand mon bistouri s'apprête à séparer en deux cette peau au milieu de laquelle je sais que la chair sanglante, la chose atroce, va jaillir... je sens un torrent glacé qui coule dans mes veines!...

Et puis, bah! il faudra bien que je m'y fasse. Vous m'avez dit que j'avais du talent, c'est bien, j'en aurai... Encore de l'à côté, hein?

Tenez, voici précisément une occasion de m'y aider, j'ai sous la main une lamentable petite femme. Son aventure est banale; vous en retrouverez les épisodes : coups, surmenage, privations, plaies véné-

riennes, toute la lyre, quoi! quand vous verrez son corps, nu, sur la table. Cette chair est si près de la mort que j'ai peur d'y toucher.

Voulez vous me guider? je vous attends demain, 8, impasse du Géranium, à 2 heures. N'y manquez pas, ce serait au désavantage de notre amitié naissante.

FRANÇOISE DUPRÉ.

*
* *

Mlle Françoise Dupré au docteur Guyon-Forel.

2 février 1907.

Quelle idée! qui? moi! qu'admiratrice au point où je le suis de votre talent, n'en ayant point trouvé parmi vos confrères un seul qui vous égalât par la sûreté de votre science et même par l'aimable bonhomie de vos manières, j'aie cherché à vous couvrir de ridicule! Mais c'est fou! Des mots qui ont dévié peut-être, quelques expressions incertaines qui sont aisément tout ce qu'on veut qu'elles soient, ont seules pu faire tout ce mal.

Pour que vous n'en gardiez nul grief, que je redouterais d'autant plus que mon intérêt pour vous est plus amical, souffrez que je rétablisse en ses termes exacts le portrait dont un jeu fut l'occasion que je regrette.

« Briséas, ai-je dit, roule tout gras, tout gros, tout rond, tout petit, jurant, grondant, riant, clamant un éternel contentement de la vie, des choses, de l'hôpital, de la clinique, des malades et de lui-même; sans cesse il agit, lacère, taillade, retape les anatomies, et aïe donc! ajoute ici, retranche là, ohé! ohé!... son scalpel passionné et fécond est sans repos... sacredieu! que la vie est bonne... il a excellent caractère. Qu'est cela? un souci?... Il souffle dessus... tuttu... n'y en a plus... Qui a dit que le monde est grand? Mais non, le monde est petit : c'est l'hôpital. De la pince au scalpel la vie est simple, monotone, unie comme une bande antiseptique. On y a d'excellents amis : le bistouri, les instruments d'acier, les fils;

et pes souvenirs : les opérations. Pour celles-ci la vanité de Briséas court toujours à cent mètres au delà des éloges les plus vifs. Hors de là il n'aime que lui et désire toutes les femmes. Mais pas d'amour. L'amour est un abîme où risquerait de disparaître son moi qui est essentiel, n'est-ce pas? à l'ordre des choses universelles. Munificent et généreux, vous ne résisterez pas, vous verrez, à ce bloc de bénévolence charmante, à cette bonté immense et facile où vont se perdre toutes les animosités comme dans un lac de mansuétude. »

Et voilà tout. Y a-t-il là de quoi fouetter un chat? Convenez, docteur, que j'ai éprouvé d'une façon bien cruelle qu'il est dangereux de se servir de ces méchants mots qui ont deux visages; l'un de lumière, l'autre d'ombre.

Oserais-je me flatter qu'il suffira pour ramener un rayon de soleil dans nos rapports que, plus elle semble avoir été menacée, plus vive soit la sympathie qui m'entraîne vers vous?

FRANÇOISE DUPRÉ.

* * *

Mlle Françoise Dupré au docteur Guyon-Forel.

15 février 1907.

Hola! docteur, quelles manières! à bas les pattes, vilain brutal! Mâtin, être votre maîtresse! Mais c'est un rien. Eh! bien, j'aime mieux vous le dire tout de suite, et une fois pour toutes, hein? je ne la serai jamais, jamais, jamais! Sapristi non!

D'abord, je ne suis pas venue chez vous pour cela. J'y suis venue, attirée par votre rayonnement professionnel, et j'y suis retournée, charmée par votre air de brave homme. En v'là un air qui mentait! Enfin, passons. Quand vous m'avez professé que vous trouviez très légitime que les femmes eussent une vie morale et intellectuelle semblable à celle des hommes, je me suis dit tout de suite : « Ça, ce n'est pas une bête! » Ensuite, j'ai vu plus loin. Vous êtes un homme calé, pondéré, avec cet admirable calme où

vous plongez jusqu'aux coudes et qui ne me monte pas moi à la cheville ; d'autre part, mon esprit recèle mille secrets féminins inconnus du vôtre et tout naturellement j'en suis venue à croire qu'il nous serait profitable et non sans douceur de trottiner ensemble dans la profession. Mais vous avez tout dérangé par vos galantes entreprises. Je ne vous le pardonnerai jamais.

Alors, sérieusement, vous avez cru que je deviendrais la maîtresse d'un homme qui avoue son horreur du mariage et sa convoitise de toutes les femmes, toutes sans exception? Je me demande où vous avez bien pu me trouver des raisons pour m'engager dans une aventure aussi peu alliciante? Subir l'amant pour conquérir l'ami? C'est un peu cher. D'ailleurs, sait-on jamais où s'arrête l'âme des femmes? Le caprice dont vous prenez la peine de vouloir m'honorer, peut n'être d'aucun danger pour les femmes dont les sens sont plus aisément charmés que leur âme, mais il se pourrait bien que la mienne fût perpétuellement remplie de ce qui ne vous eût, vous, que passagèrement affecté. Je serais ce qu'on peut imaginer de plus charmant, que, si j'en concevais plus l'espoir de vous charmer, je n'oserais, après votre aveu, compter davantage sur le bonheur de vous garder.

D'une part donc, la désapprobation d'une petite ville qui réprouve la facilité des mœurs féminines à l'égal de ce qu'elle l'admire chez l'homme, d'autre part, le chagrin de ne vous avoir su rendre constant, ne m'accordez-vous pas que c'est payer bien cher l'honneur d'être l'objet d'une fantaisie qui ne me laisserait que la honte et le désavantage de m'y être soumise? A quoi bon ce sacrifice? J'ai lu dans un auteur, qui devait être bon, que nous ne récompensons jamais que les sacrifices que nous méritons qui nous soient faits, et je vous avouerai, si toutefois je l'ose, que je craindrais celui-ci plus grand que l'étendue de votre gratitude.

Allons, allons, voyons, docteur, vous êtes né pour être un brave homme, soyez-le donc, sapristi ! travaillez de 8 heures du matin à 10 heures du soir,

entretenez des filles à grand frais, si vous ne pouvez pas faire autrement, mais, de grâce, laissez les honnêtes femmes en paix, et s'il s'en trouve, par hasard, encore une sur votre passage qui semble vouloir bien être votre camarade, trouvez en cette leçon la force de lui marquer plus de respect que je n'ai eu jusqu'ici l'honneur d'en obtenir de vous.

Votre promptitude à comprendre votre erreur, car vous n'en meniez pas large, hier, non moins que la franchise avec laquelle vous avez bien voulu m'exposer le peu qu'une femme a le droit de vous distraire de votre profession me portent, docteur, en dépit de tout ce que la fierté de mon âme, doit me suggérer contre votre procédé, à une certaine indulgence. Tenez, redevenez un honnête cœur, et je ne demande pas mieux que de retourner à vous. En vérité, je suis trop bonne.

Je m'arrête, car si je vous écrivais davantage, je risquerais de l'être moins, et je voudrais bien que cela n'arrivât pas.

A demain, au chevet de notre pauvre malade dont j'ai eu ce matin des nouvelles qui m'alarment.

Adieu, vil séducteur.

FRANÇOISE DUPRÉ.

* * *

Mlle Françoise Dupré au docteur Guyon-Forel.

2 mars 1907.

Où prenez-vous, docteur, que je sois jolie? C'est en toute franchise ce que je ne crois pas, et sur quoi les hommages des hommes n'ont guère, jusqu'à présent, pris la peine de me rassurer. Vous avez peur de moi! Vous craignez de glisser de l'amitié à l'amour! Quelle folie! Ne faites-vous donc pas de votre cœur tout ce que vous en voulez faire? Et cette femme que vous aimiez si éperdument qu'il ne vous était pas possible de vous en séparer pendant un jour, et que vous avez « plaquée » m'avez-vous dit, au bout de trois mois, précisément parce que vous l'aimiez trop, que vous n'étiez plus *vous* — ce fameux moi! — que

vous étiez *elle*. Hein? vous l'avez oubliée, celle-là? Moi pas. Voyons, vous savez bien que votre qualité d'âme n'a pas à redouter l'amour-passion, et que la passante fantaisie qui m'en semble plutôt être l'essence même, n'exige point une aussi rigoureuse circonspection. L'une vient, l'autre s'en va... et leurs ombres successives ne laissent guère sur votre cœur que des traces aussi légères que promptes à s'effacer.

Le joli motif pour se refuser à me voir! Bon sang de bon Dieu! quelle frousse! Et s'il ne me plaît pas à moi de me brouiller?...

Savez-vous vous-même, d'ailleurs, tout ce que vous perdez en refusant mon amitié? Vous êtes un grand docteur, c'est entendu... un chirurgien considérable, étonnant! mais oui! mais oui!.. et cependant êtes-vous aussi sûrement ce que dans un siècle plus idéaliste on appelait, y comprenant communément toutes les grandeurs morales et toutes les grâces de l'esprit, un honnête homme? Là, là... ne vous tâchez pas, je m'explique...

Je vous crois bon, docteur, et certes mon cœur est touché de la bonté humaine, mais, en vérité, c'est souvent moins la sincérité de cette bonté qui va jusqu'à notre âme que la manière dont on l'exprime et les grâces qu'on y met. C'est précisément ici qu'une simple âme de femme donnerait à la vôtre, sans que proprement elle pût s'en apercevoir, certaines grâces qui, jusqu'à ce jour, lui sont demeurées inconnues.

Je n'ai point de honte de vous avouer que mon esprit est chétif à côté du vôtre, mais comme cependant il connaît des merveilles que celui-ci ignore! Il a pénétré dans des royaumes enchantés où il se plairait à vous guider. Ce sont des paysages aux tranquilles lignes pures où l'âme des hommes déjà mûris peu goûter la joie des haltes sous une douce pénombre ardente. En chemin nul ennui, car l'amitié connaît des sortilèges; sans la troubler, elle remplit l'âme d'une douce disposition heureuse et la pénètre de cette confiance ravissante par qui l'on ose tout se dire. Ne vous serait-elle pas particulièrement propice, la tendresse qui vous susciterait dans une profession

où plus aisément qu'ailleurs s'en trouve l'emploi, d'aimables, de jolis élans, tandis qu'une secrète faiblesse m'inclinerait perpétuellement à les deviner au fond de vos plus humbles actions? L'amitié d'une femme, douce comme une admiration, ne contient, en dépit de votre défiance, que des promesses heureuses. Son attrait, pour n'être que spirituel, n'en est pas moins d'une félicité délicate et vivace. Je souhaite que vous sentiez aussi vivement que je le fais, quelle plus charmante effusion il serait en son pouvoir de communiquer à toutes les choses de votre vie. Ce que je sens pour vous, docteur, ce n'est peut-être pas énorme, mais je vous jure que c'est très agréable.

En attendant que ma présence vous cause le calme plaisir que je goûte en la vôtre, voici la petite vipère noire de mon écriture. Eh bien, quoi! vous n'allez pas encore vous mettre à trembler? Une lettre c'est sans magie, puisque ça n'a pas d'yeux ni de sourire... Puisse celle-ci vous avoir assez bien dit, docteur trop raisonnable, combien il serait déraisonnable de ne pas me tenir pour votre meilleure amie.

FRANÇOISE DUPRÉ.

***

Mlle Françoise Dupré au docteur Guyon-Forel.

30 mai 1908.

En vérité, docteur, votre vanité est mille fois plus ingénieuse encore que sur quelques indices qui lui sont échappés, je ne l'eusse imaginé. De ne m'avoir point eue, vous prenez, paraît-il, la revanche de crier partout que je vous adore, ce dont des bribes de mes lettres vous fournissent un témoignage subreptice. Mille grâces pour l'honneur. Quoique la scélératesse du procédé ne s'égale qu'au ridicule de vos prétentions, celles-ci, néanmoins, valent la peine d'être anéanties.

Raisonnons un peu, s'il vous plaît, votre fatuité. La fatuité des hommes n'étant faite que de la facilité des femmes, la vôtre, apparemment, prend sa source

dans cette certitude que toutes les femmes ne sont que des Eves tentées impérieusement... incessamment. Sans doute, il y a de cela... Depuis le geste qu'une divinité un peu incohérente, dans le but de perpétuer un univers qu'elle avait voulu, suscita à Eve, pour l'en punir ensuite, il est hors de doute que nous ne nous en passions de l'une à l'autre le goût imprescriptible et perfide.

Mais que ce goût s'est donc amorti, d'Eve aux doctoresses, aux avocates, aux femmes de lettres, que mille préoccupations mentales détournent à l'envi des délices que, sous les charmilles bibliques, les femmes partageaient avidement avec de jeunes hommes beaux comme le jour! Au surplus, docteur, ces éphèbes harmonieux n'abandonnèrent-ils pas eux-mêmes, peu à peu, à des travaux qui durent les occuper par la suite, la force réjouie, la souplesse ardente et belle que leur avaient values l'extrême jeunesse de la race, et la nonchalance des couchants ineffables dans les jardins édeniques?

En ces temps-ci où en sont-ils, je vous prie? Osez-vous y songer? Moi, si je ne puis me contenir de rire, quand je vois des hommes de quarante-cinq ans, dont les gros petits bras au-dessus du gros ventre ne parviennent qu'avec peine à se joindre autour d'une créature, même flexible, prétendre partout que le cœur des femmes, à leur approche, s'ébranle de convoitise. Je ris, et c'est fini, mon attendrissement, c'est tout à fait fini, docteur, car les femmes — et vous me semblez l'avoir un peu bien étourdiment oublié — pardonnent moins aisément les ridicules que les torts.

D'ailleurs, oserai-je vous rappeler, que les hommes, reportant leur jugement sur eux-mêmes — nous sommes entre médecins, et vous m'entendez, n'est-ce pas? — c'est toujours à ceux chez qui le très jeune âge assure le minimum d'imperfections, que s'adressent les hommages illicites. Pourquoi nous supposez-vous moins délicates en nos préférences que les hommes que ces mêmes imperfections trouvées en eux-mêmes devraient cependant incliner à une plus large indulgence, et nous imaginer que nous ne puissions

résister, sans les plus charnelles concupiscences, à la vue d'un docteur en qui se peut plus aisément reconnaître un disciple d'Esculape qu'un disciple d'Apollon !

Ainsi, c'en est fait, depuis que je commis la franchise de vous manifester une inclination amicale, partout on me croit aussi coupable que vous voudriez que je le fusse ? C'est tout à fait charmant. Non que j'appréhende bien vivement des suites funestes aux fantaisies de votre impénitente vanité — les hommes se laissent-ils encore prendre à leurs propres bluffs ? — néanmoins mon amour-propre est sensiblement vexé qu'entre tous les choix que j'eusse pu faire d'un amant, on m'attribue celui qui précisément est du goût le plus détestable.

Quoi que ce bruit ait de peu obligeant pour moi, il a trop plu à votre vanité de le répandre, pour que je songe à le lui défendre avec succès, mais comme je voudrais qu'elle retrouvât l'équité de se le défendre elle-même! Il n'est pas encore tout à fait trop tard... Seulement, faites vite.., ne tardez pas... démentez incontinent. A ce prix uniquement, il me serait loisible de vous rendre une partie des sentiments distingués que j'eus pour vous.

FRANÇOISE DUPRÉ.

* * *

Mlle Françoise Dupré au docteur Guyon-Forel.

Marseille, 28 décembre 1908.

N'ayant plus de force que pour souffrir, je vous écris, Monsieur, sans haine et sans colère, quelque raison que je puisse avoir d'en nourrir contre vous. Car les calomnies, qu'excité peut-être par mon légitime persiflage, vous avez continué à répandre, ou qui se sont continuées toutes seules, viennent de briser des liens à peine noués avec un homme que j'aimais éperdument.

Il n'y eut rien à faire. La jalousie meurtrière qui, du fond des âges, remonte quelquefois chez les mâles, s'empara souverainement de son âme et en chassa

toute équité. D'ailleurs, je ne suis pas sûre que l'opinion du monde qui me condamnait aussi ouvertement qu'à la légère, n'ait pas eu plus de force en son âme que sa jalousie même, battue en brèche par le désir, car à l'heure où il rompait brulalement nos fiançailles, en secret, agenouillé, vous m'entendez, tombé à genoux sur la terre, il me suppliait d'être sa maîtresse..., comme vous docteur. Mais je ne suis pas faite pour cette chose. Etre humiliée..., reniée..., qu'on ait honte de moi..., et le tout par vanité, par lâcheté... Ah! pas cela! La médriocrité du sentiment me fait horreur. Celle que laissait voir mon amoureux me détourna de lui sans retour. Mon amour se leva contre mon amour même, toutes les chimères aux prises avec la réalité..., comprenez-vous?... Du reste, ça ne fait rien, je dis tout ceci simplement pour le dire... L'abominable lutte! c'est l'héroïsme qui triompha, et tient là, pantelante, entre ses griffes, ma tendresse. Ma pauvre tendresse, elle n'est pas morte, mais elle vit sans espoir..., et je laisse tout doucement tomber des larmes qui ne raisonnent plus...

Vous comprendrez aisément que je ne pouvais pas risquer de *le* rencontrer chaque jour au chevet des malades ou à l'hôpital. Aussi, j'ai quitté Bruxelles, et, sur l'assurance d'une place, je m'embarque pour Ceylan, l'île de saphir et de soleil, où, sous les arbres sacrés, les hommes, dit-on, n'osent point mentir. Y calmer des souffrances sera, je crois bien, le meilleur dictame qui puisse apaiser le tumulte de mon âme lésée. Mais, qu'il est donc atroce, docteur, de se séparer du maître de son cœur!

Demain, quand s'éloignera le rivage français, si proche encore du nôtre, ma désolation va se faire intolérable d'aller si loin, si loin de notre petit pays tendre. Ah! vous n'imaginez point votre bonheur d'y vivre. Vous *le* verrez, vous, vous entendrez sa voix, il vous serrera la main et vous sentirez contre la vôtre cette chair si douce que les larmes m'en sortaient tout heureuses des yeux. Il y a quelques jours tout cela était encore dans ma vie, tout contre mon cœur, et maintenant..., maintenant, il n'est plus là, derrière moi..., il n'y a plus rien..., plus rien...

Je ne dis pas ceci pour chercher à vous accabler..., j'ai trop de douleur pour récriminer. A quoi bon d'ailleurs?... tout est fini ..

Cependant, si vous avez quelque contrition de mon sort, je vous demande un léger sacrifice qui est la raison de cette lettre. La femme que, dans un temps plus fortuné, vous avez soignée communément avec moi, mon départ va la laisser sans soins. Vous, vous seul presque, pouvez la sauver. Du fond de ma situation d'offensée, ne trouvez-vous pas que j'ai un peu le droit de vous l'imposer, dites?... Que c'est bien le moins?

Adieu. Lorsque le soleil d'été allumera ses feux dans les salles de l'hôpital où vous et lui passerez en blanches houppelandes de toile, songez au soleil plus redoutable de Ceylan, qui sèche les rivières de cristal, et au cœur morne, desséché semblablement, à qui nulle félicité humaine ne peut rendre désormais son initiale fraîcheur.

FRANÇOISE DUPRÉ.

MARGUERITE BAULU.

A PROPOS DU FUTURISME ET DE L'ART

« La vie doit-elle être la prisonnière éternelle de la mort? » demandions-nous dans notre chronique du mois dernier. Et quelques jours plus tard, comme une réplique à cette question, on nous envoyait dans un numéro de la revue milanaise *Poesia*, le manifeste de la nouvelle école littéraire, celle à qui, puisqu'elle est nouvelle, l'avenir appartient : le *Futurisme*.

La question que nous posions, pour nous empresser, d'ailleurs, d'y donner une réponse négative, faisait allusion à la tradition académique dont tout l'effort — aujourd'hui énervé — a toujours tendu à enfermer la pensée du présent dans les formes du passé. On pourrait même dire qu'elle rejetait absolument la pensée du présent et qu'aux yeux de David, par exemple, le conseil d'André Chénier :

Sur des pensers nouveaux, faisons des vers antiques

devait paraître singulièrement révolutionnaire... Au fond, il était pis que cela : Il était absurde et, en quelque façon, il l'est devenu toujours davantage, au fur et à mesure que, grâce au déclin du classicisme, l'antiquité conventionnelle qui dominait les intelligences cultivées leur est devenue plus étrangère. Les artistes de nos jours, sculpteurs ou peintres, qui essayent d'accroître le caractère religieux de leurs ouvrages en imitant la technique et la manière des grands maîtres des XIVe et XVe siècles, obéissent à leur façon au précepte de Chénier : mais l'assujettissement qu'ils se sont imposé tourne à leur dommage, car leur œuvre n'est ni de jadis, ni d'aujourd'hui ; la vie qu'ils auraient pu y mettre, ils l'ont défigurée ; la mort, dont ils ont tenté de ravir les prestiges, n'a été qu'une grimace entre leurs mains. C'est que toute pensée originale crée sa forme. Ou, plutôt, pensée et forme doivent être simultanées, celle-ci étant faite de celle-là, pour celle-là... La pensée n'est pleinement qu'à la condition d'être libre de son expression. La moindre contrainte suffit pour la fausser ou l'amoindrir. Toute conformité obligatoire avec un modèle, antique ou moderne, si merveilleux qu'il soit, ne peut lui être que funeste : il faut qu'elle ne se conforme qu'à elle-même.

L'œuvre de Chénier témoigne, d'ailleurs, contre l'idéal qu'il se proposait. Tant que le poète emprunte les images et les mots de Théocrite, de Bion et que, dans le dessein de nous les rendre plus attrayants, il hellénise ses sentiments, nous ne recevons le plus souvent de sa lecture que le plaisir qu'est susceptible de donner un pastiche habile et délicat.

Et il commence de nous émouvoir seulement lorsque, arraché violemment à la société de sa muse érudite pour être mêlé à la vie et en souffrir, il oublie les anciens, les dieux, les faunes et les bergers pour parler le langage de ses propres passions, de ses enthousiasmes et de ses haines... De sa main impérieuse, la réalité avait arraché Chénier à l'églogue et à la bucolique pour le jeter dans la vie présente et agissante : il y rencontra la poésie, une poésie profonde, véritable, qui n'est plus un jeu pour l'esprit, mais une émotion pour l'âme.

La nouvelle génération littéraire dont *Poesia* nous annonce ou, pour mieux dire, nous claironne l'avènement ne veut plus, elle, du présent, de la vie actuelle, trop étroite à son gré, trop inféodée au passé, du moins dans ses expressions artistiques. Jusqu'ici, en effet, celles-ci ont « magnifié l'immobilité pensive, l'extase et le sommeil », tandis que ces ardents jeunes gens veulent « exalter le mouvement agressif, l'insomnie fiévreuse, le pas gymnastique, le saut périlleux, la gifle et le coup de poing !. . » Nous extrayons ces phrases pittoresques de l'article 3 du manifeste du *Futurisme* Ce programme prend un peu ici le ton d'une parade de la foire, mais il sait aussi adopter un autre accent et conférer à ses paroles une dignité et une allure presque augurales : « Nous sommes sur le promontoire extrême des siècles !... A quoi bon regarder derrière nous, du moment qu'il nous faut défoncer les vantaux mystérieux de l'impossible ? Le Temps et l'Espace sont morts hier. Nous vivons déjà dans l'Absolu, puisque nous avons déjà créé l'éternelle vitesse omniprésente. »

Cette « éternelle vitesse » n'ira, du reste, pas sans pannes, attendu qu'elle est représentée par « une automobile de course avec son coffre orné de gros tuyaux tels des serpents à l'haleine explosive... Automobile rugissante, qui a l'air de courir sur de la mitraille et plus belle que la *Victoire de Samothrace...* » « Nous voulons, déclare encore l'article 5, nous voulons chanter l'homme qui tient le volant dont la tige idéale traverse la terre, lancée elle-même sur le circuit de son orbite... » L'homme ?... Le surhomme, sans doute, ou, mieux encore le

surchauffeur ! La route sur laquelle les auteurs de ce manifeste font rouler l'automobile de leur logique n'est ni très unie, ni très éclairée! Ni, certainement, très nouvelle!... Le *looping the loop* que la terre effectue autour du soleil ; ce cercle, vicieux ou parfait, selon que l'on voudra, il est bien possible qu'il soit la figure de l'évolution dans tous les domaines et particulièrement dans celui des idées.

Il est trop naturel au poète de s'insurger contre la vie. Dans la réalité, il n'en sent que les limitations et les vulgarités ; dans le rêve, que les insuffisances. Il y va en dépaysé et en mécontent. Les poètes sont gens de rêve, et ce rêve, ingrat envers la réalité de laquelle, quoi qu'ils en aient, il est fait, ils en situent le théâtre loin de l'endroit et du temps où ils vivent, dans des contrées exotiques, des siècles révolus, où l'extraordinaire ne paraîtra point insolite ; voire, avec les descendants sentimentaux de Jean-Jacques, aux origines du monde, en ces âges hypothétiquement enchanteurs où, dans leur simplicité première, tous les hommes étaient bons et vertueux...

Chateaubriand allait chercher chez les Natchez les candeurs inconnues de la civilisation, aussi ennuyé de lui-même — désir incessant, incessante déception — sous les liquidambars de la fontaine que dans les jardins du petit manoir paternel. « N'importe où hors du monde », suppliait Baudelaire ; Leconte de Lisle, pour oublier « la honte de penser et l'horreur d'être un homme » ressuscitait, dans ses poèmes l'Inde, la Grèce mythologiques... Plus proche de nous, M. Albert Giraud, révolté du contact de la « multitude abjecte » et de la « foule athée », fuyait hors du siècle, pour se réfugier en ces époques qui, dans les perspectives d'apothéose de l'histoire, ne sont plus que comme une rayonnante image d'héroïsme et de beauté... Ainsi font les poètes : Ils sont vagabonds dans la pensée de leur temps ; leur patrie intellectuelle, qu'elle soit nostalgie ou aspiration, est ailleurs...

La brigade effervescente de *Poesia* ne fait pas exception à cette règle. Seulement, le nom qu'elle s'est donné l'indique, si elle renie le présent, c'est au profit de l'avenir. Les principes qu'elle apporte sont promulgués en ces termes par son manifeste : « Il faut que le poète se dépense avec chaleur, éclat et prodigalité pour augmenter la ferveur enthousiaste des éléments primordiaux » ; « la poésie doit être un assaut violent contre les forces inconnues pour les sommer de se coucher devant l'homme ». Ce sont là, certes, des paroles que, il n'y a pas long-

temps, on n'aurait pas hésité à qualifier de définitives! Elles sont obscures, oraculaires et, comme telles, à l'abri de la contradiction. Il est superflu, au reste, de s'ingénier à les interpréter à l'aide des œuvres de ceux qui les ont énoncées; par la lecture des proses et des vers publiés par *Poesia : La morte prese il volante... (Visione futurista d'una corsa d'automobili)*, de M. Marinetti, ou bien son *Chant futuriste : Hors du possible noir, en plein azur absurde..;* en prenant connaissance des vers des vainqueurs des concours organisés par la revue ou de ceux d'une dame française qui termine un sonnet futuriste par ce cri de triomphe :

Nous sommes le superbe et très brutal Centaure!

Ce qui apparaît de plus certain dans le manifeste du *Futurisme*, dont la rédaction semble, par moments, avoir été confiée à Tartarin de Tarascon, c'est le désir, naturel à la jeunesse, de faire tumulte et étonnement. Ces poètes, on dirait qu'ils ont des âmes de chauffeurs. Leur idéal est fait d'espace et de vitesse. Et, lorsqu'ils proclament que « debout sur la cime du monde, ils lancent encore une fois le défi aux étoiles », nous n'avons pas de peine à croire que leur orgueil fait du cent à l'heure et qu'ils veulent « bouffer la route » de la renommée !...

On se demandera ce que ce « manifeste de violence culbutante et incendiaire » apporte de nouveau. On ne saurait désigner de ce terme l'idée de célébrer les formes scientifiques et mécaniques de l'activité du monde moderne ou futur. Le culte de l'avenir, figure énorme et abstraite, apparaissant dans le ronflement des moteurs, au milieu d'une auréole d'aéroplanes?... Mais il semble que ce culte soit formé, surtout, de la haine et, tout à la fois, de la crainte du passé. S'adressant à un objet qui n'est pas encore, cette religion est plutôt négative; et, en effet, on voit mieux ce qu'elle veut détruire, et pourquoi, que ce qu'elle prétend édifier, et sur quoi...

« Nous voulons démolir les musées, les bibliothèques, dit le manifeste... Nous voulons débarrasser l'Italie des musées innombrables qui la couvrent d'innombrables cimetières... Qu'on y fasse une visite chaque année comme on va voir ses morts une fois par an, nous pouvons bien l'admettre!... Qu'on dépose même des fleurs une fois par an aux pieds de la *Joconde*, nous le concevons!... Mais que l'on aille promener quotidiennement dans les musées nos tristesses, nos courages fragiles et nos inquiétudes, nous ne l'admettons pas!... Voulez-vous donc vous

empoisonner? Voulez-vous donc pourrir?... Que peut-on bien trouver dans un vieux tableau si ce n'est la contorsion pénible de l'artiste s'efforçant de briser les barrières infranchissables à son désir d'exprimer entièrement son rêve? Voulez-vous donc gâcher ainsi vos meilleures forces dans une admiration inutile du passé, dont vous sortez forcément épuisés, amoindris, piétinés?... Pour des moribonds, des invalides et des prisonniers, passe encore. C'est peut-être un baume à leurs blessures, que l'admirable passé, du moment que l'avenir leur est interdit... Mais nous n'en voulons pas, nous, les jeunes, les forts et les vivants *futuristes*!... Viennent donc les bons incendiaires aux doigts carbonisés!... Les voici! les voici!... Et boutez donc le feu aux rayons des bibliothèques! Détournez le cours des canaux pour inonder les caveaux des musées! Oh! qu'elles nagent à la dérive, les toiles glorieuses. A vous les pioches et les marteaux!... Sapez les fondements des villes vénérables!... »

Peut-être, a-t-on calomnié le calife Omar et avait-il projeté, simplement, lui aussi, de fonder une nouvelle école littéraire!... Ce sont des artistes qui parlent! Par hyperboles, c'est évident. Et, sans nul doute, si quelque émeute populaire menaçait la Brera ou l'Ambrosienne, s'armeraient-ils sans hésiter pour aider à défendre ces parties magnifiques du patrimoine de la pensée italienne, ces chefs-d'œuvre, qui, à en croire leurs déclamations, font de leur gloire et de leur séduction persistantes obstacle à l'originalité et au succès des modernes. Toute l'attention accaparée par les ouvrages des anciens, n'est-elle pas détournée de ceux des contemporains? Et, d'autre part, ceux-ci ne sont-ils pas intimidés ou contraints dans l'expression de leur pensée par ce merveilleux passé, à l'ombre éclatante duquel ils travaillent?

A la vérité, l'angoisse, le malaise, dont le *Futurisme* paraît la manifestation véhémente, ne sont pas imaginaires. On ressent souvent en Italie cette impression que le passé, trop glorieux et trop nombreux, dans l'art, de la Péninsule, pourrait offusquer les initiatives du présent. Ce dernier, il est d'hier, et il n'a pas cessé encore de se chercher, en proie au souci de ne pas déchoir à la comparaison du passé, en même temps qu'accablé sous le poids splendide des siècles et des œuvres. La beauté là-bas est partout, partout différente et, partout aussi, parée des attraits inégalables de l'ancienneté, accrue de tout ce que, pour les parfaire, le temps ajoute d'inconnu et d'émouvant aux œuvres des

hommes. A côté des témoins de ce passé, ou, plutôt, de ces passés, tous grands, tous diversement augustes, qui demeurent et s'imposent, quelle œuvre moderne pourrait n'être point en péril de prendre une apparence discordante ou mesquine ?... Les souvenirs et les commémorations du *Rinascimento* sont chers et sacrés à tout cœur italien, mais comment un artiste pourrait-il concilier, sans grincements de dents, les suggestions du patriotisme et les exigences du goût à l'aspect, soit des statues des fondateurs de l'indépendance qui font des gestes grotesques sur tant de belles places ; soit des plates et misérables peintures qui, dans l'admirable palais public de Sienne, donnent un voisinage caricatural aux fresques puissantes et tendres des vieux maîtres ?

Ce n'est pas assez de dire, avec le manifeste du *Futurisme*, que l'Italie est remplie d'innombrables musées. L'Italie, elle-même, est comme un immense musée, mais un musée placé, non — comme un cimetière — à l'écart, pour les rares dévôts ou les voyageurs, mais au milieu de la vie ; un Musée où sont réunis idéalement les monuments sans nombre qui, dans chaque municipe, associent et solidarisent la pensée et la volonté d'autrefois avec la pensée et la volonté d'aujourd'hui.

La vie circule et se renouvelle, agitée et impatiente, autour du Palais-Vieux et de S. Maria del Fiore, à Florence, comme antour du Dôme et de S. Ambrogio, à Milan ; entre les palais colorés de Gênes et de Venise comme entre les palais sombres de Pérouse ou de Sienne... Est-il à supposer qu'elle serait plus fière, plus forte, plus consciente d'elle-même et de son avenir si, ayant déchiré ses titres d'antiquité, fait table rase des derniers vestiges de son souverain héritage, elle avait dressé autour d'elle, pour y mirer son âme affranchie, le morne, impersonnel et rectiligne décor de quelque cité américaine ?...

Ah ! rien ne meurt dans l'art, rien dans la pensée, qui a vécu ! Tout rêve d'artiste est générateur de rêve ; la vie dont il a mis le brûlant secret dans son œuvre, ceux qui viennent ensuite pour l'admirer, en ravivent sans cesse la flamme... L'existence d'un peuple, dans toutes ses formes, est aussi une œuvre. La flamme de la beauté, l'Italie ne l'a jamais laissée s'éteindre : En ce temps-ci, elle nous a donné Fogazzaro et Gabriele d'Annunzio. Le grand maître qu'elle attend dans les arts plastiques surgira certainement, quelque jour prochain, de l'un de ses centres de vie et de travail intenses et désintéressés, sans que, pour faire place à ses chefs-d'œuvre, il faille rien vouer à la destruction ou

à l'oubli. Celui-là écoutera la leçon de Giotto, de Vinci et de Michel-Ange ; il voudra, non point anéantir ses illustres prédécesseurs, mais les continuer ; leurs œuvres grandes, il ne les imitera point dans leur matérialité, mais dans la sublime ambition de perfection dont elles nous apparaissent animées... Car la tradition, à défaut de laquelle les *Futuristes* n'auraient pas même de mots pour formuler leurs idées, n'est dangereuse que pour les faibles : Pour les forts, elle un terrain solide sur lequel ils marchent ; pour les autres, un terrain mouvant dans lequel ils s'enlisent...

ARNOLD GOFFIN.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le Tome XVI

ANDRÉ, Paul

Les Livres belges :

E.-W. Moes : *Franz Hals, sa vie et son œuvre* 205
André Fontainas : *Franz Hals* 206
Camille Mauclair : *Victor Gilsoul* 207
Arnold Goffin : *Saint François d'Assise* 208
Charles Bernard : *Un Sourire dans des Pierres* 209
H. Fierens-Gevaert : *Les Primitifs Flamands* 210
Jules Delhaize : *La Domination Française en Belgique.* 210
Leben-Routchka : *Pointes sèches.* 211
F. Dufour : *Le Baron F.-A. Gevaert* 212

Les Théâtres :

Le Drame aux *Galeries,* au *Molière*, à l'*Alcazar*, à l'*Alhambra* 111

BAULU, Marguerite

LA VANITÉ QUI MORD. 326

BONMARIAGE, Sylvain

LE DANGER DES ETOILES. 59

BROODCOORENS, Pierre

LÉON CLADEL. 280

CORNET, Emile

IMAGES 76

COUNSON, Albert

Les Livres belges :

Georges Doutrepont : *La Littérature Française à la Cour des ducs de Bourgogne, Philippe Le Hardi, Jean Sans Peur, Philippe Le Bon, Charles Le Téméraire.* 216

DAXHELET, Arthur

Les Livres belges

René Lyr : *Georges Rens* 212
Georges Rens : *L'Homme en Noir* 212
Sylvain Bonmariage : *L'Automne* 213
Sylvain Bonmariage et J.-J. De La Batut : *L'École des Satyres* 213
Paul Mélotte : *Ma Cousine et mon Ami.* 214
Arthur Gilon : *Dans mon Verre* 214
Louis Piérard : *Aimons les Arbres* 215
Jules Noël : *Un philosophe belge : Colins* 215

DEAUVILLE, Max

LE FILS DE MA FEMME, roman (suite et fin) 83, 170

DELATTRE, Louis

LE CARNET D'UN MÉDECIN DE VILLAGE. . 27

DELVILLE, Jean

SONNETS 50

DE RIDDER, André

Les Livres belges :

Herman Baccaert : *Emmanuel Hiel* 105
Herman Teirlinck : *Jef Lambeaux* 106
Raphaël Verhulst : *Telamon en Myrtalee.* 107
Huibrecht Haenen : *Gedichten en Sonnetten* 109
Frans Van Cauwelaert : *Verhandelingen en Voordrachten.* 109
August Van Cauwelaert : *Verzen* 109
Gust. Van Roosbroeck : *Sproken van Droom en Dood.* . 110

DUPIERREUX, Richard

GUEUX 165

FRÉMIÈRES

L'ANNÉE 151

GILKIN, Iwan

LES ORIGINES ESTUDIANTINES DE LA « JEUNE BELGIQUE ». 5

GOFFIN, Arnold

Les Salons :

Menus propos. — *Julien Dillens* 219
A propos du *Futurisme et de l'Art* 338

HERMANN, Jacqueline

JOURNAL D'UNE IGNORANTE EN ITALIE. . 142

JANSON, Lucie

ADA NEGRI 113

KHNOPFF, Georges

DOUBLÉ LE CAP HORN 133

KINON, Victor

EUGÈNE GILBERT ET LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN BELGIQUE. 155

LAENEN, Jean

Les Livres belges :

Modeste De Bie : *Ruysbroeck l'Admirable* 110

LANSER, René

UN VIEUX 229

LEJEUNE, Honoré

FIDÉLAINE (Conte lyrique en 3 actes) . . . 291

LEONARD, François.

LES VISAGES DU MONDE 276

MÉLOTTE, Paul.

POÈMES 323

PIERRON, Sander.

Les Livres belges :

Hubert Stiernet : *Contes à la Nichée.* 104

SÉVERIN, Fernand.

Les Livres belges :

Victor Kinon : *L'Ame des saisons* 200

VAN DER LINDEN, Fritz

LA CAPITALE DU CONGO. 267

VERBEECK, J.

ESSAI DE SYNTHÈSE PICTURALE 53

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00695 8397